N° 595 34e Année. Tome CLXIII 1er Avril 1923

MERCVRE



DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France .... 3 fr. 50 | Étranger .... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT SOIXANTE-TROISIÈME

1er Avril - 1er Mai 1923

LA SENSIBILITÉ MÉTAPHYSIQUE

SES FORMES MESSIANIQUES

—

Il existe une sensibilité métaphysique. Cela signifie que certaines idées abstraites, dont il semblerait que nous ne devrions nous soucier que pour savoir si elles s'accordent ou non avec les principes de la logique et les données de l'expérience, nous causent par leur seul énoncé une sensation de plaisir ou de douleur, qu'elles nous inspirent de l'attrait ou de la répulsion. Si les théories d'Einstein n'avaient dans le domaine scientifique la valeur inestimable que, parmi les savants, ses adversaires eux-mêmes n'ont garde de le lui contester, si elles n'assumaient une valeur philosophique peut-être égale, il faudrait encore leur savoir gré de ce qu'elles ont galvanisé la curiosité intellectuelle sous ses formes les plus hautes.

A leur occasion la sensibilité métaphysique s'est manifestée de la façon la plus inattendue, introduisant ses mouvements passionnés parmi les régions les plus froides de la spéculation, offrant ce spectacle pathétique de s'émouvoir pour des alternatives dont la solution se cache en des lieux de l'espace que la course de la lumière n'atteint qu'en des millions d'années. Et ce sont en effet des termes empruntés au vocabulaire de la sensibilité affective que les commentateurs mêlent à leurs exposés. « Pour ceux qui *aiment* à voir dans l'espace, dira M. Lucien Fabre, le calcul différentiel appliqué aux lois les plus proches de la représentation

matérielle *est une cause de chagrin* (1). » Et, à propos de l'hypothèse de Lorentz sur la contraction, analysant quelques-unes des modifications qu'elle apporte à notre représentation du monde, il avait déjà noté dans le même ouvrage : « Mais sans doute n'y a t-il pas là de quoi *réjouir* les philosophes (2). » Du même ton, à propos de ces mêmes théories d'Einstein, et à l'occasion de l'univers illimité et fini auquel conclut le physicien, M. Nordmann, recherchant si le nombre des systèmes stellaires est fini, remarque qu'en ces matières, « il y a toujours une alternative, toujours un moyen d'échapper *suivant la pente de ses préférences* et rien en somme ne permet d'affirmer que le nombre des étoiles est fini (3) ».

Le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas. La sensibilité métaphysique au contact de certaines idées s'épanouit ou se contracte, pour des raisons qui anticipent toutes les démarches de la raison et qui confèrent le plus souvent à ses décisions spontanées la violence d'un parti pris incoercible. Dans la suite et quand le raisonnement a révélé les conséquences logiques de l'idée, ce parti pris résiste à toute persuasion, il met en œuvre, pour se défendre, tous les moyens de la dialectique. Si la logique est inflexible, il recourt encore à d'autres expédients et la surdité, une surdité intellectuelle, absolue et soudaine tient lieu à la sensibilité métaphysique blessée et meurtrie de ces états de syncope que la sensibilité physiologique oppose à l'excès de la douleur.

Henri Poincaré avait une notion très nette de l'existence de cette sensibilité métaphysique et du caractère invincible de sa résistance. Il savait que, dans l'ordre le plus abstrait, elle engendre des perspectives mentales qui entre un cerveau et un autre interposent des cloisons étanches et suppriment toute possibilité d'un accord. « Les hommes ne s'en-

(1) Lucien Fabre : *Les théories d'Einstein*, Payot, p. 45.
(2) *Loc. cit.*, p. 92.
(3) Ch. Nordmann : *Einstein et l'Univers*, Librairie Hachette.

tendent pas, remarquait-il, parce qu'ils ne parlent pas la même langue et qu'il y a des langues qui ne s'apprennent pas. Et pourtant en mathématiques, ils ont coutume de s'entendre, mais c'est justement grâce à ce que j'ai appelé les vérifications ; elles jugent en dernier ressort et devant elles tout le monde s'incline. Mais là où les vérificateurs font défaut, les mathématiciens ne sont pas plus avancés que de simples philosophes... On n'aurait plus de ressource que d'acculer son adversaire à une contradiction. *Mais l'expérience a été faite et elle n'a pas réussi* (1). » Et cette dernière et courte phrase que j'ai pris la liberté de souligner souligne elle-même la force de résistance insurmontable de la sensibilité métaphysique. Elle atteste que la force de la raison ne saurait prévaloir contre elle.

La sensibilité métaphysique apparaît donc comme une prédilection en faveur de certaines solutions relatives aux questions philosophiques, comme un désir que les choses soient d'une certaine façon plutôt que de toute autre. Comment expliquer cette prédilection ? Au temps de sa naïveté la pensée philosophique eût été tentée de l'interpréter comme une divination. Mais ce romantisme philosophique se heurte pour s'y briser au fait de la diversité des désirs qui exigent des solutions différentes alors que le problème n'en veut qu'une. Or, si l'on remarque que ces prédilections se manifestent avant d'avoir reçu l'approbation de la logique rationnelle et qu'elles recherchent toutes, chacune pour soi, cette estampille, on est amené à penser que leur formation est antérieure à celle de la logique de la raison. Poussant plus loin l'induction, on en vient à se demander si la logique ne s'est pas élaborée en prenant pour texte ces postulats arbitraires de la sensibilité, si cette improvisation chaotique n'a pas fourni la matière sur laquelle la raison s'est exercée, d'après laquelle elle a formulé les conditions de coexistence possible et de subordination de ces thèmes divers. La raison, au sens où elle est

(1) Henri Poincaré : *Dernières pensées*, Flammarion, p. 61.

prise ici, n'est plus qu'un état du jeu unique de l'expérience qui se développe activement dans le monde et qui, par le conflit entre les gestes où elle s'engendre à tout instant, décide *dans le fait* des conditions sous lesquelles ceux-ci s'excluent ou peuvent se concilier. Cette hypothèse d'ailleurs fondée sur la seule considération d'un empirisme radical dont les diverses manifestations sont mises au point par le déterminisme de la force paraît la seule possible dès que l'on s'interdit la commodité excessive et les risques à court terme de toute hypothèse finaliste.

Parmi ces perspectives, il apparaît que notre logique rationnelle, en tant qu'elle s'exprime en concepts, représente dans la suite de l'évolution mentale une acquisition relativement récente, postérieure en tout cas à la formation dans le milieu biologique de tels groupes d'impulsions, de tendances et d'images cénesthésiques, qui ont été naguère les seuls principes directeurs de la vie de relation.

En ce qu'elle a de plus général, en tant que raison pure, au sens kantien du terme, notre logique conceptuelle existe à l'état virtuel dans la mentalité d'espèces biologiques autres que l'homme. La raison, la raison pure n'est pas ce qui distingue l'homme des autres animaux, c'est au contraire ce qu'il a de commun avec eux. Les bêtes agissent en effet comme si le principe de contradiction n'avait pas pour elles de secret. Elles témoignent par toutes leurs démarches qu'elles ont comme nous le sentiment de l'espace et du temps, tandis que l'insuffisance de facultés intellectuelles tout autres, telles que le pouvoir d'imaginer et d'abstraire, jointe à la privation du langage, est le caractère qui les distingue de l'espèce humaine et les empêche de tirer des données de l'expérience analysée sous le contrôle des principes de la raison tout le profit et toute la puissance que nous en tirons.

Cette haute antiquité biologique des rythmes qui ont donné naissance, en termes de concept, à notre logique actuelle explique son universalité et son autorité dans le

domaine étroit où elle s'exerce. Encore faut-il remarquer que, si cette autorité s'impose sans discussions dans le domaine de la pratique où le fait de ne lui point obéir comporte des sanctions immédiates, il en est autrement dans le domaine de la spéculation où elle a d'autant moins de force que les vérifications, ainsi que Poincaré l'énonce, y sont plus difficiles, plus rares ou qu'elles y sont le plus souvent impossibles. Il arrive alors, dans ce domaine de la spéculation pure, que la logique conceptuelle se heurte à des tendances de formation plus ancienne qui ont conservé une force d'impulsion considérable et qui lui résistent victorieusement; c'est alors que le principe de contradiction cesse de faire son office. S'il n'est pas nié expressément, la tendance dominatrice sait inventer mille détours et mille ruses pour éviter le corps à corps et pour sauver la face.

L'exemple emprunté à Poincaré pour déceler l'existence d'une sensibilité métaphysique a trait à un cas extrême. Il témoigne de l'intervention de cette sensibilité dans la formation de notions particulièrement abstraites et qui actuellement nous paraissent être de nature strictement intellectuelle, séparées par des cloisons étanches de tout état de sensibilité, — ainsi des notions d'espace et d'infini mathématique. Il nous laisse soupçonner que, pourtant, la sensibilité, c'est-à-dire une aptitude à jouir ou à souffrir, est intervenue à l'origine, avant que ces notions eussent reçu une forme intellectuelle déterminée, et que, la différence des sensibilités s'est reproduite ensuite dans la différence des notions et des points de vue qu'elle détermine dans l'intellect. Il en résulte que certaines intelligences, de ce qu'elles relèvent de l'un ou de l'autre de ces modes de formation, ne peuvent s'entendre. C'est le cas de ces esprits que Poincaré distingue et oppose les uns aux autres sous la dénomination conventionnelle de pragmatistes et de cantoriens et chez lesquels la notion d'infini s'est formée dans la sensibilité par deux voies différentes. Les uns déduisent l'infini du fini, donnée première de leur sensibilité, « il y a un infini parce

qu'il y a une infinité de choses finies possibles (1) » ; les autres, inversement, se représentent l'infini comme préexistant au fini, « le fini s'obtient en découpant un petit morceau dans l'infini (2) ».

La sensibilité métaphysique en question dans ces exemples est donc une sensibilité dont les origines sensibles nous échappent, j'entends par là que les différences qu'elles supposaient dans une sensibilité ancienne n'ont pas laissé de traces dans une sensibilité actuelle, qu'elles n'y sont plus représentées par des différences entre des états de joie ou de souffrance, mais que, transmuées et absorbées tout entières dans la substance intellectuelle de la notion, elles se traduisent par les conséquences logiques différentes qu'elles déterminent et par l'impossibilité de s'entendre constatée par Poincaré entre esprits greffés sur des sensibilités métaphysiques différentes.

Ainsi de la perception d'une couleur, l'une quelconque du prisme, dont on peut supposer qu'elle fut d'abord pour la rétine une sensation de joie ou de souffrance d'un certain degré d'intensité et qui s'est cristallisée par la suite en une qualité distincte du monde extérieur.

Je n'ai évoqué ces états de la sensibilité convertis en réflexes intellectuels que pour faire toucher avec quelle force la sensibilité intervient dans la formation de l'intelligence et dans le déterminisme des idées. Elle intervient, dans le cas cité par Poincaré, comme créatrice de l'organe intellectuel lui-même, qui une fois façonné ne peut plus varier, et rien n'est plus curieux, ni en un certain sens plus émouvant que de voir des hommes de l'intelligence d'un Poincaré ou de M. Cantor réduits à ne pas plus pouvoir s'entendre sur la signification d'une idée qu'un homme normal et un homme atteint de daltonisme sur l'identité d'une couleur.

(1) Henri Poincaré : *Dernières pensées*, p. 144.
(2) *Ibid.*, p. 145.

I

La sensibilité métaphysique, telle que j'entends la considérer ici, n'est pas cette sensibilité transmuée en réflexes intellectuels qui s'est évanouie toute entière dans l'organe où elle s'est en quelque sorte enkystée et où l'analyse décèle seule son intervention antérieure. C'est celle qui se manifeste dans le domaine philosophique où elle emporte une signification beaucoup plus proche de sa nature affective et de ses formes pathétiques. Non seulement elle s'y laisse saisir dans ses effets, mais elle y montre aussi ses ressorts dans les sensations de plaisir ou de souffrance que lui causent telles conceptions relatives au problème de l'individu. Et c'est en quoi consiste le drame poignant de l'angoisse philosophique que les sensibilités qui se heurtent dans ce champ clos, pour être irréconciliables, ne bénéficient pas pourtant, l'une à l'égard de l'autre, du privilège d'une surdité complète.

Une sensibilité métaphysique existe à notre époque qui s'est manifestée dans la mentalité humaine depuis plus de deux mille cinq cents ans au cours de diverses civilisations solidaires. Eclose au sein d'une atmosphère prélogique, elle s'est constituée sans souci des principes de la raison, protégée par la suite contre la rigueur de leur contrôle par le rideau de la foi. Quand la philosophie a pris naissance, le rideau a été tiré. Pour les croyants comme pour les autres hommes, la philosophie est, *par définition*, une entreprise en vue de rendre compte de l'existence et de la justifier non plus indépendamment des principes de la raison, mais conformément à ses exigences tenues pour inviolables. Or l'histoire entière de la philosophie que nous connaissons à travers les civilisations de tous les temps et de toutes les contrées, exception faite en faveur des métaphysiques de l'Inde et des spéculations de quelques grands esprits originaux, l'histoire entière de cette philosophie est celle de la lutte entre la sensibilité métaphysique ancienne qui s'est

créé, au cours des périodes religieuses, les buts où elle se satisfait avec les moyens de les atteindre et une logique intellectuelle qui la met constamment en échec et décèle une contradiction flagrante entre ses vœux et ses désirs et les fins mêmes où elle prétend les réaliser.

Quel est donc le caractère essentiel de cette ancienne sensibilité, celui qui, sous des transformations apparentes, n'a pas varié, n'a fait que s'adapter aux modifications du milieu intellectuel, ne consentant à se farder que pour séduire et en vue de son maintien? C'est le sentiment d'un malaise présent joint à la croyance que l'avenir a mission de transformer ce malaise en un état de bien-être. C'est, métaphysiquement, la croyance que l'existence, donnée dans l'ébauche et dans l'imperfection du présent, dans le désordre tout au moins partiel et dans l'injustice d'un état immédiat, tend nécessairement vers un état de perfection, d'harmonie et de justice absolue.

Cette sensibilité s'exerce dans la relation du jouir au souffrir, au sens strictement physiologique qu'Epicure attribuait à ces termes. Mais l'homme étant impliqué dans le milieu social hors duquel il n'est pas concevable, l'individu ne pouvant être abstrait de la société qui, à la fois, le heurte et le conditionne, cette sensibilité tend à s'organiser en vue du maximum de satisfaction qu'elle peut atteindre au sein de l'antinomie individu société engendrée par cette condition de l'existence individuelle. Les notions bien et mal, juste et injuste, toutes celles qui ont trait à ce qu'on est convenu d'appeler le monde moral, sont, en fonction de ce fait essentiel, — la collectivité, — les expressions généralisées, mises au point de la vie sociale de ces sensations physiologiques du jouir et du souffrir. C'est, sous ces termes décoratifs, de ces faits primitifs qu'il s'agit. Le bien et le mal, le juste et l'injuste sont des formules abstraites pour désigner la jouissance et la douleur physiques. Aucun élément nouveau n'y apparaît, mais seulement un fait de complication que l'abstraction de la formule simplifie. Toutes les valeurs morales

sont des valeurs physiologiques mises au point de leur possibilité dans le milieu social. En sorte qu'en fonction de cette analyse de ses éléments et de leurs combinaisons, la sensibilité métaphysique ancienne peut être distinguée à ces caractères : elle est de nature morale et messianique. Morale, elle fait tenir sa satisfaction en une transformation des termes où l'existence est posée, transformation de telle nature que des deux modes de la sensation le mode douleur, le mal soit éliminé ne laissant place qu'au mode de la jouissance, au bien, de telle nature que l'harmonie remplace le désordre, la justice absolue l'injustice essentielle à quelque période de la vie que l'on considère et la perfection finale les ébauches imparfaites qui apparaissent sur l'écran de toute actualité. Messianique, elle escompte, en un espoir obstiné, un événement d'où qu'il vienne qui réalisera cette transformation. D'où qu'il vienne, c'est-à-dire qu'il soit de nature transcendante et suppose une intervention divine, ou qu'il soit immanent au fait même de l'existence et s'accomplisse en vertu d'un automatisme. Le type du messianisme, et c'est à ce type pris pour symbole qu'il faut toujours se reporter pour entendre le mot dans son sens plein, c'est le messianisme de la Bible et des prophètes, c'est le messianisme propre au peuple d'Israël. Il est de nature transcendante. Un sentiment essentiel à l'âme humaine, sur lequel s'appuie et tourne la roue de l'existence, l'espoir, s'est ici cristallisé en une croyance, s'est extériorisé en un fantôme divin devenu un principe et un moyen de réalisation, le Messie, qui doit accomplir la miraculeuse métamorphose de l'eau saumâtre de la tristesse et de la douleur en un vin joyeux dont l'ivresse magnifie tous les aspects de l'existence.

Le messianisme de la Bible a un caractère concret, étroit et national. Il n'a trait qu'au destin du peuple juif dont il doit changer la détresse et la servitude en un état de gloire et de domination. Il montre ses racines plongeant directement et se nourrissant dans le tuf physiologique du jouir et du souffrir. Avec l'Eglise chrétienne il subit une première méta-

morphose. Il s'universalise, s'applique au destin de tous les hommes. Il s'idéalise et se soustrait aux vérifications de l'expérience. Comme il ne peut se faire que les conditions de la sensibilité physiologique soient en réalité changées, ni que le mal physique et moral disparaisse, c'est le coup de génie des fondateurs du christianisme d'avoir transporté dans l'au-delà la réalisation de l'espoir, d'avoir donné au messianisme une signification allégorique et d'en avoir stipulé l'accomplissement dans le royaume de Dieu où les hommes ne pénètrent qu'après leur mort. Le messianisme d'ailleurs ne perd ici aucun des traits de physionomie essentiels qui lui ont été attribués. Quelques-uns au contraire s'accusent avec plus de relief. Celui qui le caractérise le plus expressément, le monde donné dans l'évolution de l'imparfait vers le parfait, — s'enrichit d'une explication avec la doctrine de la faute originelle, de l'expiation par la souffrance dans la vallée de larmes terrestre et du rachat par le messie.

Il est une troisième forme du messianisme. A la différence des deux autres qui se sont développées dans les milieux religieux, sacerdotaux et théologiques, celle-ci est expressément laïque. Elle n'en est pas moins semblable aux autres par ses caractères essentiels, soit qu'elle ait pris naissance parmi les perspectives développées par celles-ci et sous leur influence, soit qu'elle ait avec elles une origine commune dans le sentiment de l'espoir dont elle serait un autre mode d'expression original et spontané, soit qu'elle procède de cette double genèse. C'est le Messianisme du progrès, la croyance qu'au cours d'une évolution à laquelle il ne s'agit pas de marchander la durée, la transformation du mal en bien, de l'injustice en équité s'accomplira dans l'humanité en vertu d'une évolution fatale et d'un mécanisme secret mais infaillible.

II

C'est sur le type de ces croyances que s'est composée la

sensibilité messianique propre à notre civilisation occidentale. Façonnée par l'idée chrétienne qui a uni en un même faisceau et fondu dans sa théologie les conceptions mystiques ou philosophiques de la Judée et de la Grèce, elle est toute entière dominée par cette croyance qu'au cours d'une évolution à travers un temps réel, le monde donné dans l'actualité d'un état de malaise et d'imperfection se dirige vers un état de bien-être et de perfection. Or, que parmi les circonstances les plus douloureuses, le sentiment de l'espoir, en fonction d'une spontanéité en quelque sorte physiologique, fomente une telle croyance, que surexcité dans l'individu et dans la collectivité par la fièvre d'une souffrance excessive, il s'objective en un mirage où l'humanité trouve un réconfort, cela suffit pour que le messianisme nous apparaisse ainsi qu'un phénomène de physiologie collective de la plus considérable importance. Cela ne suffit pas pour que l'esprit critique, qui s'est formé au cours d'une longue période de civilisation, tienne ce mirage pour une réalité et l'exempte de tout contrôle.

Or dès qu'on le soumet à l'analyse, le phénomène de la sensibilité messianique pose un double problème. Un problème sociologique : Parmi les circonstances d'un milieu psychologique et social changé cette sensibilité a-t-elle conservé son utilité ? N'est-elle pas au contraire devenue un danger ? — Un problème purement logique : La croyance messianique est-elle compatible avec notre logique actuelle ?

§

Au point de vue sociologique qui ne peut être ici qu'effleuré, il apparaît que l'utilité d'une croyance est liée à l'empire qu'elle exerce sur les consciences, à la mesure dans laquelle elle est crue vraie. Or sous ses formes religieuses, les seules, à vrai dire, où la sensibilité messianique étant soustraite aux vérifications de l'expérience ait quelque possibilité de maintenir ses prétentions, il faut bien reconnaître qu'elle a perdu une grande part de sa force. Les religions dans

lesquelles cette sensibilité s'exprime sous ses formes les plus élevées n'ont pas vu s'accroître le nombre de leurs adeptes : mais surtout chez la plupart de ceux que leur attribuent les statistiques, les croyances qu'elles déterminent sont purement nominales. Parmi ceux-ci les uns le savent et n'en font pas mystère. Les autres qui l'ignorent sont aveuglés par un bovarysme de la croyance qui les persuade qu'ils croient, mais ne détermine chez eux aucune des conséquences véritables de la croyance. Dans le domaine des religions la croyance messianique a perdu son utilité par

son empire. Si après cela on considère
lans les milieux où elle s'est propagée,
ns que la fiction religieuse lui avait
et des moyens de réalisations qu'elle
montre grosse des applications et
lus désastreuses. Le désir de perfec-
stice et d'égalité engendre ici une
i, se donnant pour champ de réa-
estre, identifie sa satisfaction avec
lus immédiats. Tous les instincts
l'envie, s'exerçant à l'occasion de
possessif, se couvrent du masque
la pensée chrétienne pour se ruer
ompatibles avec les conditions de
l'abstrait, mais poussé au paro-
multiplicatrice de l'image chez
e et financière, déchaîné chez la
instinct, privé des freins qui le
té individuelle et sociale, entraîne
tion fondée sur le principe de
idée chrétienne fut l'expression la

impossible dans l'intérieur du principe,
tes dirigeantes fondent leur opposition au
m de dissolution sur cette même croyance messia-

(1) C t pris au sens où M. Lévy Bruhl l'a appliqué dans ses ouvrages.

nique qui, les freins dogmatiques ôtés avec la foi qui les rendait efficaces, détermine logiquement cette phase de dissolution. Composé en vue d'une réalisation dans l'au-de là, dans le royaume de Dieu, avec la substance indifférenciée de l'âme, l'idéologie égalitaire, transposée dans le monde immédiat de la relation, en se brisant aux réalités de l'expérience et au fait de différenciation qu'est la vie phénoménale achemine le monde vers la catastrophe. Or il n'appartient pas aux « classes dirigeantes » de faire que les époques de foi ressuscitent et, dans les limites de la logique ordinaire, elles n'ont aucune autorité pour empêcher que leurs propres croyances ne développent leurs conséquences naturelles. Et c'est le caractère tragique de notre époque que les esprits réputés conservateurs et qui se croient soucieux des destins de la civilisation semblent plus attachés aux fictions traditionnelles sur lesquelles la civilisation s'est développée qu'à la réalité même de la civilisation. Ils donnent à croire, pourrait-on dire, que, semblables à la mauvaise mère du jugement de Salomon, ils préféreraient la voir périr par le jeu naturel de ces principes que la voir prendre un nouvel essor parmi les perspectives d'une nouvelle sensibilité dont quelques symptômes pourtant permettent de soupçonner la formation.

Dans *la Philosophie officielle et la Philosophie* (1), dans un article paru ici même (2), dans un autre publié dans *la Connaissance* (3), j'ai posé cette question : un état positif se substituera-t-il à l'état métaphysique et plus expressément idéologique qui gouverne actuellement la mentalité commune? Notre civilisation qui a épuisé tout ce qu'il y avait d'efficace dans le principe de participation que soutenait la sensibilité messianique est-elle destinée à une nouvelle métamorphose où elle se survivrait sous des formes plus pures ou se dirige-t-elle irrévocablement vers son déclin? On peut

(1) Alcan.
(2) *La Guerre et la loi des trois états.*
(3) *Qu'est-ce que la philosophie officielle?*

être ému devant une telle question, il serait vain d'y répondre. La solution qu'elle implique est au nombre des choses dont il faut dire avec Epictète qu'elles ne dépendent pas de nous. Mais s'il ne dépend pas de nous qu'une évolution d'une certaine nature, qu'une transformation morale se produise ou ne se produise pas dans les profondeurs de la nature humaine, il dépend de nous de rendre manifeste l'antinomie qui existe entre la sensibilité métaphysique ancienne et notre logique actuelle, de montrer sous ce jour que quelque chose ne peut se produire, soit, que le vœu de cette sensibilité se réalise jamais.

Il est contradictoire en effet de concevoir un absolu de perfection qui ne serait pas tel de toute éternité. Les deux idées de l'être et du devenir s'excluent. « Il n'y a pas de place pour l'idée du temps dans l'idée de l'être absolu (1). » Et il n'y a pas hors du temps d'évolution d'un état vers un autre. Le fait que le monde est donné dans le devenir et dans la relation implique que sa véritable nature est celle du devenir et de la relation.

Si, passant outre à cette objection métaphysique, on imagine comblé, dans le domaine moral, le vœu de la sensibilité messianique et muée en un état de perfection parmi les perspectives de l'avenir l'imperfection présente et passée, comment concilier avec l'idée de la justice, essentielle à l'idéal moral, le contraste des époques révolues vouées à la douleur et au mal avec la sérénité béate du monde d'après-demain? Le passé est partie du tout qui est l'objet de la métaphysique. Il en est un élément intangible.

Le vice de la sensibilité métaphysique ancienne, — c'est là qu'il faut en revenir, — c'est, qu'étant d'origine religieuse, c'est qu'ayant été engendrée parmi les perspectives d'un principe de participation qui s'inventait à la fois ses postulats, et, avec la croyance mystique qu'il suscitait, les moyens de les réaliser dans la mentalité selon une logique

(1) Commentaire des Raisons de l'Idéalisme *in La Dépendance de la morale et l'indépendance des mœurs*, p. 335.

appropriée, elle a entrepris de se survivre parmi des perspectives changées au contact d'une logique nouvelle, hors de l'atmosphère mystique où elle respirait. Effort d'un organisme marin qui prétendrait avec ses branchies aspirer à la surface de la terre l'oxygène nécessaire à son existence.

Or, sous les formes les plus raffinées, les plus indirectes, les plus subtiles et, à n'en pas douter, avec la bonne foi la plus sincère, cet effort se poursuit dans le domaine de la philosophie contemporaine. Il s'exprime dans ce primat de la morale par lequel Kant a compromis pour un temps avec sa *Critique de la raison pratique* les résultats de sa première critique dont on ne saurait oublier qu'elle a orienté vers ses nouvelles destinées la mentalité philosophique. Repris et renforcé par le néo-criticisme de Renouvier et de son école, ce primat de la morale s'exprime encore chez des philosophes rationalistes contemporains qui s'appliquent à introduire dans la raison un principe méthodique d'orientation vers les fins morales. C'est cette tendance que je me suis appliqué à déceler dans la première partie de mon dernier livre sous ce titre : *Le rationalisme contre la raison*. Voir aussi dans le *Mercure* du 1er mars le bel article sur Renan de M. Gabriel Brunet où le messianisme de l'*Avenir de la Science* est exposé avec une remarquable précision.

Une étude de M. Chiapelli sur *les Tendances vives de la philosophie* (1) et qui, depuis douze ans, n'a pas perdu de son actualité, met en lumière avec beaucoup de force ces postulats finalistes. De l'histoire, il est dit qu'elle est nécessairement conduite vers un terme rationnel, vers un idéal de perfection où doit tendre le processus historique et sans lequel la vie de l'humanité n'a pas de sens (2) et la raison s'y avère cet organe de finalité dont elle remplit la fonction chez tous les philosophes rationalistes. L'unité rationnelle y est impliquée en « une raison absolue » en une suprême et vivante conscience, « car la seule unité, est-il

(1) A. Chiapelli : *Revue philosophique* du 1er mars 1910.
(2) *Loc. cit.*, p. 246.

spécifié, que nous puissions entendre est celle de la fin dans laquelle les divers éléments de la réalité se rejoignent comme moments ou degrés d'un seul processus dynamique tendant à un but » (1).

M. Chiapelli traite, avec une remarquable connaissance du sujet, de la pensée idéaliste dont il reconnaît l'importance souveraine dans le mouvement de la philosophie contemporaine. Mais tandis que, réduit à ses purs éléments, l'idéalisme implique, dans le développemet de la pensée, un fait de relation irréductible, un inadéquat qui la préserve de toute fin et l'immunise contre le néant, le philosophe italien s'applique à reléguer comme déchues et périmées les formes purement empiriques et subjectives de l'idéalisme auxquelles ces conclusions sont attachées pour n'accorder d'influence dans le mouvement philosophique qu'aux formes objectives du même thème idéaliste. Et c'est que dans celles-ci s'oppose, parce qu'à vrai dire on l'y introduit, à l'improvisation de l'expérience un élément rationnel qui, signifiant un devoir être et montrant le chemin de l'unité, réintègre et fait revivre le dualisme sous le masque du monisme idéaliste. Introduit dans la place, cet élément rationnel a pour effet de restituer le joujou spiritualiste cher au messianisme de la sensibilité métaphysique ancienne. Remonté par des mains enfantines, le petit train se met en marche et accomplit sur le parquet l'itinéraire qui aboutit à une gare aménagée pour l'accueillir. Guidée et façonnée par la raison, l'expérience, chaotique, fantaisiste et désordonnée à ses débuts, s'ordonne, se régularise et s'achemine vers un havre final où elle s'évanouit dans l'unité.

Si M. Chiapelli nous montre par sa propre adhésion et par ses analyses de quelques doctrines contemporaines quelle peut être l'influence de la sensibilité métaphysique sur l'esprit d'un philosophe, il est plus caractéristique encore d'observer à quel point un Hamelin, qui fut le plus

(1) *Loc. cit.*, p. 146. Voir aussi dans le *Mercure de France* du 1er mars le bel article sur Renan de M. G. Brunet où le messianisme de l'*Avenir de la Science* est exposé avec une remarquable précision.

passionné des penseurs, subit le même ascendant et comment, lui aussi, introduit la finalité dans l'idéalisme au moment précis où la logique lui commande avec le plus de force de l'en exclure. Hamelin admet en effet sans hésitation que « rien n'existe ni n'est concevable hors de la pensée ». La pensée est bien pour lui le tout du monde. Elle enveloppe l'existence. Il reconnaît avec Descartes que « la conscience est essentielle à la pensée (1) », ce qui revient à dire avec l'axiome idéaliste *qu'il n'est pas d'existence concevable qui ne soit conditionnée par la connaissance d'elle-même.* Il tient d'autre part « la conscience pour l'acte inhérent à toute pensée de poser un objet pour un sujet (2), en sorte que l'axiome des conditions de connaissance, *pas de connaissance en dehors de celle d'un objet pour un sujet*, est pour lui une évidence. Muni de ces deux principes, comment peut-il se faire qu'il ne tire aussitôt cette conséquence inéluctable d'un inadéquat, essentiel au fait même de la pensée, entre toute représentation où elle se produit à sa propre vue dans la relation de l'objet au sujet et sa réalité intégrale? S'il n'y avait identité *de nature* entre l'objet et le sujet de la connaissance, si l'un et l'autre n'étaient pas de la nature unique de la pensée, on pourrait imaginer, gratuitement d'ailleurs et sans autre caution qu'un acte de foi, que l'objet et le sujet de la pensée de la connaissance peuvent s'ajuster d'une façon adéquate comme les deux morceaux d'un jeu de patience sans pour cela se confondre et s'anéantir dans une unité indistincte, en raison de la différence de nature qui, précisément, les distingue. Telle est l'hypothèse dualiste qui implique les bons offices d'un intermédiaire divin. Mais M. Hamelin a le sens le plus net du monisme idéaliste, il conçoit avec une grande clarté que tout recours au dualisme est une façon d'éluder le problème philosophique qui est le problème du tout. Or le monisme implique néces-

(1) O. Hamelin : *Essais sur les éléments principaux de la représentation*, Alcan, p. 329.
(2) *Loc. cit.*

sairement l'identité de nature de l'objet et du sujet. M. Hamelin reconnaît, comme je le fais moi-même, cette identité de nature. Mais dès lors cette alternative se pose. Ou il faut admettre l'unité pure des Eléates, ce qui est en contradiction avec le fait d'un esprit s'opposant, en sujet, à une part de cette hypothétique unité que de ce fait il brise et morcelle, ou il faut des deux propositions qui ont été recueillies dans l'expérience logique tirer cette conséquence inévitable : l'existence conditionnée par la connaissance de soi ne peut réaliser cette condition où son essence se définit et où elle s'engendre qu'en tirant d'elle-même l'objet et le sujet de connaissance, soit, en se concevant, dans le fait de connaissance et selon le corollaire bovaryque, dans un mouvement sans fin de division avec elle-même, autre qu'elle ne serait en son en-soi total si une telle entité était intelligible. Cette conséquence a la valeur d'un principe de raison et elle est impliquée ou sous-entendue comme une évidence dans toute une part du mouvement philosophique et scientifique moderne. *La critique de la raison pure,* le sens de la relativité, la conception de l'esprit positif se placent sous sa dépendance et expriment son efficacité et son développement derrière la façade, masquant ses progrès, de la philosophie officielle.

Qu'un esprit aussi hautement philosophique que celui d'Hamelin ait pu faire abstraction d'une telle conséquence impliquée dans les deux propositions maîtresses de l'idéalisme sur lesquelles il se fonde, c'est la preuve la plus éclatante de la prépondérance de la sensibilité sur la logique. Accepter le corollaire bovaryque, c'est reconnaître que l'existence ne tend pas vers une harmonie finale, c'est reconnaître que le but de la philosophie ne consiste pas à découvrir le chemin qui conduirait vers cette harmonie finale où elle s'évanouirait dans l'unité absolue, mais que le but de la philosophie consiste au contraire à découvrir le mécanisme en vertu duquel l'existence échappe éternellement à cette mésaventure. C'est à quoi ne saurait se résoudre un esprit

dominé comme celui d'Hamelin par l'ancienne sensibilité métaphysique.

Aussi, bien que le philosophe entende parfaitement la logique, qu'il ait à son égard l'ouïe intellectuelle la plus fine, arrivé à ce point de la déduction idéaliste, prévenu par l'acuité même de son esprit, devançant les démarches conscientes de la dialectique, du danger qui menace sa sensibilité, il détourne brusquement la tête, ferme les yeux et en pressant ses mains contre ses oreilles entretient une surdité artificielle tant que dure le passage dangereux.

M. Hamelin admet donc, M. Parodi nous l'expose en une leçon substantielle faite à l'Ecole des Hautes Études sociales, que « l'idéalisme intégral est la seule position qui ne se détruise pas elle-même (1) » ; il conçoit bien que, dans un tel système, l'activité de la pensée est « une et seule en présence d'elle-même pour soutenir l'univers de l'existence (2) ». Donc, va dire M. Hamelin, contrainte de tirer d'elle-même objet et sujet de toute connaissance, la pensée engagée dans le jeu de la relation n'en pourra jamais sortir. Il n'y a pas de chemin du relatif vers l'absolu, et, quel que soit le nombre indéfini des relations où elle entrera avec elle-même, il y aura toujours un écart, un inadéquat irréductible entre l'une quelconque de ces relations et un état où la pensée se saisirait dans sa totalité. Mais M. Hamelin ne formule aucune de ces conséquences. C'est le moment précis où le philosophe se bouche les oreilles et ferme les yeux à l'évidence. Et quand l'endroit périlleux est dépassé, quand le précipice qu'il a côtoyé n'est plus là et que les grondements du torrent de la logique ne se font plus entendre, il tire une autre déduction qui, avec un peu, avec trop d'habileté, va servir les intérêts de la sensibilité qui le guide. De cette solitude de la pensée dont c'est la fonction de soutenir l'existence il tire cette conséquence que, dans l'existence, la pensée ne peut « rien rencontrer qui

(1) D. Parodi : *Revue de Métaphysique et de Morale*, t. XXIX, p. 181.
(2) *Loc. cit.*, p. 181.

luisoit opaque et inassimilable par nature,puisqu'il faudrait que cet élément ne vînt pas d'elle même », en sorte qu'elle doit constituer « un système pleinement intelligible du moins en droit et par essence (1) ».

Que faut-il donc entendre par *intelligible*? Le terme vaut qu'on l'analyse, qu'on lui fasse produire son passeport, car c'est par son entremise qu'Hamelin va introduire dans le monisme idéaliste dont il se réclame toutes les thèses du finalisme et du messianisme. C'est qu'à vrai dire le terme a bien une signification sous le jour de l'idéalisme. Elle est même très importante. Tandis que tout dualisme implique en même temps qu'un réalisme de l'objet et du sujet une différence de nature entre l'un et l'autre par où il creuse entre la réalité dans la chose et la réalité dans l'esprit un abîme infranchissable, le monisme de la pensée ne laisse pas de place à cet abîme que la foi en un intermédiaire peut seule combler dans les autres systèmes. L'acte par lequel l'existence s'engendre dans la relation de l'objet au sujet étant le même acte que celui par lequel elle se connaît selon des perspectives qu'elle invente également au cours du même acte, ce n'est pas sortir du thème de l'idéalisme, c'est lui demeurer fidèle expressément que d'affirmer de la pensée qu'elle apparaît à sa propre vue parmi des perspectives intelligibles à condition qu'on ne fasse pas entrer dans le mot plus qu'on ne rencontre dans l'analyse de l'expérience logique. Or du fait que l'intellect est, comme la chose, la création et un aspect du même mouvement de division de la pensée avec elle-même, il ne saurait y avoir *in intellectu* , ni immédiatement, ni en puissance, plus d'ordre et d'harmonie que n'en a mis *in re,* dans la chose, dans l'existence, le mouvement de division de la pensée.

Et comme dans ce mouvement de division la pensée s'engendre dans une série d'états et de relations où elle apparaît à sa propre vue altérée et mutilée, comme elle ne sau-

(1) D. Parodi : *Revue de Métaphysique et de Morale*, t. XXIX, p. 181.

rait échapper à ce caractère approximatif et strictement inadéquat de la représentation que pour s'évanouir dans l'unité de l'absolu ou du néant, il faut admettre que le caractère intelligible se reconnaît à ceci : qu'il supporte un état de connaissance et qu'il y introduit *nécessairement* un écart entre la représentation partielle qu'il soutient et un état imaginaire suscité par la conception nomménale d'une existence en soi où celle-ci se saisirait dans son identité. Au regard de la logique idéaliste qui se confond avec la logique intellectuelle, cette possession totale impliquant suppression des conditions de la connaissance par la confusion dans l'unité de l'objet et du sujet est la formule même de l'inintelligible et du non-être. Or c'est cet inintelligible pur, c'est cette arme de suicide que M. Hamelin introduit dans la place avec la notion de l'intelligible telle qu'il l'a empruntée de toutes pièces aux thèses du rationalisme spiritualiste L'intelligible, en effet, c'est pour lui le rationnel, et le rationnel c'est l'aptitude à comprendre en un système de connaissance sans lacune l'ensemble des relations qui composent l'existence. Le rationnel implique finalité et selon sa perfection, en laquelle la sensibilité messianique met son espoir, réalise la réduction du divers à l'un par l'accomplissement d'une causalité absolue.

Parmi les perspectives de la raison pure il n'y a d'autre alternative que celle-ci : il faut conclure à l'Un de Parménide et considérer le monde phénoménal et sa propre pensée comme une absurdité ou comme un péché, au gré d'un mysticisme de l'intelligence ou de la volonté, ou il faut accepter l'impossibilité, pour l'existence donnée, d'atteindre aucune fin, aucun absolu, aucune harmonie définitive et il faut concevoir qu'en cette destinée, en ce fait éternel de la relation, engendrant un inadéquat, consiste le caractère *véritablement rationnel* de l'existence. Or c'est le caractère de la sensibilité métaphysique ancienne de n'accepter ni l'une ni l'autre de ces alternatives, de se soustraire par le fait seul de sa violence aux deux termes de ce dilemme et de se promulguer par delà toute logique.

Ce n'est pas le but de cette étude de discuter plus amplement un tel parti-pris. Il est le trait caractéristique de la sensibilité messianique. Cette sensibilité inspire et domine notre philosophie presque toute entière. Ce n'est pas un article, c'est un volume qu'il faudrait composer si l'on assumait la tâche de la déceler et de la montrer triomphante dans l'immense majorité des systèmes, et, plus encore, dans la mentalité collective, réfractaire dans sa généralité à tout autre point de vue. Mais il m'a paru symptomatique de faire apparaître sa tyrannie chez des esprits ouverts comme celui d'Hamelin à la logique de l'idéalisme qui exclut le plus expressément ses postulats.

III

Toute polémique écartée, les faits sont atteints que je me suis proposé de mettre en évidence au cours de ces pages : l'existence d'une sensibilité métaphysique, sa souveraineté dans l'ordre de l'évolution mentale, son identification historique et concrète avec la conception messianique de l'existence. En même temps toutefois que je m'appliquais à mettre ces faits en lumière deux autres constats corrélatifs s'imposaient également à mon esprit. C'est d'abord l'antagonisme inconciliable qui se déclare entre les postulats et les vœux de la sensibilité messianique et les principes fondamentaux de *notre* logique ; c'est ensuite l'imperméabilité de cette sensibilité à cette logique dont elle requiert pourtant et veut forcer l'assentiment ainsi qu'en témoigne sa tentative de substituer, ou d'ajouter tout au moins, le rationalisme à la foi.

De tels constats semblent révéler dans le jeu de l'évolution mentale un pragmatisme essentiel. La logique y perd ses droits en tant que valeur absolue. Il apparaît qu'une logique n'est efficace et ne contraint les esprits que dans la mesure où elle s'accorde avec la sensibilité métaphysique d'une époque, d'une multitude, d'une élite ou d'un individu. C'est dans le domaine de la pensée le point de vue de

la relativité absolue. La pensée engendre l'existence dans le mouvement de sensibilités diverses dont aucune n'est douée d'une vitesse absolue pouvant établir entre les autres une commune mesure. Il semblait que la sensibilité fût justiciable d'une logique générale. Or la sensibilité se montre imperméable à la logique dans tous les cas où elle en serait blessée. Elle semblait tenir de la logique sa légitimité. Il faut invertir cette proposition. Il faut admettre ou supposer que toute sensibilité, au temps de sa puissance, se compose sa logique comme un témoignage extérieur, esthétique en quelque sorte, de sa force. Telle la haute tour de Solness. Une logique ne vaut que pour ceux d'une même sensibilité métaphysique, pour ceux qui relèvent d'un même principe de participation. Quand une sensibilité vient aux prises avec une logique, concluons donc que cette logique n'est pas celle qu'elle a créée elle-même pour son usage. Concevons que cette logique est la création d'une autre sensibilité métaphysique et que cette lutte entre une sensibilité et une logique est en réalité un conflit entre deux sensibilités dont l'une est représentée par ses postulats et ses vœux, par ses attitudes affectives, l'autre par les formules où elle se consacre et se représente, par ses attitudes intellectuelles et esthétiques, par sa logique.

Sous le bénéfice de ces remarques, le fait que la sensibilité messianique se heurte à une logique qui la contredit révèle un événement d'une extrême importance. Il témoigne qu'une nouvelle sensibilité métaphysique a pris naissance d'une façon en quelque sorte clandestine, dont les modalités quant au jouir et au souffrir sont encore mal déterminées peut-être, mais dont la réalité et la force s'attestent à ce qu'elle déjà su se constituer une logique. Sous l'apparence d'une lutte dialectique entre la sensibilité ancienne et la logique, et dans laquelle la sensibilité ancienne, par la feinte d'une surdité volontaire, semble l'emporter, un duel est engagé entre cette sensibilité et une autre de formation plus récente. Or, que la sensibilité ancienne ait

résolu de se faire consacrer par une logique étrangère, c'est un symptôme d'une bien autre portée que l'apparence de son triomphe. Cette abdication pour être inconsciente n'en est que plus significative. Elle témoigne de son déclin et qu'entrée dans sa phase de dissolution, elle est désormais impuissante à soutenir la réalité sociale qu'elle a naguère créée. Parmi ces perspectives, la crise morale dont notre civilisation est ébranlée reconnaît sa cause profonde en cette disconvenance : une sensibilité dont les vœux ne reçoivent de satisfaction qu'en fonction d'une certaine logique qu'elle s'est elle-même apprêtée, — et c'est pour la sensibilité messianique la logique de la foi, du dogme et du mystère, — demande cette satisfaction à une autre logique, — et c'est ici la logique de l'évidence et du principe de contradiction. C'est comme si, dirai-je de nouveau, un poisson entreprenait avec ses branchies de respirer dans l'air libre de l'atmosphère, où il faut le poumon des animaux terrestres. On ne saurait croire que la sensibilité ancienne se replace jamais dans le milieu logique qu'elle a déserté. Il y a dans cet exode de l'irréversible. Il reste à se demander si la sensibilité métaphysique nouvelle, qui fut assez forte pour formuler ses conditions de bonheur dans une logique qu'elle a imposée dans le domaine du sens commun à l'unanimité des hommes, réussira à faire partager à la majorité des hommes ses attitudes affectives et ses désirs.

Réservant à ce sujet tout pronostic, ce sera l'objet d'une étude à laquelle ces analyses auront tenu lieu d'introduction de rechercher quelle est cette sensibilité inconnue dont la logique de la raison pure nous révèle l'existence et de reconstituer par induction, d'après les formes de cette logique qui nous sont connues, les modalités et les vœux de cette sensibilité.

JULES DE GAULTIER.

BAR-ABBAS

LE CRUCIFIÉ DE PONCE-PILATE[1]

—

Dans la langue araméenne, écrite et parlée en Judée, au temps où les Evangiles, — postérieurs de trois siècles, — font naître, vivre, mourir et ressusciter Jésus-Christ, Bar-Abbas signifie mot à mot : Fils du Père. Le Père, l'Abba, c'est *Iahveh*, *Jéhovah*, *El*, *Eloï*, *Elohim*, *Adonaï*, dieu particulier aux Juifs, sous tous ces noms divers. Tous les Juifs sont ses Bar, ses fils, ses enfants ; tous les Juifs sont Bar-Abbas, fils du Père, fils d'Iahveh.

« N'appelez personne votre Abba (votre père), dit Jésus-

(1) Mon étude sur *Nazareth*, parue dans le *Mercure de France* du 15 décembre 1922, m'a valu des lettres qu'on a pu lire dans différents numéros postérieurs. J'y répondrai, s'il est nécessaire, après la publication d'autres études, formant un tout, et dont *Nazareth* n'est que la préface.

D'autre part, le *Mercure de France* a publié le 1er mars, sous le titre *l'Enigme de Jésus*, une étude de M. Paul-Louis Couchoud, d'après laquelle « Jésus » serait un personnage irréel, imaginé, n'ayant pas eu d'existence terrestre.

Que « Jésus-Christ », sous cette appellation, *qui n'est pas un nom de personne*, soit une création mythique, et même mystique plus que mythique, j'y souscrit volontiers. Mais qu'il n'y ait pas un « être humain » sous le dieu allégorique (venu des spéculations métaphysiques des Juifs gnotisques y mêlant les mythes de la cosmogonie chaldéenne), qu'il n'ait pas existé un Juif crucifié par Ponce-Pilate, et en qui l'on a incarné ensuite le dieu Jésus, voilà un point de vue que l'étude approfondie des auteurs profanes ou sacrés des premiers siècles me paraît contredire absolument.

Oublions l'interpolation de Flavius-Josèphe, la *Lettre de Pline* à Trajan et la *Réponse de Trajan*, faux classés, comme les *Actes de Pilate*. Laissons même les *Epîtres de Paul*, moins mythiques qu'il n'y paraît, et les *Evangiles*, où il y a tant encore de vérité historique. Il reste d'autres auteurs. Même à côté de Tacite que l'on a « coupé, dont on a remplacé, dans les *Histoires*, le livre V par un aperçu ridicule sur la Judée, et qui s'arrête net tant le contrefacteur a été impuissant dans sa besogne ; à côté de Flavius-Josèphe, avec ses bribes d'histoire ; (imposteur du mont Garizim, guerre d'Hérode contre Arétas devenue en Evangile le miracle du Démoniaque Légion, de Gérasa) ; à côté de Pappias, qui avait écrit cinq livres de *Commentaires*, disparus, sur les *Révélations du Maran* (les Paroles du Rabbi : l'Apocalypse), qu'on prétend

Christ, car vous n'avez qu'un seul ABBA qui est dans les cieux (1). »

Mais s'il est un Juif qui se soit dit et que les Evangiles disent *Bar-Abbas*, Fils de Père, Fils d'Iahveh, c'est incontestablement Jésus-Christ. Si les Evangiles originaux, au lieu d'être en langue grecque, étaient écrits en araméen, comme il se devrait d'œuvres qu'on prétend du premier siècle et inspirées par des apôtres, — toutes les fois que nous y rencontrons les mots grecs UIOS et PATER, qui se traduisent Fils et Père, en français, ce sont les mots BAR et ABBA que nous lirions (2).

aujourd'hui, d'après Eusèbe, être les *Discours du Seigneur* dans Selon-Matthieu; à côté des Histoires, supprimées, de Juste de Tibériade, sur la Judée sous Tibère. — voici Lucien dont l'œuvre est une allusion continue au « sophiste » de Palestine, dont le *Pérégrinus* (le nom a été changé) n'est que l'histoire du prosélytisme « christien », le prototype de l'imaginaire apôtre Paul ; voici Apulée, accusé de « magie » et qui se défend dans son *Apologie* d'être « christien », d'adorer un brigand, dont il donne le nom *Joannès*, avec celui de Moïse (coupure après Joannès, nom d'Apocalypse du Christ) ; voici Apulée encore avec l'*Ane d'or*, charge bouffonne sur l'Apocalypse, le renouvellement du monde et le « royaume dans la Jérusalem d'or » ; voici Quintilien, Fronton, Minutius Félix ; voici, les apologistes « christiens » , dont quelques-uns *annexés*, Justin, Tertullien, Origène, Lactance ; voici Julien l'Apostat, retrouvant en Samarie les ossements du « Joannès », etc., etc.

Certes tous ces auteurs ont été falsifiés, pendant quatre ou cinq siècles, comme d'autres ont été détruits à dessein. Mais, tels quels encore, leurs ouvrages sont inexplicables, si le crucifié de Ponce-Pilate, le « sophiste de Syrie » (Lucien), le « mort » de Palestine (Julien), n'a pas vécu en chair et en os. Il y est *vivant*, si l'on peut dire.

La vérité sur Jésus, c'est, je crois, non pas que l'on a créé de toute imagination un être mythique, — mais que d'un « homme» on a fait un dieu. On a peu à peu fait disparaître l'homme de l'histoire autant qu'on l'a *pu*, en même temps qu'on s'ingéniait, par des retouches successives et sans nombre dans les auteurs pendant quatre ou cinq siècles de controverses, parfois sanglantes, à le transfigurer en dieu. Sous le vêtement blanc de « justice » dont on l'a finalement habillé, apparait, en soulevant un peu, la robe historique,— des haillons, il est vrai, mais qui permettent de reconstituer le costume véritable.

DÉCHIFFRER L'ÉNIGME DE JÉSUS, C'EST RETROUVER L'HOMME SOUS LE DIEU. Je crois que mon étude sur *Bar-Abbas*, aujourd'hui, après *Nazareth*, hier, et d'autres études demain, telles que *l'Identification de « Jésus » avec Jean-Baptiste*, peuvent y contribuer.

(1) Le titre ecclésiastique ABBÉ est tiré du latin ABBATUS, dérivé de l'araméen ABBA. Jésus-Christ n'a pas été obéi.

(2) On dit que les traductions sont des trahisons. Jamais affirmation n'a été plus vraie des « transpositions » successives en langues grecque, puis latine, puis modernes, de tout ce qui est judaïque, au temps d'Auguste, Tibère, Ponce-Pilate, et jusqu'au ve siècle de notre ère pour le moins. Faits, idées, noms de

Que Jésus-Christ est bien Fils du Père, BAR-ABBAS, toutes les pages des Evangiles le proclament hautement.

Dès son baptême au Jourdain, une voix, qui est celle de l'Abba Iahveh, se fait entendre du haut des cieux : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, mon *Bar* (Matthieu) ; c'est lui qui est le Fils, le *Bar* de Dieu (Jean) ; tu es mon Fils, mon *Bar* (Marc et Luc). » Rien de plus formel (1).

Le selon-Luc n'a même pas attendu le baptême au Jourdain pour nous renseigner. Jésus-Christ, à l'âge de douze ans, lors d'une fête de Pâque à Jérusalem, répond lui-même à ses parents, qui l'avaient égaré, et qui lui reprochent, quand ils le retrouvent dans le Temple, discourant avec les Docteurs, de s'être fait chercher et de leur avoir causé une inquiétude mortelle, car la voix du sang parle en eux :

« Ignorez-vous donc qu'il me faut être occupé des affaires de mon *Abba*, de mon Père ? » (*Luc* II, 41-49).

Satan, dans la Tentation au désert, — les trois Evangiles synoptisés sont unanimes, — n'ignore point non plus que Jésus, dès avant de commencer sa carrière, se prétend Fils de Dieu, Fils du Père, c'est-à-dire Bar-Abbas.

Quand, tout au long de sa vie, Jésus parle de Dieu, c'est Père, Abba, qu'il l'appelle (2).

C'est surtout dans l'Evangile selon-Jean, le plus ancien, quoique l'exégèse prétende le contraire, que Jésus est Bar-

personnages ou de géographie, notions métaphysiques, symboles, allégories, etc., leur traduction dans les vocabulaires et les cerveaux occidentaux est un change perpétuel qui fausse l'histoire, travestit la vérité, fait prendre des masques pour des visages, des phantasmes pour des hommes, et finit par camoufler un prétendant davidique au trône de Judée contre les Hérodes et à la domination universelle contre Rome en un Prédicateur de la paix et de la vertu, Verbe et Fils de Dieu, en qui Dieu se serait incarné.

(1) Quant à la Colombe, symbole de l'Esprit de Dieu, elle est de droit. La Colombe, c'est, en hébreu, IEmOnA ; gardez les seules voyelles, vous avez IEOA, le mot du Plerôme, soit Iéhovah. Les Evangiles de l'Enfance montrent Jésus fabricant des colombes avec de la terre. Il y avait une manière de prononcer IEOA par laquelle on faisait tomber un homme mort. Dans le *Contra Celsum*, il est dit que le mot d'Israël, en hébreu, opère la conjuration. En grec, aucun effet. Donc Israël c'est IEOA, Tout ceci vaudrait d'être développé à fond.

(2) Il faudrait citer toutes les pages des Evangiles. Une fois même, une seule, dans le selon-Marc (XIV, 36), devant le mot Patêr qui le traduit, Jésus invoque

Abbas. Dès le prologue sur le *Verbe* ou *Logos* fait chair, sur la grâce et la vérité venues par Jésus (1), le Fils du Père, Bar-Abbas, le Bar qui est dans le sein de l'Abba, brille en toute clarté, comme le soleil dans l'univers. Qu'on lise aussi le chapitre V de cet Evangile (versets 9-13) ; on ne peut rêver union plus intime entre le Bar et l'Abba. Et les chapitres XIV à XVII (2) achèvent, en une ferveur mystique, aux élans d'adoration et d'extase, de faire de Jésus-Christ Bar-Abbas.

§

Or, cette épithète Bar-Abbas, que les Evangiles n'appliquent jamais sous sa forme araméenne à Jésus-Christ pour le désigner, en sorte que le lecteur ne peut pas, sous le grec des Ecritures ou leur traduction en langues modernes, deviner que Jésus-Christ est bien Bar-Abbas, c'est le nom propre, le propre nom d'un individu, distinct de Jésus-Christ, semble-t-il, et qui n'apparaît dans les Evangiles qu'à l'occasion de la Passion.

Qu'est-ce que ce Bar-Abbas, qui est appelé *Jésus* Bar-Abbas, — Jésus lui aussi, tout comme le Christ, — dans certains manuscrits des Évangiles (3)? Personnage mystérieux, à qui les exégètes, comme Renan ne font que l'hon-

le Père, sous le nom d'*Abba*, vrai cri du cœur dans la circonstance, comme ceux qui vont mourir appellent leur mère :

« Abba ! Père ! s'écrie-t-il. Toutes choses te sont possibles. Ecarte de moi cette coupe. »

Voir aussi *Epître aux Galates* IV, 6 : « Parce que vous êtes fils, dit Paul, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils, lequel crie : « Abba ! Père ! » Et *aux Romains*, VIII, 15.

(1) Par Jésus et le Joannès, qui se confondent, d'après les spéculations métaphysiques de Valentin dans la *Pistis Sophia* (Foi assagie). Les fictions sur le Verbe lumière, sur le Verbe créateur, sur la Vie qui illumine tout homme venant dans ce monde, par quoi Jésus-Christ est farci de solarité et apparaît comme un mythe solaire, sont une copie des livres d'Hermès Trismégiste, reprenant lui-même d'anciennes inscriptions égyptiennes. Seule, la conception du Verbe fait chair appartient en propre au Selon-Jean.

(2) Qui ne sont encore que des reproductions et des imitations, rendues plus simples et plus accessibles à des cerveaux occidentaux, des homélies compliquées et alambiquées de la *Pistis Sophia*.

(3) Du *Selon-Matthieu*, notamment.

neur de deux ou trois lignes banales (1), et que les récits évangéliques éprouvent aussi quelque gêne à qualifier. Vous vous rappelez :

Les Juifs ayant livré Jésus à Ponce-Pilate, le procurateur romain, ne trouvant aucun crime en lui, voudrait le relâcher.

— C'est la coutume parmi vous, dit-il aux Juifs, que je vous délivre un criminel à la Pâque. Voulez-vous que je vous délivre le Roi des Juifs ?

— Non, pas celui-ci, mais Bar-Abbas ! répondent les Juifs.

Et le Selon-Jean n'ajoute que ceci : « Or, Bar-Abbas était un... » Le texte grec dit : *Lestès*, c'est-à-dire *brigand de grand chemin*. Rien de politique dans son cas, d'après le Selon-Jean, à qui l'on sent que l'aveu coûte.

Et il ne nous dit pas, — que celui qui a des oreilles entende ! — que Pilate ait relâché Bar-Abbas, le brigand.

Dans le Selon-Matthieu on lit : « Il y avait un prisonnier de marque (fameux, insigne, tout comme le Christ), nommé Bar-Abbas. » Mais sur ce qui l'avait rendu illustre, pas un mot. Du moins, Matthieu n'oublie pas, comme le Selon-Jean, qu'une des conditions pour que l'on ne confonde pas les deux Jésus Bar-Abbas, c'est de faire relâcher l'un des deux.

Par le Selon-Marc nous apprenons enfin que le « nommé » Bar-Abbas était en prison avec des factieux, des partisans, pour un meurtre qu'*ils* (Bar-Abbas et les factieux, ou les

(1) Et encore, pour embrouiller les idées, l'appellent-ils Bar-Rabban. Ils ajoutent un R et prennent la forme Abban, qui est la forme de l'accusatif (complément direct), employée dans les Évangiles qui observent les règles de l'accord. Il y a bien quelque esprit de tromperie chez les exégètes. D'autant plus que la forme Bar-Abbas, au nominatif, cas sujet, se trouve aussi dans les Évangiles.

Dans un dévergondage de son imagination délirante, Victor Hugo, — il n'en est pas moins grand poète pour cela, — en mal de créations apocalyptiques (?) sur son rocher de Guernesey, a fait de Bar-Abbas une espèce de personnification de Satan :

Depuis plus de mille ans, il tombait dans l'abime...

factieux seulement ? La phrase veut qu'on s'y trompe) avaient commis dans une sédition.

Le Selon-Luc n'est qu'une variante : « Cet homme avait été mis en prison pour une sédition qui avait eu lieu dans la ville, et pour un meurtre. » Et Pilate relâche le prisonnier mis en prison pour sédition et pour meurtre.

Or, pourquoi donc le héros des Évangiles, Jésus Fils du Père, a-t-il été poursuivi, arrêté, emprisonné, jugé, condamné à mort et crucifié ? De quel crime a-t-il été inculpé ?

L'a-t-on mis en croix pour avoir prêché le bien, la vertu, l'amour des hommes, la paix ?

Ou n'est-ce pas plutôt, malgré les trompeuses apparences des récits évangéliques, s'empêtrant dans des explications entortillées et des incohérences, n'est-ce pas pour les mêmes motifs et sous la même inculpation que le « brigand » Bar-Abbas, factieux et meurtrier ?

Voilà la question. Y répondre, c'est résoudre presque tout le problème des origines du christianisme, c'est lever plus qu'un coin du voile sur la vérité historique en ce qui concerne le héros des Evangiles, crucifié par Ponce-Pilate. Essayons.

§

D'après tout ce que l'on sait de l'histoire juive, le peuple Juif a toujours cru que le monde n'avait été créé que pour lui. Le Talmud le proclame expressément : « L'univers n'a été fait que pour les Juifs (1). » Israël est le peuple de choix, le peuple « élu », « supérieur en gloire, en renom et en magnificence, seul sage et intelligent, nation si grande que toutes les autres en sont étonnées (2). » Les Epîtres mises, dans le Nouveau Testament, sous le nom de Paul restent tout imprégnées, malgré les concessions nécessaires à la réussite de la propagande messianiste ou « christienne » en Occident, de ce particularisme étroit,

(1) *Isaïe*, traduction de M. Cahen, p. 69, note.
(2) *Deutéronome* IV, 5-8 et XXVI, 18-19.

sectaire, fanatique, d'après lequel « le Salut vient des Juifs. D'abord les Juifs ! Le Juif premièrement (1) ! »

Puisque le monde n'a été fait que pour les Juifs, rien de plus naturel que leur espérance d'en devenir un jour les maîtres souverains. Le Pacte d'alliance passé entre eux et leur Dieu, — contrat synallagmatique s'il en fut : donnant ! donnant ! — n'a pas d'autre objet que la réalisation de cette espérance. Israël sera le serviteur fidèle d'Iahveh, dieu jaloux, n'adorera que lui, observera et gardera ses commandements, moyennant quoi, — le contrat est commutatif aussi, — Iahveh lui promet l'empire du monde (2).

La Thora, la Loi, ce n'est pas autre chose que l'expression de ce Pacte d'alliance, l' « acte » contenant les obligations bilatérales des deux parties. « Les conventions légalement formées tiennent lieu de loi — j'allais dire : de Thora, — à ceux qui les ont faites », dit notre article 1134 du Code Civil, s'inspirant de la raison éternelle.

C'est ne voir qu'un seul côté du contrat, comme on le fait à tort, que de prendre pour la Thora, pour la Loi, le Décalogue ou les Dix commandements, en y ajoutant les ordonnances sur la liberté et la vie, sur la propriété et les mœurs, sur les cérémonies du culte, — tout ce que Iahveh clame, Moïse auprès de lui, du haut du Sinaï, de sa propre bouche, en s'aidant d'un cornet, vers Israël maintenu à distance par des bornes. Les seules obligations d'Israël ne sont que la moitié de la Thora. Quel marché de dupe, Israël se liant à Iahveh sans contrepartie ! Comment y croire ? En échange des obligations que Iahveh impose à Israël, il promet sa protection, il prédestine Israël à la domination

(1) Epître aux Romains, I, 16, IX, 4-5 ; et le Selon-Jean, IV, 22 (Jésus à la Samaritaine : « Le Salut vient des Juifs. »)

(2) Ce Pacte d'alliance, qu'on soupçonne dès Adam, qui est proclamé par Iahveh avec Noé après le déluge, expressément renouvelé avec Abraham, Isaac et Jacob, alors que les Beni-Israël ne sont encore que des tribus nomades allant et venant entre la Palestine et l'Egypte, fut définitivement scellé, par l'intermédiaire de Moïse, au Sinaï, au moment où, sorties d'Egypte, « de la maison de servitude », les douze tribus, encore dans le désert, allaient conquérir la Terre promise.

universelle, « car vous êtes mon peuple, vous m'appartiendrez, et toute la terre est à moi », dit-il. Voilà ce qu'il faut comprendre.

Ses obligations, Iahveh les écrit de sa main sur deux Tables de pierre, lisibles à l'endroit et à l'envers, les deux Tables du Témoignage, les Paroles de l'Alliance, — qu'il remet à Moïse.

Cette fois, le contrat est parfait, c'est la Loi, c'est la Thora.

Les deux Tables de pierre contiennent si bien la promesse d'Iahveh à son peuple que Moïse les brise, les met en miettes, quand, les rapportant du Sinaï, il trouve Israël en adoration devant le Veau d'Or, c'est-à-dire violant avant la lettre ses obligations. Moïse fait jouer « la clause résolutoire », sous-entendue dans tout contrat synallagmatique. Israël ne tient pas ses engagements, ceux d'Iahveh deviennent caducs. Les Tables n'ont plus de « cause », ni d'utilité, Moïse les anéantit. Il est honnête. Il n'y a plus de convention qui tienne lieu de loi, plus de Thora entre les parties. On ne comprendrait pas autrement le geste de Moïse brisant les Tables.

Pour ressusciter le Pacte, la Convention, il faut que Moïse monte derechef sur le Sinaï à la rencontre d'Iahveh qu'il réussit à apaiser, car le dieu est courroucé. Mais Iahveh ne clame plus alors ses ordonnances, obligations d'Israël. Il les fait prendre par écrit, — il se méfie, — alors qu'elles n'avaient d'abord été que verbales. Moïse les écrit donç. Ensuite Iahveh grave lui-même, une seconde fois, « de son doigt, le doigt d'Iahveh », son propre engagement sur deux nouvelles Tables de pierre (1).

La Loi, la Thora, c'est donc le Pacte d'alliance, en bloc.

Accomplir la Thora pour Israël, ce sera réaliser ce contrat synallagmatique et commutatif : il servira Iahveh, son

(1) Voir pour tout ceci : *Exode* XXXI à XXXVI.

dieu, qui, lui, fera dominer sur toute la terre qui est à lui le peuple qui lui appartient.

Cette réalisation, les Juifs ont pu l'entrevoir avec le roi David. Pour peu de temps. Elle a sombré tôt dans les malheurs qui n'ont pas tardé à fondre sur eux. Après la destruction du royaume, — du royaume de Dieu déjà, de leur Dieu Iahveh, — pendant la captivité de Babylone, leur invincible espérance a pris corps, par la voix des Prophètes, grands et petits, sous la figure du Messie, Oint d'Iahveh, — Christ, en français, — de la descendance de David.

Mais avant de conquérir le monde, ce Messie, ce Christ devait d'abord, avec l'aide d'Iahveh, délivrer Israël, le « sauver » ; et la foi juive se raccrochait à toutes les possibilités (1).

De plus en plus lancinante, au fur et à mesure que le peuple Juif a subi les défaites, servitudes et jougs de l'étranger, l'espérance messianiste, *christienne*, est devenue une foi ardente, maladive, *visionnaire*. Elle est à son comble, à l'époque d'Auguste, quand le « trône de David » est tombé au pouvoir des Hérodes, usurpateurs iduméens, qui ne se maintenaient que grâce au protectorat de Rome.

Tous les Juifs, ou presque, alors, interrogent le ciel pour y voir apparaître le « Signe » de ce libérateur, de ce Sauveur, de ce Jésus, Messie-Christ (2) que Iahveh devait sus-

(1) Au point que Iahveh, par la voix du grand prophète Esaïe, n'avait pas hésité à décerner le titre de Messie au roi des Perses, à Cyrus, un *Goï*, un incirconcis, un idolâtre, parce que, libéralement, il avait mis fin à la captivité de Babylone et permis aux Israélites de retourner dans leur Patrie et de relever Jérusalem et le Temple.

— Je dis à Cyrus : il est mon berger (*Esaïe*, XLIV, 28).

— Ainsi parle l'Éternel à son Christ (Oint, Messie), à Cyrus, qu'il tient par la main (*Esaïe*, XLV, 1).

(2) Signe du Zodiaque, bien entendu. L'Apocalypse, cette réalisation sur le papier « du royaume d'Iahveh », de l'espérance messianiste, ne dit pas autre chose, au chapitre XII (déplacé naturellement, car il devrait être au début) : « Parut dans le ciel un *Signe* de première grandeur. Une femme (la *Vierge*, constellation) ayant la lune sous ses pieds, enceinte du soleil (le Verbe de Dieu qu'éclaire tout homme venant dans ce monde), sur sa tête une couronne de douze étoiles, — le Songe de Joseph, l'Ancien, fils de Jacob, l'Ancien aussi, — criait dans les douleurs de l'enfantement. »

citer parmi son peuple, et qui, issu de la souche davidique, délivrerait la Judée des Hérodes et de Rome, la bête à sept têtes, sur ses sept collines, poussant dix cornes en Palestine, dans la Décapole. Délivrance qui ne sera qu'un prélude à la victoire complète sur le monde asservi à son tour au joug d'Iahveh, à la domination des Juifs, constituant « le royaume de Dieu », et vengés enfin des injures des nations. Revanche terrible qu'il faut lire dans l'Apocalypse pour en goûter la saveur « christienne » (1).

Pour l'accomplissement de cette espérance, — toute la Thora, la Loi et les Prophètes, — la Judée, pendant près de deux siècles, d'Auguste à Hadrien, va être à feu et à sang.

Fanatiques du Pacte, toute une série de Messies-Christs vont se lever, fomentant l'émeute, menant la révolte contre les Hérodes et contre Rome, insurgés au nom de la Thora, de la Loi, qu'ils veulent accomplir. Les Évangiles disent : « Comme il est écrit dans la loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes. »

Le peuple juif est coupé en deux, forme deux clans.

D'un côté, avec les Hérodes, rois ou ethnarques, et protégés de Rome, le parti du Temple qui accepte, de bon gré ou par prudence politique, la royauté hérodienne et le protectorat romain. Juifs loyalistes, c'est en eux que Rome pendant ces guerres, aussi intestines que xénophobes, trouvera son plus sûr appui, ainsi qu'auprès du Temple, dans les grands sacrificateurs comme Caïphe et les Docteurs comme Gamaliel (2).

(1) Toute l'exécration de l'antiquité romaine contre les Juifs davidistes vient de là. Tacite parlant d'eux : « Race odieuse au genre humain. » Quintilien, en 92, dans l'*Institution oratoire* : « Il est des hommes auxquels l'ignominie s'attache au delà du tombeau... tel est le premier auteur de la superstition judaïque. »

(2) Inutile de dire que ces Juifs, qu'ils soient en Palestine, ou, qu'ayant émigré, ils se contentent de pratiquer leur culte, à Jérusalem, ou dans les synagogues des communautés alentour des rivages méditerranéens, Rome ne les a jamais persécutés. Dans le monde grec et romain, pas de fanatisme : toutes les religions, toutes les philosophies sont également bonnes. La supers-

Dressés contre les Juifs loyalistes qu'ils haïssent autant que les Hérodes, suppôts de la Bête, voici les Juifs qui veulent chasser de Palestine les Romains et du trône la dynastie iduméenne, rétablir le royaume de David et sa race dans la gloire promise par Iahveh. C'est le parti davidiste, ce sont les messianistes, les « christiens », prototypes de ceux qui seront plus tard, — mais combien changés et camouflés, jusqu'à l'équivoque dans leur nom ! — les chrétiens (1). Ce sont les réalisateurs de la Thora, interprétée dans son sens le plus farouche. Ils s'intitulent eux-mêmes, s'appliquant l'épithète en bonne part, les Kanaïtes, les Zélotes. L'un des disciples, Simon, dans les Évangiles, est donné, tout seul ! comme Kanaïte (2). L'historien juif Flavius-Josèphe, leur contemporain, retentit encore des exploits de ces Fanatiques, malgré les plus graves adultérations à son texte. Guérillas, séditions, massacres, pillages, sièges de villes, où les armes romaines eurent à souffrir et subirent quelques échecs, toute l'espérance d'Israël, toute la Thora s'essaie en tentatives d'accomplissement.

Ces Davidistes, ces Kanaïtes, ces messianistes, Flavius-Josèphe les dénonce, les fouaille, les charge et les convainc des pires crimes ; il les accuse, les traitant de « Sicaires », d'avoir pillé indifféremment amis et ennemis,

tition judéo-égyptienne de Tacite et de Suétone, c'est le messianisme, c'est l'Apocalypse. Juvénal, Martial, prouvent que les Juifs ordinaires ont toujours vécu tranquillement à Rome.

(1) L'équivoque sur le nom résulte à l'évidence d'un passage de l'*Apologie* de Justin (I, IV, 1, 5). « Un nom n'est ni bon, ni mauvais : ce sont les actions qui s'y rattachent qu'il faut juger. A ne considérer que ce nom qui nous accuse (christiens), nous sommes les plus vertueux (chrêstiens) des hommes. » En grec l'êta de *chrést* se prononçant i, le jeu de mots avec *christ* est très simple. Il se retrouve dans Théophile, *Ad Antolycum*, I, 1. Justin insiste : « Nous sommes accusés d'être christiens, est-il juste de haïr le meilleur (*chréston*, qui se prononce christon, et à l'oreille peut se traduire par Christ). » Est-il juste de haïr le Christ ? Le calembour a été une des forces de la prose et de l'éloquence « christienne ». Rappelez-vous le calembour sur Pierre, Képhas-Simon. « Tu es Pierre, et sur cette pierre... » Et celui sur Eloï, au Calvaire : « Il appelle Elie ! » si déplacé dans la circonstance, et comme si les Juifs qui entendent ignoraient le nom de leur dieu : *Eloï !*

(2) D'autres, il est vrai, sont dits : *Boanerguès*, Fils du tonnerre. Rien de commun avec « ceux qui procurent la paix », comme on voit.

d'avoir tué, *pour s'enrichir*, —voir le meurtre apostolique d'Ananias et de Saphira, miracle de Simon Pierre, — les personnes de la plus haute condition, et, sous prétexte de défendre la liberté publique, — le rétablissement du trône de David, — d'avoir porté la torche jusque dans le temple d'Iahveh.

Sous Auguste, deux révoltes. En 750, deux Docteurs de la Thora, Juda fils de Zippori, et Mathias, fils de Margaloth, soulèvent le peuple, parce qu'Hérode-le-Grand avait fait placer un aigle d'or sur la principale porte du Temple, le mettant ainsi sous la protection des Césars. Dix ans plus tard, 760, nouvelle rébellion, à l'occasion du recensement de Quirinius, gouverneur de Judée. Juda le Galiléen ou le Gaulonite, de Gamala, dont le père Ezéchias avait déjà péri, victime d'Hérode, prêche l'insurrection, avec Sadok, son frère peut-être, comme second. Ils tiennent la campagne, forcent Jérusalem, entrent dans le Temple. On se bat dans le Saint des Saints. Juda est tué, « entre le Temple et l'autel », comme le dit, de Zacharie, Jésus dans les Évangiles, en une apostrophe forcenée où gronde tout le légitime ressentiment du fils contre les complices du meurtre de son père.

Et nous arrivons aux temps « évangéliques ».

§

« Sous Tibère, dit Flavius-Josèphe, *un grand trouble eut lieu dans la Judée.* » Et c'est tout ; aucun renseignement, aucune explication sur ce « grand trouble. » Pourquoi ? Sinon parce que l'Eglise a fait le vide dans les manuscrits de l'historien juif. Rien de plus radical, pour dérouter l'histoire, que des coups de ciseaux dans les œuvres des écrivains. Ou bien, on insère des interpolations, de telle sorte que les auteurs se contredisent. On lit aujourd'hui dans Tacite : « Sous Tibère, la Judée fut tranquille. » Que vous disais-je ? C'est le temps du Crucifié de Ponce-Pilate, du Christ, « Prince de la Paix ». Cette tranquillité ne va

pas tout de même sans ressembler à un « grand trouble ». A Jérusalem, émeutes, rébellions, séditions, que Ponce-Pilate passe sa procurature à réprimer : affaire des enseignes romaines, affaire du corban et des aqueducs ; d'autres affaires encore, — aussi anonymes que Jésus-Christ qui n'a plus de nom de circoncision, — et où l'on sent des grouillements de foules tumultueuses. Où est le chef, l'animateur ? Inconnu. La faction n'a plus de chef. Pas d'instigateur aux révoltes judaïques, au « grand trouble ». L'Église ne l'a pas voulu. Il y a un nom, plusieurs même, sous toutes les séditions juives, d'Auguste à Hadrien. Ezéchias, Juda bar-Zippori, Mathias bar-Margaloth, Juda le Gaulonite, sous le règne d'Auguste ; Theudas-Taddée, Claude étant empereur ; et c'est en ce temps que périssent, crucifiés sur l'ordre de Tibère Alexandre, un Simon et un Jacob, « fils de Juda le Gaulonite », dit Flavius-Josèphe, et chefs des Kanaïtes, des messianistes, des « christiens » (1); Ménahem, fils de Juda le Gaulonite encore, sous Néron, et dont la révolte amena la prise de Jérusalem par Vespasien et Titus; Bar-Kocheba, le fils de l'Étoile, sous Hadrien, et dont le nom de circoncision a disparu aussi, mais que l'on sait descendant de Juda le Gaulonite par un certain Eléazar-Lazare, mêlé aux insurrections juives sous Tibère, Claude et Néron, mort de mort violente, ainsi que Jaïrus, son parent, dont Jésus-Christ au IIIe siècle ressuscite la fille, comme il ressuscite Lazare.

Tous ces révoltés contre les Hérodes et Rome, afin d'accomplir la Thora, l'espérance d'Israël qui, mise à mal par Vespasien et Titus, ne sombre définitivement qu'en 135 de

(1) Flavius-Josèphe dit aussi qu'Hérode Agrippa fit mettre à mort Simon et Jacob (Jacques), « frères du Seigneur ». Aucune raison à cette double exécution. Elle fait double emploi, en effet, avec la double crucifixion des Simon et Jacob, chef des Kanaïtes. Interpolation évidente. Jamais Flavius-Josèphe ni aucun écrivain, hors ceux d'Eglise n'auraient appelé « le Seigneur », le Crucifié de Ponce-Pilate, sinon par ironie. Du moins, cette fraude pieuse est une preuve que Jésus-Christ, frère de Simon et Jacob, ses cadets, est le fils de Juda le Gaulonite. Ce n'est pas la seule preuve. Voir *Nazareth*, dans le *Mercure de France* du 15 décembre 1922. Il y en a bien d'autres.

notre ère, avec la ruine de la Judée, la destruction de Jérusalem, la dispersion des Juifs rayés à jamais comme nation de la carte du monde, sous Hadrien, tous ces chefs des insurrections « christiennes » en Palestine, sous chaque empereur, ont mis leur nom, leur marque sur les révoltes qu'ils ont fomentées et conduites. Et, seule de toutes les insurrections juives, celle qui fut « le grand trouble en Judée » sous Tibère, presque effacée par la censure ecclésiastique, n'a plus de nom, plus d'instigateur, plus de chef. Flavius-Josèphe est muet ; muet Tacite, muet Suétone, muets tous les historiens, où l'on retrouve les traces des sophistications les plus manifestes !

Pourquoi ? Qu'a-t-on voulu cacher ? Sinon justement la vérité historique sur Jésus-Christ, qui, sous un autre nom, et Fils de Juda de Gamala, — Gamala, sur les bords du lac de Tibériade, devenue Nazareth en Évangile, — fut, avant d'être crucifié par Ponce-Pilate, et vengeur du sang de son père, *goël-ha-dam*, le premier Messie-Christ, chef en son temps, celui de Tibère, du parti juif davidiste, revendiquant pour son compte personnel la royauté d'Israël, le trône de David. Lui mort, ayant échoué, crucifié au nom de la loi Julia (1), ses frères, ses parents, ont relevé le drapeau messianiste, tous christs, successivement, et membres de la même famille, celle de Juda le Gaulonite, issue de David : Shehimon (Simon Pierre), Jacob (Jacques), — il y eut deux Jacob ; l'un, avant le Jacob crucifié par Tibère Alexandre, fut lapidé ; c'est l'Etienne (*Stephanos*, la couronne) des Actes des apôtre, Lazare, — Jaïrus, Theudas, Ménahem, Bar-Kocheba.

Est-ce que, caché sous un masque pseudo-divin, le chef d'émeute et d'insurrection que fut le Christ a disparu des Évangiles ?

(1) Jugé et condamné par le Sanhédrin, — les Evangiles ne permettent pas de s'y tromper, malgré leur incohérence voulue, — le Christ fut exécuté par les Romains. La loi Julia, — voir Ulpien, — définit le *crimen majestatis* « tout attentat contre le peuple romain ou l'ordre public », et comme coupable « quiconque, à l'aide d'hommes armés, conspire contre la République, ou par lequel des séditions prennent naissance ».

§

On a l'habitude, quand il est question de Jésus-Christ, de ne voir que son enseignement moral. Par un préjugé qui vient de loin, on s'imagine que le christianisme, coupant en deux l'histoire du monde, a inventé la morale, et qu'avant lui, les hommes étaient plongés dans les ténèbres de l'ignorance et de ce qu'on appelle le mal, d'où le Christ les aurait tirés. Rien de plus faux que ce point de vue ; rien qui résiste moins à la discussion.

La morale évangélique, — ou plutôt ce qu'on appelle ainsi, — ressemble étonnamment à la morale des philosophes.

Mais la morale « évangélique », copie corrigée, si l'on y tient, de la morale antique, est-elle bien, — qu'on sente la nuance, — « la morale des Évangiles » ? Précisons : la morale « évangélique » ne sert-elle pas à cacher la morale des Évangiles ? Otez la morale « évangélique », copie de la morale humaine, quelle est la morale des Évangiles, celle qui est au fond ?

Nous allons la trouver ensemble.

§

Qu'on se rappelle l'histoire, que rapportent les trois synoptisés, du jeune homme riche demandant à Jésus :

— Maître, que dois-je faire *pour avoir la vie éternelle ?*

La question est directe. La réponse doit contenir toute la doctrine de Jésus sur le bien, sur la vertu, toute la morale, puisque le salut en dépend, — *la vie éternelle !*

Or, que répond Jésus ? Fait-il un cours sur la morale théorique ou pratique, celle des philosophes antiques, — laquelle valait bien quelque chose, — en y apportant du mieux, ce mieux prétendu qui la perfectionne ? Dit-il qu'il faut croire en lui comme en un Dieu venu du ciel, « afin que, croyant en lui, *on* ne périsse point, mais l'*on* ait la vie éternelle », comme on le lit dans le Selon-Jean ? Annonce-

t-il que le rachat de l'humanité pécheresse est au prix de sa mort sur la croix ? Rien de tout cela. Il répond :

— Si tu veux entrer dans la vie (1), *garde les commandements.*

Le jeune homme aurait pu comprendre que ces commandements, ce sont précisément « la morale évangélique, les enseignements moraux qui résultent du sermon sur la montagne, les paroles prononcées par Jésus sur le bien, la vertu, la perfection ». Mais les auteurs des Évangiles ne permettent pas la confusion. Ils font poser par le jeune homme à Jésus une question nouvelle pour qu'il précise sa pensée. « Garder les commandements ? »

— Lesquels ? interroge le jeune homme.

Et Jésus répond :

— Ceux-ci : « Tu ne tueras point ; tu ne commettras point d'adultère ; ne fais de tort à personne ; tu ne déroberas point ; tu ne feras point de faux-témoignage ; tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

En somme, rien de surnaturel, ni de surhumain (2). Ce sont les commandements du Décalogue, une petite partie des obligations imposées à Israël par Iahveh, en échange de sa protection. La scène s'achève sur une pirouette. Le jeune homme s'en va, fort triste, « car il était fort riche ». Le récit a une coupure. Les commandements, c'est la Thora, le Pacte d'Alliance. On n'en fait donner par Jésus que la moitié. Mais les initiés ont compris. S'il en était autrement, si le scribe ne sous-entendait pas « l'espérance d'Israël à réaliser », que signifierait cette scène ? Donc, Iahveh ou Dieu n'aurait envoyé son fils, l'Abba son Bar, que pour répéter aux Juifs un morceau du Décalogue ?

(1) Expression qui appellerait bien des commentaires par son équivoque. Mais il faut se borner.

(2) Jésus ajoute, il est vrai : « Vends tous tes biens et donne-les aux pauvres ». Mais si le Christ a vraiment été le Prétendant au trône, on sent, sous cette atténuation ecclésiastique, un appel à la bourse, en faveur des « messianistes », que le nerf de la guerre était nécessaire. « Ils pillaient pour s'enrichir », a dit Flavius-Josèphe. La menace : « Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, etc... » procède du même esprit.

Messie Juif dans sa campagne de Prétendant, ou Dieu rédempteur du monde, par quelque côté qu'on envisage son rôle et sa mission, Jésus-Christ n'évoquerait que ces préceptes de la morale de l'honnête homme, pour « la vie éternelle » ? Quelle dérision ! « Vends tous tes biens », pour la cause d'Iahveh, nous fait comprendre ce que l'Évangile ne dit plus.

Que reproche Jésus-Christ, entre autres aménités, aux Pharisiens et aux Saddacéens, responsables du sang des Prophètes jusqu'à Zacharie, tué au Recensement ? De négliger les commandements de la Thora : justice, pitié, foi, en un mot, de trahir le Pacte d'alliance (1).

— Ne pensez pas que je sois venu abolir la Loi (la Thora, qui lie Iahveh à son peuple) ou les Prophètes (qui ont annoncé le Messie libérateur), proclame-t-il. Je suis venu non pour l'abolir, mais pour l'ACCOMPLIR. Amen ! je vous le dis : avant que la terre et le ciel aient passé (allusions directes aux destructions de l'Apocalypse), il ne passera de la loi ni un *iod* (un *i*), ni un trait de lettre (c'est mettre les points sur les *i*), jusqu'à ce que TOUT soit accompli (de la Thora).

Que tout soit accompli de la Thora ? Qu'est-ce à dire ? Quelle signification, *qui ne soit pas un change*, donner à cette phrase, si elle ne veut pas dire que le Christ est venu pour réaliser, au sens juif, l'espérance messianiste : chute des Hérodes, chute de Rome, triomphe d'Israël et domination du Messie sur toute la terre ?

La Thora ? Même mort, et ressuscité, — Jésus-Christ n'enseigne qu'elle, ne pense qu'à elle. Il l'explique aux disciples d'Emmaüs, qui comprennent si bien de quoi il retourne, qu'en l'écoutant, avouent-ils, « leur cœur brûlait au-dedans d'eux », Simon, Jacob, Thaddée, Ménahem,

(1) La justice, c'est que le trône de David revienne à ses descendants. La pitié, c'est la souffrance qu'on doit éprouver de voir la Judée aux mains des Hérodes. Jeanne d'Arc disait : « La grande pitié du royaume », quand la France était aux Anglais. La foi, c'est l'espérance dans le prochain rétablissement de la royauté davidique.

et qu'ils essaieront de venger sa mort et son échec. Devant les Onze, pour justifier, au IIIe siècle, sa vie et sa crucifixion, c'est toujours la Thora, le Pacte d'alliance qu'il invoque, « afin que tout fût accompli ».

Accomplir la Thora ? c'est réaliser le Pacte d'alliance, c'est mener la révolte contre Rome, contre les Hérodes, contre tous ceux, — Juifs compris, — qui ne font pas la guerre avec et pour la race de David, afin de restaurer à son profit le royaume d'Israël. « Qui n'est pas avec moi est contre moi ! » a dit Jésus.

Lorsque Juda et Mathias, — affaire de l'aigle d'or enlevé du Temple, — comparaissent devant Hérode-le-Grand, que répondent-ils au roi leur demandant : « *Qui* vous a commandé une pareille action ? »

— Notre Sainte THORA ! Trouves-tu étrange qu'ayant reçu cette Thora sainte de Moïse, à *qui Adonaï lui-même l'a donnée* (les Tables du Témoignage), nous la préférions à tes ordonnances ? Et crois-tu que nous appréhendions de souffrir ce qui, au lieu d'être le châtiment d'un crime, sera la récompense de notre piété (1) ?

La « piété » envers la Thora ? Juda et Mathias sont des justes, de « ceux qui ont faim et soif de justice », c'est-à-dire qui défendent la Thora, qui écoutent et suivent le juste par excellence, le Messie, le Christ, car la justice, c'est l'accomplissement de la Thora, l'établissement du règne de Iahveh, par les Juifs, son peuple, sur la terre entière (2).

Par suite de quelle aberration du bon sens le plus élémentaire peut-on admettre que les Romains auraient haï, pourchassé, persécuté « le sage Jésus qui eut une façon de

(1) C'est déjà le langage des « martyrs », beaucoup plus dans la vérité que tout ce que font répondre les Evangiles au Christ devant Caïphe et Pilate. Juda et Mathias sont des martyrs « messianistes », c'est-à dire, Messie étant traduit par Christ, des martyrs « christiens », bien avant le christianisme.

(2) Le royaume de Dieu, c'est cela et rien d'autre. Le « salut du monde » par les Juifs, « sauver le monde », pour le Messie-Christ, c'est cela et rien d'autre. C'est par un change dans les termes qu'on l'a fait entendre différemment. C'est pour fausser cette morale des Evangiles qu'on a mis, dans les Evangiles, la morale évangélique, vague copie de la morale universelle.

concevoir la révolution juive si différente de celle de Juda le Gaulonite », comme dit Renan (qui n'a rien compris aux origines du christianisme), s'il avait voulu « sauver le monde », au sens où on l'entend aujourd'hui, et comme si le monde d'alors, pour avoir besoin d'être « sauvé », avait une moralité inférieure à celle du nôtre, après douze ou treize siècles d'action chrétienne, cependant ? Comment peut-on croire que les Hérodes et Ponce-Pilate auraient mis en croix le « Prophète de la paix », un Jésus-Christ prédicateur de morale, ne rêvant que le règne du bien, de la vertu et de la résignation dans les âmes ; qui n'aurait pu que servir leur cause, en apaisant les passions déchaînées, qui eût été un agent d'ordre, leur agent, en un temps où ils ne sont occupés qu'à réprimer des séditions et des révoltes, qu'à « éteindre le volcan qui sans cesse se rallume sous leurs pieds » ? Renan *dixit*. Loin de le crucifier, ils l'auraient inventé, si possible, et, le trouvant de bonne volonté, ils l'auraient commandité et subventionné en sous-main. Et s'il eût couru quelque péril, ils l'auraient protégé et sauvegardé contre ses ennemis.

C'est donc que Jésus-Christ, c'est donc que le Juif que les Ecritures ont transfiguré a été autre chose. C'est qu'il a tenté d'être, c'est qu'il s'est dit le Messie, c'est qu'il a agi pour accomplir la Thora, le Pacte d'alliance, pour être roi d'Israël (1).

Le Messie ? Mais il l'est avant que de naître. L'ange Gabriel le dit formellement à Marie : « Tu enfanteras un

(1) Dans les Talmuds, Jésus et son Père sont dits Bandera, Pandera, Panthera, — corruptions certaines de Pan-thora, Toute-la-loi ; ce surnom vaut, à lui seul, tout un commentaire, celui qu'en donne Jésus lui-même : « Je suis venu accomplir la Thora, toute la Thora, jusqu'au *iod*, jusqu'au plus petit trait de lettre. »

C'est pour atténuer l'effet de ce surnom typique, *Panthora*, que les Juifs du Talmud l'ont déformé, et que le scribe Juif qui, au ɪᴠᵉ siècle, a mis le *contra Celsum* sous la signature d'Origène, pour faire croire que l'ouvrage est du second siècle, y a inséré la calomnie infamante de l'adultère de Marie avec un soldat romain nommé Panthèr, de qui elle aurait conçu Jésus-Christ. Panthèrs c'est Panthora, c'est d'abord Juda le Gaulonite, — l'inconsistant Joseph de Evangiles, — puis c'est son fils, qui a hérité de ses enseignements et du surnom, comme d'une raison sociale.

fils... *Le Seigneur* (Iahveh) *lui donnera le trône de David*, son père. *Il règnera éternellement* sur la maison de Jacob. » Le trône de David, la maison de Jacob ? Où trouver dans cette prédiction de la morale « évangélique » ?

Le cantique de Zacharie à la naissance (1), que proclame-t-il ?

— Béni soit le Dieu d'Israël (Iahveh, je pense, et nul autre), de ce qu'il a visité son peuple et *nous a suscité un puissant sauveur dans la maison de David.* Comme il en a parlé dans les anciens temps par la bouche des saints Prophètes (il l'a même gravé de son doigt sur les Tables de pierre), il *nous délivre de nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent... et se souvient de sa Sainte Alliance*, selon le serment qu'il a fait à Abraham notre Père (2) de nous accorder *qu'après nous avoir délivrés de nos ennemis* (toujours), *nous le servirions sans crainte.*

C'est, en deux phrases, tout le « synallagmatisme » du pacte d'alliance.

Le chant d'actions de grâces de Marie enceinte et attendant sa délivrance, tout adouci et mélangé qu'il soit, n'en contient pas moins la même espérance dans le Messie, la même certitude dans la réalisation de la Thora :

« Le Tout-Puissant m'a fait de grandes choses... Il a déployé avec force la puissance de son bras... *Il a renversé le trône des puissants* (elle en parle comme d'un fait accompli, tant elle a foi dans le Pacte d'alliance)... *il a pris en main la cause d'Israël son serviteur*, et il s'est souvenu de sa pitié (pour les Juifs sous le joug d'Hérode et des Ro-

(1) La naissance du Joannès. Mais le Joannès, mué en Jean-Baptiste, décapité sur le papier par la plume des scribes, afin d'arrêter vivement sa carrière qui se serait confondue avec celle de Jésus-Christ sans cela, n'est pas, historiquement, un autre individu que le Christ, sous son nom d'Apocalypse, de révélation, de Kabbale, autrement dit. Si le Joannès n'est pas le Christ, le cantique de Zacharie est une imposture. Mais il y a d'autres preuves de leur identité. Je les tiens prêtes.

(2) « La promesse d'avoir le monde pour héritage fut faite à Abraham *ou* à sa postérité », dit l'Epître aux Romains IV, 13, qui ajoute, « en vertu de la justice de la foi ». Autrement dit : la foi dans la promesse d'avoir le monde pour héritage faite à Abraham *ou* à sa postérité, c'est la Justice.

mains), ainsi qu'il en avait parlé à nos pères, envers Abraham et sa postérité pour toujours. »

Sont-ce là des hymnes sur le rachat et le salut de l'humanité pécheresse ? Ou bien l'explosion de joie de Juifs messianistes, en l'honneur du libérateur espéré qui doit réaliser le Pacte d'alliance, la délivrance d'Israël ?

Que dit Siméôn ? — on devrait écrire, pour être franc, Symeon, avec un y, — ce vieillard qui attendait à Jérusalem la « consolation » d'Israël (consolation de quoi ? sinon de la servitude qui va finir) : « Je puis mourir, mon Dieu, car mes yeux ont vu *ton libérateur* (ton ? c'est-à-dire de toi, qui vient de toi). » Il a vu le petit enfant de Marie, le futur Messie d'Iahveh, « préparé pour être, à la face des nations, la lumière (1) .. révélatrice ».

Un prédicateur de la paix et de la morale « évangélique », cet enfant, avec cet horoscope et l'enthousiasme messianiste que sa naissance déchaîne ? Si dangereux qu'à peine est-il né, son père l'emmène en Egypte pour fuir la colère d'Hérode ? qui est salué comme Roi des Juifs par des Mages que l'on fait accourir tout exprès de Chaldée, au signe de l'Etoile, et qui, plus tard réchauffera le zèle de ses partisans en s'écriant :

— Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre. Je suis venu apporter non la paix, mais l'épée (2) !

Aveu direct encore à la Samaritaine : « Je suis le Messie, moi qui te parle, le Messie, — et le Selon-Jean interprète : c'est-à-dire le Christ, — qui doit venir. » Pour sauver le

(1) Il y a ici un jeu de mot intraduisible sur l'Apocalypse. Siméon, en grec Symeôn, déformation de Sêmeion (l'êta grec a le son de l'i et de l'*u* ou *y* grec), c'est le *Signe*. Il parle le langage des Sibylles, — en vers, bien entendu, dans l'Evangile. Il veut dire, aussi clairement qu'il le peut, n'étant qu'un signe anthropomorphe, qu'un symbole, qu'un corps allégorique, que le petit enfant révélera (il sera la lumière) par l'Apocalypse (dont il est l'auteur ; le scribe Loucas qui écrit au IVe siècle connaît ses auteurs) l'Espérance d'Israël (sous son nom de Kabbale Joannès).

(2) Et ce ne sont pas ses seuls cris de guerre : « Que celui qui n'a pas de bourse vende son manteau pour acheter une épée (*Luc* XXII, 36) ! » Et le sens de cette parabole qui se termine ainsi : « Amenez ici mes ennemis, qui n'ont pas voulu m'avoir pour roi ; et tuez-les en ma présence (*Luc*, XIX, 27). »

monde ? Oui, mais de quoi ? sinon de la domination romaine, au profit d'Israël.

Messie Juif, fils de David, Prétendant royal, il n'est que cela dans les Évangiles, malgré sa morale « plaquée », révolté toujours en fuite sous la poursuite d'Hérode « qui le recherche pour le faire mourir », à qui il n'échappe longtemps qu'à cause des partisans qui le protègent, — les foules des Évangiles, — qui lui offrent asile, le dérobent sans cesse, « car son heure n'est pas venue », traduisent les scribes. « Les renards ont des tanières », c'est-à-dire les Hérodes ont des palais, car Hérode, c'est le renard : « Allez dire à ce renard... » — « et le Fils de l'Homme (le Messie) n'a pas un oreiller pour reposer sa tête. » C'est le cri de l'insurgé toujours traqué.

La montée à Jérusalem pour la grande Pâques sabbatique et jubilaire, 788-789, — convertie en une sorte de manifestation de fête avec réjouissances publiques, n'est pas autre chose que la tentative suprême du prétendant qui joue son va-tout. Dès Jéricho, un aveugle le salue du titre de *Fils de David*, messianique au premier chef. Sous les transports idylliques de la foule, on touche, marqué en traits de feu, le caractère insurrectionnel de cette montée à Jérusalem, vrai coup de force. L'enthousiasme des « foules » ne laisse aucun doute.

« Béni soit *le Roi qui vient au nom d'Iahveh !* Hosannah au Fils de David ! Béni soit le *règne qui vient, le règne de David*, notre Père ! Hosannah ! Béni soit *celui qui vient au nom d'Iahveh, le roi d'Israël !* »

Les quatre Évangiles sont unanimes. C'est bien le Messie qu'on acclame. Jésus-Christ a, à ce moment critique, l'occasion de prouver qu'il n'est qu'un prédicateur de morale. Le scribe lui « tend la perche », comme on dit.

— Fais-les donc taire, ces gens qui te sacrent Messie ! lui disent en effet des Pharisiens.

— Amen ! répond Jésus, si ceux-ci se taisent, les *pierres crieront !*

Oui, comme, plus tard, on dira : la poudre parle.

§

L'arrestation a lieu, puis le jugement, puis la crucifixion.

Je m'en voudrais d'analyser ici les incohérences, les contradictions, les invraisemblances des récits évangéliques. Elles résultent nécessairement du pénible travail littéraire auquel se sont livrés les scribes, pendant deux ou trois siècles, et les conciles à la rescousse, pour essayer, bien maladroitement, de travestir la vérité (1).

Mais la vérité y est encore, tant elle a été la vérité ; elle a résisté à toutes les retouches, à toutes les impostures, et elle rayonne, sous son travestissement, et à cause de lui, du jour le plus cru.

Dans le Selon-Jean, les Juifs livrent Jésus en tant que « malfaiteur », comme Bar-Abbas, et pour s'être dit « Fils

(1) Le Selon-Jean nous présente Jésus devant Caïphe, se défendant comme prédicateur du royaume des cieux, ce qui d'ailleurs, entendu au sens juif, est vrai : Réalisation du royaume d'Iahveh, accomplissement de la Thora. Jésus dit aussi : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Ce qui est exact encore, au sens juif, le règne d'Israël ne devant advenir qu'après la destruction du monde : voir l'Apocalyse. Mais on comprend que ces phrases sont voulues à double sens. Ponce-Pilate a l'air d'un fantoche tenant une cour de justice à allures académiques, sous le Portique à Athènes, et non sur le Lithostratos, en hébreu : *gabbattha*. Les scribes le ménagent. Ils écrivent au moment où l'on conquiert le monde romain. Pour un peu, Ponce-Pilate relâcherait Jésus. Il ne trouve aucun crime en lui. Les Juifs doivent lui faire la leçon : « Si tu le relâches, puisqu'il s'est fait Roi, tu n'es pas ami de César. » Pilate, plus Juif que nature, essaie encore de sauver Jésus. « Crucifierai-je votre Roi ? » — « Nous n'avons d'autre Roi que César », répondent les Juifs, plus romains aussi que nature.

Le Selon-Matthieu escamote l'acte d'accusation, et, avec le Selon-Marc, il ajoute : « Pilate comprenait que c'est *par envie* qu'ils l'avaient livré ! » Par envie ! Et Ponce-Pilate, haut fonctionnaire de ce peuple romain à qui la civilisation doit le meilleur de sa science juridique, de ce peuple qui a créé le droit, aurait laissé crucifier ce Juste, en qui on a l'effronterie de le lui faire proclamer, avouant sa forfaiture, — il ne trouve « aucune cause », rien qui permette même de l'inculper ? Et cela pour obéir à des Juifs braillards, dont, dans d'autres circonstances, il se débarrassait à coups de triques.

Je soupçonne d'ailleurs le scribe qui a « travaillé » le Selon-Matthieu d'avoir mis dans le grec : dia *phthonon*, par envie, au lieu de : dia *phonon*, qu'il a rencontré dans la vérité historique. Il a glissé un thêta, une toute petite lettre après le *ph* de *phonon*. *Dia phonon*, signifie : à cause d'un meurtre. Bar-Abbas est en prison, — voyez le texte grec, — dia phonon. Tout se tient dans la fraude, — et tout s'explique.

de Dieu », Bar-Abbas, encore. Pilate lui demande : « C'est toi, le Roi des Juifs ? » Et Jésus répond : « Tu le dis. Voilà pourquoi je suis né. » Ressouvenir de son horoscope. Sur l'écriteau : « Jésus Nazaréen, roi des Juifs. » Dans le Selon-Matthieu, mêmes certitudes. On a ajouté, pour plus de précision, que l'écriteau « porte le motif de la condamnation ». Le Selon-Marc diffère peu du Selon-Matthieu. Le Selon-Luc est plus « travaillé », s'il est possible. Mais la vérité lui doit beaucoup. Il ne supprime pas l'acte d'accusation. Les juges font avouer à Jésus qu'il est Fils de Dieu, Bar-Abbas ; et surtout, ils disent à Pilate, comme s'il avait besoin de l'apprendre, car c'est lui qui a arrêté Jésus à Lydda : « Nous avons trouvé celui-ci *soulevant notre nation*, *défendant de payer le tribut à César*, — comme Juda le Gaulonite en 760, — *et se disant le Christ, le Roi* (1). » Ils insistent : « Il *soulève le peuple* enseignant par toute la Judée. Après avoir commencé par la Galilée, il est venu jusqu'ici. » Le voilà bien, le chef, l'instigateur, l'animateur du « grand trouble » dans la Judée, sous Tibère (2).

(1) On n'avait pas encore sophistiqué le mot fameux : « Rendez à César ce qui est à César et à Iahveh, ce qui est à Iahveh » ! auquel les Evangiles donnent un air de loyalisme qui n'a pu tromper que les exégètes et érudits.

Pour en comprendre la vraie signification, farouche, messianiste, il faut replacer la phrase dans la *Pistis Sophia* du Juif qui se cache sous le nom occidental de Valentin, et d'où les scribes l'ont tiré, sans son contexte.

Marie, sa mère, parle à Jésus :

— Au sujet de cette parole que tu nous as dite autrefois, lorsqu'on t'apporta ce denier, *tu vis qu'il était d'argent et d'airain*... Lorsque tu vis que la pièce était mélangée d'argent et d'airain, tu dis : « Donnez au Roi ce qui appartient au Roi, et à Iahveh ce qui est à Iahveh ! »

Vous avez compris. Le denier est d'argent et d'airain. Les Evangiles n'ont oublié que ce détail. Et alors ?

Alors ? Donnez à Iahveh *l'argent*, le nerf de la guerre pour les messianistes, — et au Roi, à Hérode, dont l'image est frappée sur la pièce, *l'airain*, dont on fabrique les glaives et les siques. C'est cela, la Justice... Thora-sique du Pacte d'Alliance, et des Sicaires de Flavius-Josèphe.

(2) Pilate envoie Jésus à Hérode qui le renvoie à Pilate, d'après le Selon-Luc, qui explique qu'Hérode « était aussi à Jérusalem ces jours-là », — en curieux, opine l'Église, — et que Pilate lui envoie le prisonnier « en tant que Galiléen », donc justiciable d'Hérode. Nous avons montré dans *Nazareth* (voir *Mercure de France*, 15 déc. 1922) la raison de cette allégation fausse, qui a pour but de desserrer le nœud géographique qui rattache le Christ à Gamala. Si le Se-

Faut-il une preuve évangélique de plus que Jésus-Christ a bien été le Messie et condamné comme tel? Lisez jusqu'au bout le Selon-Luc. Après la crucifixion et la mise au tombeau, que dit à Jésus-Christ lui-même, ressuscité, et qu'il ne reconnaît pas, — la transfiguration a passé par là, durant deux siècles, — l'un de ses fidèles partisans, tout marri de l'échec de l'insurrection, son beau-frère, je pense, Cléopas, pour l'appeler par son nom ?

— Pour nous, nous espérions *que ce serait lui qui délivrerait Israël* ?

Est-ce clair ?

Ainsi, au point où nous en sommes arrivés, rien qu'en nous appuyant sur les anciennes Écritures hébraïques et les Évangiles, qui ne sont pas autre chose que de nouveaux écrits, judaïques aussi, — christiens, — nous apercevons qu'il y eut dans la même année, le même jour, deux Juifs prisonniers, et tous les deux prisonniers de marque, Jésus Bar-Abbas aussi, tous les deux arrêtés pour sédition, émeute, révolte, tentative de révolution politique.

Ces deux prisonniers n'en font qu'un (1).

lon-Luc disait vrai, on ne comprendrait pas qu'Hérode renvoie le prisonnier à Pilate, par qui il le fait juger. Le Selon-Luc dit aussi que « lorsque Hérode vit Jésus, il éprouva une grande joie, parce que depuis longtemps il désirait le voir, — on peut le croire sans peine ; mais, ajoute-t-il, — à cause de ce qu'il avait entendu dire de lui *et espérant lui voir faire un miracle.* » Il est difficile de se moquer plus cyniquement des *goïm.* Ce « renard » d'Hérode, qui, tout au long des Evangiles, — ils le répètent à satiété, — ne fait que poursuivre Jésus pour le faire mourir, voici que Luc nous le présente comme éclatant de joie à la pensée qu'il va enfin assister à un miracle de Jésus !

Si Hérode est à Jérusalem, c'est qu'il a suivi la chasse au Prétendant ; et si Pilate lui envoie le prisonnier avant de le juger, c'est pour lui faire partager la « grande joie » de la capture. Je ne sais si Hérode et Pilate étaient ennemis auparavant et devinrent amis, ce jour même, comme le dit Luc. Mais je comprends qu'ils ont dû se féliciter et se congratuler mutuellement. La prise était bonne, — et leur avait donné assez de mal, quoi qu'il y paraisse peu dans les Evangiles.

(1) L'accusation qui pèse sur Bar-Abbas, brigand, malfaiteur, voleur, dans les Evangiles, on la retrouve dans tous les auteurs appliquée à Jésus Christ. L'Eglise a effacé de l'histoire, autant qu'elle l'a pu, tout ce qui touche au rôle historique du Messie Juif, prétendant au trône de David. Elle a laissé passer, dans les auteurs, même dans ceux qu'elle a « annexés », comme apologistes

Et voici la preuve décisive, puisqu'il faut aller jusqu'au bout.

§

Quelque deux ans après les événements de Judée, après « le grand trouble » qui amena la crucifixion de Jésus-Christ, Tibère étant mort, son successeur Caïus Caligula établit comme ethnarque de Bathanée, avec le titre de roi, sous la domination duquel devait peu à peu se reconstituer pour un temps le royaume de David, un prince hérodien, son favori, Hérode Agrippa.

du christianisme, cette accusation infâmante, avec l'espoir évident de la rendre incroyable, confrontée avec le rôle de prédicateur moral qu'elle a attribué au Crucifié de Ponce-Pilate.

Dans le *Contra Celsum*, l'auteur, pseudo-Origène, fait dire à un rabbin juif qui revendique courageusement pour sa race, — c'est de là que vient le : « Son sang soit sur nous et sur nos enfants ! » dans les Evangiles, — la responsabilité de la crucifixion : « Ce n'est pas d'hier que nous avons puni l'*imposteur* » — à rapprocher de l'*imposteur* du mont Garizim, dans Flavius-Josèphe, — qui vous abusait. Et parlant des disciples : « Quels autres que des brigands peut bien appeler à lui un brigand ? » (*Lestès*, comme, dans le Selon-Jean, Bar-Abbas).

Apulée dira : « un scélérat », *scelestus*. Les manuscrits portent *sceletus*, pour faire squelette, oubliant que ce mot n'est pas latin dans ce sens. On ne le trouve, — un faux, — que dans ce passage de l'*Apologie* d'Apulée.

Minucius Félix, dans l'*Octavius* : « Un homme exécuté *pour ses crimes* sur le bois funeste de la croix... adorer un scélérat et sa croix, non ! un homme passer pour un dieu ! surtout un pareil coupable ! »

Et dans Hiéroclès : « Un bandit ».

Je ne ferai pas à mes lecteurs l'injure de leur expliquer le puéril travail littéraire, assez grossier au demeurant, qui a abouti à dédoubler Bar-Abbas, et à faire relâcher par Ponce-Pilate, — par un comble d'imbécillité ! lorsqu'il tient à sa discrétion deux prisonniers, l'un, prince de la paix qui n'aurait pu que servir sa politique, l'autre, insurgé, fomenteur de séditions, — à faire relâcher, dis-je, justement le séditieux, alors que la Procurature de ce Ponce-Pilate, dix ans durant, a été toute empoisonnée par les révoltes « christiennes » de Bar-Abbas. Et, relâché, ledit Bar-Abbas disparaît de l'histoire. Il n'y a plus que Jésus-Christ sur la Croix. Crucifiction et non crucifixion, en ce qui concerne le Verbe ; mais crucifixion, et non crucifiction, pour Bar-Abbas.

Toute l'affabulation des Evangiles repose d'ailleurs sur le même procédé littéraire, dont Homère donne le modèle, en incarnant par voie d'allégorie ses dieux de l'Olympe dans des héros de l'Iliade, quand il tient à ce qu'ils gardent leur céleste incognito.

Jésus, comme Zeus, Apollo, Minerve, n'est qu'une création métaphysique ; elle date de Valentin, des gnostiques, — hérésiarques, envers qui l'Eglise est ingrate, car c'est à eux qu'elle doit tout, — lesquels ont inventé le dieu Jésus, Verbe ou Logos, émanation de Dieu. On le fait descendre dans le corps du Crucifié de Ponce-Pilate. Et c'est pourquoi le Jésus-Christ des Evangiles est aussi incohérent. Il ne peut s'expliquer que si l'on comprend le jeu littéraire de scribes judaïques.

Venant de Rome et se rendant en Palestine pour prendre possession de ses Etats, Agrippa fit escale à Alexandrie où vivaient deux cent mille Juifs. C'était le séjour du philosophe Philon, néo-platonicien, frère de l'alabarque Alexandre, dont le fils Tibère Alexandre, procurateur en Judée sous Claude, fit crucifier Simon Pierre et Jacob-Jacques, disciples et « frères du Seigneur », chefs alors des Kanaïtes, et inculpés d'insurrection, comme Bar-Abbas.

Les juifs d'Alexandrie firent fête au nouveau roi Agrippa. Parmi les cérémonies données en son honneur, il y eut une représentation de gala au Gymnase.

Quelle pièce, quelle représentation pensez-vous qu'on pouvait jouer devant Hérode Agrippa afin de lui faire honneur et plaisir ? Ecoutez Philon qui la raconte (1).

— « Il y avait dans la ville un fou nommé... atteint d'une douce folie. Il passait les jours et les nuits à peine vêtu, *par les routes* (il n'avait, comme le Christ, nul lieu pour reposer sa tête), jouet des enfants et des adolescents en vacances. Ayant poussé ce malheureux jusqu'au Gymnase et l'ayant placé bien en vue (surélevé ; le texte grec dit *meteôron*), de sorte qu'il regardât de haut, on mit sur sa tête en guise de diadème une large feuille de papyrus, on enveloppa le reste de son corps d'étoffe en guise de chlamyde ; on lui mit en main comme sceptre un roseau ramassé en chemin. Ensuite, comme dans les mimes de théâtre, après qu'on l'eût orné des insignes de la royauté et transformé en roi de comédie, des jeunes gens portant des bâtons sur leurs épaules, imitant des soldats avec leurs lances, se placèrent de chaque côté, tels des gardes du corps. D'autres s'approchèrent comme pour le saluer, ceux-ci pour lui demander justice, ceux-là pour être conseillés sur les affaires publiques. Alors, de la multitude placée en cercle, un cri retentit, *inconvenant*, appelant : « *Maran !* » (Ainsi dit-on, chez les Syriens, nomme-t-on le Seigneur). »

(1) *In Flaccum*, 6.

Qu'on relise ce morceau. Il le mérite. Il vaut d'être analysé de près. C'est, sous forme de tragi-comédie, toute la Passion des Évangiles, avant la Crucifixion (1).

Admirons l'esprit d'à-propos, le sens de l'actualité, chez les Juifs d'Alexandrie, dont beaucoup certainement étaient montés à Jérusalem pour la Grande Pâques sabbatique et jubilaire de 788-789, et avaient été les témoins du procès et de la crucifixion de Jésus-Christ. Quel autre sujet de pièce, plus approprié aux circonstances, pouvaient-ils mieux choisir pour une représentation théâtrale en l'honneur du nouveau roi, petit-fils d'Hérode-le-Grand, et de cette dynastie qu'avait voulu évincer du trône de Judée le Prétendant davidique, le Messie crucifié par Ponce-Pilate ? Et quelle scène plus que flatteuse celle où le Messie est bafoué dans un rôle tenu par un fou ?

Or, ce fou, ce malheureux à qui l'on fait jouer la Passion de Jésus-Christ, en parodie ridicule, comment s'appelle-t-il donc dans l'ouvrage de Philon ?

(1) Le morceau, dans Philon, a été retouché par une main ecclésiastique. Les marques d'effractions sont manifestes. L'épithète *inconvenant* (atoitos, en grec), pour qualifier le cri des assistants, appelant par moquerie : *Seigneur*, le fou couronné comme roi, prouve même que l'Eglise ne s'est pas trompée sur la portée et la valeur de cette histoire, sur son sens historique. On a aussi transformé le mot araméen *Maran*, en *Marin*, comme si Philon, juif, ignorait sa langue maternelle. « Maran » rappelle l'Apocalypse, non pas l'adaptation grecque dite de Pathmos que nous avons, mais l'Apocalypse originale, en araméen où le mot se trouvait répété (*Apoc.*, XXII, 20), vœu de l'espérance messianiste. « Viens, Seigneur ! » L'épître I Corinthiens, XVI, 22, est plus indiscrète ; elle porte encore : « Maran atha ! » en araméen dans le texte grec : (le Seigneur vient). Le nom du fou, aussi, a été « truqué », pour égarer la vérité.

Le récit de Philon, bien qu'il se tienne dans l'ensemble, contient encore des phrases assez mal enchaînées, dont la syntaxe est bizarre. On les traduit, mais le mot à mot est impossible.

Tel quel, il serait plus semblable encore aux scènes des Evangiles, si les Evangiles eux-mêmes n'avaient pas aussi été « arrangés ». Dans la *Première Apologie* (XXXV, 6), du quatrième siècle certainement, — mise sous le nom de Justin, qui vivait au deuxième, et dont on fait un *saint*, à cause de cela, — on lit que « comme le Prophète l'avait annoncé, les Juifs tirèrent Jésus de côté et d'autre (le texte grec dit même : le disloquèrent) et le firent asseoir sur un trône (bien en vue, *meteore*, dit Philon), en lui disant : « Juge-nous ! » Dans Philon : « Pour lui demander justice ». Or, ces précisions de « saint » Justin ne sont plus dans les Evangiles.

Bar-Abbas (1).

— Qu'est-ce que la vérité ? demande, au troisième siècle pour le moins, dans le Selon-Jean, le revenant presque christianisé du Procurateur Ponce-Pilate, au Prétendant davidique Jésus Bar-Abbas, impassible et à demi-désenjuivé sous le masque qu'on lui a mis de Rédempteur du monde.

La Vérité ? Vous savez maintenant ce que répond l'Histoire : Bar-Abbas !

DANIEL MASSÉ.

(1) J'ai prévenu que le nom avait été « truqué ». A peine, en vérité ! Les manuscrits, sous le calame des scribes, ont transformé BAR-ABBAS en KAR-ABBAS.

Mais la scène indique suffisamment qu'il s'agit bien du Roi des Juifs, BAR-ABBAS.

La fraude est évidente. Elle constitue un aveu. Fraude « pieuse », sans doute encore et toujours.

VERS

—

J'ai vu les pèlerins prier sur la montagne ;
Des prés en fleur montaient des parfums frémissants.
Les pauvres abusés, forçats épris du bagne,
Brûlaient devant des croix un misérable encens.

J'ai vu les pèlerins fouler les grands rivages
Qui vibrent sous le choc magnanime des flots ;
Insensibles au cri puissant des mers sauvages,
Les malheureux chantaient des cantiques falots.

J'ai vu les pèlerins t'insulter, ô nature !
Ils méprisaient la joie et l'amour, et leurs yeux
N'osaient pas regarder, lourds d'une fange obscure,
Le rire souverain du soleil dans les cieux.



— Les dieux sont morts ! Les dieux sont morts ! —hurle la foule.
Et, la chanson à la lèvre, le rire aux yeux,
Elle va. Dans le ciel, un vieux palais s'écroule
Et la tempête emporte un troupeau furieux.

Les dieux sont morts ! O joie immense de l'orage !
Les vents victorieux tordent des bras sanglants.
Les peuples sont heureux ; ils dansent avec rage :
Qui briserait leur fougue et leurs libres élans ?

D'impérieuses voix s'échappent des ténèbres.
— Notre lampe s'allume aux éternels flambeaux ;

Nous saurons vous guider loin des plages funèbres.
Venez à nous : nous sommes grands, nous sommes beaux. —

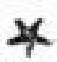
Ils entendent passer la parole grossière ;
Ils la laissent frapper leur esprit oublieux,
Et, sous l'éclat trompeur d'une vaine lumière,
Les peuples affolés cherchent de nouveaux dieux.



Il semble qu'au penchant des lointaines collines
Retentisse le pas mortel des lourds chevaux.
Le soleil qui s'éteint parmi des brumes fines
Va-t-il se rallumer pour des crimes nouveaux ?

Les dieux, les dieux anciens veulent qu'on les adore.
Esclaves, dressez-leur un trône éblouissant.
Ils ont volé sa gloire et sa pourpre à l'aurore ;
Il faut baiser leur trace où se fige du sang.

O monde, enivre-les de tes brûlantes larmes !
Que tes plaintes leur soient des hymnes triomphaux,
Et que meurent au feu multiplié des armes
Les prés où ne rit plus l'éclair humain des faulx !



J'ai couru les chemins innombrables du monde ;
J'ai connu la gaîté des sons et des couleurs.
Le soleil s'ébattait dans la moisson féconde ;
Dans les jardins heureux chantait l'âme des fleurs.

Au bord des ruisseaux clairs j'ai surpris les Naïades ;
Dans les roseaux brillait le nu divin des corps ;
Au long hymne d'amour qui montait des cascades
Répondait la douceur de célestes accords.

J'ai d'un pas recueilli, moi, l'enfant de la terre,
Marché dans le silence invaincu des forêts,
Et j'ai voulu saisir la leçon salutaire
Des arbres merveilleux, frères que j'adorais.

Sur les monts parfumés j'ai contemplé les voiles
Qu'illumine à jamais l'or vivant de la nuit ;
J'ai compris le conseil auguste des étoiles :
Vers la paix leur regard amical m'a conduit.

J'ai loin de ma maison chassé les vains fantômes ;
J'ai suivi mon sentier sans peur, les yeux ouverts,
Atome que la loi lie à tous les atomes,
Miroir fragile où se reflète l'Univers.

A.-FERDINAND HEROLD.

LETTRES D'ALBERT GLATIGNY
A
THÉODORE DE BANVILLE[1]

—

Marseille, 15 thermidor, an 77.

Néanmoins le *Bois* vient d'être joué à Marseille avec un succès épatant, par Péricaud et Mlle Gabrielle. Le Directeur, M. Bellevant, m'a collé un décor adorable. On va jouer cette œuvre remarquable toute l'année. Le félibre Théodore Aubanel claquait comme une bande organisée. Je ne sais pas encore si je vais aller en Italie avec Meynadier ou à Alger. L'Italie me tente, mais on ne commence qu'au mois de novembre, et que faire d'ici là ? Je suis dans une dèche exorbitante, telle que j'en ai rarement rencontrée jusqu'ici, moi qui cependant les connais toutes. Il m'a été impossible, je ne dis pas de revenir à Paris, mais même d'aller à Lyon où j'avais un bon engagement à l'Eldorado pour un mois, et le bateau ne coûte que quinze francs, nourriture comprise. Je désespère de jamais revenir à Paris. J'ai gardé deux jours les épreuves de Lemerre, faute de sous pour les mettre à la poste. Pourvu que mon pauvre ami Kühn ne boive pas un bouillon avec cette réimpression...! Ça n'est pas bon et j'aurais mieux fait de laisser les *Vignes Folles* dans leur édition introuvable. C'était leur seule chance de succès. Allez aux Champs-Elysées voir le *Nez du Roi Karo-Ka-lé* dont les paroles sont de Péricaud qui vous dit bonjour. J'embrasse toute la maisonnée et vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,
11, *rue Thubaneau*.

J'aime toujours, heureusement.

—

Patron,

Je ne suis pas content de vous. Pas un pauvre mot, rien !

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 594.

Après le bon et brave Asselineau, j'ai le droit d'arriver en tête de ceux qui vous aiment. Je suis votre *fidèle*. Votre moindre succès me fait pleurer de joie et vous m'oubliez. Ce n'est pas bien. Je vous assure que j'éprouve une vraie douleur quand je reste un mois sans une lettre de vous, et voilà deux mois et demi que vous ne m'avez écrit. Je vous en prie, donnez-moi signe de vie. Vous êtes entré dans mon existence d'une façon absolue. Traitez-moi comme le chien dont on subit les caresses si vous voulez, mais faites attention à moi, quand vous n'aurez rien de mieux à faire. Vous savez que si une affection existe au monde, pure et vraie, c'est celle que j'ai pour vous. Ne m'oubliez pas, de grâce, ce serait le plus grand malheur qui pourrait m'arriver. Quand je fais quelque chose, c'est pour que vous puissiez dire que c'est bien. Je me fous de l'opinion des autres. Par pitié, vous qui êtes si bon, répondez-moi. Dites-moi comment va votre petite famille.

Je vous embrasse de tout cœur.

ALBERT GLATIGNY,

11, *rue Thubaneau, Marseille.*

—

A mon retour de Toulon, j'ai trouvé votre bonne lettre dont je vous remercie. Dans quelques jours, je vais être casé pour tout l'hiver. J'ai trois choses en vue: 1° aller à Avignon comme 1er rôle avec Mallarmé qui a la veine d'être père d'une mignonne petite-fille de trois ans et demi, intelligente et jolie ; 2° m'interner à Toulon comme 3e rôle ; 3° rester à Marseille comme rédacteur en second du *Phare de Marseille*. Encouragez le petit Coquelin à faire jouer *le Bois* dont j'allongerai la dernière scène qui est trop brusque. Si ces daims de la censure disent quelque chose, j'ameute toute la presse démocratique. Les affaires finies, à part les mauvaises nouvelles de santé de chez vous qui m'affligent, votre lettre m'a rendu heureux. Je ne vous en veux pas quand vous ne m'écrivez point, mais je suis attristé. Je vous l'ai dit et vous le savez, après Asselineau personne du sexe mâle ne vous aime comme moi. Envoyez-moi une photographie du portrait de Georges. Si je vais à Avignon ou à Toulon, je fais mon début dans *Gringoire*. Mon ami Péricaud ne parle de vous qu'avec attendrissement; c'est d'ailleurs un être plein d'intel-

ligence et de cœur et qui a un rude talent. Je ne lui avais pas vu jouer la comédie depuis quatre ans et il m'a épaté. C'est un comédien pour de bon. Enfin, que j'aille à Avignon ou que je reste à Marseille, j'ai quelqu'un à qui parler de vous. Ma petite chienne fait la belle quand on prononce le nom de Banville devant elle. Il est vrai que ça ne l'empêche nullement de renifler au culte des chiens qui passent près d'elle. J'ai vu à Toulon un forçat qui m'a lâché ce mot réellement joli : « C'est em...! Je n'avais plus qu'un an à faire au régiment pour avoir mon congé et je me suis fait coller pour cinq ans de bagne. Au lieu de sept ans, ça m'en fait douze à passer *sous les drapeaux*! » Ce brave garçon est pur, il n'a fait que noyer un civil pour le voler, mais a-t-il ajouté : je suis innocent, puisqu'on n'a pas retrouvé le corps.

Tout ça était dit tranquillement, à la face de ce merveilleux ciel du Midi, éblouissant et magnifique. Ça m'a fait froid tout de même.

Je travaille avec ardeur. Les vers grouillent dans ma chambre avec fureur et je vous embrasse tous.

ALBERT GLATIGNY,
rue Thubaneau, 11, *Marseille.*

Je m'aperçois que la maison où je perche est pleine de filles irrégulières.

—

Pour toi vil brigand corse échappé des makis.

Voilà ce que vous êtes en droit de me dire. Après mille embarras, mille planches cassées, je suis sédentaire pour l'hiver. Cela me vaut mieux que mes courses pendant lesquelles je suis séparé de mes bouquins, ne pouvant trimballer perpétuellement 250 kilos de bagages. Puis, si je gagne un peu plus qu'au théâtre, je mange tout en chemin de fer. Le Directeur de la ligne P.-L.-M. (Poulet-Malassis) me doit sa fortune. Bref, Avignon, Toulon, Alger, Genève m'ont successivement pété dans les mains. Je vais en Corse avec ma chienne, l'encrier de George et la mise en scène de *Gringoire*. Bastia aura l'honneur d'assister à la première représentation de ce drame sur le sol corse. Il paraît que le pays est magnifique. Je vais relire *Colomba* sur le bateau dont la cheminée fume en face le café d'où je vous écris. Péricaud fait un nez d'une lieue en voyant qu'il n'y a

pas moyen de rester ensemble cet hiver. Moi je fais des cascades pour paraître gai, mais je rate mes effets. Deburau n'a pas l'air de couper dans ces vains simulacres de joie et il a raison. Quitter de bons amis pour aller vers l'inconnu, c'est triste. La mer est magnifique, heureusement. Je pourrai rester sur le pont. Celle qui sera mon épouse, inévitablement, devant le ciel de la Corse, a déjà le mal de mer bien que le navire ne parte que dans une heure. J'espère gagner son cœur en lui soutenant la tête. Ça ne m'empêche pas de bisquer. Bonjour chez vous.

Je vous embrasse.

ALBERT GLATIGNY,
au Théâtre Bastia (Corse),

Quand vous ferez réimprimer la *Pomme*, faites attention à une coquille affreuse qui change le sens des vers, page 34 au lieu de :

Mais l'amour invisible est toujours sur mes pas

on a mis : sur *tes* pas.

—

L'absence de libraires comprenant ce qu'on leur dit après quatre explicites explications me contraint à faire de vous un commissionnaire. Achetez-moi un exemplaire du drame de Dumas : *les Frères Corses* et envoyez-le moi au plus vite. J'attends à demain forcément pour vous envoyer ma lettre. Dans cette patrie de Paoli et de Napoléon les marchands de tabac ne vendent pas de timbres-poste. A part cela, une Méditerranée spéciale, un soleil éblouissant, des montagnes à ne savoir où les mettre et d'admirables personnes dont le sexe n'est pas le mien. Puis enfin on s'appelle Bastelica, Sampiero au lieu de Durand et de Dupont, et c'est quelque chose. Je demeure tout près d'une statue de Napoléon Ier en costume d'Arpin. Mais quel soleil ! Aujourd'hui quinze novembre j'ai dû me mettre en bras de chemise. Les oliviers sont couverts de feuilles, on marche dans les cactus géants comme dans les champignons à Viroflay. C'est à croire que les peintres qui font les décors de la porte Saint-Martin sont des réalistes. Pas de chemins de fer, le tabac coûte 32 sous la livre, le plus cher. J'ai deux pièces pour 15 francs, par mois ; une pension pantagruélique pour quarante francs!

Je me fais naturaliser, et les vers vont leur train. Bonjour à tout le monde.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,
27, rue Napoléon, chez M. Nobili, Bastia
Corse, pays de Cocagne.

16 novembre 1868 (date de l'enveloppe).

Bastia, 5 nivose, an 77.

—

Citoyen,

Je mets la main à la plume pour vous dire que l'année de Charles IX commençant, je vous envoie mes souhaits les plus empressés. Demain je m'enbarque sur un navire bizarre, dans le but de doubler le cap Corse et d'aller passer cinq ou six jours dans la joie et l'abondance. Ça vous ennuie, mais je m'en bats l'œil, comme dit Montalembert. Quand ces lignes éloquentes vous parviendront, je pêcherai des huîtres et j'en mangerai qui plus est. Hervilly m'annonçait son arrivée et celle du *Baudelaire.* Rien n'est venu. Je vous embrasse tous.

Salut et fraternité.

ALBERT GLATIGNY,
Poste Restante; Ile-Rousse (Corse).

—

Si vous voulez rire comme un bossu, promenez-vous à Bocognano, le 1er janvier. Vous rencontrerez un maréchal des logis qui ne veut pas que les poètes lyriques se promènent dans les campagnes de la Corse et vous passerez deux nuits les fers aux pieds; la troisième, on se contentera de vous faire crever de froid avec des souris et des rats sur la figure, et le quatrième jour vous serez amené en grande pompe à Ajaccio, entre deux gendarmes porteurs d'un procès-verbal où il sera dit que vous êtes « *un individu dont son aspect nous a semblé fugitif* », soupçonné d'être Jud ou tout au moins un évadé des bagnes. C'est très gai. J'ai le pied gauche abîmé par les fers, et les reins et les épaules parfaitement couverts de plaies. On m'a bien fait une ovation à Ajaccio où je donne lundi une séance bizarre d'improvisations, mêlées à des actes d'opéra italien. Le ma-

réchal des logis de Bocognano avait trouvé que j'étais le chef d'une bande dont Vacquerie, Claretie, Isambert, Autran, Napias et Gabriel Marc (altesse saluez) étaient les affiliés. Vous lirez ce récit dans le *Figaro* ou le *Gaulois*. Je l'envoie à Claretie. Ce sera réjouissant. Bonjour à la maison.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,
Hôtel d'Europe, Ajaccio.

—

Quand joue-t-on *Florise* ? Il faut que je prenne mes mesures pour être à Paris le soir de la première.

Fait-il chaud à Paris ?

A Nice, le soleil est en réparation et l'ouvrier est un lambin de première classe, ça ne l'empêche pas d'avoir du succès. On me trouve un faux air de Silvio Pellico, moins la résignation chrétienne que je n'ai pas.

Faites-moi parvenir le *Baudelaire* d'Asselineau et les strophes que je vous ai demandées.

Hier, on a joué à Monaco, au Trente et Quarante et une comédie posthume de Méry. Le Trente et Quarante a eu le succès de la soirée.

Je rime un prospectus pour l'établissement de Monaco. Me voilà donc passé mangeur de Blanc ! Il ne me manquait plus que ça.

Ma société se compose de gens titrés jusque dans les chaussettes et de cabots. Je préfère les cabots.

Bonjour bien cordial à Georges et à sa mère.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,
Hôtel de France, Menton.

—

19 janvier 1869.

(De la main de Th. de Banville sur l'enveloppe.)

Vous ne faites pas de beaux vers comme ça, vous. Aussi vous en êtes réduit à porter des comédies à l'Odéon, ce qui vous empêche d'écrire à vos amis, feuilletoniste du *National* que vous êtes ! Quant à moi, de grands événements se préparent.

Plus je vais, plus je vis dans les improbabilités. Criminel hier, je suis professeur d'improvisation aujourd'hui,—dix francs le cachet ! C'est un Anglais qui a eu cette lumineuse idée. Cette profession manque aux professions du festin des Titans. Je ne m'étonne plus maintenant que des choses régulières , et c'est un curieux spectacle pour moi que de voir des gens marcher dans la rue autrement que sur la tête. Bonjour à la maisonnée.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,
Hôtel des Dames, Nice.

—

Le Casino cercle International de Ni...

Ça peut se chanter sur l'air de *Renaudin* de Caen.

Oh ! Comme il fut longtemps à naître
Le rendez-vous universel
De l'élégance et du bien-être
Que dore aujourd'hui ce beau ciel (1) !
Toute la foule clandestine
Des sceptiques, des envieux,
Les préjugés et la routine
Le combattaient à qui mieux mieux.
La chose dura dix années ;
Il ne fallut pas moins qu'un roi
Pour lui faire ses destinées.
Car le courage, car la foi
D'A... seul, pouvaient peu de choses.
Hélas ! Ils sont passés les temps
Où les accords d'un virtuose
Dressaient des palais éclatants !
Enfin, malgré la lutte amère,
Le cercle International
A cessé d'être une chimère,
Et rit du préjugé banal.
Chaque soir, il chante et flamboie,
Conviant l'univers entier
Au repos clément, à la joie ;
L'avenir trace son sentier
Et dit : marche, succès oblige !

(1) Vile flatterie ! Il pleut depuis un mois et on nage dans le brouillard.

L'écho des bals et des concerts
Qu'il donne incessamment voltige
Gai sous les palmiers toujours verts.
Aux clartés des lustres en flamme
Tous les artistes préférés
Sont venus déverser leur âme.
Aussi mes pas mal assurés
Chancellent dans la noble enceinte,
Pauvre oiseau chanteur du chemin,
J'hésite à dire ma complainte
Si vous ne me tendez la main.

Improvisé à Nice, le 27 janvier 1869.

ALBERT GLATIGNY.

—

Patron,

Je viens de recevoir votre volume, avec quelle joie, vous le pensez ! Ses louanges vont retentir dans le *Phare du Littoral.* Je ne vous remercie pas de votre beau sonnet. Votre petit mot en tête du livre me réjouit autant. Vous avez raison de dire que je suis votre ami. Je ne reconnais qu'à Asselineau le droit de l'être plus que moi. Mon affaire de Corse se dessine à merveille. Je pourrai probablement vous inviter à venir passer un mois à Ajaccio l'hiver prochain, après avoir fait museler les gendarmes.

Pourriez-vous me prendre chez Lacroix mon exemplaire de *l'Homme qui rit* et me l'expédier par grande vitesse? Ce pître a reçu une lettre de moi il y a huit jours et ne m'a rien envoyé encore. C'est peut-être parce que je crève d'envie d'avoir le livre. S'il vous reste un exemplaire des *Cariatides,* envoyez-le moi, c'est pour un ami d'Ajaccio que je rendrai heureux en le lui donnant.

Bonjour à la maisonnée. Je vous serre la main avec ma meute à qui il serait injuste de nier un organe formidable.

ALBERT GLATIGNY,
Hôtel des Dames, Nice.

Je viendrai à Paris faire ma troupe vers la fin de juin.

2 mai 1869 (date de l'enveloppe).

—

Au sujet de l'adresse, Lemerre et vous avez raison. Je demeure

à Nice et j'aime à Menton. Après ça j'aime également à Nice. Tâchez de trouver une minute pour me causer. Vacquerie pense que le gendarme avait raison de me prendre pour Jud, vu que le Poinsot exécuté en wagon est le président d'assises qui l'a fait condamner, lui, Vacquerie, à six mois de prison en 1852. Tout se tient. Avette monte *Gringoire*. Je ne le blâme pas.

Si vous pouviez me dire ce que je vais faire, vous me feriez plaisir. Trente routes s'ouvrent devant mes pas infatigables — toutes également bonnes ou mauvaises comme vous voudrez, à suivre. Mais que les femmes sont jolies à voir au soleil! J'en consomme le plus que je peux, mais pas assez au gré de mes justes appétits. Il y en a une en face de moi, là au café de la Victoire, qui prend du café comme un ange. Ma chienne me sert, elle est dressée à aller caresser les dames. J'interviens, la conversation s'engage, et je fais four quelquefois. Voilà.

Je vous serre la main à tous.

ALBERT GLATIGNY,
Hôtel des Dames (pas seules), *Nice*.

—

Eh ben ! Je suis à Nice où je viens d'apprendre le succès de Coppée. Dites bonjour à ce pître de ma part et complimentez-le pour moi. Je vais revenir en Corse passer l'hiver. Nice n'est pas à comparer à Ajaccio. Il y a les ressources d'une grande ville, mais c'est l'affaire des maçons. J'ai froid à Nice au sortir de cet admirable pays de Corse. Le malheur est qu'il faille traverser la mer. On met huit heures de Nice à Ajaccio et nous en avons mis vingt-quatre. Le navire affectait des airs de clown inquiétants, mes voisins dégueulaient comme des bienheureux et je n'ai pas été loin de les imiter. Quelle danse, Monsieur! Le mistral soulevait la mer avec une facilité regrettable. Enfin le débarquement s'est opéré.Lévy ne m'a pas envoyé le *Baudelailaire* que j'ai acheté de mes deniers. Je vais flanquer un article dans les *Tablettes de Marseille*,mais que dire après le chef-d'œuvre de Gautier ? J'ai relu quatre fois de suite sa préface et j'en suis encore ébloui. Je raconterai seulement quelles impressions douloureuses faisaient naître chez les amis de Baudelaire les articles que nous lisions à Bruxelles.

Je suis à Nice pour cinq ou six jours seulement, après quoi je

retournerai à Ajaccio, où je suis passé à l'état d'être indispensable. Pour un rien, on me nommerait aux élections prochaines. Aussitôt revenu, je vous enverrai un produit du pays sous la forme de terrines de merles. C'est exquis. Bonjour à la nichée.

ALBERT GLATIGNY,

Hôtel des Dames (Où pouvais-je aller) *Nice.*

—

« Milber aussi remarquable dans les *Bridoux* que dans les *Thessein.* » Au moment où je riais en lisant cette ligne j'ai reçu une lettre navrante de Bocagnano. Le bon gendarme Muracciole qui m'a littéralement empêché de mourir est, pour son humanité, pousuivi par cette crapule de Thessein. J'ai envoyé sa lettre telle quelle, avec sa naïveté, à Troubat. Dites-lui de vous la communiquer. Muracciole est un gendarme dans le genre de mon père, c'est-à-dire un être bon, obligeant, loyal. Thessein et le suppléant du juge d'Instruction lui font mille misères. J'ai écrit, à ce sujet, à Coppée, qui est au ministère de la guerre et à M. Sainte-Beuve. Si vous avez des amis par là qui puissent faire ouvrir une enquête, mettez-les en campagne. Muracciole est un vieux soldat qui a une femme et un enfant et tremble devant son maréchal des logis. Demandez encore une fois à Troubat de vous faire lire la lettre qu'il m'a envoyée et vous serez touché. J'avais oublié ce polichinelle de Thessein, mais aujourd'hui qu'il s'attaque à un brave et honnête homme, tant pis pour lui.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY.

Demandez à Troubat la lettre de Muracciole.

—

J'ai reçu le livre et vos vers. Demain seulement je vous répondrai et vous enverrai les vers copiés. Ce sonnet écrit d'une main hésitante vous expliquera le délai réclamé.

RÉFLEXIONS DU MATIN

Tu riais, hier soir, tu chantais, — misérable.
Tu tenais des propos révoltants. Ta raison ?
Tu la traitais avec un sombre sans-façon,
Etre flétri ! pervers ! Aux pochards comparable !

Est-ce ainsi qu'on devient aux vieillards vénérable ?
Réponds ! Et tu buvais !... Quel immense horizon
De bocks fait pour donner à l'âme le frisson ! —
L'aube jette aux volets un sourire adorable.

Tu t'éveilles! Les yeux rougis et les cheveux
Inquiets, et ta bouche au bâillement nerveux
Crache péniblement une salive amère.

Souviens-toi du néant où tu vas, d'où tu sors,
Car voici, dissipant ton ivresse éphémère,
L'heure où la pituite appelle le remords.

ALBERT GLATIGNY.

Monselet se frappe la poitrine.

—

Voici les vers pour M. Blanchemain. Le tableau de Georges est superbe. C'est ce que nous appelons de la grande peinture. Intercalez *le Bois* entre les deux bouquins si vous croyez que cela soit d'un bon effet, mais alors, il faudrait demander à Coquelin Cadet la variante de la dernière scène. Je vous enverrai aussi quatre pièces remontant à l'époque des *Flèches d'or* et que les scrupules de Plon avaient empêchées de paraître. Je vous remercie de votre offre de correction, j'accepte avec une joie démesurée, mais vous me ferez envoyer les feuilles tout de même, parce que je changerai bien un mot par-ci par-là ; puis dans les *Flèches d'or* il y a des fautes qui changent le sens du vers. Je vous prierai de presser l'impression afin que le bouquin soit lancé avant le départ pour les eaux. *Le jour de l'an d'un vagabond* paraît en brochure cette semaine.

Si vous voyez Monselet, parti hier sans que je l'aie vu, dites-lui que je garde le *Puritain de Seine-et-Marne* jusqu'à la prochaine occasion de le lui envoyer. Il y a dans cet ouvrage une jolie expression; la Diane sécheresse, pour désigner une personne maigre. Mais quel livre immoral ! Jamais je ne pourrais le faire lire à mes nièces. Ne pouvant, faute d'or, revenir à Paris, je vais passer probablement l'été à Grasse avec les cabots de Nice et de Toulon réunis, et l'hiver prochain à Toulon, si Mme Ugalde obtient la direction du Théâtre. La mère Ratozzi est partie sans me payer ma soirée, elle a préféré don-

ner une bague au prince de Monaco : Ça me fait une belle jambe.

Je vais me rappeler les quatre pièces. J'ai au moins la matière de deux volumes éparpillée sur des feuilles volantes. Il faudra que je me décide à copier mes vers à mesure que je les écrirai sur un cahier. Bonjour à tout le monde. Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,
Hôtel des Dames, Nice.

26 mars 1869 (date de l'enveloppe).

Glatigny, fin *mars*, relative *à son volume, utile* (de la main de Th. de Banville sur l'enveloppe.)

—

Je reçois votre lettre au retour d'une excursion à Saint-Raphaël. Elle m'attriste à cause des mauvaises nouvelles de chez vous que vous m'annoncez. Quant à moi, je ne suis embarrassé que pour revenir à Paris. Je ne manque pas d'engagements proposés. Je voulais les refuser et me cramponner à Paris, mais j'en vois l'absolue impossibilité. Le voyage de Nice à Paris d'une traite n'est à la portée que de très riches banquiers,puis s'il faut chanter pour entrer au Châtelet,la voix de Melle Nillsson n'ayant point encore installé ses meubles dans mon gosier, j'ai bien peur de faire four encore une fois. Je n'ai pas eu d'épreuves de mon bouquin. Il sera capable de paraître quand je serai à Bornéo ou à Sanghaï. Que Mme Elisabeth se rétablisse bien vite et que tout le monde aille bien chez vous.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,
Poste restante, Lyon.

1er juin 1869 (date de l'enveloppe).

—

Mardi 17 août.

Je suis à Ajaccio où je dois faire le compte rendu des fêtes pour le *Gaulois*.Après-demain,je vais à Bocognano chez M.Campagna, un riche monsieur qui me donne des détails inconnus jusqu'à présent sur l'arrestation de Napoléon Ier à Bocognano par les soldats de Paoli. C'est de l'actualité et peut faire deux

feuilletons de journal. Parlez-en au vôtre. Je peux aussi faire une correspondance au *National* sans signer, puisque je signe au *Gaulois*. La mer m'a joliment secoué avec ma chienne ! Quelle danse ! Je vous serre la main à tous.

ALBERT GLATIGNY.
Hôtel de l'Europe, Ajaccio.

—

Cercle Ajaccien.

Quel joli correspondant que Gouzien ! J'ignore encore si la copie que je lui ai envoyée est parue. Ajaccio est inhabitable aujourd'hui (samedi). Impossible de faire un pas dans la rue sans se heurter contre un gaillard barbu et verminiculé. J'ai hâte que les fêtes soient finies pour aller passer quelques jours dans la Montagne, chez le neveu de Colomba. Ce chef-d'œuvre n'a rien d'exagéré. Je vais écrire mon voyage dans l'intérieur de l'île, jour par jour, et c'est bien le diable si je ne case point cette copie. J'ai une peur bleue de devenir aveugle. La réverbération du soleil à Marseille et à Nice d'abord m'a presque brûlé les yeux. Je ne peux lire et écrire que le matin, encore les caractères dansent-ils devant mes yeux. J'étais déjà myope, si je n'y vois plus du tout, ça va être du propre. Vous me demandez quand je reviendrai à Paris. Vous en savez aussi long que moi là-dessus. Ce ne sera pas avant l'année prochaine à coup sûr, à moins d'un miracle. Bonjour à votre petit monde.

Je vous embrasse.

ALBERT GLATIGNY,
Hôtel d'Europe, Ajaccio.

Je quitterai Ajaccio jeudi, mais il faudra toujours m'y adresser mes lettres.

—

Ajaccio, 21 fructidor, an 77.

Mon cher Lemerre,

Voici les épreuves. Relisez-les avec soin au point de vue de la ponctuation surtout. J'ai été obligé de les faire lire par un ami. Je n'y vois absolument goutte. A peine si je peux me diriger dans la rue. L'habitude seule de tracer des caractères me permet d'écrire encore une pauvre lettre, mais je ne distingue rien du tout. Il est inutile de m'envoyer d'autres épreuves.

Voyez-les vous-même avec Banville. Pour le *Bois*, au lieu de « représenté à Bayonne », vous mettrez « représenté à Marseille, sur le Théâtre du Gymnase, le 2 août 1869 », et au lieu de « Glatigny et Henriette M. », vous mettrez « Péricaud et Gabrielle », noms des auteurs de Marseille. Je demande une passe au *Gaulois*, afin de revenir à Paris, et de là, en Normandie, chez mes parents, pour me soigner Je suis très ennuyé.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,
Normandie Hôtel d'Europe, Ajaccio.

—

C'est à peu près fait, je n'ai plus qu'à apprendre la clarinette. Ma vue s'en va pour de bon. Je croyais à un simple accident, mais l'accident dure depuis six semaines, malgré tous les soins, et ça va de mal en pis. J'ai un brouillard perpétuel devant les yeux qui épaissit de jour en jour. Je vais être propre. Joignez à cela les rhumatismes qui profitent de la circonstance pour s'installer. Tâchez d'aller mieux chez vous . Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,
Santa-Lucia di Tallano, Corse.

—

Santa Lucia de Tallano.

La guérison souhaitée de mes yeux me conduit dans ce pays. Pour tout résultat, j'ai gagné la fièvre et je suis plus aveugle que jamais. Aussi je vais bientôt revenir à Ajaccio. Ce pays du banditisme est cependant charmant, des arbres, de l'eau et la montagne, mais quel peuple triste ! Vous dire que je m'amuse serait commettre un impudent mensonge : figurez-vous un tas de gens que le moindre mot irrite même quand ce mot veut être aimable. Ce qui me charmerait dans la Corse serait le paysage et je n'y vois goutte à deux pas devant moi. J'ai écrit à tous mes amis pour me faire avoir une passe afin de revenir en Normandie. Pas de réponse. Bonjour chez vous de tout cœur. Je vous serre la main. Écrivez-moi toujours à Ajaccio.

ALBERT GLATIGNY,
Hôtel d'Europe, Ajaccio.

—

Miracle ! J'ai reçu un peu d'argent ce matin, mais cet argent, suffisant, pour revenir il y a un mois, ne le sera plus s'il n'est suivi d'autre que j'attends, sans l'être. Quant au reste, la santé est compromise comme si j'avais pris part aux émeutes. Je tousse, je crache le sang. C'est une bénédiction. Ajoutez à cela que mes yeux continuent leurs cascades. J'en reviens à mes moutons, tout ça me serait égal si je ne souffrais pas aussi abominablement. Une crevaison en douceur n'a rien d'effrayant, mais ces charbons dans le corps, c'est embêtant. Faites donner mon bouquin à mes amis. Je ne l'ai pas encore vu. Bonjour à la petite famille.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,
Sainte-Lucie de Tallano, Corse.

—

En toute hâte. Merci à Charles, à part les sangsues, j'avais déjà fait ce qu'il me dit de faire. Je ne pourrais revenir à Paris en supposant que j'eusse les fonds, que dans les premiers jours de novembre. Je vais mieux, mais la fatigue du voyage me vaudrait une rechute. Claretie a un exemplaire de *Pés de Puyane*. Vous direz de vous le prêter. Dites à Pagès qu'il aura toute liberté de remaniement. Il y a un fond à coup sûr. J'écris à Sardou chez lui et à Lafargue. Bonjour chez vous.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,
Sainte-Lucie de Tallano.

—

Le pioupiou qui me sert de secrétaire étant absent, je vous écris comme je peux au sujet d'une idée qui me vient. Montrez à Berton fils mon drame de *Pés de Puyane*, afin qu'il voie s'il peut l'arranger ou le faire arranger pour n'importe quel théâtre. S'il n'a pas le temps, qu'il le donne à qui il voudra. Si on pouvait me le caser, même à Beaumarchais ! Je vais aller dans la montagne où le soleil est moins vif et tâcher de passer l'hiver à Ajaccio, à moins que je me trouve assez d'argent pour revenir en Normandie. Là, je pourrais dicter mes scènes de la Comédie errante qui sont toutes faites et Vacquerie les prendrait

au rappel. Bonjour à tout le monde. Lisez-moi si vous pouvez. Je suis très ennuyé je vous assure.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,

Dites à Berton, quand il en aura lu le drame, d'en parler à Larochelle..

—

30 vendémiaire, an 78.

Mateo Caroga ne m'ayant point apporté de bois aujourd'hui, je grelotte et ne sais où me fourrer. Ne donnez jamais votre pratique à ce faux auvergnat.

Je suis sans nouvelles de l'engagement du *Figaro*. Ce doit être une farce de Lafargue. En revanche, j'ai appris la mort de Sainte-Beuve, ce qui m'a bien autrement attristé. S'il n'eût fallu que ma peau pour conserver la vie de ce grand et excellent homme, je l'aurais donnée avec joie. Depuis que j'ai quitté Paris, j'ai appris brusquement ainsi cinq ou six morts, et après celle de Philoxène Boyer, celle de Sainte-Beuve est bien celle qui m'a fait le plus de peine.

Je ne puis, quant à mon retour à Paris, que vous répéter ce que je vous ai dit souvent : je ne sais pas quand il sera possible. Dans quinze jours, je serai sur le Continent. Je ne regretterai pas la Corse. C'est charmant quand on passe une semaine à Ajaccio ou à Bastia, mais quand il faut vivre dans l'intérieur pendant un mois, c'est autre chose. Quel sale pays !

Ma vue continue à s'améliorer. Mais au prix de quels sacrifices ! Plus de pipe, plus de femmes ! Il est vrai que celles de Sainte-Lucie n'ont rien de tentant. La plus jolie a l'air d'un tambour-major et doit être bossue. J'aime mieux Bullier.

Bonjour à la nichée.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,

Sainte-Lucie de Tallano, Corse.

—

13 brumaire, an 78.

L'inutilité d'envoyer de la copie à Paris pour en recevoir de l'argent m'étant prouvée, je renonce à noircir du papier qui me coûte dix sous de port. Je vais tâcher de me tirer de la

Corse au moyen de quelques séances d'improvisation, et une fois sur le continent, prendre un engagement sans *Alliage*, c'est-à-dire non mêlé de vers et de prose. Mes yeux me permettent à présent d'apprendre des rôles. Se sera mon unique fonction surcette terre. Je me suis chauffé ce matin avec deux superbes drames qui eussent été refusés partout et le volume des *Chansons d'Eté* flambera ce soir. Je vais changer de nom au théâtre pour me déguignonner. Quand le bouquin de chez Lemerre paraîtra; priez mes amis de n'en pas souffler mot. La recommandation est inutile pour les autres. Je ne sais pas quel temps il fait à Paris, mais ici, c'est à ne pas mettre Wolff à la porte. Je m'embête, je m'embête et je m'embête encore. J'ai envie de m'associer aux Bella-Cochia, deux bandits rigolos dont l'un a trois femmes et vingt-six enfants. Cosette allaite vertueusement ses petits monstres, qui font partout, mais ça ne suffit pas à guérir le marasme dans lequel je barbote.

Je vous serre la main à tous.

ALBERT GLATIGNY,
Sainte-Lucie de Tallano.

—

24 novembre.

Encore ancré en Corse. Je n'avais pas réfléchi, quand Lemerre me demandait ce qu'il me fallait pour revenir, que sa lettre mettrait huit jours avant de m'arriver. Je comptais comme si j'avais dû partir immédiatement, et notez qu'une lettre mise à la poste de Paris le jeudi, dans la journée, ne peut arriver que le mardi suivant, au plus tôt. Enfin au commencement de la semaine prochaine, j'espère pouvoir partir. Le plus raide est de gagner le port d'embarquement. Si j'étais mieux portant, j'irais à pied, pour éviter ces atroces diligences d'où l'on sort à l'état de marmelade. Claretie vous a-t-il remis *Pès de Puyane* pour Pagès ? Si vous voyez quelques articles sur mon bouquin, mettez-les moi de côté, ou envoyez-les moi poste restante à Avignon où je compte me trouver vers la fin de la semaine prochaine. C'est pourtant la littérature qui m'a conduit dans cette île dont on ne sort pas ! Comme Cubat, j'en suis sorti avec quelques sous dans ma poche. Si vous m'en croyez, mon ami Danjou fait une troupe pour l'hiver prochain, il est solvable, et nous nous engagerons avec lui, il n'y a que cela de

sérieux à faire, seulement il ne faut pas être malade. Bonjour au gosse et à Mme Elisabeth.

Je vous serre la main,

ALBERT GLATIGNY,
Sur la branche.

—

Lundi 22.

J'ai reçu hier votre lettre et celle de Lemerre et vous réponds à la hâte. Si le temps le permet, je compte m'embarquer à Bastia samedi. Trente heures de voiture, et quelles guimbardes ! J'ai bien peur de ne rien recevoir demain, car il fait un temps qui aura retardé le bateau. Que j'ai hâte d'être sur la terre ferme ! Bonjour chez vous.

ALBERT GLATIGNY,
Poste restante, Avignon.

Pierre Berton me dit que le *Bois* va probablement passer à l'Odéon.

—

18 décembre

Je suis à Bastia après un voyage épouvantable qui a duré six jours. La fièvre m'a forcé de m'arrêter à chaque relai, et il faut que j'attende à mardi avant de m'embarquer. Reste à savoir si a mer le permettra. Aussitôt à Marseille, je filerai sur Paris où j'apporterai une jolie carcasse. Je n'y vois goutte aujourd'hui. Bonjour chez vous. Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,
13, *rue de l'Arbre-Sec, chez M. Luigini fils,*
Lyon.

—

Je suis à Marseille, éreinté, brisé, v'la tout. Bonjour.

ALBERT GLATIGNY,
Rue de l'Arbre-Sec, 13, *chez M. Luigini fils*
Lyon.

—

Patron,

Je suis aux portes de Paris, comme les Alliés en 1814. Mallarmé vous dit bonjour. Encore une semaine et les Variétés illumineront. Ma passe ne m'a pas servi à grand chose, primo et

d'une, parce que je n'avais pas assez pour payer ma demi-place d'un coup ; deuzo, parce que ma carcasse à moitié démolie ne me permet pas un voyage pareil d'une traite ; troizo, parce que je dois m'arrêter à Lyon. Enfin, je suis en France, c'est l'essentiel. Bonjour à la nichée. Ma chienne et moi vous serrons la main.

ALBERT GLATIGNY,
8, Portail Mathiron, Avignon.

Toute mon affection pour vous, mon bien cher maître, et mes vœux pour une belle année. Je vis bien près de vous, et j'espère venir vous le dire un jour.

STÉPHANE MALLARMÉ.

—

Lyon, 5 pluviôse, an 78.

Citoyen,

Vous me feriez le plus grand plaisir en m'apprenant pourquoi un poète lyrique qui, en 1857, selon Vapereau, a publié un volume d'*Odes Funambulesques,* sous le pseudonyme de Bracquemont, et qui répondait rarement à ses amis, ne leur répond plus du tout, ce qui est plus simple. L'acteur Belliard, qui, il y a trois ans, a joué une pièce bizarre, nommée *Gringoire,* et que son talent a sauvée, va reprendre ce vaudeville que les habitués des Célestins redemandent avec énergie. C'est là une fortune nouvelle, mais quoi ? Je n'y peux rien. Il fait un froid de loup. Les rhumatismes qui jouissent de moi en sont ravis, mais ça m'embête. Il me semble qu'il y a des casseurs de cailloux dans mes os. Envoyez vos *Nouvelles odes Funambulesques* au pauvre Mallarmé à Avignon. Ça lui fera un rude plaisir. J'ai trouvé à Lyon le roman de Flaubert qui m'attendait, la joie que j'en ai eue m'a guéri à moitié. Quel beau livre, foutre ! Envoyez-moi votre feuilleton du 24, je n'ai pas pu le trouver à Lyon. Lundi prochain, je serai à Paris. Mais en attendant, écrivez-moi z'un mot, tonnerre du Ciel ! Ma chienne est indignée de votre silence. Bonjour au gas Georges et à sa mère et à vous.

ALBERT GLATIGNY,
Place et hôtel des Célestins, Lyon, Rhône,
France, Europe.

—

Je me rapproche, mais je ne sais pas si je fais bien. Les Corses

n'y vont pas de main morte à Paris. Je ne vous dis que ces deux mots afin de vous donner mon adresse et je vous embrasse tous. Le chemin de fer a prorogé mes fesses.

ALBERT GLATIGNY,
Hôtel et place des Célestins, Lyon.

—

Je suis au milieu des malles à fermer, des habits à plier. C'est effrayant un jour de déménagement, quand on est à la tête d'une maison considérable comme la mienne. Je compte partir demain matin, jeudi. J'arriverai à Paris le soir à 9 h. 1/2.

Noriac profite toujours de son autorité de rédacteur en chef du *Soleil* pour ne point insérer ma copie. Je lui ai envoyé deux articles successivement et n'ai pas eu même un mot de réponse. Je reviens au moyen d'une passe qu'un aimable garçon, secrétaire du Préfet, me fait obtenir. Sans cela, il m'eût fallu exercer la bonté de mes jambes, chose dont je me moquerais en été, mais qui m'inquiéterait fort par ce temps de neige ridicule et de verglas. Depuis quatre jours, je n'exécute que le pastiche du monsieur qui perd l'équilibre, et je le réussis joliment. Bonjour chez vous.

ALBERT GLATIGNY,
Vagabond
quelque part.

—

Je suis arrivé avec une absence de fesses lamentable. Explosion de joie et d'embrassades à n'en plus finir. Ce n'est pas la maison que je pensais, mais c'est mieux. C'est plein de chiens. Moi qui faisais quitter Paris à Cosette dans la peur qu'elle ne succombât à ses penchants libertins! J'ai eu un rude nez. Le seul journal que l'on reçoive à Beaumesnil, — Saluez, — est le *National*, que mon père lit en qualité de sous-abonné.

Mes parents et moi vous disent bonjour à tous.

ALBERT GLATIGNY,
Beaumesnil (Eure).

—

Éreinté par deux longues lettres, l'une à Lemerre, l'autre à Malassis, je ne peux que vous remercier en deux lignes. J'accepte les offres de Lemerre, cela va sans dire. Pas de réponse de Véron encore. Je vous embrasse tous et me vais coucher.

ALBERT GLATIGNY.

—

Gla ti gny

Ce nom de Glatigny que calligraphe Tin
Est d'un Chinois ou d'un Auvergnat peu certain (1).

—

J'espère que le jour où l'on reprendra *Ruy Blas*, vous abîmerez les vers de Victor Hugo dans la boue. Vous n'avez plus le droit de les admirer après vous être fait le chantre de Manuel, de Ratisbonne et de Belmontet. Les vers de Belmontet larges, sonores et bien frappés ! C'est immonde, respect que je vous dois. Aussi le châtiment commence. Vous ressemblez à Sarcey en écrivant *Prado* le nom de *Pradeau*; vous vantez une scène grecque qui est de Népomucène Lemercier et vous complimentez Belmontet d'avoir imaginé la scène d'Hamlet ! Je m'explique à présent la répugnance des directeurs à jouer *Florise*. Ils se disent : ce Banville aime évidemment la vraie poésie, puisqu'il porte aux nues les pièces en vers que nous aimons : *Paul Forestier*, les *Ouvriers, la fête de Néron*, etc. Malheureusement il n'a pas de talent. Il essaie de faire des vers comme Ratisbonne et, les forces lui manquant, il produit des monstres !... Non ! Vrai ! Je suis dans une fureur contre vous. Vous donnez un coup de patte aux vers du pauvre Tailhade qui doivent valoir ceux de Soumet et de Belmontet dont j'ai encore acheté l'ouvrage sur les quais, — trois sous, — et que je regrette mes trois sous !... Enfin, je marronnais de n'avoir pu contempler Melle George, mais vous m'en consolez. Du moment que votre feuilleton m'apprend qu'elle ressemblait à Agar, je suis édifié sur son compte.

Comme je tiens à ce que vous ne m'éreintiez pas trop, je vais refaire le *Bois* et remplacer les rimes exactes par des rimes pauvres. Depuis ce matin, je me livre à un pastiche des vers de Belmontet pour me faire la main. Voici les derniers vers de *Florise* qui m'a servi d'exercice :

L'ombre, de son manteau, couvre enfin la colline;
Et nous voyons du seuil de notre humble chaumine
Tous les jouets brillants qu'enfantait notre esprit,
S'effacer tour à tour dans le profond oubli.
Destin barbare ! Quoi ! L'illusion charmante
Nous fuit en un seul jour, et l'âme languissante

(1) Cette lettre est accompagnée de caractères chinois absolument fantaisistes.

Déplorant, mais en vain, notre fatale erreur,
Les yeux mouillés de pleurs, dit :
Olivier
Vive l'Empereur !

La pièce ainsi écrite pourra plaire à Thierry.
Je vous maudis.

ALBERT GLATIGNY.

—

Mardi soir.

Ne m'attendez pas demain,
Car je me mets en chemin
Pour les lointaines contrées
Où demeure Jenneval,
Cet histrion sans rival
A qui l'on fait ses entrées.

Je dois savoir aujourd'hui
S'il faut pitrer avec lui.
Adieu ; Songez que Pontoise
Attend, pour bien s'esbaudir

Qu'elle puisse voir grandir
Mes guiboles d'une toise.

Cet avis, que je vous dois,
Du café des Suédois
Vous arrive. Que l'Europe
Soit pacifique et que l'on,
Dans les endroits à salon,
Puisse encor boire une chope !

ALBERT GLATIGNY.

—

(1) Nous, Polichinelle, goinfre, pignouf et bizarre,

Voulant reconnaître la goinfrerie, la pignouferie et la bizarrerie du nommé Georges Tutu,

Le faisons, par ces présentes, directeur de ce théâtre destiné à corrompre les masses, mais dans lequel il est impossible d'exhiber ses mollets, à la charge par lui d'être encore plus crapule que les autres directeurs, de tailler dans les pièces comme

(1) Probablement adressée à Georges Rochegrosse.

Thierry, de scandaliser Marc-Fournier et de conserver dans son cœur la bonne foi de La Rounat.

POLICHINELLE.

—

Vous me fichez, monsieur, dans une jolie position. Il y a bientôt deux ans j'ai, à prix d'or, fait relier un volume composé d'œuvres — remarquables, je ne le nie pas — sur lequel j'ai fait inscrire ces mots : *Théâtre de Théodore de Banville.* C'est clair, le volume est fermé. Voilà que maintenant vous vous permettez de faire recevoir à l'Odéon des comédies qui s'appellent *Florise.* Où vais-je caser cette œuvre ? Est-ce un second volume de théâtre que vous désirez ? Dites-le. Mais alors, ce n'est pas une pièce qu'il me faut, c'est six. Le 1er volume renferme neuf actes y compris la collaboration Siraudinesque. *Florise* a trois actes, vous m'en devez donc encore six. Vous comprenez que je n'ai pas envie, pour vous faire plaisir, de garder une simple brochure à côté d'un volume relié. Je ne vous demande pas de supprimer *Florise,* mais j'exige que vous lui donniez des sœurs. (M. Empis m'a dicté cette phrase avant de claquer et la volonté des mourants est sacrée.) Dépêchez-vous donc ou craignez tout de mon juste courroux.

J'ai l'honneur de vous saluer.

ALBERT GLATIGNY.

(A suivre.)

L'ARMÉE ROUGE
DES OUVRIERS ET PAYSANS

—

Quand on étudie l'organisation d'une armée étrangère, celle de l'armée allemande par exemple, on peut dire avec certitude : à telle époque, elle était dans telle situation, elle a subi ensuite les modifications suivantes.

Il n'en est pas de même de l'armée rouge des ouvriers et paysans. D'une part, en effet, les renseignements ne sont pas très nombreux, ils mettent du temps à parvenir en France et ne sont pas contrôlables sur place. D'autre part, cette armée semble en vain chercher, depuis la fin de la guerre russo-polonaise, une position d'équilibre stable et elle est constamment l'objet de transformations. Pour n'en citer qu'un exemple, l'Académie de l'Etat-Major fondée en 1920 est devenue un peu plus tard l'Académie militaire de l'Armée rouge, puis l'Académie militaire unique.

Nous allons donc donner ici une idée générale de l'organisation de cette armée; nous chercherons ensuite dans cet ensemble, dans ce visage si on veut, les traits qui distinguent et distingueront toujours l'armée des Soviets de celles des Etats bourgeois.

Tout d'abord et bien que les chefs bolchéviques accusent sans cesse les autres nations et la France en particulier de militarisme et d'impérialisme, il n'y a pas de pays où l'armée soit, comme en Russie, aussi constamment fêtée, aussi constamment portée sur le pavois par le gouvernement. En novembre 1921, la garnison de

Moscou paraissant un peu négligée, une semaine du soldat rouge fut organisée dans la ville. Toute la population fut alors conviée à visiter dans ses casernes le soldat rouge et surtout à ne pas arriver les mains vides. Les femmes notamment étaient invitées à profiter de cette occasion pour remettre en état son linge et ses vêtements. Le soldat rouge devait ainsi sentir autour de lui la sympathie bienveillante de tout un peuple. En janvier 1922, à Moscou encore, une autre semaine est consacrée à la glorification de l'armée rouge et son quatrième anniversaire est célébré un peu plus tard par des revues, des fêtes et des discours. Par-dessus tout, on exalte la baïonnette du soldat rouge ; c'est, si on peut employer cette image, la clef qui doit ouvrir toutes les portes, la baguette magique qui escamotera toutes les difficultés.

Ces semaines ne donnèrent pas du reste les résultats qu'on en attendait, et les casernes de Moscou et les vêtements de leurs hôtes ne furent pas en meilleur état après qu'avant. Beaucoup de personnages officiels et de camarades apportèrent en effet au lieu de vivres ou d'objets utiles de vaines épaisseurs de roubles soviétiques.

Si l'armée est aussi hautement estimée par le régime communiste représentant de l'idée socialiste la plus avancée, c'est qu'il voit en elle l'instrument de sa domination. A l'intérieur, elle doit lui permettre de maintenir son autorité sur le peuple russe; à l'extérieur, elle servira, le moment venu, à établir la dictature mondiale du prolétariat; bref, c'est au moyen de l'armée qu'il veut faire plier la Russie et l'Europe aux volontés de Moscou.

Si, dès son arrivée au pouvoir, le gouvernement communiste a compris la nécessité d'une armée permanente puissante, il n'a pu s'occuper sérieusement de son organisation qu'après la campagne de Pologne. Jusqu'à cette époque, attaqué de tous côtés par les Blancs, il était bien obligé de se servir de l'outil dont il disposait,

sans avoir le loisir de l'améliorer ni de le modifier. Pourtant la valeur exacte de ce qui fait la force d'une armée, c'est-à-dire celle de ses cadres, paraît ne pas lui avoir échappé. Une statistique faite à cette époque établissait que 40 0/0 des officiers n'avaient qu'une instruction générale insuffisante, 5 0/0 seulement étaient d'anciens officiers. C'était en outre un fait connu que, si la plupart des chefs s'étaient montrés courageux, beaucoup avaient semblé ignorer absolument l'emploi tactique des unités sous leurs ordres.

L'armée rouge étant une arme à deux tranchants, l'un pour l'extérieur, l'autre pour l'intérieur, la tâche du pouvoir central sera naturellement double et il lui faudra mener de front l'instruction militaire indispensable au succès des opérations et l'instruction politique non moins indispensable pour n'avoir pas à redouter une défection ou un soulèvement.

Il faut reconnaître, avant de commencer l'étude de l'organisation de l'armée, que le gouvernement des Soviets s'est consacré à sa mission avec énergie et qu'il a fait tout ce qu'il était possible pour mettre sur pied une armée capable de montrer, suivant la parole d'un chef communiste, qu'il est plus facile d'agrandir les frontières de la Russie rouge que de les diminuer.

A la tête de l'armée rouge des ouvriers et paysans, ou, suivant l'abréviation en usage, de la R. K.K.A. (1) se trouve le Conseil Militaire Révolutionnaire, ou Revvoyensoviet (2), dont fait partie le Commandant en chef des forces armées de la République. A côté du Revvoyensoviet, chargé uniquement de la partie administrative, se trouve la Direction politique de l'armée, qui ne reçoit d'instructions que du Comité central du parti communiste russe. Son importance est considérable, car c'est dans ses mains

(1) *Rabotche Krestianskaja Krasnaja Armiia.*
(2) *Soviet Narodnych Komissarow.*

que se trouvent le contrôle et l'instruction politique de la R.K.K.A.

En exécution de cette mission générale, cet organisme, au moyen de ses envoyés, inspecte et surveille les sections politiques dans les diverses unités, les okrougs ou arrondissements militaires, répartit les communistes dans l'armée et la flotte rouge et surveille leur travail d'éducation politique.

On doit donc se représenter le Revvoyensoviet comme l'organe d'administration de l'armée, la Direction politique en étant, au point de vue du Conseil des commissaires du peuple, le Sovnarkom, l'âme, le moteur. Au-dessous de ces deux organes se trouve l'Etat-major général, qui s'occupe de la partie technique et qui est chargé de mettre en œuvre, le moment venu, l'armée rouge des ouvriers et paysans. Contrairement à ce qui se passe dans les autres pays, le Revvoyensoviet ne dispose pas de tous les services nécessaires à l'armée. Deux d'entre eux, la Santé et le Ravitaillement, échappent à son autorité et dépendent des Commissariats chargés de s'occuper de ces questions pour toute la Russie.

Ce système bizarre, qui fait agir sur l'armée quatre organes, Revvoyensoviet, Direction politique, Commissariats du Ravitaillement et de la Santé, tient à plusieurs causes. L'armée, et nous reviendrons souvent sur ce point, est avant tout l'arme du parti communiste, non celle de la nation ; à aucun prix elle ne doit lui échapper. De là la nécessité de faire surveiller les techniciens militaires, dont il a bien fallu accepter les services, et la masse de l'armée, qui, quand elle n'est pas hostile au régime, est tout aum oins indifférente. Ainsi s'explique en premier lieu la création de la Direction politique. Quant au ravitaillement, la rareté des vivres en fait une question trop importante pour qu'on puisse laisser des effectifs aussi nombreux que ceux de l'armée agir à cet égard en toute indépendance et assurer la satisfaction de leurs

besoins, aux dépens de ceux de la population. Enfin, tout ce qui concerne la santé et l'hygiène ayant été nationalisé, il a sans doute paru préférable de laisser au Commissariat de la Santé le soin de s'occuper du service médical dans l'armée; cette mesure avait en outre l'avantage de restreindre encore l'autorité des techniciens militaires.

§

En ce qui concerne l'utilisation des effectifs, c'est-à-dire leur répartition en grandes unités, l'armée rouge a été réorganisée après la guerre russo-polonaise suivant un plan général élaboré par les commandants d'okrougs. D'après ce plan, elle devait compter 35 divisions et 23 brigades d'infanterie. Pendant les années 1921 et 1922, le chiffre des grandes unités a constamment oscillé autour de ce nombre, soit par suite de suppressions, soit par suite de créations nouvelles. Pour prendre une date précise et fixer un instant l'armée rouge dans le temps, elle comptait au mois d'avril 1922: 33 divisions et 25 brigades d'infanterie, 18 divisions et 4 brigades de cavalerie, le tout représentant 1.300.000 hommes. Vers la fin de cette même année, les effectifs paraissent avoir été légèrement réduits, et ils ne doivent pas être supérieurs maintenant à un million.

Ces troupes étaient alors réparties entre huit okrougs (Pétrograd, Ouest, Moscou, Kiew, Kharkov, Transvolga, Oural, Caucase Nord), en Sibérie, au Turkestan et dans le Caucase Sud. La masse principale de l'armée rouge se trouvait dans les trois okrougs voisins de la Roumanie et de la Pologne (Ouest, Kiew, Kharkov), qui comptaient à eux seuls 15 divisions d'infanterie et 6 de cavalerie.

La division russe est du reste une unité d'effectif essentiellement variable, sa composition théorique en troupes de toutes armes restant cependant à peu près constante. Pour répondre à différents besoins, préparatifs

de la mobilisation par dédoublement d'unités, guerre civile, ravitaillement, le Revvoyensoviet a en effet organisé ses divisions d'après cinq tableaux d'effectifs différents apparus successivement depuis la fin de la dernière guerre. Le type le plus fort a 40.000 rationnaires donnant 25.000 combattants, le moins fort 15.000 rationnaires donnant 6.000 combattants.

En principe, chaque division a la composition suivante:

2 ou 3 brigades d'infanterie, disposant chacune d'un escadron;

3 groupes d'artillerie légère;

2 groupes d'artillerie lourde;

1 régiment de cavalerie.

Elle comprend en outre tous les services nécessaires et même des détachements de bain et de buanderie. L'effectif théorique est du reste rarement atteint et les divisions les plus fortes ne comptent souvent que 15 à 20.000 combattants.

L'effectif des divisions ne doit du reste pas être considéré comme un élément d'appréciation certain de la force de l'armée rouge. Dans un pays en guerre depuis huit ans, où la population est très nombreuse, l'appel d'une ou deux classes suffirait amplement pour combler les vides avec des soldats exercés.

Connaissant maintenant l'organisation générale de l'armée rouge, nous pouvons pénétrer un peu plus dans le détail. Nous allons donc étudier successivement :

1° l'encadrement politique de l'armée ;

2° le service militaire ;

3° l'organisation des écoles militaires ;

4° la cavalerie.

Ainsi nous ferons apparaître peu à peu la physionomie particulière de l'armée des ouvriers et paysans.

Nous pouvons du reste affirmer tout de suite que la question politique prime tout, domine tout. Après avoir

étudié l'encadrement politique de l'armée, nous la retrouverons dans la durée du service militaire, puis dans l'organisation des écoles. Convaincre les uns des avantages moraux ou matériels de la doctrine, empêcher les autres de se dérober ou de résister, tel est le but à atteindre.

§

Nous verrons plus loin que le Revvoyensoviet, inquiet de l'insuffisance technique des cadres, s'est occupé activement d'améliorer leur instruction militaire et générale. La Direction politique de l'armée a eu recours aux mêmes procédés et a organisé des cours où elle envoie des communistes sûrs parfaire leur instruction politique et se préparer à leur rôle d'encadrement et de propagande. Il y a environ un cours par okroug ; la durée en est de six mois et l'effectif de chacun d'eux est à peu près de trois cents élèves. Ceux-ci peuvent du reste être mobilisés le cas échéant et forment alors une compagnie toute dévouée au parti.

Dans la troupe elle-même, il s'agissait de constituer une ossature communiste qui maintienne le reste, assure le recrutement de nouveaux catéchistes et renseigne à chaque instant le parti sur les sentiments de chacun.

Nous allons donc trouver le premier noyau communiste à la base de l'armée, dans la compagnie, l'escadron ou la batterie ; c'est la cellule, formée de deux ou trois membres. Leur réunion constitue le soviet des cellules du régiment, qui a un comité exécutif.

Ce comité relie le régiment, ou plutôt les cellules, à l'organe directeur du parti le plus voisin, et fait ainsi sentir l'autorité de celui-ci dans le corps tout entier. Il surveille en outre l'exécution des prikazes du gouvernement soviétique et fait connaître à son représentant les doléances des membres du parti. Enfin, comme tout organe communiste, il a un rôle de propagande et de surveillance. Il doit faire tout d'abord l'éducation politique

de ses membres, la développer sans cesse, chercher à recruter de nouveaux adhérents et signaler ceux dont l'ardeur faiblit, ou dont les sentiments ne sont pas très sûrs. Dans certains cas, il doit même s'intéresser à l'éducation politique des habitants.

Auprès des grandes unités, brigades, divisions, il y a également un bureau politique dépendant de la direction et responsable de cette partie spéciale de l'instruction.

On voit donc, qu'avec la cellule à la base, la direction politique au sommet auprès du conseil militaire révolutionnaire, le parti communiste surveille étroitement l'armée, lui tâte le pouls et l'ausculte constamment. Elle est donc entièrement dans sa main, solidement encadrée par les effectifs politiques nécessaires, ce qui permet aux Soviets, en faisant en outre appel, en cas de nécessité, aux troupes de destination spéciale et aux bataillons de la Vetcheka (1), de dominer rapidement toute tentative de révolte.

§

Quant à la durée du service militaire, elle a été beaucoup plus longue jusqu'ici en Russie soviétique que dans les autres pays.

Dès l'âge de seize ans, tout individu du sexe mâle est en effet astreint à la préparation militaire et ce pendant trois ans. Il fait ensuite pendant trois autres années son service proprement dit, pour être versé en dernier lieu durant un an dans les armées ou détachements du travail. C'est ainsi par exemple qu'en mars 1922, les classes 1902-1903-1904, c'est-à-dire les jeunes gens nés à ces dates, subissaient la préparation militaire; les classes 1899-1900-1901 étaient sous les drapeaux, et la classe 1898 dans les armées ou détachements du travail.

Le citoyen russe a donc été soumis jusqu'ici pendant sept ans à la fois à l'autorité civile et à l'autorité mili-

(1) Commission extraordinaire panrusse.

taire (1). On a déjà vu en effet que pendant son service militaire il est particulièrement choyé et surveillé par le parti communiste ou ses représentants envoyés en mission par la Direction politique. Sans doute, la préparation militaire n'absorbe pas beaucoup des loisirs d'un jeune homme, puisque ce n'est tout d'abord qu'un programme de quatre-vingt-seize heures répété deux fois l'an. Plus tard, quand le moment approche où il devra faire son service militaire, les périodes d'instruction deviennent plus longues et plus fréquentes. Tous ces jeunes gens n'en sont pas moins astreints à certaines obligations de résidence et d'appel et peuvent être convoqués d'un moment à l'autre.

Quant aux armées du travail créées en 1920, et qui devaient donner des résultats merveilleux, elles ont entièrement disparu et ont été remplacées par des détachements de travail près des grandes unités. Il est probable qu'elles ne tinrent pas ce qu'on attendait d'elles et que les travaux effectués ne furent pas en rapport avec l'importance de leurs effectifs. Il y eut, en effet, à une époque quatre armées du travail de 15 à 50.000 hommes chacune, réparties en Sibérie, en Ukraine, au Caucase et dans l'Oural. Elles étaient employées à l'exploitation des forêts, à l'entretien des voies ferrées et dans les mines.

Le long service militaire que nous venons d'étudier n'a du reste été appliqué qu'à la masse du peuple moscovite ; le communiste sûr, connu, ne suit pas le sort de sa classe et bénéficie toujours d'une situation privilégiée. Dans des moments de crise, quand la situation est tendue, qu'une révolte est à craindre par exemple, on voit en effet paraître des prikazes appelant à la rescousse les communistes d'une ou plusieurs classes. Leur mission est alors d'exciter les troupes en présentant les révoltés

(1) En septembre 1922, la durée du service militaire a été réduite à un an pour l'infanterie, mais maintenue à 3 ans pour les spécialistes. Or ceux-ci comprennent notamment les cadres, les mitrailleurs, les agents de liaison, etc., c'est-à-dire en réalité plus de la moitié de l'effectif.

comme des émissaires des blancs, qui veulent ramener le tzar et reprendre les terres. En outre, ils surveillent la conduite de chacun et signalent les tièdes à des tribunaux peu cléments.

§

Avoir des effectifs et les instruire ne suffit pas, il faut encore des cadres. Pour coordonner l'instruction et réaliser l'unité de doctrine indispensable au succès, le Revvoyensoviet a créé une Direction générale des écoles militaires ou Gouvouz, à laquelle est adjoint un Conseil militaire pédagogique.

C'est de cet organisme que dépendent, parfois directement, parfois par l'intermédiaire des Directions installées dans chaque okroug, toutes les écoles militaires rouges.

Entrer dans le détail de tous ces cours conduirait à une énumération aride et sans intérêt ; il suffira de savoir qu'on peut les diviser en écoles supérieures et écoles inférieures. Parmi les premières il y eut tout d'abord l'Académie de l'Etat-major général, avec ses annexes, les écoles supérieures d'artillerie, du génie, de l'intendance, d'électrotechnie, l'école navale, l'institut d'éducation physique. La première promotion sortit en 1921, ce qui donna lieu à des fêtes, de grands discours et d'importantes manifestations militaires. En octobre 1921, l'Académie de l'Etat-major devint l'Académie militaire de la R. K. K. A., réunissant en elle toutes les écoles supérieures. Un peu plus tard, elle subit encore une nouvelle modification, déjà signalée au début de cette étude, et devint l'Académie militaire unique, organisée comme une université avec différentes sections : état-major, artillerie, liaisons, intendance, transports, électrotechnie, génie.

Au début, les élèves ou coursants ne restaient que quelques mois à l'Académie et dans les écoles supérieures.

Ils étaient ensuite envoyés dans des états-majors, où ils pouvaient comparer les difficultés pratiques du métier avec leurs connaissances théoriques. Ce système, qui passait cependant pour avoir donné de bons résultats, paraît avoir été abandonné.

Les écoles supérieures sont uniques pour toute la Russie, tandis que les écoles inférieures existent dans tous les okrougs, pour toutes les armes. Elles comprennent généralement un cours préparatoire, permettant de donner aux élèves une certaine instruction, de les dégrossir en quelque sorte et de les préparer à l'enseignement qu'ils recevront dans les écoles proprement dites. Enfin, on a encore créé des cours où les professeurs eux-mêmes viennent faire des stages pour suivre les progrès de la technique ou de la tactique militaire et perfectionner leurs méthodes d'enseignement.

Le nombre de ces écoles est considérable et elles ne parviennent pas toujours facilement à recruter leurs élèves, ceux-ci devant satisfaire à la fois à certaines conditions d'instruction et de capacité et présenter en outre soit par eux-mêmes soit par leur origine des garanties sérieuses au point de vue de leurs opinions politiques. Dans le courant de l'année 1922, il y avait une centaine d'écoles d'infanterie, 20 écoles d'artillerie, 25 de cavalerie et en outre une centaine d'écoles diverses.

L'effectif théorique des élèves était de 150.000. Mais celui des présents ne devait pas dépasser 80.000, bien qu'une semaine du coursant rouge eût été organisée pour augmenter le chiffre des candidats au titre de commandant rouge.

Dans toutes les écoles, et cela par la force des choses, l'enseignement a été surtout pratique. D'une part, en effet, les élèves n'ayant pas une instruction générale très développée, cette méthode est celle qui, par la répétition des exercices, peut donner le plus de résultats et le plus rapidement. D'autre part, au début de leur

création tout au moins, la rareté des exemplaires imprimés des règlements a obligé les Soviets à revenir à l'époque où l'enseignement du maître était oral et se transmettait de bouche en bouche par tradition.

Mais ces écoles destinées à fournir les cadres de l'armée rouge ne peuvent évidemment pas échapper à l'influence du parti communiste ; l'instruction politique y est donc suivie avec soin par la Direction politique de l'armée et aucun élève ne doit pouvoir en sortir pour recevoir un commandement s'il n'est polit-gramota, c'est-à-dire s'il ne connaît les principes essentiels de la doctrine du parti.

Pour augmenter cette influence, on imagina même à un moment de rattacher ces écoles par une sorte de parrainage à un organe politique. C'est ainsi que l'Ecole d'Infanterie de Moscou fut rattachée au Commissariat du Peuple du Ravitaillement et l'Ecole de tactique au Commissariat de l'Économie Nationale. Ces adoptions paraissent avoir eu plus d'inconvénients que d'avantages. Quelques mois après leur mise en pratique, la presse bolchevique signalait que des écoles ou des unités s'adressaient continuellement à leurs tuteurs politiques et oubliaient absolument les services militaires chargés de leur administration. D'un autre côté, parmi ces tuteurs, les uns concevaient leur mission sous une forme étroite et tracassière, les autres au contraire s'en désintéressaient absolument.

Donc, première particularité de l'école militaire rouge, l'instruction politique donnée aux coursants ; seconde particularité, l'école est mobilisable en entier.

Dans toutes les écoles, les coursants sont en effet groupés en bataillons, batteries, escadrons, dont la réunion forme une brigade où il y a par exemple dans l'infanterie 2.000 coursants sur 3.000 combattants. Cette brigade est d'ailleurs plutôt une division réduite et possède tous les organes et services nécessaires pour mener

une petite opération de guerre. Elle comprend normalement deux régiments d'infanterie à trois bataillons, un régiment de cavalerie, deux groupes d'artillerie, une compagnie du génie et une de liaison.

Cette organisation permet au Sovnarkom, en cas d'insurrection, d'adjoindre aux troupes chargées de la répression des unités particulièrement bien instruites et dont les sentiments politiques ne sont pas douteux. C'est ainsi que lorsqu'il craignit une révolte en Ukraine en octobre 1921, les écoles des okrougs voisins se rapprochèrent peu à peu de cette région et intervinrent de façon décisive dans la lutte. Quelques mois plus tard, quand des troubles éclatèrent en Carélie, puis au Turkestan, un nombre important d'écoles rouges fut aussitôt dirigé sur les points menacés.

On voit donc ainsi la double face des écoles rouges,sur laquelle il est nécessaire d'insister, car elles subsisteront certainement même si l'armée est réduite, leur importance devenant par cela même encore plus grande. On y prépare les chefs qui permettront aux commissaires du peuple de réaliser leur rêve, la dictature mondiale du prolétariat, et en attendant elles constituent la véritable garde rouge de la République socialiste fédérative des Soviets russes.

On doit cependant ajouter que les résultats obtenus ne sont pas toujours en rapport avec les efforts déployés, car on lit souvent dans la presse bolchévique des plaintes sur l'insuffisance des cadres.

§

En ce qui concerne la cavalerie, il est heureux pour les ennemis de la Russie que ce pays n'ait jamais su utiliser la puissance offensive formidable que représente celle dont il dispose. Il semble au contraire que son effectif même la paralyse, et elle n'a pas encore rencontré

le chef entreprenant et énergique capable d'animer ce grand corps et de le faire agir.

Nous avons déjà vu qu'elle constitue 18 divisions et 4 brigades.

Pendant l'été 1922, onze à douze divisions se trouvaient en Russie d'Europe sur les frontières occidentales, où elles formaient trois corps et une armée. Les autres divisions étaient en Sibérie, au Turkestan et dans le Caucase méridional.

Il est inutile d'insister plus longtemps sur cette arme, qui a toujours été une des caractéristiques de l'armée russe et que les Soviets n'ont fait que conserver semblable à elle-même. Elle est restée dans l'état où toutes les guerres l'ont trouvée. Du côté troupe, des effectifs considérables, des cavaliers excellents et de bons chevaux ; du côté chef, des ignorants ou des incapables.

§

Cette étude ne serait pas complète, si on ne disait quelques mots de l'armement, de l'habillement et du budget de l'armée rouge.

L'habillement laisse certainement beaucoup à désirer et est l'objet à la fois de plaintes fréquentes des commandants d'unités et de reproches véhéments du commandement, qui ne veut pas voir le soldat rouge mal vêtu, et se plaint des dépenses inutiles qu'occasionne la négligence des cadres. L'armement (matériel et munitions) paraît à peu près suffisant, et sans doute pas très inférieur à ce qu'il était dans l'armée impériale à la fin de la campagne.

Le gouvernement bolchevique a hérité tout d'abord des parcs des armées du tzar, ensuite de ceux des armées blanches vaincues qui lui ont abandonné dans leur retraite un matériel important.

Pour maintenir ce stock à la hauteur nécessaire à l'armée rouge et se créer des réserves, il dispose de deux

moyens : 1°) la fabrication nationale, 2°) les achats à l'étranger. La fabrication nationale est dirigée par le soviet des Industries de guerre, mais il n'obtient pas dans cette branche particulière de l'activité communiste des résultats très différents de ceux des autres usines. Pour les mitrailleuses par exemple, Toula ne donne plus que la moitié de sa production d'avant-guerre ; quant aux diverses usines de fabrication de fusils, elles produisent de 30.000 à 40.000 armes par mois.

Mais à l'étranger, les fournisseurs ne manquent pas pour remédier à cette production insuffisante et de temps à autre les ports bolcheviques voient arriver des bateaux chargés de fusils, de munitions ou d'avions. Tout récemment encore, la presse de Riga signalait que d'importantes commandes avaient été faites au dehors au début de l'hiver et qu'on en attendait la livraison dès que la navigation redeviendrait normale dans la Baltique.

Bref, en utilisant ces deux moyens intérieur et extérieur, le gouvernement des Soviets réussit à posséder à peu près le matériel de guerre nécessaire, et vers la fin de 1922 il disposait d'environ 1.700.000 fusils, 10 à 12.000 mitrailleuses et environ 2.500 pièces d'artillerie de tout calibre. De ce côté la situation est donc assez bonne.

Tout comme les armées du capitalisme, l'armée rouge a un budget, mais, comme beaucoup d'éléments de la République socialiste, il n'est pas de ces choses sur lesquelles on puisse avoir des données précises. Sans doute, des chiffres ont paru dans la presse officielle bolchevique et on pourrait en citer pour chaque chapitre. Mais que représentent ces innombrables zéros de roubles soviétiques, et obtient-on un résultat qui en vaille la peine, quand on les convertit en roubles or ? Disons seulement que le budget de l'armée rouge ne ressortit pas comme en France aux dépenses d'un seul département. Tout ce qui concerne le Ravitaillement, l'Hygiène et la Santé des troupes se trouve dans les budgets de ces

commissariats, et les dépenses des industries de guerre figurent dans celui du commissariat de l'économie nationale.

De même les frais d'entretien des troupes de la Vetcheka, dont l'effectif était de 150.000 hommes au début de 1922, se trouvent dans les comptes du commissariat de l'Intérieur. Ce qu'il est intéressant de retenir, c'est que les dépenses du commissariat des Affaires militaires seul représentent 35 0/0 du budget de la République soviétique, donc une partie importante.

§

Et maintenant demandera-t-on, que vaut l'armée rouge ?

Apprécier la valeur d'une armée est toujours chose délicate; celle de l'armée rouge est particulièrement difficile à peser. Un fait est certain, c'est que trois éléments doivent y être considérés avec attention : le fanatisme des chefs, les écoles, la cavalerie.

Les renseignements donnés plus haut sur les écoles rouges permettent de conclure qu'elles représentent une force morale sérieuse et assez bien instruite entre les mains des Soviets. Sans doute leur effectif, par rapport à l'ensemble de l'armée, n'est pas très considérable, mais on sait déjà que leur organisation spéciale permet de les utiliser soit pour appuyer d'autres troupes et augmenter ainsi leur puissance offensive, soit pour mener une petite opération, pouvant donner des résultats importants.

En ce qui concerne la cavalerie, elle sera l'image de son chef; si celui-ci sait l'employer, il est évident que dans ces plaines immenses, sans grands obstacles, elle peut être très dangereuse pour son adversaire.

D'autre part, la force d'une armée ne doit pas être évaluée en valeur propre, mais par comparaison avec

celles qu'elle aura à combattre. Or, les armées qui entourent l'armée rouge des ouvriers et paysans lui sont toutes très inférieures en nombre. Enfin, ce sont des armées jeunes dont les chefs n'ont pas tous reçu la même éducation militaire. Sans doute l'armée polonaise a battu une fois déjà l'armée rouge ; mais il semble, tout en rendant hommage à sa valeur, que ses succès furent dus en partie à une trop grande présomption des chefs rouges et à la faiblesse de leurs cadres à cette époque.

Depuis lors, il est incontestable que l'armée des ouvriers et paysans a fait des progrès, tant au point de vue organisation qu'au point de vue instruction.

Enfin, il est un mode d'action en campagne particulier aux Soviets, qui n'est pas à négliger, quand il s'agit de troupes jeunes, c'est la propagande. Elle leur a donné dans toutes les opérations contre les blancs des résultats remarquables en s'exerçant sur les arrières, sur la population des régions traversées, et elle ne manquerait pas d'attaquer vigoureusement la classe ouvrière et les éléments étrangers des pays ennemis, si la guerre venait à éclater. En 1917, quand les communistes travaillaient au sens propre du mot pour le roi de Prusse, c'est ainsi qu'ils agirent sur les derrières de l'armée impériale, et ils ne manqueraient pas d'appliquer à nouveau des méthodes qui leur ont si bien réussi.

Si donc on apprécie la valeur de l'armée rouge non pas tant en elle-même que par rapport aux armées qu'elle pourrait tout d'abord rencontrer dans sa lutte pour l'établissement de la dictature du Prolétariat, il faut conclure qu'elle représente une force qui doit retenir l'attention.

Elle est une, en présence d'adversaires qui ne seront peut-être pas d'accord et perdront certainement du temps avant de coordonner leurs opérations ; elle possède une grande supériorité numérique, elle trouvera, si elle le désire, non loin de ses frontières des guides d'une va-

leur militaire éprouvée, et elle sera conduite par des chefs dont le fanatisme politique ne reculera devant aucun moyen pour atteindre le but qu'ils se seront assigné.

Peu sage qui négligerait un sabre aux mains d'un sectaire en prétextant qu'il n'est pas parfaitement aiguisé.

JEAN KERVÉGAN.

UN DANGER SOCIAL

LES DÉLIRES DE PERSÉCUTION

—

Les faits divers de nos journaux donnent une place sans cesse grandissante aux méfaits commis sous l'influence du délire de persécution. De plus en plus, les cerveaux débiles incapables de résister aux exigences d'une civilisation trépidante et à l'action désorganisatrice de ces poisons de l'intelligence étudiés par le Docteur Legrain versent dans la folie et en particulier dans sa forme la plus dangereuse qui est le délire de persécution. Il y a là un danger social réel, sur lequel l'attention a été vigoureusement attirée par les récents congrès de Psychiatrie et d'Hygiène mentale. A notre tour de pénétrer dans ce petit monde de fous ou de demi-fous, qui n'est pas tout entier contenu dans l'enceinte étroite de nos asiles d'aliénés comme on serait tenté de le croire.

Ce voyage chez les fous nous montrera en quoi consiste le délire de persécution, et quels symptômes peuvent faire redouter son apparition ; car il est exceptionnel de le voir exploser brutalement. En général, il est annoncé longtemps à l'avance par des modifications du caractère ; depuis des années, les épithètes de brouillon, d'esprit faux, de mauvais coucheur, avaient été données par l'entourage et si nous voulons traduire en termes psychologiques ces vigoureuses expressions populaires, nous dirons qu'il y a à la fois un vice de l'idéation et un vice de l'affectivité.

Le vice de l'idéation est représenté par cette paralogique, qui par une sorte de réfraction psychique leur fait considérer la réalité pour ainsi dire à travers un verre défor-

mant; le vice de l'affectivité est cette hyperesthésie morbide qui leur fait prendre pour de mauvais procédés tous les procédés quels qu'ils soient, parfois même les meilleurs. On peut dire d'eux, ce qu'un critique littéraire disait de J.-J. Rousseau : « Ce sont des écorchés vifs, exposés à toutes les intempéries. » Tout leur est un sujet de mécontentement, de même qu'ils sont un sujet de mécontentement pour tous. Fils, ils sont fâchés avec leurs parents; — parents, ils sont fâchés avec leurs enfants, —maîtres, ils changent de domestiques; — domestiques, ils changent de maîtres; — soldats, ils sont mal vus de leurs officiers; — et officiers, ils sont mal vus de leurs soldats. Et on peut les suivre dans la vie, à la trace des querelles allumées sur leur passage. D'où vient cette déviation de caractère communément désignée en Psychiatrie sous le nom de « Paranoïa » ? Sans doute, elle est due à des troubles cœnesthésiques; et à ce que les nerfs pneumo-gastriques et sympathiques qui président à l'innervation des viscères envoient aux centres nerveux supérieurs des sensations désagréables déterminant un indéfinissable malaise. Nos viscères ne fonctionnent bien que si nous ne les sentons pas fonctionner, nous dit le psychologue moderne confirmant une profonde intuition de Schopenhauer qui déclarait que la bonne santé de nos organes se traduisait par leur négation même; or, chez le malade persécuté, les fonctions physiologiques s'accompagnent souvent d'une douleur sourde dont il recherche la cause. Cette cause, il croit la trouver en dehors de lui-même, car il préfère maudire le monde entier plutôt que d'incriminer son organisme défaillant. C'est l'éternelle histoire, dont nous parlait un jour le Moraliste latin, des vieillards qui trouvent les escaliers d'aujourd'hui plus raides que ceux de leur jeunesse; de même aux yeux du persécuté, tous les menus incidents de la vie deviennent des accidents : il attribue ses malaises à des tentatives d'asphyxie, et ses maux d'estomac à des essais d'empoisonnement; s'il tousse, il incrimine aussitôt ses ennemis

qui ont organisé un savant système de courants d'air pour se défaire de lui, au moyen d'une broncho-pneumonie libératrice, et ne crachons pas près de lui, car il y verrait une insulte comme dans le sifflet du passant il aperçoit une moquerie.

Le présent ne lui suffisant pas toujours à nourrir son délire, il fouille le passé et dans sa folie récurrente, il se rappelle qu'un jour, sa mère l'appelait : « Pauvre enfant ! » il conclut aussitôt qu'elle devait prévoir tous ses malheurs. La lecture des journaux alimente encore son délire, car il s'imagine toujours qu'il s'agit de lui. Que de fous ont cru que sous les noms supposés d'Humbert, de Dreyfus, de Caillaux, c'était leur propre affaire qui se plaidait ! Quand la réalité dérange leur supposition, ils la modifient suivant leurs idées prévalentes. N'ont-ils pas mérité les jolis noms que Leuret leur donnait, « les arrangeurs » ; aussi, forts de leurs combinaisons imprévues, ils se glorifient d'apercevoir ce que le bon sens obtus de leurs concitoyens n'aperçoit pas. Eux, au moins, s'imaginent être au milieu de la foule des esprits grossiers des intelligences déliées et subtiles, capables suivant la comparaison leibnitzienne de retrouver « la graine des choses par delà la paille des mots » et leur orgueil s'accroît en même temps que leur délire. Les plus extra-lucides vont même dans leur symbolisme jusqu'à imaginer une sorte de clef des songes, ou de langage des fleurs. En voici quelques exemples recueillis dans la littérature psychiatrique.

Un persécuté auquel on avait donné, dans un repas, du riz et des pruneaux, s'imaginait qu'on voulait se moquer de lui et le battre ; — un autre voyait, dans l'hommage d'un bouquet de violettes, une menace de viol déguisée, (heureusement son symbolisme lui fit apercevoir dans un parapluie une protection opportune) ; — un troisième enfin suspectait une intention machiavélique dans une lettre d'ami qui lui envoyait ses amitiés, car la phrase se terminant par un point, il l'interprétait ainsi : « Je t'envoie mes amitiés, point. »

Ce ne fut pas cependant le plus subtil. J'en ai connu un qui appliquait sur tout écrit une savante grille cryptographique; ainsi pour envoyer pendre n'importe qui, il n'avait pas besoin de deux lignes requises : deux mots lui suffisaient; et dans cette phrase inoffensive, « tu penses, toi même », sa grille lui faisait paraître une invitation meurtrière : « Tues-toi. »

Quelques-uns de ces persécutés réalisent à merveille le conseil, que nous donnait un jour Dante, de découvrir dans tout écrit les trois sens superposés; je suis sûr même que certains aperçoivent un quatrième sens que n'avait pas prévu l'altissime poète. A toute personne et à toute chose, ils découvrent une signification malveillante; en voyage, ils entendent, dans le va-et-vient de la locomotive, le mot : Voleur! — Voleur ! », à l'hôtel, ils se demandent si les ressorts de leur lit ne sont pas une bobine de Rumkhorf; et sur leur tête, si le bruit des pas ne dissimule pas une conversation suspecte dans une sorte d'alphabet morse. Voici d'ailleurs le tableau d'un persécuté notoire, tracé par un auteur illustre : c'est la visite à Villemin, en décembre 1845, décrite par Victor Hugo. Il était pâle, défait, vêtu d'une large redingote noire, boutonnée en haut d'un seul bouton.

Si vous saviez dit-il à Victor Hugo quelles machinations il y a contre moi : j'ai des ennemis partout ici, tout autour de moi, chez moi. Je suis au 2e étage, mais ils ont tant de malice, qu'ils mettent la nuit de grandes échelles contre mon mur : quand je sortais, je ne trouvais que des hommes boutonnés jusqu'au menton, des gens habillés de rouge, des femmes vêtues moitié en noir, moitié en violet et partout des corbillards de petits enfants. Tenez, vous, vous êtes un homme noble entre tous...... eh bien, jugez de ma misère ; en mon âme et conscience, je ne suis pas sûr que vous ne soyez pas envoyé ici par mes ennemis pour m'espionner.

Lorsqu'il leur faut si peu de présomption pour affirmer une intention malveillante, ils sont bien prêts d'être victimes de ces hallucinations que Ball définissait des perceptions sans objet; et chez beaucoup de persécutés on trouve réalisé

l'appoint hallucinatoire. Celui-ci d'ailleurs varie avec les époques. Au moyen âge, les persécutés se croyaient emportés par les démons dans les antres, ou par les sorcières dans leur sabbat et la nuit venue, ils voyaient s'abattre sur leur couche toutes les hordes de Djinns « de ces impurs démons du soir », de ces incubes et succubes qui, par une série de manœuvres habiles et manuelles, provoquaient chez eux toute la gamme des involontaires et épuisantes voluptés.

Aujourd'hui, la science est la nouvelle idole et les fous ne lui refusent pas l'hommage de leur délire : l'un est préoccupé de chimie et il demande à tous les laboratoires d'analyser ses ingesta et même ses excréta ; un autre songe au spiritisme, et il se sent entouré d'une nuée d'esprits malveillants. Que de sujets prétendus extra-lucides, sont destinés un jour à devenir infralucides ! un autre pense à l'électricité, et il croit que des ennemis cachés le font manœuvrer au moyen de courants invisibles comme un vulgaire tramway électrique ; un autre enfin s'est occupé d'optique et il se croit menacé par toute une série de miroirs et de lentilles concaves et convexes, convergents et divergents, plus formidables et plus terribles que ceux par lesquels Archimède a essayé un jour dans la rade de Syracuse de brûler la flotte de Marcellus. Et si demain on invente par delà les rayons X des rayons N ou Z, nul doute que les échos lointains de ces découvertes n'aillent dans tous les asiles du monde agiter quelques-unes de ces pauvres cervelles folles. Ainsi nous voyons que les pensées des fous ne constituent pas un petit monde impénétrable, elles nous apparaissent comme le reflet déformé des préoccupations de leur époque, et pour savoir à quoi rêvent les fous, nous n'avons qu'à nous demander à quoi rêvent les sages : Mais le persécuté n'assiste pas passivement à l'attaque imaginaire, il cherche des moyens de défense. S'il se croit empoisonné, il fait sa cuisine lui-même ; — l'un d'eux, dans sa prudence extrême, ne consentait jamais à manger que des œufs à la coque ou des noix. Leur coquille n'a-t-elle pas en effet le

précieux privilège de rendre l'introduction des poisons assez malaisée? S'il se croit électrisé, il s'efforce de détourner de lui le redoutable fluide. L'ignorant se contente par des gesticulations d'écarter de son corps les fils imaginaires conducteurs d'une électricité imaginaire ; mais nous en avons vu de plus savants disposer des isolateurs de verre au pied de leur lit et se munir d'une ceinture de Pulvermacher ; bientôt tous ces moyens de défense leur paraissent illusoires et le persécuté se barricade dans sa chambre, dont il ferme à double tour les serrures de sûreté et dont il bouche soigneusement les fenêtres. D'autres, au contraire, cherchent le salut dans la fuite, et ce sont les « aliénés migrateurs de Foville ». Récemment, nous avons connu une malade qui sous l'influence de ces idées délirantes était venue de Rouen à Toulouse ; inutile de dire qu'elle avait emporté son délire, de même que Caïn avait emporté son remords.

Malheureusement, la retraite ou la fuite ne satisfont pas tous les caractères ; certains d'entre eux se rappellent ou devinent le grand principe stratégique qui veut que la meilleure défensive soit encore l'offensive et ils passent à l'attaque. Contre qui sera-telle dirigée? Parfois, c'est contre une bande que suivant le hasard des feuilletons ou des cinémas, ils qualifient de bande noire ou rouge ; l'un d'eux ne désignait-il pas les bandes de ces ennemis sous les noms pittoresques de « confitureux » et de « tue-peuple-à-tas) ». Parfois, c'est contre un corps constitué et, suivant leurs opinions, ils s'en prennent aux francs-maçons, ou aux Jésuites, aux Curés ou aux Juifs, mais cette phase de systématisation collective est brève ; l'esprit de l'homme est naturellement moniste, et ce qu'il recherche, c'est le chef de la bande.

En général, il assigne ce rôle de grand chef des persécutions à son ennemi naturel : à son propriétaire, — à son patron, — à sa belle-mère. Un malade de Magnan qui hésitait sur le choix de la victime inventa un système original. Pesant les responsabilités de chacun de ses ennemis, il fait une loterie dans laquelle il donne à chacun un nombre

de numéros en rapport avec son degré de culpabilité supposée ; il prépare ainsi 122 numéros : M. X... en a 18 ; Y... 10 ; un juge 6, etc..., et pour expliquer cette justice sommaire, A... se livre au travail le plus étrange. Il fait la biographie de chacune de ses victimes et détermine la condamnation dont il la frappe : « Encore un qui ira dans mon chapeau avec 10 numéros, il paiera son iniquité par une patte cassée au genou, ce sera sa récompense. »

Magistrats, avocats, notaires, députés, ministres comparaissent à son tribunal ; il n'y a que lui d'honnête, de juste ; il explique avec complaisance les avantages de ce qu'il appelle sa justice sommaire. « Vous ne trouvez pas, écrit-il, que cette loterie soit plus salutaire, plus juste et autrement plus expéditive que la justice si souvent boiteuse et injuste ? »

Le 17 novembre, il écrit :

J'ai tiré ma loterie aujourd'hui, c'est X... qui a gagné, j'en suis enchanté ; il est sorti, c'est la mouche venimeuse ; le frelon du choléra-morbus, la reine des essaims d'aigrefins ; j'ai sorti son numéro de mon chapeau ; c'est vraiment trop de chance après tant de grands malheurs immérités d'avoir la noble tâche de supprimer X... et d'en délivrer la France.

Au moment d'une élection présidentielle, A... se rend en effet à Versailles afin de tuer X...

Mais quelques-uns moins faciles à satisfaire vont chercher plus haut ; peu à peu ils gravissent les échelles des hiérarchies naturelles ou même surnaturelles et incriminent le ministre, le chef d'Etat, enfin le diable.

En face de leurs ennemis se trouvent des défenseurs et on en signale qui par une sorte de manichéisme, s'imaginent être transformés en champ clos où le Diable et Dieu se livrent un combat.

Maintenant que l'ennemi est trouvé, il faut l'abattre. « Je suis décidé à ne plus être une poule mouillée », écrivait un persécuté ; et il n'y a rien de plus terrible que le persécuté lorsqu'il décide de ne plus être une poule mouillée, car

alors rien n'empêchera la série des réactions anti-sociales de se dérouler inexorablement. Il commence par la lettre d'insultes, l'affiche injurieuse, par la plainte au commissaire de police et trouvant bientôt l'autorité du commissaire insuffisante, il s'adresse au Procureur de la République, puis au Gouvernement. Tout chef d'Etat a besoin de plusieurs secrétaires occupés seulement à dépouiller le courrier des plaintes quotidiennes adressées par les aliénés ; entre temps, ils multiplient les procès et refusent de payer les impôts ou les amendes. Voyant que justice n'est pas obtenue : ils décident de se faire justice eux-mêmes. L'heure des manifestations discrètes est finie, des appels au peuple couleur rouge sang sont placardés sur les murs de la ville, des prospectus distribués dans les rues et parfois lancés du haut des tribunes de la Chambre ; alors ils entrent dans la catégorie décrite par le professeur Régis, sous le nom de « Magnicides ». Ils tirent des coups de revolver d'abord aux cortèges officiels, (ce sont les faux magnicides de Régis, qui font un tir de démonstration), puis sur les cortèges officiels, et le malheur est qu'on peut tirer juste tout en pensant faux. On conçoit qu'il y a un grand intérêt à arrêter le persécuté avant cette période et à l'enfermer suivant les cas dans une prison, dans un asile, ou dans un asile-prison. Ne croyons pas d'ailleurs que tout soit dit lorsqu'il est enfermé dans la prison et surtout dans l'asile, car fréquenter des persécutés internés est parfois aussi dangereux que d'entrer dans la cage d'un tigre, et tout médecin aliéniste doit avoir un peu les qualités d'un dompteur ; d'ailleurs le nombre est grand de ceux qui sont tombés victimes de criminels attentats; heureusement, nous sommes dans un monde ou la colère se transforme plus souvent en paroles qu'en actes et les paroles volent, surtout les paroles de fous. Le docteur Falret, un des fondateurs de la Psychiatrie Française, nous raconte que, pendant une partie de sa carrière, il fut accueilli chaque matin au cour de sa visite médicale par le titre de « Falret, roi des Gâteux », poussé par une de ses

pensionnaires et je connais un chef de clinique psychiatrique qui reçoit chaque mois, encore plus régulièrement que son traitement, une lettre dans laquelle il est traité de « cresson — de Water-closet — etc. », qui lui est adressée par un de ses anciens clients ; ce fou a mis quelque temps avant d'arriver à la formule définitive ; maintenant la formule est trouvée, elle lui semble excellente, et il s'y tient.

En Allemagne, Büchner nous a décrit un asile où les persécutés avaient formé une Société des opprimés, et pendant des années, on a publié à Bicêtre un journal secret intitulé naturellement l'*Anti-aliéniste* dont voici l'article de tête :

« Qu'est-ce qu'un aliéniste ? Un individu aux yeux gros, à fleur de tête, la bouche en rostre, intermédiaire entre l'âne et la buse : c'est un aliéniste » ! Et à la fin d'un journal, on lisait la petite note suivante : « Statistique mensuelle de l'asile Bagne archi-arbitraire, nécropole de Bicêtre ! Sortie pour guérison, néant, sortie pour décès 55 » ; et cela se terminait par cette conclusion savoureuse : « A Bicêtre, les malades pour sortir ont besoin de passer par l'amphithéâtre. »

Nous avons brièvement esquissé le curriculum-vitæ des persécutés qui commence parfois par d'inoffensifs coups de parapluie et qui se termine trop souvent par le coup de revolver. Pour éviter une terminaison aussi fâcheuse, il est indispensable de l'arrêter au milieu de sa course et pour cela il faut pouvoir reconnaître les dangers présentés par un délire de persécution et savoir dépister l'existence même de ce délire.

Un persécuté est d'autant plus dangereux qu'il connaît mieux son ennemi, car toutes ses puissances sont concentrées sur un objectif unique et il est fortement tenté de le supprimer. S'il se croit au contraire persécuté par une nuée d'ennemis, le danger est bien moindre, parce que toute sa colère s'éparpillera et a des chances de se résoudre « en paroles ailées ». Un fou enfin est d'autant plus dan-

gereux qu'il est moins dément, cette affirmation paraît un paradoxe et au fond n'est qu'un truisme.

On n'a guère à redouter le paralytique général décrit par Magnan qui, avant de commettre un méfait, va dans sa naïveté demander conseil et appui auprès du commissaire, tandis que les persécutés qui ne délirent que sur un point précis sont souvent plus terribles que des bêtes féroces : le long martyrologe de leurs victimes le prouve. Il est beaucoup plus difficile de décider si un individu est affligé d'un véritable délire de persécution, ou simplement d'un mauvais caractère ; et il n'est pas trop de faire appel pour cela à la double sagacité naturelle et acquise du médecin et du magistrat, ce serait en effet trop commode de s'imaginer que tous les fous sont à l'asile et que tous les sages sont hors de l'asile. Nous n'irons pas jusqu'à dire avec un humoriste que la principale utilité des asiles d'aliénés est de persuader à ceux qui n'y sont pas enfermés qu'ils sont des sages ; mais nous sommes forcés d'avouer qu'en dehors de l'asile il n'y a pas que des sages ; et peut-être même que dans l'asile, il n'y a pas que des fous.

On peut bien élever dans la société de commodes divisions administratives, mais on ne pourra jamais dire avec certitude où commence ce qui est pathologique, et où finit ce qui est seulement extra-physiologique.

Il n'est pas toujours facile de distinguer un malade d'un non malade (les médecins militaires en savent quelque chose), mais il est encore plus difficile de distinguer à coup sûr un fou, d'un non fou ; et le problème devient presque insoluble lorsqu'il s'agit d'une folie dissimulée, partielle ou légère.

Le persécuté, qui a été enfermé pour avoir trop extériorisé son délire, s'aperçoit bien vite dans sa cellule que le silence est d'or, et il dissimule soigneusement toute manifestation compromettante. Mais un secret est toujours difficile à garder, même pour les hommes ; et le malade confie souvent ses colères au papier. Que de persécutés avons-

nous vus trahis par leur journal intime, comme Midas, un jour, le fut par ses roseaux !

Une autre difficulté de diagnostic réside dans la fréquence des folies partielles nommées par Esquirol des « Monomanies » et par Trélat, des « folies lucides » ; malgré la présomption populaire, il n'y a pas pour ainsi dire de fous qui soient atteints d'une folie globale, il y a toujours, au contraire, ce que le docteur V. Parant appelle un jour «de la raison dans la folie ». Enfin, pour les formes légères du délire de persécution, il est presque impossible de décider avec certitude si elles sont du domaine de la psychiatrie, ou si elles sont simplement en marge de la psychologie.

La folie et la sagesse, en effet, ne sont pas séparées par un mur, aussi infranchissable qu'un mur d'asile, mais suivant la comparaison renanienne, elles s'unissent l'une à l'autre par des nuances aussi insaisissables que celles du cou de la colombe et nous ne possédons pas malheureusement de critérium certain ; quelques-uns ne voient des fous nulle part, et nous avons connu un vieux magistrat qui affirmait que tout individu capable de lui rendre correctement la monnaie sur une pièce de quarante sous jouissait de l'intégrité de ses facultés mentales ; d'autres, au contraire, voient des fous partout et seraient tentés d'appeler aliénés quiconque ne pense pas comme l'aliéniste.

Pour nous sortir d'embarras, Lombroso et l'école italienne avaient complaisamment accumulés les stigmates physiques de dégénérescence ; voûte palatine ogivale, accroissement de l'angle auriculo-temporal ; apophyse lemurienne d'Albrecht, etc., etc .. mais malheureusement on s'aperçut parfois que le criminel avait sur son visage et sur son crâne moins de stigmates physiques de dégénérescence que le médecin ou le juge qui l'examinait. De même l'expérience a montré l'infidélité des tests purements intellectuels et a révélé chez certains aliénés une vigueur intellectuelle peu commune. N'en a-t-on pas vu obtenir des prix dans les Académies ?

Le seul moyen de diminuer les chances d'erreur est de procéder à une analyse psychologique minutieuse de l'idée prétendue délirante et de faire appel le cas échéant aux renseignements fournis par l'examen des organes et des humeurs, en particulier du sang et du liquide céphalo-rachidien. Sans doute parfois, le diagnostic s'impose ; quand un individu se plaint d'avoir une machine électrique dans le ventre, on n'a pas besoin d'être un médecin pour entendre retentir les grelots de la folie ; de même, n'importe qui porterait le diagnostic de folie dangereuse en présence de ce philosophe allemand qui déclarait vouloir remplir le centre de la terre de dynamite, afin de la faire exploser. Mais lorsqu'il s'agit de ce que Grasset nommait les demi-fous et les demi-responsables, comme la tâche est malaisée ! Que penser par exemple de Flaubert persécuté par les bourgeois, de Schopenhauer, par les professeurs de philosophie, de Rousseau, par la coterie holbachique et de Stendahl, par tout le monde? Les persécutions dont ils se plaignaient étaient-elles réelles ou imaginaires ? A une semblable question, nous ne répondrons ni oui, ni non ; mais nous rappellerons le titre d'un livre de Gœthe : *Dichtung und Wahrheit*, poésie et vérité, et si on s'étonne qu'à propos de folie nous profanions le beau mot de poésie, nous répondrons que le poète, ποιητής, est un créateur, et que l'aliéné est un poète, et parfois un très grand poète, puisque son imagination fait surgir du néant tout un monde pittoresque et coloré.

C'est sur cette pensée consolante que nous voudrions terminer. Le délire de persécution nous a valu sans doute bien des bagarres et des coups de revolver, des amoncellements de paperasses chez les avoués et des polycacographies chez les bouquinistes ; mais un jour ce petit grain de folie qu'Erasme souhaitait à tout homme sage inspirait les *Confessions* de Rousseau et l'*Enfer* de Dante ; elle a armé Juvénal du fouet de ses satires, et elle a fait vibrer dans le Victor Hugo des *Châtiments* la corde d'airain de sa lyre.

Il est possible que leur cerveau ait eu une fêlure ; mais cette fêlure a été bienfaisante, puisque par elle, un jour, la lumière a passé.

DOCTEUR E. GAY

Chef de clinique neuropsychiatrique
de la Faculté de Médecine.

LE CHATEAU DES DEUX AMANTS[1]

—

XV

Comment sortir de cette impasse ?... Maud, elle, est sortie de chez moi déclarant qu'elle y courait un grand danger. Tout son aplomb de *cow-boy* a disparu. Elle est allée s'installer, en camp-volant, chez elle, c'est-à-dire dans le palace démoli. « Ces hôtels de province sont si inconfortables », disait-elle en arrivant à l'Ermitage. Et elle a trouvé, je ne sais pourquoi, que ma chaumière, même doublée d'un cœur, ne lui paraissait pas sûre.

J'ai de la peine de cette fugue, car je ne pense pas avoir démérité ! Je n'ai péché ni en paroles, ni en actions. Je n'ai pas menti, je n'ai pas omis. J'ai fait tout ce qu'elle a voulu, mais il est évident que je n'ai pas tué le chauffeur. Je crois que la déception vient de là. Il ne faut jamais être le témoin d'un affront, parce que celui qui en fut la victime finit par confondre le témoin avec le coupable. Il est certain que cette scène de comédie éclatant au milieu du drame de la marche arrière tombait fort mal. Quelquefois il vaut mieux mourir que sourire de la situation. Nous étions tellement persuadés, tous, que nous allions atteindre au dernier spasme que cette nouvelle façon de le déclancher n'a pas eu tout le succès qu'elle aurait pu avoir en d'autres circonstances. Moi, je ne reproche pas du tout à ce Forster d'avoir avoué sa véritable nationalité sous l'empire d'une terreur professionnelle absolument motivée. Il est le seul, de nous trois, à avoir

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 592, 593 et 594.

compris ce qui allait arriver et je ne peux pourtant lui en vouloir à mort de ce qu'il fût énervé par des cris de femme qui sont bien la chose la plus abominable qu'un homme puisse entendre au bord de l'abîme! Je confesserai même que ce me fut un soulagement de lui sentir une communauté d'impression qui, pour s'exprimer dans une langue un peu verte, n'en avait pas moins toute la saveur d'une vérité première. Sans la grande habitude que j'ai de maîtriser mes nerfs, j'aurais tout simplement étranglé la jeune personne... pour l'empêcher de souffrir. Je l'ai bien fait, un jour, pour une superbe chienne de chasse qu'un mauvais tireur m'avait blessée grièvement et dont les hurlements me fendaient l'âme !

Le nouveau danger ? Je n'y crois pas. Le chauffeur a reçu, outre le paiement normal de ses gages, un nombre respectable de billets de banque pour son courageux exploit... sinon son silence et il a repris son impénétrable flegme américain. J'ai conseillé de le garder tout en le renvoyant à Paris pour y ramener sa voiture jusqu'à la maison qui l'a vendue, car on ne peut pas la réparer en province et j'imagine que l'incident est clos. Pourquoi le mari poserait-il des questions, plus tard ? Ce chauffeur est un honnête garçon ; pour le chic de son métier il tenait à l'allure anglo-saxonne que, d'ailleurs, Mme Clarddge avait demandée à l'agence. Redevenu très Français en face de la mort ou, plus exactement, la devinant derrière lui, il a eu un petit mouvement d'impatience. La belle affaire ! J'ai fini par ne plus consentir à discuter là-dessus, tellement Maud exagérait. Elle se disait victime d'un espionnage prémédité. Comment diable peut-elle concilier sa grande liberté d'allures avec cette *frousse* intense de son mari, si j'ose emprunter un vocable à la langue de Forster ? Il est avéré que Maud n'aime pas John Clarddge, ou a fini par le prendre en grippe à cause de son manque d'égards intimes. Alors pourquoi tient-elle tant à le duper sentimentalement ? Elle se répand

en discours incendiaires sur l'amour nouveau, la liberté des couples, le droit à disposer de son âme (puisqu'elle appelle ça ainsi) et elle prêche la croisade pour la réhabilitation du sentiment pur en face de la contrainte par corps.On s'y perd... au moins quand ça manque de champagne ! C'est une variété double de la flore féministe ! J'ai étudié souvent cette curieuse anomalie des femmes cultivées qui consiste à vouloir égaler le mâle et j'ai toujours conclu à leur impossibilité de le faire sans même m'occuper de la petite différence, quantité négligeable devant leur furieuse suprématie d'imagination, mais, où je ne peux plus garder mon sérieux, maintenant, c'est quand Maud déclare que les couples bien assortis pourront vivre un jour sans échanger autre chose que des vues sur la solidarité des peuples. Toutes les femmes ont des sens, et des sens beaucoup plus développés que les nôtres, même (j'allais dire *surtout*) celles qui n'en ont pas ! Je pense que la première féministe,en liberté amoureuse, eût la simple idée de prendre le dessus après avoir eu trop longtemps le dessous, histoire d'arriver au même résultat et si je dois des excuses aux femmes honnêtes pour ce raisonnement qui a un peu l'air d'une carte transparente, il est pourtant la juste appréciation d'un cas pathologique absolument ridicule. Et elles ont toutes accouché de leur petit monstre moral : les unes réformant le mariage par l'adultère, les autres s'occupant de détrôner l'homme dans les emplois administratifs et lestroisièmes, les moins dangereuses, multipliant dans les nursery les occasions de ne pas faire leurs enfants *par les moyens du bord*, en style de marine. La guerre en diminuant les possibilités mâles, a doublé, triplé, les possibilités femelles. C'est une armée de nouveaux ennemis qui se lève contre nous et qui empoisonnera l'amour dans ses fontaines scellées. Moi j'ai découvert l'hypocrisie du mot, mais elles finiront par décréter l'inutilité du geste, entre gens très intelligents. Alors je ne sais pas

très bien ce qui va nous rester... sinon le champagne !

Maud est une amoureuse froissée.

Moi je suis un amant qui sait son métier d'amant. On pourrait parfaitement s'entendre à demi-mot, cependant, pas devant monsieur le maire, pour que je lui surprenne un sourire de coin... parce que la mariée serait trop belle pour mon âge.

Zélie m'a dit, un soir, avec la plus sincère des naïvetés :

— Je comprends pourquoi les journaux disent que vous êtes un homme de science.

Or Maud m'a demandé, un matin :

— Pourquoi n'irions-nous pas vivre au *château des deux amants* ?

Cela revient au même. Ce que les femmes prisent le plus dans un homme de n'importe quel âge, c'est ce qu'il peut leur apprendre, seulement, il faut pouvoir les quitter, pardon, les laisser partir, dès qu'elles en savent aussi long que vous.

Zélie préfère l'odeur de la verveine à celle de la pipe ou du crabe.

Maud a la terreur des maternités qui déforment... tout cela, ce sont des appréciations passagères, point des vocations inaltérables.

J'ai connu, quelques instants, une fille qui entre deux cigarettes prenait le *miché* sérieux à témoin de l'injustice du sort qui l'avait conduite à jeter son premier fœtus dans les latrines. Elle m'attendrissait beaucoup plus que la suffragette de Londres déclarant qu'on devrait châtrer toute personne du sexe différent coupable de séduction.

Je n'aime pas que la sœur inférieure se montre agressive, parce que, si elle est la plus forte, elle n'a pas besoin de moi et *je ne paie plus*, ni en argent, ni en nature. Qu'elles s'arrangent !

Maud est une belle statue qui cherche son animateur et le veut soumis, de tout repos, d'un rang social qui la flatte dans ses instincts de sauvage tout récemment ac-

quise à la civilisation. Elle a une peur bleue du jeune homme, parce qu'elle pense que ce serait la même chose qu'avec son mari, et, qui sait si, ayant aimé son époux d'un premier amour de vierge, elle ne désire pas lui conserver une sorte de fidélité idéale, consistant à ne le tromper que légitimement. Maud y va peut-être franc jeu, car elle est bien moins rusée que ma petite Normande, parce que moins opprimée par le joug social. Cependant, elle ne consent pas à perdre la face devant son chauffeur. Elle m'a dit, et je lui ai répondu, tout autant de choses qu'il en faut pour compromettre une femme du meilleur monde dans cette fatale excursion *au château des deux amants* et voilà la pudeur qui remonte, cette vieille entremetteuse de l'amour, ce spécial aphrodisiaque inventé par la nature aux abois afin d'indiquer au cruel chasseur que l'heure de l'hallali a sonné.

Non, je ne peux ni ne dois retenir chez moi une femme qui s'en va parce qu'elle n'y dort plus tranquille. Au moins elle l'avoue. (Comme elle a tort ! Je n'en abuserai pas.) Mais alors qu'est-ce que ça peut bien lui faire que son mari le sache ou ne le sache pas, puisqu'elle a eu l'impunité avec sa permission ? Ce n'est pas une nuit de plus ou de moins qui diminuera *ses chances*, au mari, comme ils disent aux Etats ?...

Et moi qui n'aurais pas demandé mieux que de la voir partir, il y a huit jours, je me dépite, parce que... je n'ai pas tué le chauffeur !

Ah ! tuer le chauffeur à propos, tout est là !

Son installation de fortune au palace en démolition lui a coûté très cher, et à moi aussi, naturellement. On a entassé dans la seule chambre disponible, celle à laquelle on monte par un escalier branlant, en spirale, tout ce qui peut être utile, et surtout inutile, à l'existence d'une capricieuse en villégiature. Maud y a donc un lit de cuivre de trois mètres de large, dernier système de tendeur perfectionné, une commode de bois des îles, un chiffon-

nier Louis XV et une quantité innombrable de coussins multicolores jetés sur un tapis d'orient de tons trop neufs. Son cabinet de toilette est pris sur la galerie vitrée, la fameuse galerie d'où l'on verra la mer sous tous les aspects, mais dont on n'a encore vitré que ce coin-là. C'est du camping, du plein vent, moi, je ne pourrai pas y dormir une heure avec le mugissement des marées et des rafales. J'ai envoyé pour arranger certains angles un peu nus mon *bouddha* aux yeux d'émeraude, des soieries japonaises et pas mal de porcelaines pour y faire la dînette. Elie a engagé, en outre, deux domestiques de Dieppe, un couple de gens craintifs, de physionomie naturellement ahurie, lesquels gens de Dieppe témoignent d'une aversion maladive pour les rats, parce que les sous-sols du palace sont peuplés de ces animaux qu'on dérange à coups de marteau et qui en deviennent féroces. Angélique, ma cuisinière, a voulu présider aux ultimes rangements, car elle tient à garder l'estime d'une hôtesse dont les pourboires sont fabuleux.

— La pauvre dame, m'a-t-elle dit confidentiellement, elle a certainement son araignée et ce n'était pas prudent de la loger chez vous, mais c'est pas une raison pour la laisser sans surveillance.

La surveillance d'Angélique est du reste de tout repos étant donné celle qu'elle a l'habitude d'exercer sur sa fille ! Quant au père Filoy, il apporte des fleurs et les plante à même les parquets en tassant la mousse, puis il verse de l'eau :

— Ça n'a pas l'air de l'inquiéter beaucoup qu'on tue ses plafonds. Vous pensez si ça coule en-dessous, à cause de l'arrosage !

Et la vie des gens ne l'inquiète pas davantage, bon père Phi-Phi !

Par exemple, ma *cow-boy* daigne manger chez moi, à déjeuner, parce qu'elle aime la cuisine à la crème. Elle ne veut pas dîner et se fait conduire à Dieppe dans la

petite charrette que je lui ai prêtée, malheureusement, car son domestique est en train de me gâter la bouche de ma jument.

— Pourquoi déjeuner et pas dîner ?...

— Parce que je ne veux pas m'attarder, le soir, dans les chemins, j'ai peur.

— Même quand je vous sers de garde de corps ?

— Surtout.

Je commence à devenir nerveux. Plus moyen de travailler, plus moyen de m'absenter, aucune liberté ni d'un côté, ni de l'autre. Octobre s'avance, les feuilles tombent sous un petit vent mou qui les pourrit en les lutinant. Je ne livrerai pas ma copie à la *France légendaire,* mon second chapitre sur le prieuré. Je suis fort contrarié, mais... mais... la nuque de Maud, sous ces frisons dorés, la caresse de cette peau de blonde si étrangement réservée dans l'abandon qu'elle fait de toute sa personne, répétant:

— Finissez donc, vilain vieux garçon, Je n'aime pas qu'on m'embrasse comme un mari.

— Alors comme un amant ? Donnez-moi vos lèvres !

Elle réfléchit, secoue la tête et réplique :

— Il n'y a pas de communion d'âme entre nous.

J'ai proposé de retourner au château de là-bas et cette fois de grimper, à pied, ce calvaire de l'amour, pensant que la *communion* pourrait y avoir lieu ; elle ne veut plus entendre parler de cette promenade.

— Maud, si vous voulez entrer d'abord au *château des deux amants* (qui n'étaient que des fiancés) je vous épouserai ensuite.

Ce que je dis là n'est pas plus qu'une plaisanterie galante, car le mariage avec cette folle me ferait l'effet d'un cauchemar encore plus terrible que la marche en arrière, marche nuptiale d'un genre tout particulier m'ayant laissé le goût du baiser mortel, pourtant je commence à comprendre que pour avoir quelque chose de très beau, il faut y mettre le prix.

— Non! je veux pas deux maris à la fois, l'un pour le plaisir et l'autre pour l'honneur. Si on est des loyaux compagnons, il faut pas trahir avant. Je n'ai pas confiance. Vous pensez tout le temps à me prendre l'orgueil. Je veux rester libre de ne rien donner sans vous avoir vaincu. Une alliance, en guerre, c'est pas des caresses !

— On s'en est aperçu, en effet, chère madame, à la conférence de la société des nations !... Comme un Français bien averti en vaut deux, si j'ose prétendre à l'union sacrée, c'est que je veux qu'on me permette de faire mes preuves. Je vous ai entendu dire qu'on devrait s'éprouver avant...

— Vous êtes mal convenable ! Un chevalier porte les couleurs qu'on lui impose et il fait les tours de force qu'on lui demande. On m'a trompé une fois, oui,je veux éprouver le second amour pour qu'il dure davantage. Marcel Hernault, vous m'aimez pas du tout. C'est moi qui vous aime... convenablement.

Et elle me parle de la victoire de Samothrace qui a des ailes et pas de bouche pour embrasser les héros. Son amour est ainsi. (Sans tête ?)

J'ai failli lui répondre par une grossièreté qui, certainement, n'aurait pas arrangé les choses. Ah ! la folie de cés femmes au sujet de leur amour éthéré ? C'est comme la couleur du caméléon, ça change à chaque mouvement de violence : colère ou orgueil ! Mais le plaisir, la volupté, c'est impérieusement de la même couleur que notre chair et on ne se trompe jamais quand on cherche à assortir l'autre chair à la sienne. Mon Dieu, que tous ces discours sont inutiles ! Quand elle aura un peu plus d'années, comme elle comprendra qu'il est toujours irréparable de perdre un seul instant de joie charnelle et de passer, sans le voir, à côté de son maître. Et qu'importe le serpent pourvu qu'on ait le frisson de la faute.

En désespoir de cause, je lui propose d'aller nous promener moins loin.

— Voulez-vous que nous allions visiter le cimetière de Varangeville, ma chérie ? Entre le palace américain que vous habitez, qui est la carte forcée, le neuf de cœur et le trop chimérique château *des deux amants* où vous ne voulez plus aller, il y a peut-être place pour un soupir sur la fragilité des choses humaines! *Magrise* nous y conduira et à ciel ouvert, sans chauffeur intempestif.

Elle accepte, avec une moue :

— C'est pour choisir notre tombeau ?

— Il est certain que si vous permettez qu'on nous couche ensemble dans le même cercueil, chère Maud, tout le plaisir sera pour moi. J'ai déjà connu ce genre de récréation avec une dame célèbre qui n'avait pas l'habitude de donner pourtant sa part... *aux vers*, malgré son tempérament de grande tragédienne.

Maud me met la main, sa main ambrée, sur les lèvres.

— Tais-toi, mauvais vieux garçon ! Français léger ! Gâcheur de gloire !...

Elle a bien dit ça. (Elle y croit, elle, à la gloire !) et je suis humilié par son esprit de solidarité entre les peuples, lequel, cette fois, n'est pas en défaut.

Tout de même, Maud m'a tutoyé... sensation délicieuse...

Et Maud a un peu peur de moi : la crainte est le commencement de la divine sagesse!

Nous partons pour le cimetière de Varangeville où nous allons, je l'espère, porter chacun en terre nos démons particuliers.

XVI

La petite église trapue a l'air, au milieu de ses tombes, d'une grosse couveuse grise qui garde ses œufs et ses œufs, ce sont les crânes blancs des morts !

Ils seront éclos au jugement dernier, leur âme reviendra leur restituer les mouvements de l'allégresse, ils chanteront le joyeux chant de la résurrection. En attendant,

elle est silencieuse, recueillie, loin de toute humanité. Elle écoute le bruit des vagues qui la bercent en lui disant de prendre patience : tout arrive quand on a la foi. Autour de ce refuge des pauvres défunts, c'est grand et petit, le large, le cerclant de sa fluidité, se pose dessus comme ces cylindres de verre protégeant les bouquets de noces ou les pendules, en province. Rien que la mort et l'infini... si, encore une rose d'automne, très jolie, la dernière d'une branche qui festonne le deuil d'une grille noire. Je tente de la cueillir pour l'offrir à ma compagne qui refuse d'un geste très digne.

— Il ne faut pas voler un mort.

Etrange héroïne de roman qui aurait trouvé naturel de me faire tuer un brave chauffeur coupable de m'avoir vu l'embrasser !

Nous sortons de ce cimetière pour nous asseoir dans la falaise, en dessous, verte comme un fauteuil de velours et elle parle gravement, religieusement :

— Marcel Hernault, je ne vous quitterai que pour le grand voyage ! (Couché sur sa robe, le front appuyé à sa hanche que je devine jolie et ferme, j'ai l'envie de me boucher les oreilles. Si elle recommence... elle va rompre le charme de cette heure adorable. Mon Dieu ! Pourquoi une femme cultivée ne peut-elle comprendre que si un beau corps veut communiquer avec l'infini, ce n'est qu'en faisant partie du silence et que, pour que, nous lui donnions la préférence, il faut que nous le sachions la statue de la beauté.) Marcel, méchant vieux garçon, je n'ai plus le courage de chercher votre cœur, parce que vous n'en avez pas. (Elle hésite.) Vous, vous êtes un *libertaire*. (Un libertin ?) Vous ne prenez pas soin de ma réputation et vous finirez par me rendre abandonnée de moi-même. (Ça c'est gentil !) Laissez-moi les mains. Je n'ai que trop aimé vos tromperies de vieux mauvais sujet *volatil*. (Volage ?) Oui, vous êtes ou trop vieux ou trop jeune encore pour mon cœur de fille colère. Vous me dites des choses

tendres que j'aimerais manger, (Goûter ?) si vos yeux ne les faisaient pas détestables et si vilaines. A qui se plaindre, je suis triste !... et sûre que vous me tromperiez si j'étais votre amie... absolument. Oui, vous me tromperiez, comme un jeune homme.

— Amie imparfaitement délicieuse, vous exagérez ! Si je vous trompais, je ne vous le dirais pas.

— Alors, vous me trompez chaque fois que vous gardez le silence, Marcel Hernault ?

La riposte est naïvement émouvante. Je baise ses doigts avec ferveur.

— Maud, soyons amis jusqu'à la douceur de ne pas nous blesser, au moins ! Pourquoi employez-vous le système des conditions, ce marchandage moral tellement immoral : ça et pas ça, tout ou rien. Ah ! ce tourment que vous vous donnez pour vous refuser à vous-même le droit à la liberté entière, vous qui prêchez si bien la croisade contre les esclaves du devoir conjugal. Je finirai par croire qu'il est nécessaire de vous violer. Or, je n'aime pas du tout ce genre d'exercice qui ne convient pas à mon esprit, très rassis. Voyons, soyez franche, madame, avouez que je ne vous déplais pas ?

Elle a son jersey bleu de ciel et se perd avec lui dans le ton azuré de la mer qui lui sert de cadre. Je m'aperçois, justement, à cause du reflet céleste, qu'elle est plus pâle que d'habitude, quoique sans poudre illusion. Cette femme ne dort plus de son bon sommeil d'enfant sage.

— Maud, reposez-vous bien, là-bas, dans votre grande baraque à demi écroulée ? Il y a le bruit des vagues ou celui des rats ! Vos domestiques, au rez-de-chaussée, où ils couchent, racontent que c'est un sabbat infernal. Cela m'inquiète de vous savoir si seule. Voulez-vous que nous retournions à Paris tous les deux ? J'y ai un très confortable petit logis où nous serions tellement loin de la vie héroïque. Ah ! Maud, la fantaisie d'un geste li-

bre et que je veux élégant ne vaut-il pas toutes vos théories sur l'union des âmes.

— Vous ne me méritez pas, Marcel Hernault. Mon destin, c'est de faire faire de grandes choses aux hommes. Ils me l'ont tous dit, ceux qui m'ont vraiment aimée.

— Vous voulez entendre par là de grandes folies ?

— Il n'y a de grandes choses qu'au-dessus de l'humanité ordinaire. Il faut être courageux, au-dessus du monde, pour le dominer. Vous donneriez quoi pour m'avoir, vous ?

— Mais... moi-même, madame !

Ma réponse est partie avec l'insolence qui remplace, chez moi, la jeunesse, cette fatuité naturelle de celui qui sait et qui peut, laquelle fatuité je n'ai jamais su dissimuler quand on m'agace.

Après tout, je la vaux bien, car je suis plus intelligent qu'elle et, qu'en outre, je n'ai plus de temps à perdre.

Le cimetière auquel nous adossons notre idylle est là pour nous apprendre que seul demeure de nous le qualificatif de : *propriétaires.*

« Ci-gît un tel, *propriétaire !...* »

et si je ne suis pas le propriétaire de Maud, que je passe, au moins, dans la propriété d'autrui pour y mettre en valeur ses richesses cachées.

Elle me regarde, effrayée.

— On m'a raconté (encore une histoire de magazine) qu'un chevalier de votre pays, peut-être à l'époque du prieuré *des deux amants*, avait demandé la permission de causer avec la fille d'un prince le temps de conserver, dans le creux de sa main, un charbon allumé. On lui permit cette chose et comme la conversation semblait trop durer au père, il lui dit qu'il trichait et que c'était bien honteux pour un chevalier ! Alors celui-ci montra sa main brûlée jusqu'à l'os...

Je contemple, en souriant, la charmante victime de tous les magasines et de toutes les plus mauvaises littératures du monde.

— Votre chevalier ardait vraiment d'une ardeur extraordinaire, je l'avoue. Il avait tout simplement le cœur sur la main. C'était le bon temps pour les grandes dames? Aujourd'hui, ce n'est plus avec ça qu'on peut séduire les femmes... la braise suffit.

Forster n'aurait pas dit mieux. Je suis exaspéré, j'ai envie de la flanquer à l'eau pour la repêcher ensuite, car je sais nager. Ah ! qui donc lui ôtera le goût de jouer avec le feu ? C'est irritant à la fin. Et si nous n'étions pas les hôtes de ce petit cimetière marin, en ce joli décor mélancolique... Mais j'aurais peur de scandaliser les honnêtes propriétaires dormant là dans la confiance ingénue en la valeur de leur concession perpétuelle. Comme si ça existait, les concessions perpétuelles ?

Là-bas, le phare d'Hai s'allume et met un diamant au doigt de la terre, tendu sur le large.

Nous nous levons,parce que le soir tombe. Elle marche, à mon bras qui la soutient aux passages glissants, avec une lassitude la rendant touchante malgré son langage artificiel. Ah ! la pauvre chère folle passant à côté du bonheur très modeste de la femme : l'amant ou l'enfant qui vaut tout de même bien les grandes missions diplomatiques chargées de réunir à la fois l'amour passionné d'un homme et la soumission cultuelle de tous les autres ! Il y a peut-être bien eu des Jeanne d'Arc et des sainte Thérèse, mais si les hommes étaient tous aussi francs que moi, le cynique, ils avoueraient qu'ils ne les ont jamais autant aimées que les Cléopâtre ou les Ninon! Je crois même que l'homme préfère encore se sentir un rival préféré à l'indifférence absolue de tout amour charnel... car où il n'y a rien, le diable perd ses droits.

Ce pourquoi nous sommes venus, selon ce que je me l'étais figuré, enterrer nos démons particuliers dans le cimetière de Varangeville !

Magrise file et la clochette de son collier répand un petit bruit alerte de délivrance : *Magrise* retourne à l'écurie...

Moi je retourne à mon péché. J'ai une indigestion d'azur.

Comme je dépose respectueusement Mme Clarddge sur la première marche de l'escalier branlant de son palace, temple ouvert à tous les vents du large et de l'esprit, elle se tourne vers moi, joint les mains en un geste de fervente supplication :

— Marcel Hernault, désirez-vous quelque chose *d'autre* que je puisse donner ?

— J'ai tout ce que je désire, Maud, par le plaisir des yeux, le seul que vous permettiez.

J'ai répondu cela un peu froidement, peut-être, sans penser que je ne pensais plus à elle.

— Je vous demande, moi, de ne jamais vous endormir avant d'avoir regardé du côté de la mer, vous savez, la mer captive chez vous, et plus haut encore, sur le phare du temple des mouettes qu'on aperçoit de votre chambre à coucher.

— Ah ! oui ! Les deux amoureux regardant en même temps la même étoile ? C'est ça que vous voulez dire ?

Elle bat des mains avec une enfantine satisfaction.

— Oui ! oui ! Oh ! que vous êtes un Français légendaire quand vous voulez. Jurez de regarder le soir, je m'endormirai plus tranquille.

Je ris en dépit de je ne sais quel frisson mélancolique. En vérité, je regrette de ne plus avoir vingt-cinq ans. Je finirais par m'amuser aussi de ces puérilités sentimentales.

—Je pense à vous soir, et matin, ma chère belle amie, ou plutôt du matin au soir, car la nuit appartient au mystère. Je ne réponds pas de mes rêves, moi, je les crois moins chastes que les vôtres.

Elle ne détourne pas son regard d'eau pure, mais elle mord ses lèvres où afflue le sang. Elle est très belle dans son orgueil qui ne veut pas plier : le chevalier à l'épreuve du feu fait école ! La peste soit pour les charlatans qui ont fabriqué nos légendes !...

Nos relations vont se refroidissant. Voici bien trois jours que je ne reçois ni Maud Clarddge, ni missive d'elle, de sa grande anglaise dont un mot barbouille toute une page... et je n'ai pas vu le seigneur Vadrecar, maître des huit heures, dont le plan n'est jamais terminé. Aussi ai-je pu finir mon second article sur le *Château des deux amants* et vérifier le fameux texte où il est dit que le chevalier borgne avait les mœurs les plus regrettables...

L'air est lourd, ce soir d'automne, une moiteur étrange se dégage des tentures havanes de ma chambre comme si je me trouvais tout à coup transporté au milieu d'une mystérieuse forêt peuplée de fauves. J'ai ouvert les deux fenêtres, celle qui donne sur l'allée de la mer et celle qui regarde vers les falaises de la plage de Puys où se dressent, par-dessus les frondaisons de *la bouchure* et les villas en étage, les singulières branches d'arbre mort des échafaudages du palace.

Ai-je besoin d'avouer, à ma honte, que je n'ai pas pensé à contempler le phare du temple... de Minerve, cet odieux lanterneau de zinc vert de grisé qu'on a eu le tort, selon moi, de ne pas flanquer immédiatement à bas, tant il déshonore l'horizon ! Mes deux fenêtres s'encadrent des feuilles rousses des plantes grimpant autour de ma maison et cela continue, par un ton en harmonie plus claire et plus vivant, les tentures de ma chambre. Je suis à la fois chez moi, isolé du reste du monde et dans la nature, la réelle nature. L'odeur des feuilles qui meurent, des fleurs qui se fanent et de la campagne attristée rendant leurs dernières tiédeurs comme on rendrait une âme, exaspèrent toutes les sensualités. C'est une caresse troublante, plus près de la peau qu'aucune autre, parce qu'on la devine s'attachant à vous dans un très long adieu.

Je ne suis pas seul, pourtant.

Etendu sur mes draps de soie, comme sur l'étoffe d'un écrin, luit, dans la nuit, un corps fin et fuselé, une petite créature qui a la gracilité de l'enfance et les délicates

rondeurs de la poupée femme. C'est une figurine de biscuit, une statuette dont les prunelles vivantes brillent en jetant des lueurs phosphorescentes. De la pointe des pieds à la racine des cheveux noirs qui rejoignent la nuit, on n'aperçoit qu'une sorte de rayon blanc, ondulant avec le frisson léger de la respiration. C'est la vie du dehors, la vie toute nue de la terre qui s'est incarnée là en y ressuscitant le printemps de jadis. Voici la blancheur des pâquerettes se répandant en gouttes de lait sur le gazon, voici la mousse frisée des églantiers qui cache le bouton de la rose tout près d'éclore et le bras étendu fait balancer jusqu'au tapis les cinq pétales menus de ses cinq doigts ouverts. En vérité, ce cadre de l'automne sombre de ma chambre prolongé par celui de l'automne encore fleuri du jardin fait ressortir merveilleusement l'exquise jeunesse du tableau.

Ah ! petite fille, petite servante d'amour, encore combien de temps serez-vous le bouquet des champs que respire le citadin blasé sans savoir ce que la nature le lui fera payer un soir, un beau soir mystérieux comme celui-ci ou vous vous refuserez à son désir, à ce service divin et en le privant de vos jolies grâces, vous le rejetterez dans la nuit, à la plus profonde nuit, la plus glacée de l'hiver, celle où l'on doit fermer les fenêtres parce qu'on a peur d'un rhume de cerveau ! Et malgré votre douceur, votre rire enfermé discrètement dans votre gorge comme celui des colombes qui étranglent d'amour, la forêt que j'habite est peuplée de fauves. Je vois y briller l'œil oblique de la panthère qui veut mordre, la griffe solide et coupante de la chatte sauvage qui cherche à déchirer de la soie... ou de la chair.

— A quoi penses-tu ? ai-je l'imprudence de lui demander.

Zélie sait très bien que j'ai horreur des phrases. Que les mots les plus doux me font l'effet de coups de canif et que je la veux muette pour que rien ne dérange la ligne de son sourire.

— A rien, répond Zélie très bas, un peu honteuse d'en avoir dit si long.

Ce soir, j'ignore pourquoi, j'ai sur la poitrine une pierre m'étouffant avec laquelle on m'aurait jeté dans l'océan du silence. Et là-bas, tout là-bas, la mer est en rumeur, une rumeur sourde, pleine de menaces, pareilles à celles d'un peuple mal dompté cherchant à fomenter de nouvelles émeutes. Je suis désorienté sinon désenchanté. J'ai vraiment fini d'être heureux comme un dieu... Je commence à devenir bête comme un homme !

Est-ce que, par hasard, Mme Maud Clarddge m'aurait intoxiqué de sa sentimentalité, ou, tendons-nous tous, désespérément, vers un absolu de plaisirs qui les mêlerait, ceux du corps et ceux de l'esprit !

— Tu mens !

Le mot tombe sur elle en cinglement de fouet et je vois le corps charmant qui frissonne, se révolte contre cette incompréhensible brutalité.

— Vous ne voudriez pas que je vous dise à qui, tout de même.

— Mais si, à la spéciale condition que tu ne me parles pas de l'Américaine.

Il faut croire que nous y pensons tous les deux.

Zélie fait un geste las et replie son bras derrière sa tête.

— Alors... vous aussi ?

— Encore ! dis-je mécontent en coupant un cigare d'un mouvement sec avec l'odieux plaisir de celui qui décapite.

— Je ne peux pas m'empêcher. Elle ne vient plus. C'est donc que vous allez la voir ailleurs.

— Moi, je ne quitte pas mon bureau.

— Vous lui écrivez peut-être... et je sais ce qu'on dit dans les lettres. J'en ai lu.

— Zélie, tu finiras par te faire gronder.

— Vous n'attendez que l'occasion, hein ?

— Ce n'est pas ce qui manque.

— Ah ! oui, la théière, et puis le sucrier, et puis la tasse !

(Elle rit en dedans.) Comme s'il n'y avait pas trop de toutes ces affaires-là, ici. Est-ce qu'on les regrette quand on ne s'en sert pas ?... ces sales chinoiseries inutiles.

— Il est certain que tu es une chinoiserie fort inutile et que si on te cassait...

Elle se soulève un peu sur ses reins et met ses deux bras sous sa tête. Ce haussement d'épaules qui prend aux petits talons pour en arriver aux aisselles, à la naissance des bras arrondis en guirlande, a la grâce perverse de la fatigue heureuse ou du dédain le plus absolu.

— C'est vous qui pleureriez, sûrement. Pas moi.

— On est toujours désolé quand on a fait une irréparable bêtise. Toi, ça t'amuse.

— Ah ! non, j'en ai assez ! Je veux dormir. Allez donc travailler dans votre bureau. Laissez-moi tranquille. Est-ce que vous l'époussetez, votre bureau ? Non... Eh bien ! (elle ajoute, rageuse :) quand on ne sait pas faire une chose, faut pas se plaindre de celui qui sait la faire.

Elle regarde droit devant elle, se baigne dans le ciel qui entre tout entier, criblé d'étoiles, par la fenêtre. Ce qu'elle s'en fiche, de mes idées, sur la possession des rares porcelaines de la Chine ou du Japon. Il y a de l'autre côté de la terre des petits bonshommes très patients qui ont manié, trituré, colorié, émaillé ces bibelots précieux et qui sont déjà morts de leur application à leur tâche pour que les doigts méchants de la petite fille réduisent leurs œuvres en poussière ! Mais les doigts de Mlle Zélie sont, eux, de vivants bibelots qu'elle apprend à soigner depuis qu'elle connaît l'Américaine...

Tout à coup, les yeux de la jeune fille s'éclairent d'un singulier rayon, elle se soulève sur ses deux bras arcboutés en arrière, ses deux seins minuscules tendent leur bout de corail comme si deux nez de très petites bêtes passaient par deux trous de sa chair, en flairant le sang dont ils sont déjà barbouillés. Une curiosité intense, mêlée d'épouvante, la tient encore clouée sur le lit, mais

ce qu'elle voit lui coupe momentanément le souffle.

—Monsieur Marcel ! fait-elle enfin, éperdue d'une terreur qui me semble à moi complètement inexplicable puisque je tourne le dos à la fenêtre, monsieur Marcel, regardez, regardez, là-bas... en haut...

Elle désigne le ciel et son geste est si impérieux qu'il me force à me retourner en me bouleversant d'une terreur presque égale à la sienne.

Est-ce donc qu'il me faut, vraiment, regarder, la nuit, du côté de ce palace, que je m'absorbe en l'amoureuse contemplation devant ce phare comme l'un des deux fiancés pensant à la même étoile ?

Alors, je comprends ce qui effare la fillette au bras tendu.

Je pousse un cri qui me déchire la poitrine. Mon cœur éclate dans le plus tumultueux des battements.

Le ciel est rouge.

C'est un incendie.

C'est le palace qui brûle !

XVII

D'un bond Zélie s'est jetée sur ses vêtements. Moi, je cours à la porte sans même prendre le temps de mettre un veston ou un chapeau.

— Vite, Zélie, le cheval et la voiture. Ne réveille personne. Tu sais atteler. Ne perdons pas une minute. Viens m'aider.

Docile, cette petite fille, exquise servante d'amour, se revêt de sa livrée de servante ordinaire et, s'enveloppant de ses habits sombres, fait disparaître la luminosité de son joli corps de porcelaine, retrouve, avec eux, le ton respectueux de la domestique bien stylée, attentive :

— Tout de suite, Monsieur, on y va ! Mais vous n'allez pas sortir ainsi, en pantoufles, en bras de chemise, sans veston, comme si vous descendiez à votre bureau. Qu'est-ce qu'on dirait dans le pays ? Monsieur ? Attendez-moi...

C'est peut-être pas le feu. Une illumination, des fois, qu'elle aura inventée, pour éclairer sa maison puisque l'électricité ne fonctionne pas encore...

Mais je n'écoute pas. Je suis soulevé d'horreur, d'une horreur presque superstitieuse. Je ne comprends pas, je ne veux pas comprendre autre chose, sinon que le palace brûle.

Nous attelons et nous partons. Nous filons dans le chemin creux où il fait si noir,— j'ai oublié d'allumer les lanternes de la voiture,— que nous aurions la sensation de rouler en barque sur la pleine mer sans le tintement des sabots du cheval.

Au loin on entend de grandes rumeurs, peut-être les vagues qui enflent leurs flots tumultueux, peut-être un peuple fomentant l'émeute, la révolte contre la cruauté des éléments.

Enfin, voici l'esplanade. Nous montons la rampe au galop. Zélie s'accroche à mes genoux, dans le fond de la voiture, hurlant à la mort, comme mes chiens, que j'ai laissés chez moi usant leurs ongles contre la porte de leur chenil... car, oui, c'est bien le feu, un spectacle effrayant et superbe ! Les charpentes du palace brûlent tout entières du côté nord, cela doit avoir commencé dans les soubassements des anciennes cuisines et gagné cette forêt de mâts qui hérisse la maudite construction. Pourvu que cela ne gagne pas le côté sud, celui de la mer où elle a sa chambre !... Les ouvriers auront laissé une de leurs forges mal éteinte, un brandon quelconque en sera tombé sur leurs démolitions, des tas d'anciennes boiseries prêtes à flamber comme des paquets d'amadou.

Oui, moi je suis coupable de l'avoir laissée aller là-dedans, seule. Elle m'avait fait jurer de regarder, tous les soirs, le lanterneau du phare et moi, parjure et lâche, j'ai oublié... pendant que prenait le feu, le feu qui purifie tout, dans ce palais de la belle au bois dormant. Ah ! pauvre belle au bois dormant que j'aime en secret, sans

doute, sans vouloir me l'avouer, parce que je me sens indigne d'elle.

— Zélie, tu vas garder ici le cheval. Quoi qu'il arrive, tu resteras pour tenir *Mayrise*, pour qu'elle ne recule pas devant le feu. Nous en aurons besoin... Foi de Marcel Hernault, si je ne reviens pas avec Maud Clarddge, c'est que je serai mort.

La petite suffoque de larmes.

— Laissez-moi aller avec vous, monsieur Marcel. Je vous aiderai encore ! Le cheval restera, bien attaché ! Oh ! Monsieur Marcel, c'est donc vraiment que vous ne me connaissez plus, que vous me repoussez!

Je n'entends pas. Je n'écoute pas. Déjà des ombres sortent de partout, dégringolant des sentiers. On perçoit les cris des ouvriers qui couchent dans le pays ou dans les anciennes écuries du casino, le long des terrasses.

Désordre, confusion et bruits inutiles, car lorsque les pompiers arriveront de Dieppe... il n'y a pas d'eau en pression ici... rien que la grande mer, cette splendeur qu'on ne peut employer, toile de fond de toutes les catastrophes.

J'ai franchi les différents barrages qui défendent cette redoutable forteresse : amas de moellons, de briques, de tôles rouillées, de grilles tordues, de sable ou de chaux. Je ne suis qu'en pantoufles et je me déchire les pieds à tous ces obstacles. Ma chemise de soie est en lambeaux et l'air salé me mord à la poitrine en décuplant mes forces. Est-ce que je ne deviens pas, de nouveau, le marin du navire en perdition, du bateau qui brûle et va sauter ? J'ai eu froid, trop froid au cœur. Voici le moment de flamber moi-même. Je saurai peut-être encore redevenir le Français de jadis qui croyait à la folie de l'amour. Au bas de l'escalier, de la première marche de cette spire branlante qui tourne dans de la fumée, j'entends des cris humains ou inhumains. Ce sont des domestiques.

— Monsieur ! Monsieur ! Ne montez pas ! Ça fume sous vos pieds et il n'y a que cet escalier-là... .

Pourquoi donc ces imbéciles ont-ils attendu que ça fume ?... Qu'est-ce qu'ils font à me regarder monter ?

Je suis sur le palier de la galerie, devant la porte de son cabinet de toilette tout en glaces où elle a fait tendre des stores parce que, disait-elle, tout le pays aurait pu la voir faire ses ablutions, le matin. La porte, ô stupeur, n'est pas fermée à clé ! Moi qui m'attendais au devoir d'enfoncer la porte, j'entre comme chez moi. Le ronflement des flammes vient de l'échafaudage, en dessous, il gagne sans doute l'escalier, mais rien ne fume encore dans l'appartement. Tout y est en ordre et fort calme. Si elle était partie à temps... ou déjà morte asphyxiée ? C'est inouï ! Elle dort donc si bien qu'elle ne saisit même pas le bruit de mes poings sur le vitrage de la seconde porte, celle qui donne directement sur sa chambre, son unique chambre nid d'aigle, farouchement élevée au-dessus du triste monde ordinaire. La seconde entrée s'ouvre aussi. Aucun tour de clé.

— Maud ?

Je demeure pétrifié. Maud est étendue dans son grand lit de milieu, le lit de cuivre qui commence à refléter les rayons rouges de l'apothéose. A la clarté brutale de l'incendie, je la vois somptueusement parée de sa robe d'or, la gorge nue et ses cheveux sur les épaules lui faisant un voile d'or assorti, couchée comme *l'autre*, tout à l'heure, dans le mien, les bras arrondis sous sa tête. C'est tellement insensé qu'une colère subite m'envahit. Est-ce que cette femme se moque de moi, comme *l'autre* ?

— Maud ! Le feu ! Vous êtes entourée de flammes. Debout ! Toutes les charpentes vont y passer. L'escalier est déjà entamé. Mais, sacredieu, m'entendez-vous où êtes-vous morte ?

Elle éclate de rire, d'un rire clair, aussi clair, ma foi, que l'incendie qui dévore sa maison.

— Je sais, je vois, j'entends. Vous êtes un amour d'être venu, parce que je vous attendais...

— Vous m'at... ten... diez ?

Elle se dresse, tranquille et ses yeux durs, fixés, plantés dans les miens, ses grands yeux d'enfant cruelle, elle me répond :

— Mais oui, cher vieux garçon, c'est moi qui ai mis le feu. Je vous avais dit de regarder de mon côté à cause de ça. Vous savez ! Je suis contente. Si vous n'étiez pas venu, c'est que vous m'auriez pas aimée, alors je serais partie volontiers, car ce n'était pas la peine de vivre sans amour de vous. (Elle prend un temps, comme à la *Comédie Française* et déclare très digne :) Marcel Hernault, vous me plaisez, je consens à être votre femme cette nuit, ensuite vous serez aussi mon mari le jour, pour l'honneur, n'est-ce pas ? C'est ma chance ! Je veux la courir dans le danger.

Ah ! je vais la battre !... Tout tourne autour de moi. Il me semble que je suis repris par la spire de l'escalier qui me roule vertigineusement dans la fumée. Non seulement cette femme est folle, mais encore elle va me rendre ridicule, ou criminel ! Ah ! non, non, pas ainsi ! Moi, j'aime à savoir au juste ce que je fais, en amour. Merci bien de la brûlante occasion... il fait tellement chaud que... ça refroidirait n'importe qui. J'ai pu l'avoir tout à mon aise dans mon silencieux et obscur ermitage et vraiment ce n'est pas au milieu d'une illumination pareille que je tiens à savourer un pareil fruit exotique. Ce n'est pas l'incendie qui me paraît la sauvage aventure, maintenant, c'est elle-même, ce corps de blonde en or et en marbre, rehaussée de cheveux d'or qui sentent le roussi des sorcières.

Et puis, quoi, je suis fatigué...

— Maud, dis-je les dents serrées atrocement, comme si je les entrais dans sa chair, j'ai horreur des complications sentimentales ! Qu'il s'agisse d'un baiser ou d'une phrase

mal construite, j'aime à rétablir la mesure. Je dois nous sauver, vous et moi, d'une situation... qui m'empêche de m'attendrir. Quand je devrais vous faire descendre, la tête en bas, de votre trône de furie, je vous jure que vous en sortirez... intacte.

Et je ris, à mon tour, j'étouffe. Je cours à la fenêtre, mais je n'ose pas l'ouvrir, c'est celle sur la mer. Si je fais par là un appel d'air, nous n'aurons pas le temps de chercher une issue.

Elle paraît très étonnée :

— Marcel, vieux garçon gris-jeune ! Grand chien d'auto, tu es moins brave que moi.

— Ah ! Finissez, hein ! Je place ma bravoure un peu moins bas que vous, ma chère. Les Français ne sont pas des singes, ni des chiens couchants.

Il est certain que je ne sais plus ce que je dis. Je jette un coup d'œil en bas. On voit grouiller des gens, des ombres, de petites ombres, car ce nid est placé haut dans les branches de son arbre mort. J'arrache un rideau de satin, derrière mon *Boudha* aux prunelles d'émeraude, un rideau bleu qui lui servait de repoussoir et le jette sur elle.

— Couvrez-vous et essayez d'être décente. Vous êtes à moitié nue. Il y a du monde pour nous voir passer, je vous en préviens, et en effet, nous allons ressembler à un couple qui sort du lit... Sacrée...

Je jure. C'est plus fort que moi. Elle le tient, son beau scandale.

Elle a peur. Pas du feu, mais de moi, car je ne dois pas avoir l'air très tendre. Elle balbutie d'un ton de petite fille éplorée :

— Mes colliers ! Je veux emporter mes colliers.

Et je dois attendre qu'elle prenne ses colliers dans un tiroir : celui de rubis, celui de turquoises et celui de pierres de lune.

Je la pousse vers la porte, empaquetée du rideau. Là, il n'y a plus de palier. L'escalier volant, le joli petit es-

calier en spirale s'est évanoui et, à sa place, un gigantesque éventail de flammes nous balaie le visage de ses volutes cuisantes. Nous sommes bien forcés de reculer. Je devine que le salut sera du côté des galeries ouvertes, par les charpentes qui sont encore épargnées. Il nous faut gagner les échelles, mais des échelles de maçons pour une femme...

— Ah ! triple folle, démon qui nous enferme dans une chaudière, fille de satan, va !...

Je me conduis comme un charretier, car je la secoue, en jurant, et elle crie comme si on la violait. Non, c'est complet. Elle va appeler au secours, maintenant !

Pour atteindre à ces échelles, il faut enfoncer une glace épaisse, celle de son cabinet de toilette le séparant du reste du balcon. J'arrive à briser cette glace, mais je me blesse à une écharde de verre. Je secoue ma main, j'arrache l'écharde. Maud éclate en sanglots.

— Marcel, je ferai tout ce que tu voudras... J'irai n'importe où... je vous demande pardon.

Et elle s'affaisse, ayant perdu connaissance à la vue du sang qui l'inonde. Quel courage !... J'aime mieux ça. Je suis débarrassé de ses phrases incendiaires. Ça devenait tout à fait exaspérant. Je la prends comme un paquet, ficelée de ses fameux colliers. Elle est inerte, c'est plus lourd, mais relativement moins encombrant. Je me fais un peu l'effet de Forster : je préfère que les femmes ne... crient plus. Nous touchons aux planches d'un échafaudage de l'entrepreneur, simplement attachées par des cordes. En dessous, on entend la rumeur de la foule. Les gens de Puys peuvent nous voir et sont édifiés. Comme pour la marche arrière, il y aura trois tournants dangereux, irons-nous jusqu'au troisième ? Il le faut, je le veux. Je n'ai pas du tout envie de mourir comme un rat enragé dans une pareille rôtissoire. Ah ! non, ça ne serait pas Français. Je la sauverai, dussé-je lui donner le fouet, plus tard. Elle se fait pesante pour ma main blessée.

Cependant, je ne sens pas du tout cette blessure tellement je suis en colère. Je descends. Les échelons ne plient pas. Et je compte machinalement les échelons. Puis-je songer au bel amant de la légende ? Il montait une rude rampe, le pauvre, mais il avait l'amour pour le soutenir, lui. Moi je descends cette échelle sans autre chose que ma rage et ma suprême volonté de ne pas être ridicule. On est Français comme on peut et selon les époques. Pauvre Maud ! Que d'honneur vous me faites ! J'ai l'éblouissement de l'incendie dans les yeux et un méchant goût de suie amère dans la bouche. A vrai dire, en portant ce paquet de satin bleu d'où sort une tête auréolée de cheveux blonds, j'ai l'air d'un voleur qui emporte une sainte, la statue d'une jolie sainte... et il y faudrait la foi !

Ah ! la troisième échelle ! J'entends les cris, qui se rapprochent, de toute cette foule, tournant au bas de ses montants comme l'eau refluant autour d'une pile de pont. Ils disent : ne descendez plus ! Attendez ! Que veulent-ils m'expliquer ? Pourquoi veulent-ils qu'ayant amené miraculeusement mon fardeau jusque-là, je l'abandonne ? Attendre là, sur cette planche qui bascule ? Je n'ai vraiment pas l'habitude, moi, d'attendre ou de m'appuyer sur les ouvriers, les domestiques, des salariés quelconques pour faire ce que j'ai résolu de faire. Si je ne sauve pas cette femme, je suis déshonoré ou ridicule et ça me suffit pour me soutenir. Pas besoin d'amour, non.

Ah ! l'échelle plie dès le cinquième échelon, je perçois un craquement, elle ne plie pas, elle casse... et le vent d'une chute effroyable me coupe la respiration. Nous sommes tombés. La foule s'est ouverte pour nous recevoir. Maud a poussé un hurlement si horrible que j'en ai les entrailles comme arrachées... et je demeure debout, abruti, sur un pan du rideau de satin bleu que je n'ai pas lâché.

J'étais donc trop vieux pour sortir vainqueur d'un

incendie d'amour et ne fallait-il pas plutôt mourir là-haut dans l'éblouissement d'une volupté surhumaine ? On nous entoure et on nous porte. Quelqu'un, — oh ! qu'il soit remercié, puisque je n'ai pu le faire ne l'ayant pas reconnu, — me tend un seau d'eau et j'y bois longuement, tel un animal au bout de la course. On entend le bruit des pompes qui descendent la grande pente de la colline d'en face, venant de Dieppe... Ah ! il est bien temps ! Je rencontre, parmi cette cohue de gens qui se lamentent, M. Lamarine. Il me serre les mains. Ce bourgeois a l'enthousiasme d'un poète :

— Mon Dieu ! vous êtes blessé. Elle aussi. Je vais tout de suite en auto à la ville et je ramène un médecin. Monsieur, vous avez fait un tour de force... j'ai vu... Ah ! que c'était beau !

— L'ai-je sauvée ? Hélas ! Comme elle crie !

On l'installe dans ma voiture. Zélie sanglote. Le satin bleu et la robe d'or sont tout gluants. Nous partons, je tiens les rênes de la main gauche, car je ne sens plus du tout ma main droite.

— Monsieur Marcel, hoquette Zélie, il fallait pas descendre par cette échelle. Ils l'avaient raccommodée aujourd'hui avec des cordes, en attendant l'autre.

Ah ! oui, on attend toujours quelque chose de plus solide ou de meilleur, dans la vie.

Des gens nous suivent, religieusement silencieux. Ce n'est pas un triomphe, c'est donc un enterrement ?

Mon Dieu que je suis fatigué !

Délivré de l'abominable crispation d'une angoisse qui a duré toute la nuit, je suis enfin couché sur mon lit, ce lit que la petite fille et moi nous avons laissé un peu en désordre pour nous précipiter dans le grand cauchemar. L'aube blanchit les persiennes baissées de mes fenêtres. L'électricité brûle encore et Zélie, à mon chevet, me supplie de me calmer.

Je sanglote à poings fermés. Qu'ai-je fait ? Suis-je

tombé sur elle ou m'a t'elle échappé ? Ah ! comment se rappeler les gestes d'un cauchemar ? La mère Angélique me tend une potion que je repousse, furieusement.

— Ça ne sera rien, dit Zélie, d'une pauvre voix monotone qu'on devine accablée de sommeil. Buvez toujours, à cause de votre fièvre. Je vous dis que les médecins sont là. Deux, et une infirmière, et puis sa bonne, et puis tout ! Les jambes ? C'est pas important, allez, pour une femme riche qui n'a rien à faire.

Angélique murmure, grondante :

— Il fallait donc pas lui apprendre ça tout à trac, après une nuit pareille !

Maud a les deux jambes brisées et, en outre, des fractures importantes dans les reins. Il ne reste, de la très belle poupée américaine, la poupée en or, que le buste : la tête, les épaules et les bras...

Vivra-t-elle ?

Oh ! pauvre chère toquée? Pauvre victime des légendes chevaleresques et des divagations bien modernes ! Voilà tout ce que j'ai su faire de toi.

Nous n'entrerons pas dans le *château des deux amants !*

XVIII

Maud Clarddge étant intransportable, la moitié de ma demeure s'est changée en infirmerie.

Nous attendons d'une minute à l'autre la venue de John Clarddge qui a télégraphié de Paris deux mots pour dire impérieusement : *Je viens.*

Cet homme va recevoir un coup terrible, car il n'a pas appris encore toute la vérité. Il ne sait pas que Maud est estropiée, incurable. Elle est restée dans une situation incertaine pendant plus de quinze jours, car on hésitait à faire une double opération, puis, elle a réagi par la très grande pureté de son sang jeune et calme, elle est relativement sauvée, c'est-à-dire qu'elle ne pourra jamais se tenir debout, mais elle demeurera entière, gardera ses

belles jambes de sportive qui ne lui serviront plus à rien si elles retrouvent encore l'élégance de leurs formes. On craint des complications dans les reins, pourtant on est sûr qu'elle vivra. Elle cause, elle mange et ne crie presque plus quand on arrange ses pansements.

Sachant que son mari doit venir, elle a demandé à me voir.

Sur la pointe des pieds, je me suis glissé jusqu'à son lit, un lit étroit, tout blanc, assez semblable à ceux que les accoucheurs appellent : *un lit de misère* où elle est étendue, immobile, les membres inférieurs pris en des ligatures inextricables qui en font un grand bébé au maillot. Tout est décoloré en elle, jusqu'à ses cheveux blonds qui ont pâli, privés des soins mystérieux du cabinet de toilette. Elle est, maintenant, d'un marbre à peine rosé et sa bouche, un peu déformée, les coins abaissés par le sinistre rictus de la souffrance, est séchée, couleur de cuivre. Ses yeux sont vagues, noyés d'une eau trouble. On a enlevé de sa chambre toutes les choses de l'élégance pour ne laisser que des murs nus, un store blanc voilant à peine le jour et des instruments de nickel qui mettent une note dure en isolant son existence de tout ce qui est la douceur de la liberté mondaine. Ce n'est plus que la nonne dans une cellule, toujours prête à subir la présence du Dieu de la miséricorde chirurgicale.

Ses mains amaigries tordent machinalement des fleurs. Il y en a beaucoup au pied de son lit, des chrysanthèmes, des roses d'arrière-saison, des corolles de serre qui ne semblent plus avoir la force d'embaumer. Chaque matin, on descend chez moi, de la villa *Marie-des-Roses,* des gerbes envoyées par Mme Lamarine qui s'est intéressée à cette grande bohème de la richesse venue s'échouer sur la plage de Puys, sirène victime de ses propres enchantements.

Maud ignore son malheur. Elle pense qu'elle pourra marcher prochainement, elle en parle. Je la regarde oppressé, navré, gêné, malgré moi, de n'avoir pas le

chagrin que je devrais avoir, j'allais dire le remords. Elle sera désormais la grande infirme qu'on roule dans une petite voiture et elle perdra peu à peu sa belle assurance d'enfant gâtée par tous les meilleurs dons de la nature et de la fortune.

— Maud me voici, vous désirez me revoir. Je vous en remercie de tout mon cœur. Sans votre formelle volonté, je n'aurais pas osé me représenter devant vous.

Je ne veux pas qu'elle puisse se souvenir des paroles violentes prononcées dans cette affreuse nuit.

Elle sourit sans remuer, sans tourner la tête sur moi. Visiblement, l'autre Maud, l'amoureuse romanesque est absente. J'ajoute respectueusement :

— Vous savez que nous attendons M. John Clarddge ?

Il me paraît mieux de ne pas dire : *votre mari*.

— Oui, fait-elle d'une voix lointaine, très détachée, je crois qu'il viendra. John est un homme très exact pour les affaires sérieuses. Moi, je vous ai demandé, Marcel Hernault, parce que je ne voudrais m'en aller d'ici que bien guérie. Combien pouvez-vous me garder avant que je marche ?

Je tressaille profondément.

— Mais, ma pauvre enfant, pourquoi êtes-vous si pressée de me quitter ?

— J'ai peur de vous encombrer. Oh ! Je savais. Vous êtes un noble garçon ! (Elle s'efforce de sourire et je m'aperçois que ses jolies dents blanches, peut-être un peu larges, ont jauni.)Je ne vous demande pas le secret, vous ne pourriez pas trahir. J'ai seulement besoin de toutes mes forces pour répondre à mon mari et si je ne sais pas quand je marcherai, je serai inférieure à lui.

Je ne sais, moi, où me mettre pour qu'elle ne voie pas ma contrainte. Tout est si net, si blanc, si glacé chez elle, autour d'elle, qu'on se sent soi-même sous l'autorité de l'arrêt médical. Je vais vers la fenêtre pour arranger le store et je fais semblant de regarder si elle est bien fermée.

— Maud, votre mari décidera. Où voudriez-vous aller ? A Paris, sans doute. Peut-être regrettez-vous votre appartement plus confortable que cette maison ?

Et après la fenêtre, c'est la porte dont j'examine la serrure. Je souffre le martyre... parce qu'il faudra tôt ou tard qu'elle connaisse la vérité.

— Marcel Hernault, je ne peux pas tourner la tête. Vous vous en allez ?

— Non, chérie. A moins que vous ne l'ordonniez.

Je m'agenouille devant son lit en baisant ses mains, ses doigts minces aux ongles comme bleuis, parce qu'ils se sont crispés sur la mort en voulant la repousser. Je lui cache ainsi ma face contractée par une douleur qui n'est, hélas, que de la pitié, qui est une vraie, une très sincère douleur.

— Je serai peut-être obligée de m'en aller... pas pour suivre mon mari, Marcel Hernault. Enfin, je ne veux pas peser sur vos bras...comprenez-vous ! murmure-t-elle doucement résignée à la mondanité de la dame en visite car elle ne conserve plus rien de son orgueil de poupée, en or.

Je constate qu'il n'y a plus rien non plus de vibrant entre elle et moi. Nos cœurs ne se rejoignent pas si nos bouches ont connu le goût d'amers baisers. Nous n'avons pas *communié*, selon son expression favorite. Et puis, tout doit être si cruellement changé en elle ? Elle ne vit pas, elle végète comme une grande fleur, pareille aux plantes qui sont là. On l'a arrachée de la pleine terre pour la déposer sous une vitre de serre où on lui mesurera également la pluie et le soleil. Se souvient-elle même de ses violents caprices, de ses folies, de son crime, si durement expié ?

— Votre main est guérie, cher garçon ?

— Oui, à peu près .

Je lui montre la cicatrice que m'a faite l'éclatdeverre. Elle est encore noire et rouge comme une morsure.

Elle sourit :

— Nous nous en tirerons, Marcel Hernault, parce que la guerre est finie. Je suis décidée à demander la paix, voilà.

— Que voulez-vous dire, Maud ?

— Oui, je parlerai à mon mari. John est très bon. Il comprendra que je lui ai dit des choses inutiles.

Je ne vois pas bien ce qu'elle entend par ces choses, car elle n'a certainement pas pu lui écrire depuis qu'elle est dans cette chambre de torture. Il est vrai qu'avec cette femme on est toujours au-dessous du possible !

— Maud, quel est votre plus cher désir en ce moment ?

— Je n'ai plus rien à désirer... que fuir, fuir très loin de tout.

Je pose avec précaution sur son front froid, presque froid comme ces plateaux de porcelaine qui l'entourent, tous ces instruments d'acier, un baiser aussi doux que je peux le lui donner... seulement il ne me rappelle pas les autres !

Elle ferme les yeux.

— Non, je ne tiens plus à rien. Je suis si abandonnée de moi-même, à présent. Un moment, j'ai cru que je m'élevais vers un ciel, un beau ciel, et ensuite je suis glissée dans un enfer... maintenant tout est sombre, c'est comme un rêve, où j'aurais des cheveux gris. Marcel Hernault, je suis plus vieille que vous !

Est-ce qu'elle dort ?

L'infirmière gratte à la porte. Je suis resté peut-être trop longtemps. Je lui ouvre. La femme en blouse pâle salue sévèrement. Elle hoche le front comme une institutrice surprenant des enfants en faute et elle me fait signe que l'entrevue a assez duré.

Je ne suis pas plus avancé. J'ignore encore pourquoi Maud a voulu me voir avant de revoir son mari qu'on lui a annoncé avec tous les ménagements voulus. Je dois avoir manqué d'élan. J'ai été encore le vieux monsieur

égoïste, quoique poli. Ce n'est pas le crime d'incendie que je reproche peut-être à Maud, c'est de ne plus brûler de sa ferveur ingénue... ingénue jusqu'au crime !

Les deux médecins qui l'ont soignée sont dans ma chambre où ils rédigent leur dernier bulletin que je dois remettre à John Clarddge, si celui-ci arrive pendant leur absence.

— Vous êtes certains, messieurs, de votre diagnostic ? dis-je en scrutant ces visages fermés dont les regards sont des énigmes si difficiles à déchiffrer.

— Hélas ! Cher monsieur Hernault, il n'y a aucun autre espoir que celui de la vie, une petite existence murée entre la chaise-longue et la voiture. Les fonctions normales sont rétablies, mais elle ne peut pas se passer de la nurse... comme les enfants en bas âge et c'est dommage pour ce beau corps de créature née pour être mère ! Mais elle peut, dès à présent, voyager en automobile en prenant toutes les précautions désirables. Puisque vous dites que son mari est très riche, cela ne souffrira pas de difficulté.

L'autre médecin examine, à l'aide de ma lorgnette, laissée sur la croisée, la sinistre carcasse du *temple des mouettes* qui salit encore la face de la mer de son noir fantôme.

— Et dites-moi ? fait celui-ci, un peu excité. On ne trouve toujours pas la cause de cet incendie ? Des bruits ont couru, on parle de bidons de pétrole vides sous les échafaudages. Les flammes ont si soudainement éclaté. Vous n'étiez pas là, naturellement ?

Il profère ce *naturellement* comme s'il était certain du contraire.

— Mon Dieu, docteur, la malveillance est surtout dans les propos tenus autour d'une catastrophe. Il est clair pour l'entrepreneur, M. Vadrecar, que c'est une simple imprudence d'ouvrier. Il y avait un tel désordre, là-dedans.

Je dois comprendre que ce n'est pas du côté de l'incendie qu'il dirige sa question indiscrète, mais plutôt sur ma présence,en chemise de soie et en pantoufles, à cet... accident arrivé à une heure avancée de la nuit. De quoi va-t-il donc se scandaliser le pauvre homme ?

J'ai moi-même rédigé une note pour une feuille locale dont le rédacteur en chef était venu m'interviewer. Non ! il n'y a qu'un coupable... c'est la victime. On se salue et ils se retirent.

La journée est humide, boueuse,pas froide, mais *l'allée de la mer*, dépouillée de sa bordure fleurie,est jonchée de feuilles mortes que Filoy ne songe même plus à balayer, tellement la catastrophe semble avoir paralysé tout le personnel. Les Filoy sont terrorisés. Ils ont le flair des chiens de garde qui se doutent que l'ennemi est dans leur maison et qu'on ne l'en délogera pas facilement. C'est encore leur fille qui m'étonne le plus. Scandalisée ? Non ! Triste et dolente,elle soigne admirablement Mme Clarddge, au point d'étonner les médecins pour son adresse et son tact. J'ai dû lui ordonner, un soir, d'aller dormir, car elle était exténuée. C'est elle-même qui a rangé les fameux colliers, chaînes d'amour qui m'ont tant gêné lors de ma descente aux enfers. A tout instant, je les sentais glisser autour de moi, entravant mes mouvements. Elle est venue me les confier :

— Monsieur Marcel, il faudrait les cacher, rapport à ma mère qui louche dessus.

J'ai failli sourire en constatant que Zélie a encore une jolie naïveté d'instinct. Elle l'emploie à mon service contre ses parents, le plus naturellement du monde. J'ai serré les colliers au nombre de trois : celui en rubis, celui en turquoises et celui en pierres de lunes, dont un cassé, celui en rubis qu'elle portait au palace maudit le jour où elle se mirait dans une glace fendue, toute en buste fulgurant et n'ayant plus que des jambes d'enfant, des petites jambes ne pouvant plus la porter. Mon Dieu !

Le neuf de cœur ?... Zélie m'observe en-dessous, les cils baissés sur ses yeux obliques, ses yeux troublants comme « l'obscure clarté » qui tombe des étoiles dont parle un grand poète qui n'en est pas à une exagération près.

Comme nous sommes bien seuls dans mon bureau, je lui caresse les cheveux :

— Tu as encore quelque chose à me dire, n'est-ce pas ?

— Je voudrais savoir si Monsieur est content de moi.

— Oui, mon petit, tu as été... tu te conduis admirablement. Tu es un fier petit animal de race et tu oublies ton caractère jaloux pour ne penser qu'à la souffrance de cette malheureuse. Je ne te remercie pas. Ce serait te faire injure.

— Oh ! vous pouvez ne pas me remercier. Je n'ai pas un beau mérite à me conduire comme ça. Vous n'êtes plus amoureux d'elle, c'est couru !

Je ne peux pas m'empêcher de pousser un soupir de soulagement. Il semble qu'on vienne de m'apprendre là quelque chose que je suis bien aise de savoir. Je ne vais pas m'abaisser à l'avouer à cette enfant, non, ce serait tellement ridicule.

— Il faudra maintenant, ma petite fille, penser à la réception de M. John Clarddge, pour ce soir ou demain matin. Préparer une chambre, tout à côté de celle de la malade, et veiller à la table, choisir les plats, les vins... Encore un petit effort...

— Et ils s'en iront ! s'écrie Zélie, en respirant de toute sa jolie poitrine dilatée. Et elle ajoute : Je vais faire faire à maman un dîner fin, un beau poisson décoré, et je battrai de la crème fraîche. Vous serez content. Si on n'est pas des Américains, on a de l'amour-propre, chez nous... Montrez-moi votre main, monsieur Marcel, il ne faut pas oublier de la passer au médicament, ou ça marquera.

Je lui montre ma main et elle l'embrasse dans la paume follement, à m'en faire crier.

Ah ! l'étrange petite rusée ! Comme elle se sent délivrée de toutes les obligations que comportent les communions d'âmes, et comme elle est proche de ma race en dépit de toutes les conventions sociales, proche de ma race, parce que proche de ma chair.

Elle a raison. Je n'aime pas, je n'ai jamais aimé Maud Clarddge, désirée peut-être et encore ? J'ai subi l'emprise de cette superbe ennemie de l'homme, comme on subit un vertige ou une ivresse passagère qui ne vous laisse qu'une désagréable courbature cérébrale. Peut-être aurais-je mieux fait d'employer la violence pour lui épargner un acte de folie, mais je ne sais pas mentir et encore moins me satisfaire d'une volupté non consentie. Ensuite, il y a un risque, dans le viol, que je ne trouve pas juste de faire courir à son adversaire. Dans le cas qui nous occupe, ce serait le mari qui l'endosserait, cette responsabilité-là, presque fatale. L'homme qui va venir me la réclamer ne mérite pas cet abus de confiance... de la part d'un allié, d'un « ami en notre grand Lafayette ».

Allons, ce ne sera pas pour ce soir cette cérémonie pénible de la réception du mari, que Maud a l'air d'attendre comme la suprême punition ?...

Zélie aura mis en vain son couvert le plus soigné et Angélique, dressé des plats appétissants dont le fameux poisson décoré de fleurs en légumes. Je vais prendre des nouvelles de Maud et Zélie me déclare qu'elle a mangé, s'est endormie, tel un bébé bien sage.

Pauvre bébé, condamné à l'innocence perpétuelle pour avoir voulu éluder une des lois les plus inflexibles de la nature !

XIX

... L'homme est là, le mari.

Je ne l'ai jamais vu d'aussi près et il me paraît, je ne sais trop pourquoi, redoutable.

C'est Forster qui l'a amené dans la grande limousine

réparée, un Forster nullement dangereux, celui-là, et tout apitoyé sur le malheur de la patronne. Il a trouvé le moyen, en dépit de son imperturbable gravité de bon yankee de me faire un clin d'œil qui signifie, dans son autre langue : « Craignez rien. Je n'ai pas jaspiné. Ça ne regarde pas le métier de chauffeur, ça ! » Il est peut-être plus capable de respecter le secret professionnel qu'un médecin.

John Clarddge, en descendant de voiture, est entré brutalement chez moi, dans mon bureau où je l'attendais et il a refermé la porte en me disant :

— Monsieur Marcel Hernault, je veux parler à vous avant d'aller parler à Maud.

— Vous faites bien, monsieur, ai-je répondu très calme, le regardant très en face. Mme Clarddge est beaucoup plus malade que je n'ai pu vous le dire. Elle est sauvée, mais (je lui tends le dernier bulletin des docteurs) on ne répond pas de certaines complications musculaires. Il ne faut plus espérer qu'en sa force d'âme quand vous le lui annoncerez... moi je n'ai pas pu.

John Clarddge laisse tomber le bulletin dédaigneusement entre moi et lui sans même y jeter les yeux.

C'est un homme d'une quarantaine d'années, de couleur bien nationale, rouge-rose, d'apparence robuste et d'une distinction toute carrée dans un vêtement d'excellente coupe. Il a les mâchoires un peu contractées, une singulière dureté au fond de son œil bleu clair. Ses cheveux sont en effet, selon l'expression de Maud, comme une *brosse à rebours*. Il a une telle préoccupation de garder les distances, alors que son chagrin devrait les fondre un peu, que je suis tout de suite réfrigéré ; je recule, sans tendre la main, d'ailleurs, étant le plus âgé. Je n'ai pas à faire d'avances.

— J'attendais de vous une confession du malheur. Je la veux tout entière, monsieur Hernault.

Je demeure debout en lui désignant un siège, mais il

ne s'assied pas non plus. Il reste immobile, raide, tout d'un bloc, avec une mine de boxeur en garde.

— Vous êtes pressé d'aller la voir, Monsieur, dis-je en m'appuyant sur le dossier du fauteuil qu'il ne veut pas prendre, aussi je ne vous retiendrai pas longtemps. Mme Clarddge a voulu habiter le palace en réparation et malgré mes observations au sujet de son isolement dans cette villa ouverte à tous les genres d'ouvriers, elle s'y est installée. Songez que son entrepreneur embauchait des rôdeurs de la pire espèce, l'un d'eux, qu'on n'a jamais revu, était même un voleur de profession. Comment le feu a-t-il pris ? Je l'ignore et on l'ignorera toujours. Les domestiques couchant au sous-sol ont hésité à monter, moi, j'ai fait ce que j'ai pu et j'ai le profond regret d'être debout alors qu'elle est couchée... pour longtemps, dé-déclarent les médecins.

Je me suis appliqué surtout à lui démontrer que le feu, s'il y avait malveillance, n'avait pas été allumé par quelqu'un... de la maison, ce qu'il aurait été très facile de découvrir sans mes renseignements destinés à égarer la justice.

— Comment avez-vous été prévenu de l'incendie, Monsieur ? demande John Clarddge, ses prunelles claires sur les miennes.

— Mais, comme tout le monde, Monsieur, en apercevant les flammes.

— Et vous êtes arrivé le premier !

Je tressaille, malgré moi : Il paraît que ce n'est pas l'incendiaire qu'il cherche. Allons ! Il s'agit de ne pas nous emballer d'un autre côté.

— Pardon, cher Monsieur, dis-je en souriant d'une manière un peu trop railleuse, probablement, ce n'est tout de même pas un interrogatoire que vous me faites subir ?

— Je voudrais seulement, monsieur Marcel Hernault, vous faire sortir toute la vérité, parce que entre des gens

sérieux, c'est ça qui est l'important. Il faut voir les situations comme la vie les apporte.

Je sais bien que ces Américains sont des gens pratiques et qu'ils traduisent assez brutalement leurs pensées en français, privés des ressources multiples de notre langue pour en voiler les contours, cependant le dialogue prend une tournure fâcheuse. Je n'aurais jamais la patience, moi, de cet homme, très épris de sa femme, qui discute la situation apportée par la vie... au lieu d'aller embrasser celle qu'il aime. M'en veut-il de ne pas avoir mieux réussi mon sauvetage ou d'avoir été là le premier... ce qui a tout de même empêché Maud de mourir dans le plus affreux des suicides.

— Monsieur, restons-en là. J'ai essayé de sauver Mme Clarddge et j'ai le grand chagrin d'être mieux portant qu'elle. Laissez-moi vous dire encore ceci : c'est, qu'en France, quand nous sauvons une femme au péril de notre vie, personne ne s'avise de nous en demander davantage !

— Si, Monsieur, on pourrait en Amérique vous en demander plus. Sans l'imprudence à laquelle vous l'avez forcée, Maud ne serait pas allée dans le palace.

Je perds un instant la juste notion des choses et je réplique stupéfait :

— Moi, moi, c'est moi qui ai poussé Maud à aller loger dans cette ruine ouverte à tous les vents ?

— Il est donc précisé, monsieur, que vous teniez beaucoup à garder ma femme chez vous.

Je viens de m'enferrer. Je me mords les lèvres, mais il est trop tard. Ah! c'est donc ça qu'il veut faire préciser, l'Américain ! Alors, quoi, il est jaloux ?

— Où voulez-vous en venir ? Et je ne peux pas m'empêcher de sourire, parce que ça, c'est trop drôle. C'est le côté comique, le seul hélas, que m'apporte la vie au sujet de la situation.

— Je veux vous dire, monsieur, que c'est toujours

imprudent de mettre un pareil empressement à sauver la femme d'un autre.

Je suis suffoqué. Cette fois, il va un peu loin dans la pratique américaine, le monsieur. Je tremble subitement d'une colère que je ne peux lui cacher. Du moment qu'il ne peut plus soupçonner la suprême folie de la trop capricieuse créature, tout va bien et je commence à me sentir délivré de mon rôle de complice.

Au fond, tout au fond de moi se lève comme un remords inconscient de ne pas avoir tout le beau rôle, celui de Don Juan. Si j'avais été moins vertueux, nous aurions sans doute brûlé d'un feu moins désagréable, Maud et moi, cet Américain serait... parfaitement, et beaucoup plus content, car il ne se douterait de rien. Quand un Français en arrive à ces sortes de raisonnements, il n'est pas loin de perdre la carte et en l'espèce, la carte, c'est encore le fameux neuf de cœur qui réapparaît.

— Je crois, Monsieur, que vous exagérez !

Je murmure ça entre mes dents.

— Non, je sais très bien ce que je veux dire. J'aurais mieux aimé que vous ne m'y forciez pas. Monsieur Marcel Hernault, voulez-vous lire cette lettre.

Et l'Américain me tend, à son tour, un billet que j'ai bien envie de laisser choir, à mon tour, mais c'est de la grande anglaise de Maud, sur papier bleuâtre, couleur aube d'avril.

Elle a donc écrit, mon Dieu ?

— En quoi cela me regarde-t-il ?

— Vous savez l'anglais ?

C'est péremptoire. Je lis. Ce billet est fort court, et contient, en substance, tout l'aveu de la situation : « Je veux divorcer, parce que j'en aime un autre et que je ne peux pas appartenir à deux hommes ! »

Atterré, je réplique :

— Et pourquoi supposez-vous, monsieur, que cet autre... aurait mon âge ?

L'Américain est très calme. Il replie le billet comme s'il encaissait un chèque.

— Monsieur Marcel Hernault, je vois toute l'affaire. Elle s'est toquée de vous et elle n'a pas eu de peine à vous gagner à son jeu, à cause de votre âge, justement. Quand une femme comme elle s'éprend d'un homme, jeune ou vieux, il n'y a pas de salut pour lui. Quand elle était fille, elle a voulu m'épouser malgré moi, malgré mes parents et tout est arrivé comme elle a voulu ! Elle était pauvre, mais chez nous, on s'occupe pas de la dot, surtout quand la femme a son prix de beauté ! C'est pas comme en France. Je l'ai prise telle, monsieur, ainsi vous l'auriez prise vous-même à ma place. C'est la chose qu'on peut pas dominer. Mais je sais, maintenant, que je ne peux plus avoir de bonheur ni d'enfant avec elle, les médecins me l'ont dit, hier soir, j'avais leur adresse, que je me suis procurée en dehors de vous. Je sens tout de suite quand on me cache des vérités que j'ai besoin de savoir. Vous n'aviez pas à me ménager, un Américain supporte toujours ses chances. Je tiens à vous dire, parce que je suis sérieux, moi, que je vous trouve léger, oui, très léger, tout à fait un Français ancien système.

J'ai la fièvre. Ma main blessée me démange terriblement. Si je soufflette cet homme, je vais d'abord rouvrir ma blessure, or j'ai besoin de ma main droite pour écrire, j'en ai besoin plus que jamais, et, ensuite, ça n'arrangera rien pour Maud. Je suis innocent et c'est elle qui est coupable, criminelle même, seulement, je ne peux pas le dire... parce que je suis ancien-système, vieille France, car j'imagine que c'est ce qu'il a voulu exprimer !

Il faut rendre Maud à son époux correctement et tâcher de lui prouver... quoi ?

— Monsieur, dis-je en mettant ma main dans ma poche pour éviter les vivacités, Maud Clarddge en vous écrivant ce billet, daté de l'Ermitage, appelait peut-être au secours son naturel protecteur. Vous auriez dû venir

et la soustraire, justement, à la solitude du grand palace où elle est allée fuir, non pas une tentation charnelle, il n'y en avait point, je vous assure, mais un de ses fougueux caprices de cerveau que vous lui avez connus. Vous êtes jeune, bien portant, et vous l'avez beaucoup aimée...

— Monsieur Hernault, vous êtes un penseur. Nous autres, nous agissons sans nous occuper des caprices du cerveau. Il y a, en Amérique, mes affaires et en France, d'autres affaires. J'ai une armée d'employés de banque sur les bras qui me téléphonent toute la journée...

Oui ! Oui ! Je me souviens : le bateau qui sombre, la ceinture de sauvetage et Maud lui proposant de mourir ensemble dans un dernier baiser amer comme tout l'océan... et lui, après, buvant du *whisky* toute la nuit ! Est-ce que, moins le *whisky*, je n'en ai pas fait autant dans l'incendie du palace ? Je me trouve, brusquement, aussi *impropre* que cet Américain et beaucoup moins *rassis*, avec mes cinquante ans ! Un autre tourment se joint à celui de me voir en état d'infériorité. Je suis sûr que Zélie écoute à la porte. La portière est tirée, mais je connais sa façon de se glisser dans le moindre pli. Nous avons déjà élevé la voix, d'ailleurs, et on a pu entendre d'une chambre voisine.

Je murmure, d'un ton sourd :

— Si je vous donne ma parole, Monsieur Clarddge, que votre femme est demeurée, sous mon toit, telle que vous me l'avez confiée, extravagante, certes, mais très fidèle aux lois de l'honneur qu'elle évoque dans sa lettre, incapable de se partager entre deux hommes.

Il se met à rire, un gros rire, plein de suffisance et de pitié :

— Chez vous, peut-être, où cela pourrait se contrôler par vos gens... au palace, *on était désert*... enfin, cela se dit toujours en pareil cas, c'est la monnaie courante de la galanterie française, monsieur Marcel Hernault. Votre réputation, à Paris, est assez bien établie pour que vous

me fassiez pas dupe. Vous êtes un homme très... léger, tres libre, vous n'êtes pas à vos débuts. Il est fort adroit de croire à des innocences quand c'est votre intérêt d'y croire, mais moi, je n'ai pas le temps de discuter et toutes les apparences sont contre Maud, sinon contre vous. Voilà un an que je n'ai pas eu connaissance d'elle au pied de la loi... c'est facile aussi de le prouver.

Je suis fou de rage et je cesse de garder mes distances. Je comprends vraiment trop! Ainsi, ce mari, n'ayant plus l'espoir de se reproduire ou de plaire, abandonne l'objet de luxe, parce qu'il l'a laissé bêtement briser ou détériorer faute de soins ? Quand on prend l'engagement de garder chez soi un chef-d'œuvre, or, marbre ou chair, on ne le laisse pas courir les rues ou les *ventes*. C'est un marchand, cet homme ! Il veut passer la main à un collectionneur...

Le pli du rideau, là, en face, remue, maintenant, comme si quelqu'un tremblait derrière lui. De nouveau, je me sens lâché en pleine liberté, tendu vers l'aventure la plus folle de toute mon existence, celle qui n'est que la fiction d'une aventure, la création d'une légende... qu'on me prie de ne pas contester, et cette fois-ci, sans profit pour personne, pour le seul amour de la vieille *France légendaire !* La joyeuse France d'autrefois, chevaleresque pour le plaisir du panache, n'y eût-il aucune tête sérieuse dessous. Alors je ne conserve plus aucune distance, j'éclate d'un rire que je sais douloureux quoique personne, pas même la petite souris cachée, ne le sache :

— Ah ! Ah ! vous vous imaginez donc, monsieur l'Américain, que je vais reculer, moi, devant des responsabilités d'amour sous le spécieux prétexte de mariage, moi, le Parisien léger, pour employer vos propres termes ? En vérité, je serais bien bon de m'embarrasser plus longtemps de courtoisie, au moins vis-à-vis de vous. Je ne dois de comptes qu'à Maud Clarddge, après tout. Vous insistez sur le crime passionnel ? Soit, cher monsieur, et comme en cherchant à qui le crime profite on peut me

trouver derrière elle : j'avoue. Parfaitement, Maud est à moi, je la prends et je la garde. Je ne veux vraiment pas attendre que vous me l'offriez. Ce coupable, c'est moi, oui. Elle est devenue, par ma faute, oh ! très indirectement et si vous saviez tout vous en seriez pétrifié d'horreur, ma victime, l'innocente victime. La voici pauvre, infirme, abandonnée, répudiée ? Parbleu, c'est l'absolu. Moi, je ne fais pas d'affaire, monsieur, je travaille dans la légende. Nous allons donc en fabriquer une de toutes pièces. Je serai son chevalier servant comme elle l'aura souhaité, la pauvre jolie toquée, le héros de cette histoire du chevalier portant, dans la paume, la rouge cicatrice de celui qui *arde*. Certainement, il y a du prodige là-dedans, et, le surnaturel, quand il vous saute à la gorge, ne doit pas plus nous effrayer que la nature quand elle se venge. Puisque vous semblez y tenir, monsieur, me voici surnaturellement devenu l'amant de Maud Clarddge et je vais en faire ma femme le plus tôt possible, car je défends à quiconque de l'insulter, même à vous, d'un autre titre qu'elle ne mérite pas à mes yeux ! Sur ce, monsieur, nous n'avons plus rien à nous dire. Vous pouvez vous retirer sans la voir, parce que je ne veux pas qu'on aille la torturer inutilement.

Il hésite un instant entre l'envie de se jeter sur moi pour m'étrangler et celle de se sauver en se bouchant les oreilles. Il se dirige enfin sur la porte et se retourne :

— Vous me faites de la peine, monsieur Marcel Hernault, déclare-t-il d'un ton rauque, essayant encore de railler, vous êtes un nom estimé parmi les Français connus. A votre âge, on se respecte assez pour sauver au moins la face. Je ne vous en demandais pas tant et surtout vous auriez dû moins vous compromettre en public. (Il hausse les épaules.) Se promener en manches de chemise de soie sur les échafaudages d'un palace, c'est d'une imprudence excessive. Ma femme aura, elle, toute la vie pour se corriger, mais vous...

— Ah ! oui, la face ! Je la connais, la formule, c'est une manie décidément, chez vous, tous les bourgeois de France ou d'Amérique. Il faut se cacher la figure ! Je finis par m'imaginer que mon masque de vieux fou vaut bien toutes vos mines prudentes et dégoûtées ? Moi au moins j'ai le cynisme de préférer la légende fabuleuse à la vérité un peu trop lourde pour une jeune femme désormais sans défense. J'irai bravement jusqu'au bout de ma folie. J'ai l'habitude, monsieur Clarddge, d'être toujours plus jeune que mon âge, surtout quand je me promène à vingt mètres en l'air, au milieu des flammes.

J'ai parlé si haut, cette fois, que la portière s'est écartée dans un geste de colère de celle qui écoute et que John Clarddge recule devant une apparition inattendue, au moins pour lui.

J'en étais sûr ! Cette sacrée petite garce-là ne peut pas s'empêcher d'écouter, quand il s'agit de ses intérêts particuliers. Me voilà bien empêché, moi, de protester de la pureté de mes mœurs. Mais, mon Dieu, qu'est-ce qui lui a pris, c'est ahurissant : elle est allée *se déshabiller !*

— Monsieur l'Américain, ne vous fâchez pas, il ment ! dit Zélie d'une petite voix mouillée de larmes.

Jamais je n'ai reçu pareille poignée de fleurs sur la joue. C'est un démenti qui embaume. Zélie, en vraie fille d'amour qui sait très bien que lorsqu'on va faire une scène, il faut être sous les armes, est allée, dès les mots agressifs, poser sa robe de servante et revêtir son kimono bleu brodé de roses et d'argent.

La bordure de velours noir croisée sur sa poitrine le plus chastement possible laisse deviner, pourtant, qu'elle a les plus jolis seins du monde. Elle a son chignon lisse un peu défait, les yeux scintillants, les pommettes pourpres, la bouche humide et frémissante d'une exquise colère, une colère de poupée qui descend brusquement de l'armoire où on l'a mise pour vous montrer des poings gros comme des noisettes.

Je suis furieux et dans une admiration sans borne pour ce courage de gosse qui n'hésite pas à perdre aussi la face. Alors, quoi ? C'est une autre amoureuse qui sort d'une boîte à surprises au moment où on me reproche, bien à tort, du reste, d'avoir un âge que je devrais respecter ?

— Mademoiselle, murmure John Clarddge qui n'a jamais vu Zélie et demeure confondu par la jeune grâce de l'apparition, j'ignorais votre présence ici et je vous fais mes excuses pour avoir parlé un peu fort, mais c'est M. Marcel Hernault qui m'en donnait l'exemple.

— Je vais vous expliquer, monsieur, balbutie Zélie avec une intrépidité de paysanne qui ne cèdera pas. M. Marcel était avec moi, là-haut, dans sa chambre à coucher et il tournait même le dos à la fenêtre ouverte. Je vous assure que ni l'un, ni l'autre nous ne pensions à votre dame, à ce moment-là, et c'est moi, oui bien, c'est moi qui ai vu les flammes. La nuit en était tout éclairée jusqu'à notre chambre où il n'y avait pourtant pas de lumière. Il n'a pas voulu m'écouter, il est allé habillé à moitié, sans veston,en bras de chemise, jusqu'au palace, même que c'est moi qui tenais son cheval qui nous avait conduit au galop... Non, monsieur, il n'est pas son amant... moi, je le sais.

Elle s'arrête, les yeux baissés, puis reprend, sans transition :

— On a sauvémadame avec tous ses colliers. On peut vous les rendre, car ça doit coûter beaucoup d'argent...

Je tousse légèrement pour ne pas pouffer. C'est plus fort que moi, la partie est perdue, mais je commence à m'amuser prodigieusement.

L'Américain, en arrêt devant la poupée normande, a un petit frisson sur sa lèvre rasée qui indique le respect du connaisseur,à défaut d'un plus respectueux sentiment. Mâtin ! Les filles de France, à cet âge-là, ont un montant vraiment particulier.

— En effet, mademoiselle Zélie, vous avez raison, dis-je, ne sachant plus trop que dire. J'oubliais que je suis détenteur des bijoux de Maud Clarddge et qu'ils ne sont peut-être pas sa fortune personnelle.

J'ouvre un tiroir, je sors un écheveau de pierres précieuses et je le tends à l'Américain.

Il a bien envie de tordre la main qui le lui offre. Il saisit les bijoux sans les regarder.

— Qui est donc mademoiselle ? demande-t-il d'un ton inquiet.

— La personne qui a soigné votre femme, monsieur, jour et nuit, depuis au moins un mois.

Je ne peux pas lui avouer que c'est la fille de ma cuisinière. Ça ne passerait pas mon gosier en ce moment.

La figure, durement contractée, se détend un peu :

— Eh bien, mademoiselle, je ne peux pas partir d'ici sans régler mes dettes... de reconnaissance. Les médecins m'ont dit, en effet, que Mme Clarddge avait été admirablement soignée par une toute jeune infirmière encore plus habile que celle qu'ils avaient placée auprès d'elle. Alors, permettez-moi de vous offrir ces colliers au nom de ma femme, puisqu'elle n'a pas encore eu le temps de le faire.

Et il laisse tomber les fils scintillants aux pieds de la petite idole, car elle n'a pas même tendu les bras pour les recevoir.

L'Américain opère une sortie des plus heureuses. Il doit être content de finir ce drame sur un beau geste et de sauver un peu la face de son pays.

— Ne me grondez pas, monsieur Marcel, sanglote la petite. Vous ne voudriez pas que je vous laisse épouser une pareille momie, vous qui avez tellement horreur des malades.

Je ne réponds rien, parce qu'en certaines circonstances il faut savoir se servir de ses lèvres pour faire taire celles des enfants qui n'ont pas voix au chapitre.

XX

Maud est en plein air sur sa chaise longue et elle joue aux cartes sous le catalpa qui a repris son lourd manteau de feuilles.

Maud est tout en blanc comme un beau baby anglais. Condamnée à l'immobilité absolue, ne pouvant ni marcher, ni se tenir debout, elle demeure couchée, les bras le plus souvent en guirlande au-dessus de sa tête, lisant, fumant ces cigarettes ambrées qui me tournent l'estomac ou jouant avec sa petite *nurse* Zélie, qu'entre parenthèses, elle adore.

Les deux jeunes femmes s'entendent à merveille, surtout contre moi !

Diminuée de la toute-puissance secrète qui fait la chaleur de la vie, Maud a, cependant, envie de s'amuser, mais comme les enfants. Elle existe vaguement à la façon des animaux privés du raisonnement qui permet de comparer le passé à l'avenir et son rêve du présent lui suffit, douce béatitude faite de résignation et d'ignorance d'un autre état.

Elle a enfin une chaumière, après ses nombreux palaces ou châteaux en Espagne, une chaumière et un cœur.

Zélie, à côté d'elle, dirige tous les divertissements et ne la quitte jamais.

Maud a son péché mignon : elle est gourmande. Elle boirait facilement le champagne comme l'eau pure et croque volontiers tous les bonbons d'une boîte, si on la laisse à sa portée.

J'ai passé l'hiver à l'Ermitage et elle y est devenue ma femme, dans la plus stricte intimité de quelques amis qui sont émus de ce dénouement inattendu d'un roman un peu bien légendaire.

Au sujet de la *France légendaire,* j'ai mis les bouchées doubles, j'ai travaillé avec une enragée persévérance et

je me débrouille pour arriver à liquider des tas de dettes que j'ai dû faire à propos de la maladie de Maud.

Maintenant, elle va mieux et ça va mieux.

L'hôtel de Puys, que son mari lui a généreusement donné, m'a coûté particulièrement cher à faire entièrement démolir, la main-d'œuvre et les huit heures aidant.

J'ai bien envie de ne pas retourner à Paris ou seulement, en courant, pour y régler des histoires de copies. Ici, c'est un petit Eden tellement paisible et on peut écrire des journées entières sans y être dérangé par des visites bruyantes qui font aboyer les chiens.

Les Filoy sont toujours là, pas meilleurs ni pires. *Magrise* me conduit toujours à Dieppe pour aller chercher certaines provisions de mandarines glacées que Maud adore, et *Moumoute* a toujours des puces...

De loin, les deux jeunes femmes m'ont aperçu. Zélie range les cartes et s'éloigne de Maud, discrètement. Celle-ci me tend son front.

— Cher mari de moi, je viens de gagner tout ce que j'ai voulu à ma nurse. Elle est tellement gentille qu'elle me fait signe quand elle voit que j'oublie de compter mes atouts.

Je baise très tendrement le doux front pur où ne passe plus le nuage d'un caprice.

On ne dirait jamais que cette créature-là m'a aimé au point de devenir incendiaire pour me prouver sa flamme, comme on disait du temps du chevalier de Boufflers !

Elle est heureuse dans la mesure du possible. Je veillerai donc à ce que la vie lui paraisse un jeu perpétuel où on ne perd que le neuf de cœur, à moins que ce puisse être moi qui suis en train de le gagner.

Appuyé à l'arbre de mon Eden où ne pend aucune pomme de tentation diabolique, je contemple le baby anglais. Ce buste de blonde est une merveille.

Je suis tellement ravi de la voir prendre son parti de

son immobilité que je me demande si cette joie intérieure d'une folle bonne action ne serait pas tout simplement de l'amour, cet amour que je nie pour ne l'avoir point encore ressenti... chastement.

Reviendrai-je à Paris, l'hiver prochain ? Il faudra louer un appartement plus grand que l'ancien ! Reprendrai-je ma vie de parisien léger, de mauvaise réputation ? C'est fatigant.

Pour rentrer dans ces enfers des hivers parisiens, il me faut les emmener toutes les deux, l'enfant blonde et la nurse brune. Ma femme ne voudra pas se séparer de Zélie. Est-ce que Zélie ne désirera pas aller montrer ses beaux colliers dans un *dancing* ? Ici, elle consent à les prêter à Maud, ce qui est drôle, mais si elle veut les porter elle-même, ce sera moins drôle ! Ne réfléchissons pas trop à l'avenir. En demeurant à *l'Ermitage*, en ermite qui travaille toujours, peut-être arriverai-je à me consoler de n'avoir jamais pénétré dans le *Château des deux amants*...

RACHILDE.

Paris, 7 septembre 1922.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Drieu La Rochelle : *Mesure de la France.* « Les Cahiers verts », Grasset. — Maurice Gauchez : *Histoire des Lettres Françaises de Belgique, des origines à nos jours*, « Editions de la Renaissance d'Occident ». — Emmanuel de Thubert : *Les Races latines et la Nation française*, « Edition de la Douce France ». — Edouard Estève : *Leconte de l'Isle. L'Homme et l'Œuvre*, Boivin. — Gabriel Faure : *Pèlerinages passionnés* (2e série), Fasquelle. — Adrien Chevalier : *L'Italie de Gabriel Faure*, « Editions du Pigeonnier ». — Gabriel Faure : *Mon Lycée*, « Au Pigeonnier ».

M. Drieu La Rochelle a mis en épigraphe, à son volume **Mesure de la France**, le chœur des Danaïdes, extrait des *Suppliantes* d'Eschyle. M. Drieu La Rochelle me semble avoir une particulière dilection pour Eschyle, car tout son livre est écrit dans ce style familièrement tragique. Et cela fait quelquefois sourire :

Moi j'ai vingt-sept ans et je suis suspendu à ma plume. Mon culte lucide et dur est un fer chauffé à blanc. Il y a devant mes yeux une figure humaine ; hors de ses lignes délicates, j'ai peur que la vie s'épanche.

Je suis fanatiquement de ceux qui veulent que la vie continue. Mon arrière-pensée, je commence à te connaître, je t'élèverai au grand jour comme mon premier-né... etc.

C'est dans ce style lyrique que M. Drieu La Rochelle voudrait « témoigner pour ses amis, pour les jeunes hommes, pour ceux qui ont combattu, pour ceux qui sont morts ». Il se montre anxieux de la victoire et de l'avenir de la France. Tandis qu'au XVIIe siècle la France était la nation la plus nombreuse d'Europe, « c'était chez nous qu'il y avait le plus de chair, le plus de muscles », aujourd'hui notre groupe vient quatrième, après l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie. « Ce n'est pas seulement à l'énergie de leurs idées, à la vivacité de leur élan que les Français ont dû le noble assouvissement de leurs passions, hautes et basses, sur l'Europe, mais à l'abondance, à la magnificence de leur vie sexuelle

à la bonhomie qui régnait dans les alcôves et qui les jetait au monde, fils nombreux de mères nombreuses. »

Soit ; mais il y a, dans cette évolution des mœurs sexuelles, de subtiles lois que nous pouvons étudier, mais qu'aucun lyrisme ne saurait renverser. Je ne puis m'empêcher de citer ici quelques passages d'une étude de M. Jean Guehenno sur *la génération de la guerre : les Témoins*, où, parlant de ces jeunes hommes qui posent « les Victoires » dans ce style claudélien, le critique remarque que ces jeunes hommes ne sont point responsables. « Ils ont eu de mauvais maîtres : Gide, Barrès, Bergson, Claudel. Surtout le génie confus de M. Claudel paraît les avoir égarés. On n'imite pas un écrivain inimitable et, si l'on veut écrire en français, un écrivain dont l'œuvre, déliée des traditions de notre langue, n'est après tout qu'une réussite hasardeuse. Les versets claudéliens inclinent fâcheusement à confondre les mots violents et les expressions vigoureuses, l'émoi lyrique et la pensée réfléchie. »

M. Drieu La Rochelle nous avertit que le « citoyen du monde est inquiet ». Parce que : il n'y a plus de partis en France ; et il n'y a pas moyen de prendre parti. Il n'y a plus non plus d'autorité spirituelle ; « les idées ont, elles aussi, perdu de la robustesse charnelle que leur prêtait la générosité de nos grands-pères ». Il n'y a même plus de « peuple ». Il ne reste plus qu'un groupement de forces : le capitalisme.

Alors en quoi devons-nous espérer, ni en une révolution, ni en une restauration ; en une renaissance : « Tandis que le xxe siècle verra s'épanouir et s'exagérer le principe présent de la civilisation, il faut que, par un travail souterrain qui renouvelle pierre à pierre les fondements de l'Esprit, ce siècle soit aussi l'amorce d'une époque où l'automatisme menaçant sera surmonté ».

Renouveler les fondements de l'Esprit, surmonter l'automatisme menaçant, je veux bien me mettre à cette tâche avec courage, mais je ne comprends pas très bien en quoi elle consiste. Je suis d'ailleurs de plus en plus persuadé que nous n'avons aucune prise sur la vie et qu'il faut se contenter de la regarder couler comme un fleuve entre ses rives imprévues.

§

Voici en un gros volume une œuvre d'une parfaite érudition et d'un sens critique très judicieux : **l'Histoire des lettres**

françaises en Belgique, depuis la formation de la langue française jusqu'aux dernières tentatives du xxe siècle commençant. M. Maurice Gauchez qui nous avait déjà donné *le livre des Masques Belges* a voulu étendre ses études critiques jusqu'aux origines de notre littérature commune, et son ouvrage, composé de façon très méthodique, est une synthèse de la littérature belge de langue française. Il étudie successivement le moyen âge et sa littérature, héroïque et chevaleresque, la poésie lyrique, la littérature bourgeoise, la philosophie ; le xvie siècle avec ses poètes dont le plus grand est Jean Lemaire de Belges, et il arrive après une étude sur ceux qu'il appelle les précurseurs : Charles de Coster, Octave Pirmez, etc, à la « Grande Période » de 1880-1900, cette période où la littérature belge se confond, tout en conservant les nuances de sa philosophie, de sa langue et de son mysticisme, avec notre littérature symboliste : il suffit pour le comprendre d'évoquer les grands noms de Maeterlinck et de Verhaeren. Mais M. Gauchez consacre un chapitre spécial aux poètes symbolistes d'origine belge et nous fait sentir l'influence qu'ils exercèrent sur la poésie française : Albert Mockel, Charles van Lerberghe, Georges Rodenbach, André Fontainas, Grégoire le Roy, etc.

Et quant à la conclusion, il n'y a point de conclusion, écrit spirituellement l'auteur, à l'expression sans cesse mobile et renouvelée de l'âme et du cœur d'un peuple : « Où il peut y avoir des recommencements, il n'y a jamais de fin. »

§

Hoc monumentum
Ad ingenii Latini
Gloriam
A Latinis gentibus
Anno MCMXXI erectum est.

Telle est l'inscription du monument qui fut élevé le 12 juillet 1921 à la gloire du génie latin. A ce propos M. Emmanuel de Thubert publie une petite étude : **Les races latines et la nation française**, qu'il est utile de lire et de méditer, afin de bien comprendre que nous ne sommes pas une nation latine et de génie méditerranéen, ainsi qu'on essaie de nous le faire croire depuis quelques lustres. Cette idée d'une communion dans l'esprit de Rome remonte à Paul Adam, remarque M. de Thubert. Depuis, des écrivains, dont quelques Italiens transplantés en France, ont

propagé cette idée que tous les peuples qui parlent encore une langue romane sont des peuples latins. La vérité, constate E. de Thubert, est que les races européennes ont absorbé dans leur substance des éléments empruntés au nord, au midi à l'Orient à l'Extrême-Orient, et « toutes nos nations sortent d'un long métissage ».

Sans doute elles ont subi l'administration de Rome ; il est vrai également qu'elles ont assimilé pour leur usage le latin populaire : vrai enfin qu'elles se sont inspirées, dans la rédaction de leurs codes, des constructions juridiques du préteur, et ensuite, des empereurs d'Orient. Cependant, ce n'est pas sous l'influence du génie latin qu'elles ont pris le caractère qui les rapproche les unes des autres. C'est sous l'action du Christianisme, qui ne procède pas, que je sache, de la Rome antique dans la pratique du droit nouveau qui sortait de sa morale, dans son intelligence des rapports du maître et de l'esclave, dans sa manière de concevoir l'usage de la force, dans son amour pour la créature humaine ; bref, et pour tout dire, dans l'esprit d'une Eglise Chrétienne, qui n'est romaine que parce qu'elle a son siège dans l'ancienne Ville de l'Empire.

M. E. de Thubert continue :

La nation française est composée, pour la plus grande part, de descendants de la race gauloise, d'une race, pour mieux dire, qui est bien antérieure à l'invasion des Celtes ; il est d'usage, pourtant, de l'appeler celtique, mais qu'importe une appellation ? c'est à cette première humanité que nous devons notre âme, c'est sur ce jet des plus vieux temps du monde que s'est greffé le Christianisme pour en transsubstantier la sève sauvage.

Depuis l'an 50 avant Jésus-Christ, il est entendu que la France est une nation latine. Il serait beaucoup plus juste de penser qu'elle fut, et sera toujours, une nation conquise ; seulement, elle choisit entre ses conquérants. Pour remonter à la conquête romaine, je dis que la Gaule a préféré être conquise par Rome. Sans doute, le grand mouvement de Vercingétorix fait illusion ; mais ne vous y trompez pas : c'est une tentative désespérée. En fait, la lutte était alors entre Arminius et César : et, si ce n'avait été César, ce sont les Germains qui auraient conquis la Gaule ; or le clergé national a délibérément introduit César en Gaule (1). Conséquences : une guerre atroce, la vente d'une partie de la population sur les marchés d'esclaves et toutes les horreurs des armées romaines, mais que valent, je vous le demande, les horreurs de la Germanie ? C'est contre elles que le clergé des Gaules appelle Rome ; et dans la suite,

(1) C'est le mouvement du druide éduen Divitiac (Note de l'auteur).

c'est en s'appuyant sur la discipline romaine que les évêques arrêtent les Barbares, c'est en s'inspirant de la loi romaine que nos rois renforcent contre l'Allemagne le royaume de France. Et en effet, le fait est là ; il faut choisir : Les Romains nous gouvernent, mais les Germains nous suppriment.

Le miracle, et que justifie la mission de la France, c'est qu'en utilisant à sa défense les armes et les lois romaines, en se soumettant à l'administration de l'Empire, le peuple qui vit entre la Garonne et la Marne, de Quimper aux Vosges et d'Amiens à Lyon, n'en conserve pas moins sa première âme, et que le christianisme donne à ces élans, à ces aspirations, à cet enthousiasme, une finalité suprême qu'attendait le génie national.

Le christianisme ici est plus qu'une religion, c'est une civilisation. A ce point de vue les plus sceptiques peuvent encore se dire chrétiens. Mais il faut bien comprendre, comme l'explique M. de Thubert, que le christianisme ne fut, en somme, pour notre civilisation occidentale, qu'un ferment, et que nous conservons notre âme celtique. Et, il faut le dire encore, notre vraie littérature nationale n'est pas latine, mais celtique.

§

M. Edmond Estève, dans ce volume sur **Leconte de Lisle**, où il étudie l'homme et l'œuvre, réagit contre l'idée d'impassibilité qui s'est associée à l'image du poète. Avec discrétion, et sans trahir quoi que ce soit des secrets que le poète avait voulu cacher, M. Estève nous révèle que l'amour qui avait si souvent « traversé, troublé ou consolé » la vie de Leconte de Lisle, l'accompagna « jusqu'au terme de son pèlerinage ». Les femmes ont beaucoup compté dans sa vie et il paraît difficile de soutenir, écrit M. Estève, que cet amoureux passionné ait été l'artiste au front calme et aux mains froides que l'on nous a tant de fois présenté. Mais, ajoute le critique, la passion la plus sincère et la plus émouvante n'est pas celle qui se répand en cris, en sanglots et en paroles, mais celle qui se contient et ne se trahit que malgré soi. Dans sa préface aux *Poèmes antiques*, Leconte de Lisle reconnaissait à l'art le pouvoir « de donner, dans une certaine mesure, un caractère de généralité à tout ce qu'il touche ». Et en parlant ainsi, observe encore M. Estève, il réagissait contre l'individualisme excessif de l'école romantique. Mais son impassibilité apparente n'est qu'une attitude de dignité et d'orgueil : elle est aussi une transposition plus savante de ses états de sensibilité.

§

M. Gabriel Faure continue la série de ces **Pèlerinages passionnés** et nous promène de la vallée aux Loups que Chateaubriand avait payée du produit de ses rêves et de ses veilles, à l'Italie de Musset... et de George Sand, des « Harmonies » toscanes de Lamartine au « Paradou » d'Emile Zola.

Ainsi que l'écrit M. Adrien Chevalier dans son petit livre sur **l'Italie de Gabriel Faure** : « Épris d'art et de nature, l'auteur des *Heures d'Italie* a su se créer une langue digne d'un poète et d'un peintre, harmonieuse et colorée, plastique et musicale, qui, dans sa souplesse, s'adapte aux pensées ingénieuses et aux savoureuses imaginations. » Mais comme chez le Barrès du *Voyage de Sparte*, Gabriel Faure sait vêtir les paysages qu'il contemple des images littéraires accumulées dans son subconscient. Et c'est par cette association émotive que ses *Pèlerinages passionnés* nous passionnent. Car c'est notre âme qui fait la beauté des sites et des paysages, et voyager, c'est encore faire de la littérature. N'est-ce pas aussi l'exemple des grands poètes qui nous incite à nous pencher sur nos émotions et à leur donner l'expression musicale du vers et de la prose, un peu pour nous délivrer de notre sanglot intérieur, un peu aussi pour nous assurer une place à côté d'eux dans le Panthéon des gloires éternelles : « Quel est l'homme digne de ce nom, écrit Gabriel Faure, dans **Mon Lycée**, qui se résigne à mourir tout entier ? Et vraiment est-ce vivre que de ne pas songer à survivre ? »

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Albert Saint-Paul : *De la Lumière effeuillée*, poème d'un jour de fête orné de bois gravés par Jean Saint Paul, Povolozky. — François-Paul Alibert : *Odes*, avec un portrait de l'auteur gravé au burin par J.-S. Laboureur, « Nouvelle Revue française ». — Maurice Magre : *Œuvre Amoureuse et Sentimentale*, « Bibliothèque des Curieux ». — Georges Boutelleau : *Poésies 1874-1916*, Alphonse Lemerre. — Charles Tillac : *Essai de Rêve moderne*, « La Renaissance du Livre ». — Charles Bauby : *La Bonne Ville de Paris*, « Editions du Monde Nouveau ». — Henri Deberly : *Grains d'Ambre et d'Or*, chez l'auteur. — Claude Dubosq : *La Solitude Nuptiale*, préface de Francis Jammes, Chiberre. — Yves-Gérard Le Dantec : *L'Or des Souvenirs*, « les Gémeaux ». — Francis Yard : *La Chanson des Cloches*, Henri Defontaine, Rouen. — F. Chaffiol-Debillemont : *Mois d'Exil*, « Librairie des Lettres ».

Le charmant titre, impressionniste, ruisselant de coloration diaprée : **De la Lumière effeuillée**, prépare avec précision

à la lecture de ce poème par M. Albert Saint-Paul. Comme il s'était laissé oublier, depuis *Scènes de Bal* et *Pétales de nacre* qui sont d'une année dont je préfère ne pas me souvenir. Bien rares furent, depuis lors, les participations de M. Saint-Paul à des revues ; auxquelles même? et en fut-il d'autres, si je me souviens exactement, que, sans doute, l'admirable recueil anthologique de Paul Fort, *Vers et Prose* ? Et le voici revenu, notre cher et délicat artiste, un peu minutieux, un peu menu toujours et si discret dans le choix de ce qu'il donne et de ce qu'il retient. Mais c'est un poème cependant d'une virilité plus trempée, plus ferme qu'il nous offre aujourd'hui, et le ruissellement mordoré du soleil dans les feuillages n'en morcellent, n'en dispersent l'ordonnance ni l'inspiration. Un jour de fête, une fête de lumière estivale qui se respire au gré des rythmes, variés, savants et subtils, c'est bien l'ivresse douce qui est bue au long de ces pages, magnifiquement imprimées sur les presses de l'imprimerie Mersch pour la collection *la Cible* (J. Povolozky) et rehaussées de superbes bois gravés par M. Jean Saint-Paul, le fils du poète.

De toute certitude, avant aucune autre, l'épithète qui sera accolée aux **Odes** de M. François-Paul Alibert, c'est celle de *classiques*. Elles sont classiques par la netteté mesurée de l'expression, l'acceptation aisée de formes éprouvées et traditionnelles, les cadences souples et savantes; l'alliage manifeste d'une inspiration d'origine concrète, sensible et de l'idée pure, apparente en un choix approprié de termes abstraits où elle fond et prend pensivement un visage et de la vie. Qu'un tel art procède de Ronsard, en ce qui concerne l'adoption des rythmes auxquels sa science ou son instinct ont donné naissance, à coup sûr, mais la parenté est plus composite. Par la gravité soutenue, c'est de Malherbe qu'il se rapprocherait : par le jeu des descriptions où la réalité enchantée se mêle à l'allégorie de recherche et d'intention, Tristan, Maynard, surtout Théophile sont suggérés. Mais, si indistinct et éloigné par le temps que M. François-Paul Alibert nous apparaisse, l'exemple de Moréas a pu influer sur sa manière ; il se montre presque toujours aussi bien actuel qu'absent et indifférent à nos jours. Est-il éloquent ? A coup sûr, et infiniment latin ; pourtant son discours, si c'est un discours, progresse plutôt qu'il ne développe ; il fuit le lieu commun et ne s'arrête qu'à des termes du langage le plus courant ; il resserre aussi

l'expression non moins qu'il ne la détend. Il découvre plus qu'il n'invente ; il rencontre mieux qu'il n'édifie. Ne me trompé-je point ? Quelle assurance, pourtant, de volonté éprouvée dans la manière dont il noue son poème dans une manière, au surplus, qui est de lui, et de lui seul, avec tant de tact et de fermeté délicate. Rien n'est hypothétique, douteux, caché dans ce qu'il fait, et c'est un poète qui harcèle par ce qu'il porte en lui de mystérieux :

Un dieu caché nous anime,
Il demeure et nous passons,
Et votre chœur magnanime
Surmonte toujours l'abîme
Où toujours plus nous glissons.

Mais votre source hâtive,
Serait-ce toi, mon amour,
Dont l'empreinte fugitive,
Après son miroir d'eau vive,
S'évanouit sans retour ?

Sous ce titre : **L'Œuvre Amoureuse et Sentimentale de Maurice Magre**, la Bibliothèque des Curieux accueille dans la série « les Maîtres de l'Amour », des poèmes de M. Magre connus déjà, sinon tous, au moins la plupart. D'être ainsi regroupés, ils n'en ressortent pas différents de ce qu'ils nous apparaissaient. François Coppée, se complaisant à composer des tableaux ou des récits d'un sentiment terne et de signification triviale, se piquait de pratiquer, en bon artisan, un métier vigoureux et habile ; son vers était fortement cadencé ; la rime était précise, pleine, sonore ; l'expression nette, et l'image, même grosse et lourdement colorée, demeurait exacte ; l'enchaînement des vers progressait selon le vouloir de l'auteur. M. Magre écrit, sans être effarouché d'absolus non-sens, des phrases équivoques :

Elle pleurait si fort ce soir-là dans la chambre
Que je poussai la porte afin de l'apaiser.

Or, elle ne désirait pas être consolée ; elle craignait même que l'amant lui apportât son pardon, comme un trésor :

Elle l'avait senti sur la porte, tout proche,
Et c'était pour cela qu'elle pleurait si fort.

M. Magre obéit, d'une façon qui, je l'espère, lui est propre,

aux exigences d'un lyrisme particulier : aucun genre de poésie ne saurait plaire à tout le monde.

Les **Poésies de Georges Boutelleau** (1874-1916) révèlent une âme rêveuse, douce et sincère que charmait la vue des fleurs, des étoiles, de la mer, qu'attristèrent les horreurs de la sinistre guerre. Son métier, l'éducation de son vers procèdent du Parnasse, voisinant humblement avec Sully-Prudhomme. Ce sont occupations de lettré et de brave homme. Georges Boutelleau, père de M. Jacques Chardonne, était né en 1846 ; ses premiers vers ont été écrits à l'époque de son mariage, lorsqu'il avait vingt-huit ans.

Peut-être est-il bien, l'avenir nous en assurera, que M. Charles Tillac ait mêlé à son curieux et personnel **Essai de Rêve Moderne** les scories par places brûlant de ses tentatives, de ses erreurs, de ses confusions d'adolescent en quête de visions nouvelles, d'affirmations inentendues. Il eût été précieux que les étapes se fussent graduées aux pages du recueil selon les époques chronologiquement. On se débrouille parfois avec peine au milieu d'un fatras de trivialités où le poète tente de s'évader un temps, fût-ce en adoptant l'ironie, de ce qu'il appelle lui-même « l'inévitable phraséologie » ; les poèmes de guerre où se guindent les échos d'une résolution farouche ou confiante accueillent une influence secrète et déjà précise de la manière propre à Rimbaud. Elle grandira, s'épurera, en se mêlant, semble-t-il, à des conseils venus de Corbière, mis en bride rigoureuse selon le doigté subtil parfois d'un Jean Royère :

Bel, avec, dans les yeux, les reflets des vieux glaives.

Le scrupule d'art par dépouille des apparences oratoires, transitoires, momentanées, la vision véhémente des temps présents. Selon l'héritage légué par Verhaeren, le rêve de la vie moderne, active, embrasée trouvera, semble-t-il, désormais en M. Charles Tillac un enthousiaste et conscient poète pour l'exalter sur des modes fervents et personnels.

Les poèmes de M. Charles Bauby, dans une préoccupation de modernité plus extérieure ou, du moins, superficielle nous présentent, pleins d'humour impromptu et par endroits touchés de meilleure sensibilité, les tableaux de **la Bonne Ville de Paris** comme elle s'est montrée aux yeux émerveillés et inexpérimentés d'un jeune Catalan, venu de ce lointain « Roussillon plus

beau que les jardins rêvés ». Il vient, il passe, énumère les monuments, vit un peu sur la Rive Gauche, hante la Place de la Concorde, le Parc Monceau, la Foire de Neuilly, revient au Luxembourg, chante au long des quais, et s'en retourne « vivre le reste de son âge » dans la bonne province de ses aïeux. Les vers, la plupart, d'une facile fantaisie, plaisent et conviennent à leur dessein. Qu'en pourrait-il être dit de plus favorable ? Les bois gravés de M. René Henri Munsch les illustrent à souhait.

Voici un volume de paysages diligemment modelés en vers traditionnels et adroits, sonnant net et parfois profond, et des rêves ou visions prosternées en élans érotiques imaginaires. Le métier est d'un solide Parnassien, avec tendances à des retours, après telle lecture sans doute de Valéry, à l'adoption savante des rythmes d'odes de Ronsard : **Grains d'Ambre et d'Or**, par M. Henri Deberly.

« Un merveilleux musicien », écrit dans sa préface Francis Jammes, « Claude Duboscq, s'adonne à la poésie... Quant à la veine poétique de cette œuvre, je lui donne tout mon amour ». Soit ; réservons, à l'égal de Francis Jammes, la question technique fort contestable, à mon sentiment, et, émerveillons-nous : « Voici deux jeunes mariés, clairs comme l'azur dans l'eau, et qui s'épousent tantôt dans l'aride cri des cigales qui, au-dessus des pins d'Onesse ne font qu'une harmonie sous le même dais bleu, tantôt dans les ardeurs d'une Espagne qui leur propose tour à tour son austère dépouillement pareil au grand art, ses grenades éclatantes et éclatées, ses neigeuses cascades dans les bois montueux, le chemin muletier où Thérèse d'Avila fait oraison et pénitence pour tous les péchés de Carmen. »

Dix-huit dizains en vers décasyllabiques suffisent à peupler pour ce musicien aussi admirablement **la Solitude Nuptiale**.

M. Yves Gérard Le Dantec semble en être à l'âge heureux d'illusions souvent déçues aussitôt ravivées où toutes sensations, ingénues ou tourmentées, suscitant en leur inaltérable prestige **l'Or des Souvenirs**, peuvent, selon le vœu d'Albert Samain, se tailler en pierres précieuses et former pour les doigts des bijoux anciens. Le rêve en ses prunelles éclos hésite, je suppose, à identifier aux brusques heurts de la vie les *sursauts* révélés de la vie. Il attend que se soit dissipée l'heure, où ne dissocier plus de la vision ce qui fut l'objet trop réel de la vue. Plein de pro-

messes, parce que sa sincérité est absolue, il apprendra un jour à séparer, comme il sied, quoiqu'en ait pu penser Baudelaire, le rêve de l'action et il sentira à son cœur, à son cerveau s'imposer la nécessité du choix entre les diverses matières et les matériaux dissemblables. Peut-être la sainte douleur l'aura-t-elle mûri au bienfait torturant des sanglots ; peut-être se sera-t-il élevé de lui-même par la réflexion ou la fierté de hautains sentiments à la sphère magnanime où évoluent, songent et chantent les esprits souverains, les sensitifs plus meurtris et subtils. Il y a en M. Le Dantec l'étoffe d'un poète de goût et de savoir.

La Chanson des Cloches, de M. Francis Yard, s'orne de dix compositions de M. Jacques Wolf. Ce sont motifs humbles et directs de vie pensée, de vie soufferte, à la fois frileux, nostalgiques ou énergiques. Le vers ne muse ni ne s'amenuise ; il est prompt et va droit à son dessein : on dirait que la pensée du poète l'emporte en impatience sur la douceur frêle souvent du sentiment.

En rythmes plus menus et plus sûrs, vers bien menés et groupés dans les formes classiques, la dolente pensée et la joie de voir revivre autour de lui la nature chantent délicieusement les **Mois d'Exil** de M. F. Chaffiol-Debillemont. Douze excellents bois originaux par les soins de M. André Deslignères rehaussent le charme de ces précieux et nets poèmes.

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

Le Théâtre Karmeny de Moscou aux Champs-Elysées : *Giroflé-Girofla*, opérette en 4 actes de Charles Lecocq (8 mars). — THÉATRE MICHEL : *En bombe*, pièce en 3 actes de M. Henry Kistemaeckers (9 mars). — Une conférence de M. Antoine. — Une polémique. — Mémento.

En 1714, un envoyé du roi de Perse vint en France pour négocier des traités. Il s'appelait Méhémet-Riza-Beyg, d'humeur irascible, extrêmement brutal et rempli de superstitions. Il était proprement cousu d'or et le prodiguait. Néanmoins, il réussit mal. Le vieux roi Louis XIV trouva mauvais que cet asiatique eût osé recevoir le baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs, sans cesser de fumer sa chibouque, le derrière sur un tapis. Alors Méhémet-Riza-Beyg eut une idée d'oriental : il donna des fêtes ; il essaya de surprendre les Français par l'étalage d'un

faste barbare et la révélation de spectacles inconnus. Ainsi il obtint d'appréciables résultats. Montesquieu révoqua en doute le caractère diplomatique de ce personnage. Mais, plus tard, Henri Audiffret rétablit, d'après les archives du ministère, la vérité... Pourquoi ne puis-je éloigner de mon esprit le souvenir de cette histoire, lorsque, voyant au théâtre des Champs-Elysées la troupe Karmeny, qui nous vient de Moscou à toute vapeur, je me rappelle les infructueux voyages de M. Krassine qui fuma tant de fois la chibouque au nez de nos diplomates ? M. Krassine, lui aussi, nous donne des fêtes. On ne m'ôtera point cela de l'idée. Et le Paris de 1923 vaut celui de 1714 en ceci qu'il accueille avec une curiosité sympathique les artistes enclins aux missions les plus obscures. C'est fort bien. Et s'il est vrai que les acteurs moscovites nous apportent, dans leurs bagages, une *Giroflé-Girofla* habillée par le costumier des soviets, nous devons la juger du seul point de vue de l'art et ne point imiter M. Jean Variot qui, le soir de la générale, disait à M. Georges Pioch : « Tes amis sont fous. »

Le tout est de savoir si cela, comme on dit, vaut le dérangement. Je le crois ; je n'en suis pas certain. En vérité, je l'avoue sans rougir, je n'ai pas très bien compris les intentions de M. Taïroff, le directeur de la troupe. Il a dit, à l'envoyé d'un journal :

Je ne conçois pas l'opérette selon la formule traditionnelle. A mon avis, ce genre, — et en particulier *Giroflé-Girofla*, — doit être considéré comme une « fantaisie excentrique » musicale. L'opérette est une fusion du vaudeville et de la comédie. La musique y est entrée comme un élément accessoire, ainsi que le chant qui, sous forme de couplets, vient de temps à autre interrompre les répliques et le jeu des auteurs. Comme j'estime que le mouvement scénique est la chose principale, je me suis moins préoccupé du chant que du jeu des comédiens. Celui-ci ne doit pas être voilé par les couplets. Par la façon dont ils interprètent l'opérette, mes artistes se rapprochent des diseurs et des diseuses de music-hall plutôt que des chanteurs et chanteuses de l'Opéra-Comique.

Dans l'opérette traditionnelle, le texte est toujours en prose hormis quelques couplets. Cette coutume m'a paru entraîner une fâcheuse contradiction rythmique. Les répliques s'allient rarement au rythme fondamental de l'œuvre musicale. Pour éviter cet inconvénient, le livret a été retouché de façon à ce que le texte soit versifié d'un bout à l'autre. Ce travail délicat a été confié à deux de nos poètes, MM. Argo et Adodieff.

Ayant lu cela, je pris le chemin de l'avenue Montaigne. Le rideau levé, je vis sur la scène un panneau de couleur bleue assez semblable, par sa forme, à la coupe d'un hangar d'aviation. Dans ce panneau des portes s'ouvraient, des ponts-levis s'abattaient. Du côté cour on voyait un praticable nu qui conduisait à un plan supérieur. A gauche de petits écrans bleus qui devenaient, au gré des comédiens, tables, rockings ou tabourets. Des lampes descendues des cintres éclairaient à cru ces agrès et les acteurs qui se démenaient au rythme de la musiquette de feu Lecocq. Ces acteurs, je le dis tout de suite, sont excellents. Ils travaillent avec une précision d'équilibristes et donnent aux nôtres un précieux exemple de désintéressement. Il y a en eux du virtuose et de l'apôtre. Ils chantent, dansent, miment, jouent, font et défont leurs groupes avec un art qui touche à la perfection. Une discipline dont, sur le moment, on ne ressent point la rigueur, règle leurs ébats. Ils portent des costumes qu'une outrance systématique ne suffit pas à naturaliser; ce sont des « indications » de costumes poussées au grossissement, quelque chose comme des costumes de M. Poiret interprétés d'abord par M. Picasso et adaptés ensuite par madame Rasimi, la directrice de Ba-ta-clan. Ce vêtement s'explique par le rythme général de l'interprétation (les Russes ayant porté *Giroflé-Girofla* au plan du « bastringue héroïque »); ils surprennent par ceci que l'ouvrage se prête mal à cette déformation. On l'eût plus volontiers admise s'il se fût agi de transformer en fantaisie excentrique une opérette du genre de l'*Œil crevé* où, selon Barbey d'Aurevilly, « les plaisanteries se tiennent accrochées sur les combinaisons de notes, comme d'affreuses guenons sur des chevaux pleins de grâce et d'alacrité ». Bref, sur le jeu des bouffons russes et sur leurs déguisements l'accord peut se faire, il est fait.

Mais il y a la mise en scène, l'agressive nudité de ce schéma de décor, l'arbitraire de ces entrées par des trappes verticales et de ces sorties par une vieille échelle de machinistes. J'ai cru comprendre que l'intention de M. Taïroff était de restituer le théâtre aux comédiens, de réduire le théâtre au travail du comédien. Ainsi chaque objet est dénué de toute valeur représentative ou décorative. Il n'est là que pour servir à la besogne des comédiens; il n'est ni décor, ni trompe l'œil, ni ornement : il est outil. Par malheur ces outils ont une forme, et cette forme préoccupe les regards

du spectateur, lequel se refuse, avec raison, à contrôler des tentatives aussi purement techniques, et ne peut suivre sans effort et sans désagrément un spectacle qui devrait être drolatique, et qui est comme un mécanisme dans le boîtier d'une horloge démantibulée.

On dira sans doute que j'ai mal compris, alors je repondrai que c'est, pour M. Taïroff, une autre condamnation et la plus lourde. On doit comprendre, au théâtre. Ce qui veut des préfaces et des conférences est condamné. En vérité, nous sommes bien las ; en vérité, nous devons nous insurger contre les tendances de quiconque veut ignorer le départ de la recherche et de l'œuvre réalisée. Nous n'avons que faire de tous ces brevets d'inventions que l'on nous propose de toutes parts. Que nous importent à la fin ces essais de mécaniques diverses ? Le théâtre doit évoluer, c'est entendu ; nous acceptons et même nous appelons les rénovateurs de la scène. Mais un écran, une bande de toile grise, un escalier, un trou dans un mur, ça n'est pas tout le théâtre, ou, pour mieux dire, ça n'est pas du tout le théâtre.

Au surplus : nous subissons en art, au théâtre plus qu'ailleurs, un snobisme nouveau et singulier qui s'attache à la recherche des insuffisances. La faveur des lanceurs de modes va tout entière aux incomplets ; ce qu'ils appellent original n'est point le renouvellement d'un genre ou d'une méthode de travail, c'est le fait de lier le sort des ensembles à la modification d'une partie. Rien de plus négatif. Mais les négateurs ont beau jeu dans un temps où tout le monde est pressé, où les chemins de l'art ont besoin de pancartes comme les routes d'auto réclament des écriteaux du Touring-Club. C'est ainsi que l'on voit surgir de partout les petits destructeurs à grandes enseignes : « Je supprime les acteurs, je supprime le texte... je supprime le décor... je supprime la lumière. » Ils finiront bien par supprimer le public...

Tout cela, je le dis simplement, nous rend assez fiers d'un Copeau ou d'un Dullin. Je n'ai pas besoin, je pense, de me défendre d'être nationaliste. Mais je ne suis pas pour l'internationale des embrocheurs de mouches. On fera tant et tant que nous finirons pas regretter Sarcey.

§

Je suis allé au théâtre Michel où l'on jouait une comédie de M. Henry Kistemaeckers : **En bombe**, une espèce de vaude-

ville que la critique a généralement déclaré « cérébral ». Va pour cérébral ! Pour moi, je l'ai trouvé fort inquiétant et de nature à conduire son auteur autre part qu'à l'Académie. Je ne sais trop ce que M. Kistemaeckers entend par comique. Mais cela doit ressembler aux trémoussements des convulsionnaires ou aux vociférations des malheureux atteints du délire des aboyeurs. Quelle pièce ! quel dialogue ! Le plus grave est que M. Kistemaeckers n'a pas voulu nous étonner. L'auteur de la *Flambée* (et de plusieurs autres pièces patriotiques) n'est pas de ces hommes qui se plaisent à déconcerter les badauds. Loin de là. C'est un brave auteur du boulevard, toujours prêt à contenter la clienlèle et à travailler sur mesure... Aussi doit-il être bien étonné d'avoir écrit une pièce cérébro-spinale, et l'on peut craindre que le pauvre homme n'en prenne le lit. J'ajoute, afin de rassurer les amis de M. Kistemaeckers, qu'il n'a point, en écrivant sa pièce, risqué la méningite. J'y ai cependant trouvé quelque chose de drôle, ceci, que profère un personnage nommé Serget :

« — Des hétaïres !... Tu es d'une *saveur inouïe...* »

Comœdia prétend que la verve de l'auteur d'*En bombe* rend un « son nouveau ». Un son bien indigeste, en vérité !

§

M. Antoine a fait une conférence sur les comédiens. Je reviendrai là-dessus. André Antoine ne dit et n'écrit rien d'inutile. C'est un des hommes, bien rares, que l'on approuve ou que l'on contredit longtemps après les avoir entendus. En d'autres termes, c'est un homme dont on médite les propos. Nous en possédons comme cela une demi-douzaine, pas plus... Toute la jeunesse, la vraie jeunesse de Paris, acclame Antoine. Est-il au monde rien de plus enviable que son destin ? Ayant travaillé, haï, aimé, il trouve, au soir de sa vie, la pieuse attention de ceux qui, pour l'admirer, luttent contre les préventions de leurs pères. Ce fut l'envie et finalement le sort de tous ceux qui furent vraiment « quelqu'un ».

§

Une assez verte polémique mit aux prises M. André Rivoire, critique du *Temps*, et M. Max Daireaux, qui écrit dans *Comœdia*. M. A. Rivoire avait traité sans ménagements une pièce espagnole que j'ai, pour ma part, trouvée fort plate. Il fut aussitôt taxé de xénophobie. On lui reproche de faire grand tort à la France,

d'accréditer à l'étranger cette opinion que les Français se considèrent comme des esprits supérieurs et qu'à nos yeux il n'est rien de bon que de notre pays. Je ne sais si M. Daireaux a beaucoup voyagé. Ce que j'ai vu et entendu, depuis quelques années, un peu partout, me fonde à croire qu'il nous trouverait fort hospitaliers s'il avait une plus juste idée de l'inhospitalité de nos voisins. Tandis que nous accueillons les musiques, les pièces, les acteurs, les danseurs, les acrobates, les metteurs en scènes, les costumiers, les raseurs, les plagiaires du monde entier, on proscrit partout notre art et notre littérature. Des agents habiles criblent aux frontières notre production, pour n'en laisser fuir que le plus ennuyeux, le moins représentatif. Une sorte de mot d'ordre fait condamner un Courteline, un Duvernois au profit d'un Gide ou d'un Claudel ; on nous étouffe sous de perfides louanges, quand on ne nous chasse pas brutalement comme firent à plusieurs reprises les Italiens et les Allemands. Je trouve M. Rivoire bien modéré lorsqu'il prend la peine de répondre ceci :

Pour avoir noté, dimanche dernier, que trois de nos théâtres réguliers d'avant-garde viennent d'inscrire en même temps à leur programme des œuvres étrangères et avoir rappelé, à cette occasion, la situation difficile de nos jeunes écrivains dramatiques, qui me paraissent, entre tous, dignes d'intérêt, me voilà transformé en champion du protectionnisme artistique et accusé de « xénophobie intellectuelle ». J'ai peine à m'expliquer cette aventure... Il est vrai que je n'ai pas admiré la *Dame allègre*. Encore ai-je tenu, tout en précisant bien que la pièce me paraissait médiocre, à en exposer le sujet d'une façon à prouver à l'auteur que la représentation de son œuvre n'avait point passé inaperçue chez nous. Il ne faudrait tout de même pas exagérer et se croire obligé d'accorder à une pièce, sous prétexte qu'elle est née ailleurs, plus d'éloges qu'elle n'en mérite et qu'elle n'en obtiendrait, signée par l'un des nôtres. J'imagine qu'il en est ainsi, à l'étranger, pour les pièces françaises qu'on y importe.

Oui, bien modéré. Il suffit, pour s'en rendre compte, de feuilleter les journaux étrangers. J'ajouterai que la sérénité de M. Rivoire me paraît fort louable. Elle honore notre profession et peut servir d'exemple à ceux qui nous jugent sans nous connaître.

Mémento. — Théâtre Albert Ier : *Les Linottes*, pièce en 3 actes, tirée par M. Sonolet du roman de M. Georges Courteline (10 mars). — Théâtre de l'Œuvre : *Endymion*, pièce de Mme S. Aleramo, traduite par

M. Pierre-Paul Plan. — Théatre Antoine : *Le Sommeil des amants*, pièce en 4 actes de M. Martial Piéchaud.

HENRI BÉRAUD.

HISTOIRE

G.-K. Chesterton : *Petite Histoire d'Angleterre*, Traduction d'Anne Osmont. G. Crès et Cie.

Petite Histoire d'Angleterre, par G.-K. Chesterton, traduction d'Anne Osmont. — Titre bien modeste pour une œuvre aussi profonde, titre qui conviendrait plutôt aux « précis », « manuels », et autres publications dont l'objet est de servir d'aide-mémoire au public ; rien ici de ces exposés cursifs et chronologiques, rédigés par des spécialistes, qui n'ont pas pour mission de descendre au fond des choses.

Considéré intrinséquement, ce livre est, disons-nous, une œuvre originale, fille de la pensée bien plus que de l'érudition, une œuvre qui se charge de nous *instruire*, par opposition à celles qui se contentent de nous *renseigner* : car on y trouvera, revêtues d'un tour concret, typique, coloré, un grand nombre d'idées, de suggestions fortes et singulières, une profusion d'images, de métaphores qui ne sont pas là pour le simple décor, mais qui font figure de symbole, — le tout rehaussé d'un humour puissant et étrange, un authentique humour anglais, qui ne constitue pas le moindre attrait de ces pages.

L'auteur s'attache aux causes profondes, remonte aux sources, c'est-à-dire aux sentiments animateurs : il restitue aux faits leur véritable signification, en retraçant les états de conscience dont ils ont été les fruits. Il nous donne en quelque sorte une histoire d'Angleterre vue « du dedans », c'est-à-dire moins une histoire proprement dite qu'une méthode à suivre, un ensemble de principes essentiels qui pourront servir de base à quelque entreprise ultérieure.

De ces causes profondes, de ces états de conscience, il importe de souligner l'importance capitale et la vertu décisive à certaines époques plus représentatives de l'histoire ; — et l'on pense aussitôt à ce Moyen-âge tout baigné des lueurs célestes et infernales d'un Christianisme ardent, à ce Moyen-âge étrange où la vie est songe, où le songe est réalisé : quel songe plus immense, et quelle réalité plus terrible que les Croisades ? Il arrive un

moment où il n'est plus question de distinguer le Sentiment du Fait, le Signe du Signifié ; et c'est bien ce qui arrive quand on considère sérieusement cette époque, où le sentiment chrétien affleura, pour ainsi dire, à la vie quotidienne, dont il régla le rythme, et acquit à lui seul, en vertu de la fameuse *cristallisation*, la valeur d'un Fait permanent et inarticulé.— Phénomène unique dans l'histoire d'Occident, que ce spectacle de peuples qui oublient spontanément leurs querelles, et qui, poussés par une loi supérieure, vont courir la plus fabuleuse des aventures !

Or la répercussion des Croisades fut énorme en Angleterre, aussi bien que chez les autres peuples qui y prirent part, et c'est pourquoi Chesterton s'arrête longuement sur ce sujet et lui consacre un chapitre admirable.

Premièrement, dit-il, nous apprîmes beaucoup par ce que fit le Sarrazin. Deuxièmement, nous apprîmes encore bien davantage par ce que le Sarrazin ne fit pas... On peut dire que les Chrétiens ne sauront jamais à quel point ils étaient dans le vrai jusqu'au moment où ils furent en guerre contre les Musulmans. Aussitôt la réaction la plus manifeste et la plus représentative se produisit : celle à qui nous devons le meilleur de ce que nous appelons l'Art chrétien... L'Orient, comme une atmosphère, comme une sorte d'embranchement impersonnel, a certainement stimulé l'esprit occidental...

D'où Chesterton conclut non sans élégance que « les iconoclastes firent plus de statues qu'ils n'en détruisirent ».

Chesterton saisit en outre l'occasion des croisades pour dénoncer un certain esprit particulariste, qui, renforcé d'*insularisme*, se montre là-bas plus tranchant qu'ailleurs. « Appeler une chose spirituelle externe et non interne est la forme majeure de l'excommunication moderne. » Un tel esprit suffit à expliquer la froide réserve avec laquelle on parle, dans certaines histoires anglaises, de ce qui concerne ce premier mouvement d'expansion de l'Angleterre au dehors, et de ceux qui ont dirigé ce mouvement. C'est ainsi que le départ de Richard-Cœur-de-Lion pour la Croisade est parfois assimilé implicitement « à l'escapade d'un écolier qui se sauve en mer ». « Le saint, comme d'autres bonnes choses, ne doit pas venir du dehors », a-t-on pu lire dans un journal anglais, ce qui signifie, en conséquence, que chaque peuple devrait avoir *son* calendrier, où ne figureraient que les noms de *ses* saints autochtones,— ou encore que l'Irlande devrait cesser d'honorer la

mémoire de saint Patrick, comme étant « une mauvaise chose d'Armorique ».

C'est avec la même clairvoyance que Chesterton aborde l'histoire intérieure de son pays : là encore il nous éclaire le monde obscur et souterrain des causes. Se souvenant de Carlyle, il remonte bien au delà de toute cette *vacuité sonore* que représentent le plus souvent les faits et gestes des personnages de premier plan, pour nous montrer ce qui, grâce à une progression insensible et irrésistible au cours des siècles, est arrivé à constituer le caractère anglais d'aujourd'hui. Il nous parle de la « force des rois faibles ». Si la faiblesse d'un roi ressort de son incapacité à tenir les rênes du gouvernement et de la politique, dont il abandonne la direction à une sorte d'amazone qui passe pour être son épouse, tandis que lui s'adonne à des dévotions évidemment imbéciles, — en quoi pourra donc bien consister la *force* d'un tel zéro ? Ecoutons un moment Chesterton.

Supposons quelqu'un allant sur quelque ordinaire grand'route d'Angleterre, telle la vallée de la Tamise à Windsor, ou visitant de vieux centres de culture comme Oxford et Cambridge. Une des premières choses qu'il trouverait serait Eton, transformé il est vrai par l'aristocratie moderne, mais jouissant encore de sa richesse médiévale et se souvenant de son origine. S'il s'enquérait de cette origine, il est probable qu'un simple écolier en connaîtrait assez pour lui dire que ce lieu fut fondé par Henri VI. S'il venait à Cambridge et recherchait de ses yeux la chapelle du collège qui, au point de vue artistique, dépasse toutes les autres comme une cathédrale, il questionnerait quelqu'un à ce sujet et on lui dirait que c'est le Collège du Roi ; et s'il s'informait de ce roi, on lui nommerait de nouveau Henri VI. S'il entre alors dans la bibliothèque et cherche dans une encyclopédie le nom de Henri VI, il trouvera que le géant légendaire qui a laissé derrière lui ces œuvres magnifiques fut, dans l'Histoire, un pygmée presque invisible... Ses factions en dispute le secouent comme un ballot de marchandises. Les désirs ne semblent même pas déterminés, encore moins satisfaits. Cependant les vrais désirs sont satisfaits en pierre et en marbre, en chêne et en or ; ils demeurent à travers les révolutions les plus folles de l'Angleterre moderne, tandis que toutes les ambitions de ceux qui lui ont donné des ordres ont été emportées comme la poussière au vent...

Et l'on songe malgré soi, devant cet « Idiot » semeur de Cathédrales, à cet autre « Idiot », semeur de vérité, que seul le génie de Dostoïevsky pouvait concevoir.

Nous disions tout à l'heure que cette « petite Histoire d'Angleterre » pourrait servir de base à un ouvrage plus étendu. Souhaitons que celui qui en assumera la tâche ne soit autre que Chesterton lui-même, car il faut beaucoup attendre d'un auteur qui, en ces temps d'érudition stérile et de trompe-l'œil, eut le talent et la force d'être l'historien *véridique* de son pays.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Scientia, Revue internationale de synthèse scientifique, F. Alcan. — A. Boutaric : *La Vie des atomes*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion. — A. Berthoud : *Les Nouvelles conceptions de la matière et de l'atome*, Encyclopédie scientifique, Doin. — A. Berthoud : *La Constitution des atomes*, Collection Payot. — Max Born : *La Constitution de la matière*, traduit par H. Bellenot, Collection de monographes scientifiques étrangères, A. Blanchard. — W. Kossel : *Les Forces de valence et les Spectres de Röntgen*, traduit par M. Golsy, A. Blanchard, même collection.

Mes lecteurs m'ont demandé souvent de leur indiquer une revue de culture générale, de philosophie scientifique, qui leur permette une « vision panoramique de l'univers intellectuel ». Hélas, la *Revue des Idées*, inspirée par le grand penseur qu'était Remy de Gourmont, n'est plus. La *Revue du Mois*, du professeur Emile Borel, a été victime de la crise de la librairie causée par la guerre. Mais il existe, depuis de nombreuses années déjà, une revue internationale, qui paraît à Milan, et où les articles, à côté du texte original, comportent une traduction française ; c'est **Scientia**. Elle a su résoudre le problème vraiment difficile d'intéresser aux questions scientifiques le public des personnes cultivées auxquelles ne sont guère accessibles les graves traités composés par les spécialistes à l'usage des spécialistes, et qui ne sauraient se contenter des manuels de vulgarisation, où l'on simplifie trop la vérité, où l'on fait trop de sacrifices à la clarté. Les savants de profession eux aussi y trouvent un stimulant qui les pousse à regarder plus loin que leur « rayon ». Le professeur E. Rignano, dont on connaît entre autres les intéressants livres sur la mémoire biologique, sur l'hérédité des caractères acquis, dirige *Scientia* avec compétence et impartialité ; il pense qu'il faut ouvrir aux chercheurs des territoires neutres, où les esprits les plus divers puissent se rencontrer, où le contact puisse s'opérer entre des pensées éventuellement antagonistes ; il poursuit ainsi la création d'une « internationale de l'esprit ». *Scientia* a

invité les savants les plus éminents des divers pays à prendre part à des enquêtes variées: enquêtes sur les causes de la guerre et sur les questions internationales soulevées par la guerre, mais, aussi, enquêtes sur le vitalisme, sur la théorie de la relativité, etc. Dès qu'une question scientifique prend de l'importance, elle est traitée dans *Scientia*. Par exemple, en France, Chauveaud nous donne une nouvelle conception morphologique de la plante qui révolutionne l'anatomie végétale ; presque aussitôt, la question est traitée dans *Scientia*. Nombreux y sont les articles touchant à la constitution de la matière, une des préoccupations dominantes des physiciens et des chimistes actuels, comme en témoigne la publication simultanée de plusieurs livres dont je vais rendre compte.

§

Dans son délicieux *Jardin d'Epicure*, Anatole France note avec sagesse que « l'observation du savant s'arrête à l'apparence et au phénomène sans jamais pouvoir pénétrer la substance ni rien savoir de la véritable nature des choses ». Nous vivons au milieu de manifestations calorifiques, lumineuses, électriques ; nous en avons asservi beaucoup à nos besoins ; cependant nous ne savons à peu près rien sur la nature véritable de la chaleur, de la lumière, de l'électricité. Mais, ajoute M. Boutaric, auteur de **la Vie des Atomes**, nulle limite ne saurait être assignée à la marche ascendante de la science. Rien n'interdit d'espérer qu'un jour viendra où le mystère qui entoure la nature des choses sera dévoilé.

Depuis un quart de siècle, les sciences physiques ont pris un magnifique essor. La découverte des rayons de Roentgen, suivie bientôt de celle de la radioactivité, a conduit à la conception de la nature électrique de la matière.

Dans son livre à la fois clair et précis, M Boutaric nous parle des molécules et atomes, des ions, de l'électron, des rayons positifs, des rayons X, de la radioactivité, et il termine en donnant un aperçu sur la structure des atomes.

M. A. Berthoud, professeur de chimie physique à l'université de Neuchâtel, s'occupe lui plus particulièrement de cette structure dans deux ouvrages, **les nouvelles Conceptions de la matière et de l'atome** et **la Constitution des atomes.** Ce dernier est un exposé concis, un excellent résumé, avec aussi

peu de mathématiques que possible; les deux conceptions de l'atome, celle de Rutherford, celle de Bohr, apparaissent nettement. Le premier livre renferme en outre des développements intéressants. Je signalerai le chapitre sur les « théories électromagnétique et électronique », où sont discutées les diverses hypothèses sur l'électron. Celui-ci n'est-il qu'un grain d'électricité négative sans support matériel au sens ordinaire du mot ? La conception purement électrique de la matière doit-elle être remplacée par une doctrine énergétique plus large ? A propos de l'atome de Rutherford, il est question de la *transmutation des éléments*. Les successeurs des alchimistes, adeptes de la chimie occulte, de l'hyperchimie, en rapport étroit avec les doctrines théosophiques, avec la magie, l'astrologie et la cabale, ont la prétention de réaliser cette transmutation, et même de dévoiler la constitution intime des atomes par vision occulte. Naturellement M. Berthoud se refuse de parler de cela, mais à mon avis il ne dénonce pas assez énergiquement tous ces enfantillages. Dans les questions de transformation d'un corps chimique en un autre, il faut d'ailleurs être très prudent : il y a des erreurs d'expérimentation que les chimistes les plus éminents eux-mêmes n'ont pas su éviter ; ainsi Ramsay s'est trompé quand il a cru constater l'apparition du lithium aux dépens du cuivre soumis à l'action de certains rayons. L'atome de Bohr conduit M. Berthoud à exposer la *théorie des quanta*.

On se représente maintenant les atomes comme de véritables petits systèmes solaires : autour d'un « noyau » chargé d'électricité positive les électrons évoluent à la façon des planètes autour du soleil, mais, contrairement à ce qui se passe en astronomie, la grandeur du noyau n'est pas immense par rapport à celle des électrons, de plus l'attraction n'est pas due à la gravitation, mais elle est d'ordre électro-statique ; comme les formules des attractions électriques, de Coulomb, sont celles de l'attraction universelle, de Newton, les lois du mouvement restent identiques. Les lois de Képler sont applicables aux systèmes solaires et aux atomes ; ainsi : l'électron trace une ellipse dont le noyau occupe un des foyers, les aires décrites par un rayon vecteur sont entre elles comme les temps employés à les décrire. D'après Planck, auteur de la théorie des quanta, il n'existe qu'un nombre limité d'orbites concentriques possibles pour les électrons gravitant autour du noyau, un électron peut sauter d'une orbite à une autre, à

chaque saut d'un électron d'une orbite à grande teneur d'énergie sur une autre à teneur d'énergie moindre, il y a émission d'énergie rayonnée monochromatique, dont on peut calculer la fréquence. Ainsi l'énergie d'un atome ne peut varier d'une manière continue, mais seulement par sauts brusques, par *quanta*.

On arrive ainsi à concevoir la matière et l'énergie comme discontinues. Les chimistes et les physiciens se comprennent chaque jour davantage, et peuvent se prêter un mutuel appui. Ceci ressort particulièrement de la lecture de trois conférences de l'éminent professeur à l'Université de Francfort, Max Born, conférences qui, sous ce titre **la Constitution de la matière**, figurent dans la « Collection des monographies scientifiques étrangères » publiées sous la direction du professeur A Juvet. Elles traitent toutes trois du même sujet : l'atomistique physique, mais à des points de vue différents. La première est intitulée : « l'atome » ; la deuxième : « de l'éther mécanique à la matière électrique » ; la troisième : « le passage de la chimie à la physique ». Il s'est produit dans le monde des idées une grande révolution. La mécanique qui était autrefois à la base de tous les phénomènes, et au moyen de laquelle on cherchait à tout expliquer, passe actuellement au second plan, et voici qu'on ramène la matière à l'électricité. Bien curieuse entre autres est la conception électrique des réseaux cristallins.

Les phénomènes d'affinité chimique se ramènent également à des phénomènes électriques. C'est du moins l'opinion de W. Kossel, professeur à l'Université de Kiel. Son mémoire **sur la nature physique des forces de valence** vient d'être précisément traduit pour faire suite aux conférences de Max Born, et sa lecture entraîne facilement la conviction. Voici un des cas les plus simples, celui du sel marin, chlorure de sodium. L'électron isolé qui se trouve sur l'orbite externe de l'atome de sodium saute sur l'orbite externe de l'atome de chlore qui a déjà 7 électrons. Cet électron par sa charge communique à l'atome de chlore un caractère négatif, tandis que l'atome de sodium qui a perdu un électron est chargé positivement, d'où évidemment attraction entre $Na +$ et $Cl -$ pour former $NaCl$.

§

C'est une heureuse idée qu'a eue la librairie Albert Blanchard de publier des conférences relatives aux questions de la nouvelle

physique : chimie-physique, astro-physique, radio-activité, électrotechnique... *Les Conférences-Rapports de documentation sur la physique* annoncées sont : 3 conférences de Maurice de Broglie, sur les rayons X, 3 conférences de Léon Brillouin, sur la théorie des quanta, 2 conférences d'Eugène Bloch, sur les phénomènes thermioniques, 3 conférences de C. Galton, sur la lampe à trois électrodes. Ces conférences ont été faites le soir à la Sorbonne; elles rompent avec un enseignement trop traditionnel et classique. Elles intéresseront tous ceux qui sont préoccupés du mouvement des idées.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS FISCALES

Les titres au porteur et l'impôt. — Ceci n'est pas un plaidoyer en faveur du maintien ou de la suppression des titres au porteur, mais une mise au point qui me paraît nécessaire, en présence des affirmations, de certains parlementaires, que les titres au porteur échappent à l'impôt.

Une affirmation aussi catégorique est radicalement fausse.

Si l'on excepte les rentes sur l'Etat français et quelques autres valeurs garanties par le Trésor, dont le montant des coupons est intégralement payé, tout le monde sait que les coupons présentés, lors des échéances, aux guichets des banques, sont largement amputés d'une bonne fraction de leur valeur nominale. Il n'est pas éloigné de la vérité de dire qu'un prélèvement d'au moins 20 o/o est effectué par les banques au profit de l'Etat.

En effet, les titres des valeurs mobilières au porteur sont assujettis, en raison de leur nature, à trois sortes de taxes spéciales : le droit de timbre, le droit de transmission et la taxe sur le revenu.

Au moment où j'écris ces lignes — je fais cette réserve, car rien n'est plus changeant que le droit fiscal, sans cesse en évolution — l'impôt du timbre est de 0 fr. 10 par 100 francs de la valeur nominale du titre ; l'impôt de transmission est calculé à raison de 0 fr. 50 par 100 francs de la valeur marchande de ce titre : enfin, la taxe sur le revenu s'élève à 10 o/o du montant du coupon.

Soit une obligation ou une action au porteur d'une collectivité quelconque, d'une valeur nominale de 500 francs, productive d'in-

térêts à 6 o/o et d'une cote moyenne en Bourse de 490 francs. Le coupon de 30 francs est diminué, à l'encaissement, des sommes ci-après :

1° droit de timbre à 0.10 o/o sur 500......	0.50
2° droit de transmission à 0,50 o/o sur 490 (calculé sur 500)....................	2.50
3° impôt de 10 o/o sur le revenu..........	3 »
Ensemble.........	6 francs

Sur un coupon de 30 francs, le rentier laisse à l'Etat une somme de 6 francs, soit 20 o/o de son revenu.

Cette quotité est, d'ailleurs, souvent dépassée, lorsque le titre, étant considéré comme une valeur de tout repos, sa cote en Bourse se trouve au-dessus du pair.

Puisque, dans ces conditions, le titre au porteur donne annuellement une moyenne de 20 o/o de son revenu à l'Etat, on ne peut raisonnablement soutenir qu'il échappe à l'impôt, d'autant que la retenue étant opérée d'office par les banques, le rentier ne peut, par aucun moyen, s'y soustraire.

J'entends bien que si le rentier ne peut soustraire les revenus de ses titres au porteur aux impôts que je viens d'indiquer et qui sont, à proprement parler, des impôts cédulaires — si l'on désigne ainsi les taxes afférentes à chacune des sources de revenus du contribuable, — il en va différemment de l'impôt général. Le titre au porteur peut y échapper.

Sans doute, cela est exact, le plus souvent. Mais ne peut-on soutenir que cet impôt général est largement compris dans les 20 o/o prélevés lors de l'encaissement du coupon ? Le tarif des impôts cédulaires est de 6, 8 ou 10 o/o selon que le revenu taxé provient d'un salaire, d'un gain commercial ou d'une créance. Il n'atteint jamais 20 o/o. Ayant prélevé une pareille fraction, le Trésor ne s'est-il pas servi d'avance pour ce qui est de l'impôt général, c'est-à-dire de l'impôt de superposition ?

Je sais bien que cette thèse n'est pas orthodoxe. Néanmoins, j'ai entendu des juristes qualifiés la soutenir, et celle-ci encore.

On a pu remarquer que, dans l'énumération ci-dessus des différentes taxes frappant les titres au porteur, figure un droit de 0 fr. 50 o/o dit « droit de transmission ». L'origine en est dans ce principe général de notre législation financière, que toutes les mutations de biens doivent payer l'impôt de mutation. Il en est

ainsi quand on achète un immeuble ou que l'on recueille, par succession, des valeurs quelconques, après un décès. Or, en raison même de leur nature, les titres au porteur peuvent se transmettre de la main à la main, sans aucune formalité qui vienne révéler au fisc la mutation qui vient de s'opérer. C'est précisément pour remplacer le droit de mutation auquel se trouvent soumises toutes les mutations constatées par écrit, que la loi de finances a assujetti les valeurs au porteur au paiement d'une taxe forfaitaire perçue annuellement et d'office, que les titres circulent ou qu'ils restent dans les mains de leur propriétaire initial. De là cette thèse, fort contestable en vérité et qui repose sur une erreur de principe, que les titres au porteur n'ont pas à être déclarés lors du décès de leur propriétaire et assujettis à l'impôt de mutation par décès, puisque, du vivant du dit propriétaire, ils ont été soumis chaque année à une taxe forfaitaire tenant lieu du droit de transmission.

Cette théorie se fonde, je l'ai dit, sur une erreur, à savoir que le droit annuel de transmission correspond, dans l'esprit du législateur, au droit de mutation entre vifs (vente, donation), mais non à celui de mutation par décès.

Les titres au porteur échappent-ils, d'ailleurs, à l'impôt de succession ? On l'affirme souvent, mais est-ce bien exact ? A quoi serviraient alors toutes les mesures de contrôle édictées au cours de ces dernières années, précisément pour éviter, dans les déclarations de successions, les dissimulations des valeurs mobilières ? Que des fraudes se produisent, cela est inévitable. Mais dire que, d'une façon générale, les titres au porteur sont, en toutes circonstances, dissimulés, c'est faire preuve d'une ignorance complète de la question.

Tout d'abord, aucune fraude n'est possible lorsque, après le décès, — et cela arrrive encore assez fréquement quand tous les héritiers ne sont pas présents ou n'ont pas une très grande foi les uns pour les autres, — un inventaire notarié est établi. L'existence des valeurs qui y sont énumérées ne peut échapper au contrôle de l'Administration de l'Enregistrement, dont on sait le zèle. Il en est pareillement, même en l'absence d'inventaire, quand un acte de partage est dressé entre les héritiers. Toutes les valeurs énoncées au partage sont soigneusement repérées.

Les héritiers peuvent, à la vérité, quand il sont d'accord, se

dispenser d'un inventaire et d'un acte de partage. Mais si les titres au porteur sont déposés dans une banque, comme cela a lieu fréquement, l'établissement de crédit est tenu, sous peine de fortes amendes qu'il ne lui plaira certainement pas d'encourir, d'adresser à l'administration des Finances, lors du décès du déposant, la liste complète et exacte des valeurs en dépôt. Celles-ci ne peuvent, dès cet instant, échapper aux droits de succession.

Que les titres au porteur, au lieu d'être simplement remis à la Banque, contre récépissé, soient enfermés dans un compartiment de coffre-fort tenu en location, et par conséquent ignorés de l'agence qui ne pourra les signaler au fisc, échapperont-ils de ce fait à l'impôt? Ce serait méconnaître les dispositions de la loi du 18 avril 1918, ayant précisément pour but d'empêcher les fraudes de l'espèce, et d'après lesquelles aucun coffre-fort ne peut plus être ouvert, après la mort du locataire ou de son conjoint, qu'en présence d'un notaire, chargé de dresser un procès-verbal contenant « l'énumération complète et détaillée de tous les titres, sommes ou objets quelconques » qui y sont contenus.

Enfin le réseau des preuves s'étend encore. Visant les valeurs au porteur qui, n'étant ni constatées dans un acte soumis à l'enregistrement, ni déposées dans une banque, ni renfermées dans un coffre, sont susceptibles d'être dissimulées parce qu'elles échappent à la connaissance du fisc, le législateur de 1918 a voté un texte d'après lequel : « sont présumés faire partie de la succession, pour la liquidation et le paiement des droits de mutation par décès, les titres et valeurs dont le défunt a perçu les revenus moins de six mois avant son décès et dont les héritiers, donataires ou légataires universels ou à titre universel sont ultérieurement reconnus être en possession. »

On peut, au surplus, imaginer d'autres moyens de contrôle ou d'intimidation, comme, par exemple, la formule finale que l'Administration impose à l'héritier d'écrire de sa main, dans toute déclaration de succession, et par laquelle il affirme solennellement, sous les peines les plus graves, que l'énumération qu'il vient de faire des biens recueillis comprend exactement « toutes les valeurs mobilières françaises ou étrangères » qui appartenaient au défunt.

On ne pourra cependant jamais prétendre, si serrées et si ingénieuses que soient les mesures administratives, empêcher, de

manière absolue, la dissimulation des titres au porteur. Mais je crois avoir démontré qu'il est faux de dire que les valeurs de cette nature échappent totalement à l'impôt. Elles supportent très largement leur part dans le poids des charges publiques, du vivant de leur propriétaire ; et, à sa mort, il y a bien des chances qu'elles seront assujetties aux droits de mutation par décès. Prétendre, comme le faisait dernièrement un ancien ministre, à la tribune de la Chambre, « qu'il n'y a plus, dans aucune succession, aucun titre de rente au porteur », c'est, pour le moins, être mal renseigné.

J'ajouterai, en terminant, que quand un titre au porteur figure dans une déclaration — ce qui, à la vérité, en raison de tous les moyens de contrôle dont dispose l'Administration des Finances, n'est pas chose exceptionnelle du tout — il est taxé sur sa valeur exacte, révélée par le cours de la Bourse, et qu'aucune fraude sur ce point n'est possible.

On n'en pourrait pas toujours dire autant des immeubles, lesquels, en dehors des cas où une vente judiciaire, réalisée dans l'année du décès, vient en fixer la valeur vénale d'une façon indiscutable pour les héritiers, sont évalués par ceux-ci comme ils l'entendent. Et l'on pense bien que si une inexactitude est commise, ce n'est pas, dans cette hypothèse, en faveur du fisc.

ALBERT LANOE.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Comment définir la guerre. — Colonel Gros Long : *La connaisance de la guerre*, essai de critique positive, in-18, Nouv. Libr. Nationale. — Lieut.-col. E. Mayer : *La Théorie de la guerre et l'étude de l'art militaire*, in-18, Alcan.— Mémento.

Les écrits sur la guerre, son essence, sa philosophie, sa métaphysique, ne manquent pas. Ils n'ont jamais manqué. Cependant, dans l'application, les erreurs de jugement, à son sujet, ont toujours été aussi graves que nombreuses. Il n'y a donc rien d'étonnant qu'après la guerre la plus importante que nous ayons connue, celle où elle s'est révélée à nous sous ses aspects les plus variés, des techniciens, des plus sérieux, cherchent à serrer sa définition dans une formule positive, embrassant toute sa complexité. La question qui se pose à nouveau peut se résumer ainsi : La guerre est-elle un art ? La guerre est-elle une science ? A priori, la ques-ainsi posée, sous son apparente simplicité, peut paraître oiseuse

Elle me fait songer involontairement à la boutade de Renoir, à qui l'on demandait si la peinture doit être subjective ou objective : « Si la Peinture doit être subjective ou objective, répondit-il, après quelques secondes de réflexion, permettez-moi de vous dire que je m'en fous... » Si, au faîte de sa puissance, on eût posé à Napoléon la question de savoir si la guerre était un art ou une science, il est probable que le « maître des maîtres » eût fourni une réponse aussi énergique, mais aussi décevante, que celle de Renoir sur la peinture. C'est que les gens qui font beaucoup la guerre, comme d'ailleurs ceux qui font beaucoup l'amour, sont en général fort occupés. Ni les uns, ni les autres n'ont guère le temps de fixer leurs idées, en pleine lutte, sur leur stratégie particulière. C'est dans la retraite du château de Dux, à la limite de l'extrême-vieillesse, que Casanova a rédigé ses incomparables mémoires, véritable traité de tactique amoureuse appliquée ; c'est à Sainte-Hélène, lorsque l'adversité lui eut créé des loisirs, que Napoléon s'occupa à ordonner sa pensée sur la guerre et à ciseler des aphorismes, que les *bons élèves*, — il y en a de tout âge, — ont toujours connu par cœur, sans savoir toujours les appliquer. C'est à ce moment de sa vie, où il n'avait plus à s'occuper des choses de l'Etat et d'un métier de souverain particulièrement absorbant, qu'il nous a dit que la guerre était un art, et un art tout d'exécution, — comme tous les arts d'ailleurs. Mais, en même temps, il commentait longuement les guerres de César, de Turenne, du grand Frédéric, nous montrant ainsi qu'il considérait la guerre également comme une science. Et nous voilà de nouveau fort embarrassés, tant est tyrannique notre goût pour les formules simples, concises, tranchantes comme une lame de couteau. Au vrai, la confusion n'est qu'apparente. Il n'est pas un art, même le plus élémentaire, même celui qui consiste à râcler une contrebasse pour en tirer des traits d'accompagnement, qui n'exige l'acquisition préalable de connaissances techniques et l'étude des prédécesseurs. Je sens que je parle en ce moment comme M. de la Pallisse, qui avait un bon sens si lumineux ; mais cela est nécessaire.

Ceci dit, ce m'est un devoir agréable d'attirer l'attention des professionnels, comme des non-professionnels, sur l'étude que le Colonel Gros Long (Pierre Devoluy) vient de donner sous le titre : **La Connaissance de la Guerre**. C'est une grande clarté

projetée sur le débat. Le Colonel Gros Long nous présente la Guerre comme une science positive, et il a hautement raison, qui a pour bases : 1° L'expérience historique, c'est-à-dire l'étude et l'interprétation des guerres du passé, l'adaptation de leurs enseignements aux conditions actuelles ; 2° ce qu'il appelle « les possibilités industrielles de l'avenir ». Mettons « du temps présent » et non « de l'avenir. » Nous serons ainsi sur un terrain plus solide, sans nous exposer à chevaucher des chimères aussi coûteuses que dangereuses. Pour la mise en œuvre de cette « expérience historique » et de la connaissance « des possibilités industrielles », il est besoin d'une « faculté d'imagination spéciale » que le Colonel Gros Long appelle « l'imagination technique ». Conception dangereuse, à notre sens, par ce temps d'industrialisme guerrier. Sans doute, nous avons eu le général Estienne, qui a fait preuve d'une heureuse « imagination technique » en créant ses chars d'assaut. Mais pour un exemple heureux, que d'autres que l'on pourrait citer, qui n'ont fait qu'alourdir la guerre, lui imprimer une allure plus traînante ou la rendre plus cruelle, sans résultats positifs. Ces réserves faites, il faut louer le Colonel Gros Long de nous fournir sur la Guerre une définition claire et précise, qui embrasse cependant toute sa complexité. Il faut le louer encore pour la critique impitoyable, à laquelle est consacrée la plus grande partie de son étude, des doctrines d'avant-guerre, dont étaient imbus nos forts-en-thème de l'Ecole des Hautes-Etudes, et qui ont eu pour fruit « cette caricature d'offensive » d'août 1914, sans aucun rapport avec l'offensive napoléonienne, dit le Colonel Gros Long, et, ajoute-t-il, « avec aucune offensive digne de ce nom ». Il nous montre le mécanisme de la formation de ces doctrines de guerre, au lendemain de la disgrâce du Général Séré de Rivières (1880), due, à la fois, « à une conspiration d'entrepreneurs qui estimaient, sans doute, que cet excellent Français veillait de trop près aux intérêts de l'Etat » et aux écrits passionnés que le Capitaine Gilbert venait de publier dans la *Nouvelle Revue*. Je me souviens avoir lu avec une ardente curiosité, et, je ne crains pas de l'avouer, avec une vibrante sympathie, les pages enflammées que ce jeune officier, terrassé par la maladie, écrivait, loin de la vie active, dans le silence d'une chambre de valétudinaire. Nous étions tous alors sous l'influence des événements

de 1870 et l'angoissant souvenir des erreurs de jugement alors commises pesait sur tous les esprits. Gilbert apportait, avec une qualité d'enthousiasme rare, la réaction salutaire et nécessaire. L'influence de Clausewitz, le métaphysicien de la Guerre, a été autrement pernicieuse et durable. D'abord, cet air de métaphysique nous venait d'Allemagne, rien d'étonnant à ce qu'il parût, aux vaincus que nous étions, salubre, vivifiant et tout bruissant de vérités inconnues. Hélas! nous allions, pendant longtemps, étudier la doctrine napoléonienne, si réaliste, si positive, à travers les divagations nuageuses d'un doctrinaire d'Académie, qui n'avait même pas connu la guerre sur les champs de bataille.

Clausewitz devait nous conduire, comme le dit le Colonel Gros Long, « au mortel danger de l'abstraction métaphysique appliquée aux choses de la guerre ». Et la prétention de notre Grand-Etat-Major, en août 1914, de répéter le coup d'Austerlitz à travers les forêts des Ardennes, contre un ennemi dont on ne savait rien et dont on ne voulait rien savoir, n'est qu'une pure application de la doctrine clausewitzienne, à moins que ce ne soit une chose digne d'aucune espèce de nom. Avec une verve inépuisable, le Colonel Gros Long raille cette doctrine des forces morales, des impondérables, de la guerre *in abstracto*, qui, du Général Cardot au Colonel de Grandmaison, a obnubilé l'intelligence française. Pour nous, l'enseignement à retenir de cette monumentale erreur est que ce qui est bon pour les troupes ne l'est pas toujours pour un corps d'officiers. Qu'on inculque à celles-là l'esprit offensif le plus développé possible, si l'on veut ; il n'y aura que bénéfices à en espérer. Mais que l'on se borne à enseigner à un corps d'officiers qu'il n'y a, pour réussir, qu'à « frapper dans le tas », c'est du pur Don Quichottisme, d'une inconcevable légèreté d'esprit.

Par une rencontre heureuse, le lieutenant-colonel E. Mayer, un de nos critiques militaires les plus féconds, les plus ingénieux, s'est attaché au même problème : **La théorie de la Guerre et l'Etude de l'Art militaire**. Il ne nous apporte pas, de son côté, une définition concise et précise de la Guerre, mais, ce qui vaut autant, et peut-être mieux, car on est ainsi à l'abri du danger que comporte toujours la limitation d'une formule, si complète qu'elle soit, il nous conduit à une vue d'ensemble, à une sorte de postulat, auquel il nous paraît difficile de ne pas se

rallier. Ni la méthode dogmatique, ni la méthode historique, ni la méthode scientifique, ni la méthode psychologique, prises séparément, ne peuvent, dit-il, servir de guide dans l'étude de la conduite de la guerre.

Les inspirations d'un général sur le champ debataille, ajoute-t-il, ne sont pas des accidents heureux, la rencontre fortuite de solutions justes. Elles sont l'aboutissant normal d'idées longtemps contenues et qui trouvent l'occasion propice pour se traduire par des actes. C'est en y pensant toujours etc....

Soyons reconnaissants au Lieutenant-Colonel E. Mayer de nous montrer ainsi que la Guerre n'est pas une succession d'actes impulsifs, mais qu'elle est, au contraire, le résultat de décisions, basées sur des habitudes de réflexions longuement mûries. Cette étude rapide, écrite dans un style cursif, pleine de comparaisons ingénieuses, est un de ses meilleurs écrits. On y trouvera, en appendice, le commentaire d'ûn ordre du maréchal Foch, du 30 août 1918, qui illustre d'une manière tout à fait remarquable cette très originale discussion.

Mémento. — *Revue militaire française* (7 janv.) : Commandant Lucien : Les objectifs géographiques dans la guerre moderne. — Commandant Ménard : Considérations sur notre aviation militaire. — Lieutenant-Colonel Mussel : L'artillerie lourde longue, etc., (février). —G. Regnault : La 3e D. I., à la Bataille des Frontières. — Commandant Mabille : La doctrine militaire allemande d'après-guerre, etc. — *Revue maritime* : (7 janv.), Lieutenant-Colonel Jourdan : Les méthodes de tir d'autrefois. — Deloncle : Le Bombardement de Salé en 1851. — (Févr.) C. V. Voitoux : La mystérieuse île de Pâques, etc.

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

Les Chinois et l'Indochine-Française. — La soi-disant « impénétrabilité de l'âme indigène ».

En 1906, le commandant, aujourd'hui maréchal Lyautey, écrivait dans une de ces remarquables *Lettres du Tonkin et de Madagascar* qui ont été, il n'y a pas longtemps, réunies en volumes :

Quelle a été l'idée initiale de ceux qui nous ont amenés en Indochine, des Garnier, puis des Dupuis, celle de Jules Ferry, le plus grand voyant colonial que nous ayons eu aux affaires depuis trente ans ? Y faire un simple établissement de peuplement, une colonie d'exporta-

tion, une Martinique ou une Réunion de plus ? Non, leur objectif essentiel, c'était la pénétration commerciale de la Chine par le sud, la possession des voies d'accès du Yun-nan, le fleuve Rouge et le Mékong. Notre raison d'être ici, dans la politique générale du monde, c'est d'y être aux avant-postes dans le grand conflit de dislocation et de civilisation qui est suspendu sur l'Extrême-Orient...

M. Louis Salaün, d'autre part, dans son ouvrage sur *l'Indochine*, un des plus remarquables et des plus synthétiques qui aient jamais été composés et qui, je le note en passant, constitue une véritable merveille de typographie, d'illustration et de présentation matérielle, M. Louis Salaün a exprimé une exception voisine de la précédente et qui la complète en remarquant que

l'un des principaux profits que retirent de leurs voyages en Extrême-Orient nos compatriotes habitant l'Indochine est d'en rapporter le sentiment très vif de la solidarité qui unit notre possession à son voisinage asiatique. L'Indochine n'est pas, comme l'Inde anglaise, « un tout solitaire et fermé », une vaste péninsule séparée du reste du monde par une barrière de hautes montagnes et l'immense étendue des mers : ce n'est qu'un morceau découpé par la politique dans la péninsule géographique indochinoise, dont la vie continue de circuler sans interruption de la Chine à la Malaisie, à travers les frontières délimitées par les commissions d'abornement. Ce voisinage asiatique affecte différemment notre possession suivant qu'elle se trouve en présence ou non d'un pays occupé par la civilisation européenne... L'Indochine ne saurait avoir, bien entendu, de politique indépendante, mais il est constant que la politique française se trouve nécessairement amenée à exercer pour elle et par elle une politique de frontières, une politique de pénétration et une politique d'influence en Extrême-Orient.

Le maréchal Lyautey procédait à ces constatations en 1906 et M. Louis Salaün en 1903. Dès cette époque, l'un et l'autre observateurs déterminaient par avance et par une vue prophétique de l'esprit les liens étroits qui unissaient et uniraient de plus en plus notre possession indochinoise à son milieu asiatique. Depuis, sont intervenus d'autres événements qui ont introduit dans le problème déjà si complexe une variante d'importance. Anatole France dont la pénétration d'esprit quand elle s'applique aux questions extérieures est assez bornée, ce qui s'explique aisément, l'examen de celles-ci réclamant plus de bon sens que d'érudition, Anatole France a écrit dans une des pages de *Sur la pierre blanche* : « Il faudra du temps pour apprendre à la Chine qu'il y a une

Chine, car elle ne le sait pas et tant qu'elle ne le saura pas, il n'y aura pas de Chine. Un peuple n'existe que par le sentiment qu'il a de son existence... » Cette vision du père Bergeret fût peut-être demeurée d'accord avec les faits si, précisément, des gens du dehors et parmi lesquels on trouverait certainement des amis de M. Anatole France, n'étaient venus répéter à ceux qu'on appelle « les jeunes Chinois » qu'il y avait une Chine. Ils ont fini par le croire ou par faire comme s'ils le croyaient, d'autant que les choses existent beaucoup plus par le sentiment qu'on en a que par leur réalité objective... Aussi, M. de Pouvarville a-t-il, à bon droit, pu s'écrier dans son livre : *Ce qui meurt et ce qui demeure* :

Finie l'époque des locations à bail, des sphères d'influence, des zones de non-intervention, des Etats-tampons et de toutes les fictions inventées par les diplomaties européennes pour ravir à la Chine, plus ou moins honnêtement, avec ou sans cause, un morceau de son patrimoine ethnique...

En somme, encore qu'il n'y ait certainement pas une Chine, autonome et digne de ce nom, *tout se passe comme* s'il y avait une Chine. Cela tient en grande partie à ce que les grandes puissances concurrentes qui se disputaient le sol chinois, ayant laissé passer le moment où elles auraient pu dépecer ce sol et se le partager, ont préféré le constituer en territoire intangible placé sous la sauvegarde d'une sorte de régime international ou, mieux, érigé à l'état de *proie réservée*. Solennellement, chacun des fauves en arrêt s'est engagé à n'y plus toucher, à condition naturellement que le voisin n'y touche pas non plus, jusqu'au jour où... Le résultat de cette fiction, c'est qu'il y a au point de vue du droit international une Chine, alors qu'en réalité il y a plusieurs Chines en égal état d'anarchie.

Conséquence de l'existence fictive de cette Chine, d'une part, et d'autre part, de ses rapports étroits avec notre Indochine, — et c'est là que je voulais en venir, — quiconque s'intéresse aux destinées de notre possession d'Extrême-Orient ne saurait négliger la lecture du remarquable ouvrage que vient de publier M. Jean Rodes sous ce titre **les Chinois** (1) et avec ce sous-titre : Essai de psychologie ethnographique.

M. Jean Rodes est certainement, — je l'ai déjà écrit et je ne cesse-

(1) Alcan, éditeur, Paris 1903.

rai pas de le répéter, — un des hommes qui, aujourd'hui, connaissent le mieux les questions de l'Extrême-Orient. Sous ce titre général : « Dix ans de politique chinoise », il a publié quatre volumes : *La Chine nouvelle, la Chine et le mouvement constitutionnel, le Céleste Empire avant la Révolution, la Fin des Mandchous* (1) qui constitueront pour les savants de l'avenir le témoignage historique le plus complet sur l'évolution des Célestes au début du xxe siècle. Pour éclairer de manière pittoresque ce témoignage, il conviendra d'y joindre les si curieuses *Scènes de la vie révolutionnaire en Chine* (2) et le présent Essai sur *les Chinois*.

C'est à coup sûr une des caractéristiques du régime actuel que quelqu'un qualifia un jour, peut-être un peu sévèrement, « abject », que l'acharnement conscient ou inconscient, peu importe, qu'il consacre à méconnaître, systématiquement, on dirait, les hommes d'une vraie valeur, pour peu qu'ils aient du caractère. Il n'y a pas de régime, plus que le régime démocratique, qui aurait besoin de s'entourer des conseils des plus compétents et des plus aptes ; mais, précisément parce que démocratique, il n'en est point qui se moque plus délibérément des collaborations utiles et même indispensables. La plupart de nos dirigeants qui, pour parvenir, se sont fait un tremplin de la Déclaration des Droits de l'Homme, se gardent bien d'appeler aux hauts postes administratifs des hommes jeunes et qualifiés possédant « le mérite ». En bons démagogues qu'ils sont, ils préfèrent recourir pour l'attribution des emplois au principe de l'ancienneté, lequel dispense de choisir et auquel on n'apporte de temps à autre une entorse qu'en faveur d'un protégé personnel. L'homme de valeur, l'homme qui sait, les maîtres de l'heure, s'il n'est pas leur courtisan, l'ignorent de parti pris, estimant sans doute que leur propre expérience, que leur propre science se suffisent à elles-mêmes ! Et c'est ainsi, grâce à cette méconnaissance rigoureuse des caractères et des capacités, que put s'édifier, — je ne donnerai que cet exemple, mais il est typique, — le monument d'iniquité et de stupidité profondes qu'est le Traité de Versailles, lequel condamne notre malheureux pays victorieux à la misère et à la guerre perpétuelles. Les historiens à venir seront stupéfaits quand ils sauront que nous avons négligé, refusé même de prendre en 1919 des gages

(1) Alcan, éditeur.
(2) Plon-Nourrit et Cie, éditeurs.

dont nous poursuivons, en ce moment, à travers mille difficultés, l'octroi et la réalisation !

Qu'on excuse cette digression que m'a inspirée le regret de ne pas voir figurer parmi les conseillers techniques du gouvernement un homme documenté et impartial comme l'est M. Jean Rodes lorsqu'il s'agit d'étudier les questions relatives à la Chine ! Puissent, du moins, ces lignes, si quelqu'un de là-bas les lit, donner l'envie à nos dirigeants indo-chinois de prendre connaissance de l'étude de Jean Rodes, sur *les chinois*, étude qui constitue le couronnement de son œuvre, et la somme de plus de quinze années de travaux, de voyages et de méditation. Si, en effet, comme je l'ai établi tout à l'heure, on ne peut concevoir l'Indo-Chine qu'en fonction de la Chine, il est absolument indispensable pour ses dirigeants de bien connaître l'esprit et le tempérament de ses habitants, car s'il est assez douteux après tout qu'il y ait une Chine, il ne faut pas oublier, comme le notait déjà en 1919 M. Jean Rodes, que « derrière la Chine officielle, faible et incertaine du lendemain, *il y a les Chinois* ».

Or, c'est une opinion bien établie que le Chinois constitue pour nous la plus impénétrable des énigmes. Il y a comme cela, dans toutes les branches du savoir humain ou de l'ignorance humaine, comme on voudra, des principes bien établis, — on ne sait d'ailleurs pas par qui, ils n'en ont que plus de force, — et qui, vraisemblablement, procèdent de la règle du moindre effort. Le Chinois soi-disant énigmatique est une des espèces de cette vérité plus générale bien connue sous la rubrique : l'âme indigène impénétrable. Voici pas mal d'années que la littérature exotique coule à pleins bords sur cette âme impénétrable à laquelle nous devons le contenu de toute une bibliothèque. Qu'eût-ce été si elle avait été pénétrable ! Donc, alors que l'on croit possible d'étudier la psychologie des bêtes, alors que nous possédons, grâce au vieux Fabre, l'Homère des insectes, le secret de toutes les réactions sexuelles des mantes les plus religieuses, alors que nous n'ignorons rien, grâce à M. Cornetz, des instincts directeurs des fourmis et, grâce à M. Curwood, de la sentimentalité des grizzlys, alors aussi qu'aux problèmes métaphysiques les plus ardus nous ne trouvons jamais la moindre difficulté, par contre, on trouverait téméraire d'entreprendre une analyse de la mentalité des Célestes. M. Jean Rodes a estimé, à bon droit, qu'il y avait là un lieu-com-

mun aussi intolérable qu'injustifié, et il a montré dans son ouvrage que si on a généralement mal compris les Chinois, on peut néanmoins démêler les mobiles de leurs actions et les mouvements de leur âme. Cet essai psychologique, il l'a fait précéder d'un exposé des diverses hypothèses et aussi de ce que l'on sait positivement sur l'antiquité et l'origine du peuple chinois. Cet exposé concis, ramassé en quelque soixante pages, est un précis des plus remarquables et qu'on peut lire avec fruit même après le scientifique ouvrage de M. Henri Cordier, le très distingué sinologue. De l'exposé de M. Jean Rodes, il ressort que les Chinois cachèrent le plus longtemps possible leur passé à nos curiosités occidentales et que ce mystère voulu n'a pas peu contribué à maintenir en vigueur le faux axiome aux termes duquel les Chinois sont tellement différents de nous que nous ne pourrons jamais les comprendre. M. Jean Rodes combat victorieusement cet axiome dans une série de chapitres consacrés au « Chinois tel qu'il est », à sa sensibilité aux manifestations si contradictoires, à sa conception païenne de la vie, à sa nervosité, sa pusillanimité, à son instinct anarchique, à son absence d'esprit scientifique et à son dédain de l'inexactitude. Tout est à lire dans ces chapitres qui constituent le plus passionnant des romans, celui même de l'âme chinoise ! La conclusion de M. Jean Rodes, et je ne puis mieux faire que de la citer ici tout entière, c'est que

le Chinois apparaît comme un être d'une vitalité intense, d'une nervosité extrême, absolument subjectif et inapte aux spéculations désintéressées. Ainsi constitué, il est livré à l'instinct : c'est l'enfant de la nature... Cette nature instinctive tend invinciblement au désordre ; elle a été contenue pendant des siècles par une pénalité terrible et une éducation étroite et méticuleuse qui, — on le voit bien maintenant que tout s'effrite, — étaient nécessaires. Casanova, ce Chinois d'Occident, dit quelque part dans ses *Mémoires* que le préjugé est en nous ce qui lutte contre nous-mêmes. Lutter contre soi-même, voilà la chose dont le Céleste, — tel qu'il se révèle de plus en plus, privé de son masque rituel — est certainement le plus incapable. »

Revenant à mon point de départ et après avoir lu avec le plus vif intérêt, avec une véritable passion, le magistral essai de M. Jean Rodes, je répète qu'il mérite à tous égards, aussi bien dans l'ordre politique que dans l'ordre économique, d'être lu et médité par les dirigeants indo-chinois et aussi par ceux de nos

diplomates qui ont affaire avec les Célestes sur leur propre terrain en Extrême-Orient, ou bien en Europe ou en France même dans les sables mouvants des parlotes qui relèvent de la Société des Nations. C'est qu'en effet, à cette heure, et sans que personne dans ce pays ait l'air de s'en douter, le néfaste traité de Versailles est encore aggravé du fait des abdications successives qui nous sont arrachées dans ces parlotes, abdications qui constituent une série d'atteintes graves à la souveraineté nationale. Je reviendrai un jour à ce sujet, inépuisable, partie essentielle de ce drame qu'on pourrait intituler : *Les défaitistes de la Paix !*

Avant d'en terminer, je veux encore citer aujourd'hui, regrettant de n'en pouvoir plus longuement parler, le très remarquable ouvrage de M. Gustave Julien, ancien gouverneur des colonies, intitulé : **Ibotcala**, *l'enfant de la Brousse* ou *l'Humour noir* (1). Il contient une série de maximes et de pensées traduites du malgache dont le choix et la présentation font le plus grand honneur à l'ingéniosité et à l'érudition du traducteur. Je n'en citerai qu'une :

> Lorsqu'un visiteur inattendu vous surprend en train de faire cuire des patates, vous n'avez qu'à les recouvrir de cendres et faire comme si de rien n'était.

Je crois que, pour impénétrable que soit théoriquement l'âme indigène, cette maxime la pénètre assez profondément, et, par la même occasion, l'âme humaine.

CARL SIGER.

LES REVUES

Le Correspondant : Ernest Renan, vu par Brunetière; opinion de M. Pierre Moreau. — *Revue hebdomadaire* : Renan poète, par M. G.-G. Amiot. — *Le Progrès Civique* : Renan, d'après M. C. Bouglé. — *Le Divan* : « Morées », par M. L. Lièvre. — *Nouvelle Revue Française* : Le théâtre défini par M. Maurice Boissard. — Naissances. — Mémento.

Partisans irréductibles, les adversaires d'Ernest Renan ont même tenté, naguère, d'opposer à son œuvre et à sa grande mémoire, les livres, la conversion et la mort de son petit-fils, Ernest Psichari, qui a prouvé, certes, un talent de qualité.

Le centième anniversaire de naissance de Renan place l'admirable écrivain et le savant fort au-dessus désormais des criaillerie

(1) Emile Larose, éditeur Paris 1923.

d'une critique à desseins politiques. S'il se fait périodiquement une révision des valeurs en littérature, voilà fondée la gloire durable de Renan. Les revues de ce mois de mars en apportent cent témoignages. Ils ne vont point sans la publication d'inédits, selon la mode indiscrète qui entraîne les héritiers à verser des pièces posthumes aux procès des maîtres devant la postérité.

Le Correspondant (25 février) publie un « Ernest Renan » de Brunetière qui, pour quelques lecteurs, sera une cause d'étonnement : quelle faible voix est devenue cette voix mordante et qui semblait, il y a quelque vingt ans, une force au tribunal des Lettres ! L'expérience ajoute, on dirait, à la grâce du philosophe, de l'exégète, de l'historien et du conteur.

Souvent le propos du critique fut une lapidation. Pour de tels massacres, il ne songea point à emprunter des pierres au champ même de son style rocailleux. Peu de pédants furent aussi privés que Brunetière du don de charmer et de subir l'enchantement d'une œuvre d'artiste. Son système est devenu poussière en même temps que lui ; et l'esprit renanien demeure actif parmi nous, plus peut-être aujourd'hui que vers les années 90, et malgré les remous superficiels de l'opinion.

Celle de Brunetière reconnaît « l'entière sincérité » de Renan et de sa sœur Henriette, lors de leur détachement du catholicisme. Il est assez piquant de lire sous la plume du fameux professeur, à propos de *l'Histoire du peuple d'Israël*, qu'« en réalité, par une étrange dérision, il se trouve que l'ouvrage dont celui de Renan a le plus approché, c'est le *Discours* de Bossuet *sur l'Histoire Universelle* ».

Au moins, voici un passage de ce portrait où nous trouvons face à face le modèle et son peintre. Cela n'est point sans intérêt. L'ironie était une habitude de délassement spirituel chez le premier, au lieu qu'elle fut laborieuse, chez l'autre, les rares fois qu'il s'aventura à la choisir pour moyen d'expression. « Voyant qu'on lui passait tout, il se permit tout », accuse le sévère Brunetière. C'est une lourdeur contre la grâce aérienne des hésitations de Renan devant les petits problèmes de la morale courante. Mais venons-en à notre citation :

Il enseigna que « comme il fait la beauté de ce qu'il aime, chacun de nous fait aussi la sainteté de ce qu'il croit » ; que « le talent, le génie, la vertu même ne sont rien auprès de la beauté » ; qu'entre plusieurs

moyens de « faire son salut » la morphine et l'alcool n'en sont pas de plus mauvais ni de moins sûrs que d'autres ; qu'un peu de crapule et de débauche ne messied pas à la jeunesse, et qu'après tout nul ne peut dire si notre devoir en ce monde ne serait pas de « nous amuser ». C'étaient là d'étranges paroles qu'il est regrettable à jamais qu'un homme de l'âge, de la situation, de l'autorité de Renan ait osé laisser tomber de sa bouche. Avoir commencé par *l'Avenir de la Science* pour finir par *l'Abbesse de Jouarre*, quelle dérision et quelle misère ! Mais quelle plus grande misère encore si, quand il développait ces paradoxes, à peine y croyait-il lui-même, heureusement pour lui, mais malheureusement pour tant de « renanistes » qui l'ont cru.

J'ai dans les mains un précieux et curieux exemplaire de *l'Abbesse de Jouarre*, avec, sur la couverture, ces quelques mots de Renan : « *A M. B... en souvenir de notre conversation d'hier.* » J'avais causé longuement avec lui de mon intention de parler de *l'Abbesse de Jouarre* et craignant sans doute que je n'eusse pas démêlé sa véritable pensée, il a corné les pages du volume et souligné les endroits du dialogue sur lesquels il désirait qu'on le jugeât. L'un de ces endroits est le suivant : « O Dieu des âmes simples, pourquoi t'ai-je abandonné ? » Le grand ironiste s'est-il moqué de moi ce jour-là ? C'est ce que je me suis demandé plusieurs fois depuis lors, et, sans y mettre autrement d'amour-propre, c'est en effet ce que j'aurais cru, si depuis nous ne l'avions vu quitter ce rôle et consacrer les dernières années de sa vie à composer son *Histoire du peuple d'Israël*. On sait qu'il n'en devait pas voir le terme et ce n'est pas lui qui en a imprimé le dernier volume.

Brunetière fait grief à Renan de son attachement à la philologie :

De toutes les formes en effet que peut revêtir la concupiscence de l'esprit, *libido sciendi* comme on l'appelle dans l'Eglise, je ne crois pas qu'il y en ait de plus *présomptueuse* que l'orgueil philologique. Rappelons-nous plutôt, quand la philologie n'en était qu'à ses débuts, l'incommensurable vanité des érudits de la Renaissance, d'un Pogge ou d'un Filelfe ! C'est ainsi qu'introduit de bonne heure au sanctuaire des études orientales, et dans les chapelles de l'exégèse allemande, Renan y a puisé cette espèce d'orgueil qu'inspire la conscience de savoir des choses rares et singulières. Cet orgueil à son tour a engendré cette confiance en soi qui, par-dessous les apparences de son dilettantisme, est demeurée jusqu'à son dernier jour le caractère essentiel de Renan. Que ceux-là l'ont mal connu qui l'ont pu prendre pour un sceptique ! Mais au contraire, il a cru sans en relâcher jamais un iota, que le secret de l'univers était comme enfermé dans les profondeurs de l'orientalisme et le grand reproche que lui fera l'avenir, qu'on commence à lui faire

déjà dans le présent, est et sera d'avoir placé les questions les plus vitales qu'il y ait pour l'humanité dans la dépendance d'un problème de philologue. Quel dogmatisme, en effet, pourrait-on bien concevoir de plus audacieux ? Quelle confiance plus étrange dans les forces de l'esprit humain ? Et quel orgueil plus *aristocratique*.

Des variantes proposent *insolent* et *insolente* aux deux épithètes que nous avons soulignées dans le texte ci-dessus. La louange de Brunetière va au sentiment religieux de Renan. Il tient que celui-ci a manqué de sensibilité, plus que Flaubert et Leconte de Lisle, — ce qui, pour les trois, resterait d'ailleurs à démontrer, — et que

par une ironie dernière, — qui l'eût peut-être « amusé », — ce qu'il y a de meilleur et de plus durable dans son œuvre (1), c'est ce qu'il y a mis, non pas précisément sans le vouloir, mais, mieux que cela, pour le combattre ; et les plus belles pages ne le sont que pour être inspirées, pénétrées, imprégnées du sentiment de la grandeur et du prix de tout ce qu'il a travaillé quarante ans à détruire.

Suit, dans la même revue, un article de M. Pierre Moreau, « professeur à l'Université de Fribourg », qui confronte ce vivant, Renan, et Brunetière, ce mort, — mais tient ferme pour le second. Le critique va si avant dans le reproche que M. Moreau se doit, un moment, de le réfuter:

le grand divorce qui sépare leurs intelligences est tout entier dans ce seul titre: *Vie de Jésus*, dans le sens différent qu'ils donnent au mot *Vie*, et dans l'accent différent dont ils prononcent le nom de *Jésus*.

Divorce si profond qu'il risque de rendre trop sévère, et que Brunetière, peut-être, tout en reconnaissant le talent de Renan, n'a pas vu quelques vraies grandeurs de son caractère. Il dit que Renan n'a rien aimé, que, dans sa prose voluptueuse et égoïste, aucune grande passion ne frémit ; et il me semble, cependant, qu'on ne peut refuser à l'auteur de *l'Avenir de la Science* d'avoir eu la passion, le fanatisme même de la science. Et peut-être aussi celui de la vérité, ou du moins de *sa* vérité. Brunetière répond que les vrais fanatiques de la vérité s'appellent Pascal, Bossuet, Rousseau ou Taine. Mais Renan l'a aimée à sa manière, plus aristocratique, moins généreuse, plus égoïste, mais en somme, plus amoureuse, puisqu'il l'eût volontiers gardée pour lui seul.

Les « Variations sur Renan », de M. Charles-Gustave Amiot, publiées par la **Revue hebdomadaire** (24 février) et qui

(1) *Variante*: « Ce qu'il y a de meilleur dans son œuvre, de plus noble, de vraiment exquis. » (*Note de l'éditeur*.)

traitent principalement du « poète », sont d'une heureuse venue. L'auteur aime Renan et réagit contre le charme du « magicien ». S'il tient Renan pour un « grand vulgarisateur », il ajoute aussitôt :

Mais c'est aussi Montaigne, Descartes, Pascal, Fontenelle, Montesquieu et Buffon. Renan est le dernier de cette lignée. Chacun de ces grands hommes a exprimé dans un français à la fois savant et populaire ce qu'on n'avait dit jusque-là que dans des in-folio latins ou dans des mémoires allemands, hérissés de pédanterie et dépourvus d'humanité.

... « Renan a tout de Michelet, sauf les défauts. » Pourtant, M. Amiot d'écrire :

En ce moment, il est fort déchu. On va beaucoup parler de lui. Espérons qu'on va le retrouver en partie. On a raison de honnir son voltairianisme. Mais ce n'est pas le dixième de lui. Qu'on revienne au poète. C'est tout lui. Il ne se survit que comme tel, et, comme tel, il nous suffit. On s'aventure toujours à le prendre autrement et partiellement. C'est ce que nous avons voulu montrer. Ce sera du moins la nouveauté de ces « Variations ». Je suis sûr de ne pas m'être trompé, puisque je ne l'ai pas jugé, peut-être pas expliqué...

Qu'il se soit fait de grossières applications de la finesse renanienne, c'est trop vrai. Néanmoins, quel bénéfice intellectuel, si la popularité d'un Renan, produite même par de telles déformations, a amené des lecteurs primaires à ce mandarin de l'esprit. « Il convenait aussi peu que possible à l'éducation populaire », remarque M. Amiot. On peut souscrire à cette observation, sous réserve de celle-ci que l'intelligence étant ce qui manque le plus aux masses, la moindre page de Renan est capable de les enrichir précieusement. Au fait, si quelque journal quotidien populaire publiait en feuilleton *Emma Kosilis*, par exemple, bien des lecteurs y trouveraient un plaisir qui les initierait à la beauté.

M. C. Bouglé, professeur à la Sorbonne, dit aux lecteurs du **Progrès civique** (24 février) « Pourquoi il faut honorer Renan ». Il se reporte à ses impressions d'étudiant :

Dans les rhétoriques supérieures d'alors, on recopiait sous l'œil des maîtres, — pour l'ocasion appelés les Barbares, — des pages de *Ma Sœur Henriette* ; on se récitait la fin et la préface des *Souvenirs d'enfance* ou des fragments du fameux article sur Lamennais.

Parmi les contemporains, nous avions d'autres favoris sans doute pour contenter nos goûts d'humanistes : Jules Lemaître, Anatole France, et

encore Barrès « Homme libre », qui commençait à nous charmer en nous agaçant ou à nous agacer en nous charmant.

Mais nous comprenions bien que Renan était leur maître à tous, le maître du chœur des grands *ironistes*, le modèle dont aucun d'eux ne pouvait se détacher, celui aussi qui sentait le moins l'huile, chez qui l'effort était le moins sensible. Et nous étions reconnaissants au sorcier breton d'enrichir, avec tant de grâce souveraine, le trésor de nos chefs-d'œuvre.

Mais l'art, la grâce et l'ironie, ce n'étaient, après tout, que le manteau de Renan, et, si l'on ose dire, sa chape chatoyante.

Là-dessous, un cœur ferme battait, qui avait connu les pires angoisses, traversé les plus dures épreuves. Et beaucoup d'entre nous lui savaient gré par-dessus tout de l'exemple de sincérité, de probité, de liberté intellectuelle qu'il nous avait donné, en osant rompre, si douloureusement, si courageusement, avec le *credo* de son enfance.

Beaucoup d'entre nous, comme lui, avaient des chaînes à briser. Ils savaient ce qu'un geste d'émancipation intellectuelle, dans certaines circonstances, peut exiger d'héroïsme.

Les provinciaux surtout, les Bretons en particulier : ceux-là avaient pu connaître la lourdeur du couvercle de plomb qui pèse sur les petites villes endormies, et que Renan, de ses frêles épaules, avait soulevé.

Rendre honneur à Renan, c'est estimer à son haut prix le courage de la pensée. Il ne s'agit pas d'une manifestation contre l'Eglise; mais de témoigner en faveur d'un homme qui s'est fait libre pour rechercher la vérité par la méthode scientifique.

§

Le Divan (février) donne la suite du « Moréas » de M. Pierre Lièvre.

Si les *Stances* sont le chef-d'œuvre de Moréas, — écrit-il, — on ne saurait les tenir pour un des chefs-d'œuvre de la langue française.

Le recueil qu'elles composent est extrêmement inégal, et, si l'on y voit des beautés de l'ordre le plus rare, il les offre mêlées à tant de choses défectueuses qu'il ne saurait produire une impression d'ensemble parfaitement nette. Il contient de trop belles choses pour qu'on puisse ne pas tenir compte de lui, il est semé de trop de choses critiquables et mal tolérables pour qu'on puisse simplement en dire que c'est un beau livre.

Pourtant, nul n'est en droit de le mépriser. Outre qu'il témoigne d'une rare probité artistique, c'est, malgré ses imperfections, un des volumes de vers importants parus dans ces vingt-cinq dernières années. Ils ne sont d'ailleurs pas très nombreux. Lorsqu'on aura cité, outre

lui, *le Cœur Innombrable*, un volume de M. de Régnier (ou plutôt un *Florilège* à tirer de ses recueils), puis enfin les *Contrerimes*, on aura dénombré à peu près tout ce que nos neveux retiendront de la poésie dans ce quart de siècle. C'est, il est vrai, une des plus basses époques de la poésie française, et l'on peut prévoir que des quatre ouvrages que nous sauvons ici, les *Stances* seront le premier dont on se détournera.

Toutefois, à l'heure présente, on le lit encore. On peut même prédire que sur les quelque huit cents vers dont il se compose, il en est une cinquantaine qui ne périront point, mais que l'on répétera longtemps. En soi, cela compte. Qui ne se tiendrait pour satisfait s'il a la certitude de passer à la postérité par vingt-cinq lignes ?

M. Pierre Lièvre, on le voit, fait la belle part au « gentil » P. J. Toulet.

§

Dans **La Nouvelle Revue française** (1er mars), au cours de sa chronique dramatique, M. Maurice Boissard donne cette brillante définition d'une face du théâtre :

Le théâtre, pas plus qu'aucun art, n'est pas une leçon, du moins dans sa forme. Le théâtre, à son origine, c'est un loustic à la langue bien pendue, qui imitait ou contrefaisait ses camarades, savait inventer des farces et faisait rire. Le théâtre, c'est le plaisir, c'est le rire, la fantaisie, l'imagination, la repartie vive, le tour inattendu, le trait prompt et pénétrant, l'irréel et la vérité à la fois, l'observation qui s'amuse et se répand en traits comiques, le mouvement, la farce, au besoin même la bouffonnerie. C'est ce qui fait que Molière et Shakespeare, qui procèdent si bien du véritable théâtre, sont si grands, et Corneille si plat et si ennuyeux en même temps que si faux. Nous manquons aujourd'hui d'un Molière, d'un Beaumarchais qui auraient de si beaux portraits à faire avec notre époque. L'esprit qui ridiculise, la satire qui venge ont disparu. Nous sommes devenus crédules, respectueux et craintifs en diable. Quels beaux pantins on réaliserait avec nos grands savants, nos grands politiciens, nos grands généraux, nos grands écrivains, nos grands patriotes ! La galerie la plus bouffonne qu'on puisse imaginer, la bêtise la plus comique à mettre en relief, mille traits vifs et plaisants comme jamais bonshommes gonflés d'importance n'en ont offert à l'observation.

§

NAISSANCES.

Les livrets du mandarin (n° 1, sans date) rédigés par M. René-Louis Doyon, publieront 10 fois l'an les « propos sub-

versifs du mandarin » qu'on a pu lire naguère dans *La Connaissance* (20, rue Boissy-d'Anglas, Paris VIII[e]).

Europe (n° 1, février) a pour rédacteurs en chef MM. René Arcos et Paul Colin et paraîtra le 15 de chaque mois ; 7, place Saint-Sulpice, à Paris. MM. Léon Werth, J. Bounine, Charles Vildrac, Kasimir Edschmid, René Arcos, Georges Duhamel, Luc Durtain, H. Van de Velde, et M[me] Lucie Cousturier ont collaboré au premier numéro. Ces noms tiennent lieu de tout un programme.

Latinité (n° 1, 15 février) veut être l'organe bi-mensuel de l'union des peuples latins. Directeur : M. Joseph Torre. Adresse : 93, Boulevard Sébastopol, à Paris.

Mémento. — *Revue des Deux Mondes* (15 février et 1er mars) : M. Maurice Barrès : Le tombeau d'Henriette Renan.

La Revue Universelle (15 février et 1er mars) : « Ernest Renan ou le romantisme de l'Intelligence », par M. Henri Massis.

La Revue de Paris (15 février et 1er mars) : « Nouvelles lettres intimes » d'Ernest Renan. — (1er mars) : « Les pas effacés », extrait des mémoires de Robert de Montesquiou. — « Le secret de Shakespeare », par M. Ed. L'Hommedé. — « Les Humanités », par M. Abel Bonnard. — M. A. Chuquet : « Napoléon devant Antibes». — « Tableaux de Paris », de M. A. Flament.

Le Monde Nouveau (1er mars) : « Les femmes et Ernest Renan », par M. J. Psichari. — Un brillant « Théodore de Banville », par M. Gustave Kahn. — « Iris et Pallas », par M. A. Lebey. — La suite du « Déclin de la Société Bourgeoise », par M. Georges Louis.

L'Europe nouvelle (17 février) : « Souvenirs sur Renan », par M[me] Mary Duclaux.

La Revue Rhénane (1er février) : « Ernest Renan », par M. Armand Dayot. — « Panorama de Renan », par M. Pierre Lasserre qui définit Renan : « L'écrivain français (et ne pourrait-on par dire européen ?) le plus important de la seconde moitié du XIX[e] siècle. »

La Vie des Peuples (10 février) : M. Raoul Allier : « Le patriotisme de Renan ». — M. J. Dalligny : « Ernest Renan, voyageur ». — M. A. Bloch : « Renan et l'Allemagne ». — M. Jean Pommier : « La fin de Renan ».

La Revue de France (15 février et 1er mars) : « Notes de jeunesse », inédite de Renan.

La Revue Mondiale (15 février) : « Le prestige des littératures primitives », pages inédites de Renan. — « Sur trois poètes morts jeunes », par M. Jean-Michel Renaitour qui donne là trois beaux portraits d'Olivier Hourcade, de Jean Le Roy et d'Édouard Guerber.

La Pensée bretonne (15 février) : « La Bretagne renanienne », par M. Y. Le Febvre. La « Prière sur l'Acropole ».

Belles-Lettres (février) : « Un manuscrit de M. Renan au Sénat », par M. J. Psichari. — Articles sur Renan, de MM. H. Charpentier, P. Delacour, C. Bourquin.

Revue bleue (17 février) : M. Paul Pelliot : « Mongols et papes aux XIIIe et XIVe siècles ».— « La grande industrie allemande contre l'Etat », par M. A. de Tarlé.

Revue de l'Amérique latine (1er mars) : suite de l'enquête sur « l'Amérique et le bonheur du genre humain ».

Les Cahiers Idéalistes (février) : « Un scandale littéraire », où M. Edouard Dujardin proteste contre les omissions commises par M. René Lalou et les sévérités de ce critique, dans son histoire de la littérature contemporaine.

La Renaissance d'Occident (mars) : M. A. Castagnou: « Impressions marines d'Italie ». — Poèmes de M. Noël Ruet. — M. C. Guyot : « Poésie de P. J. Toulet ».

Les Lettres (1er mars) : M. J. Calvet : « Connaissons-nous Pascal? » — M. A. Masseron : « Deux poètes du Purgatoire : Dante et Louis Mercier ». — Enquête sur le nationalisme.

L'Alsace Française (24 février) : Enquête : « Un écrivain doit-il habiter Paris ? » — M. P. Humbert : « Renan, historien d'Israël ». — M. G. Bergnier : « Le centenaire de Renan ».

La Renaissance (24 février) : M. Florent-Matter : « La cinématographie dans l'enseignement et l'éducation populaires ». — « Le secret de M. Cappiello », par M. Pierre Claude.

Petites Annales de Marie Immaculée (février) : « Le cas de Punérin », lettre du R. P. Favril O. M. I.. — « Le grenier du chiffonnier ».

La Revue anarchiste (20 février) : Voline : « Le sens de la destruction ». — « Au Peuple », poème de M. Roger Bœufgras.

La Nouvelle revue Française (1er mars) : M. J. Schlumberger : « Le sommeil de l'Esprit critique ». — M. A. Herz : « Et Madeleine ? » — M. G. Gabory : « Airs de Paris ».

Les Marges (15 février) : « Enquête sur la liberté d'écrire et contre la censure ». Les réponses nous apprennent du moins ceci et qui est ahurissant : il existe en 1923 des écrivains qui veulent des contrôleurs officiels de la pensée !

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Exposition Cappiello; Galerie Devambez. — Exposition de l'Art et la Vie romantiques; hôtel Charpentier, 76, rue du Faubourg-Saint-Honoré. — Exposition de la société nationale de peinture et sculpture; galerie Brunner. —

Dessins de sculpteurs : Galerie Devambez. — Exposition Pierre Charbonnier ; Galerie Percier. — Exposition Alfred Lop ; Fédération des artistes. — Exposition Mauzana-Pissaro ; galerie Balzac.

D'une tasse florée, dorée, empourprée, s'élève une volute de fumée dont jaillit un nègre enturbanné de blanc, aux dents blanches, au sourire heureux ; un Arlequin ôte son manteau et apparaît dans sa bigarrure, digne et distrait, tout près d'un mandarin souriant auprès d'un magnifique paravent ; en face, trois femmes jeunes et bien découplées semblent s'élancer sur les grandes ailes blanches de draps qu'elles viennent de rendre couleur de neige, grâce au savon que leur tend un jouvenceau. Un éléphant blanc trotte en secouant gaiement les larges feuilles de ses oreilles et les pans d'un caparaçon diapré. Et voici une grande danseuse svelte et harmonieuse qui jongle avec une pluie d'oranges ; et des pierrots blancs, et quantité de jeunes Bacchantes, en costume tout moderne et seyant, qui pressent les grappes mures, mettent le vin en bouteilles, scellent les trésors de la grappe... C'est toute une parade très moderne, du ton le plus joyeux, qui court sur des panneaux de couleurs très vives ; le ton s'en élève parfois, car voici, lancée dans l'espace, comme un papillon, une Marianne au bonnet rouge, qui dévoile un ardent soleil d'espérance et de liberté. Tant pis si le savon, le vin, le fard, le journal dont il est question sur les affiches dont **Cappiello** nous présente ici les esquisses originales, demeurent au-dessous des espérances suscitées par l'affiche. Le dessinateur d'affiche est un marchand de promesses. Ce n'est pas lui le charlatan ; c'est le moteur, l'animateur de son esquisse, celui qui a fait la commande et fabrique le produit. Auprès de Mondor l'affichier est Tabarin ; plus le produit manufacturé est illusoire, plus le mérite du dessinateur est considérable de l'avoir élevé un instant à la beauté. C'est une jolie transmutation que de jeter dans la fête intellectuelle le cirage ou la poudre de riz, et d'en avoir embelli les murs et les palissades de Paris. Car l'affichier est actuellement le décorateur de tous les jours de Paris. Il verse de l'humour et de l'art à petites ou hautes doses au passant. L'affiche est fresque mobile et parure de la rue. C'est pour cela qu'il faut regretter qu'il y en ait tant de si mauvaises, d'affligeantes qui apportent tant de certitudes qu'il y ait à Paris tant de gens de mauvais goût pour commander, accepter, produire et multiplier en surfaces, pareil nombre d'images grossières et d'ap-

pels bas à la sensualité publique et qui parlent si lourdement aux sens de tous les péchés menus et capitaux.

On peut dire que depuis les belles affiches de Chéret, créant le genre, en donnait d'inégalables modèles, souples, harmonieux et féeriques, **Cappiello** est notre meilleur dessinateur d'affiches. Chez Devambez on admirait des pages colorées, nous ne sommes pas gênés par la lettre. Dans l'affiche, l'artiste a un collaborateur l'*Ecrivain*. Ce spécialiste n'a point à faire appel à son imagination créatrice. Simplement, il assure la partie commerciale en précisant le sens de la louange et dénommant le produit.

L'artiste doit diriger l'écrivain et le cantonner tout en lui assurant la lisibilité et la visibilité, soit l'évidence. Les affiches de Cappiello satisfont au besoin industriel et les réclames n'y sont pas plus gênantes que ces paroles pieuses qui à certains tableaux de primitifs s'inscrivent au-dessus des têtes pieuses et méditatives.

La gamme de couleur de Cappiello est très vive. Pour présenter sa promesse, en extraire tout le suc et tout le mirage, il fait appel aux ressources les plus variées. Il est animalier, peintre de fleurs, peintre de clowns. Il a créé un aspect de Parisienne mousseuse, rieuse, souple et dansante, à gestes précis et courbes légères.

A côté de son art d'affichier, Capiello est un remarquable portraitiste et le démontre en maintes effigies de belles artistes. Un grand carton de lui, l'*Espagnole*, est fort intéressant par ses qualités de portrait, son caractère ethnique et une transcription saisissante de mentalité très d'accord avec la somptuosité de la présentation.

§

C'est une bien jolie exposition que celle de **l'Art de la vie romantique**, organisée par Mme la Marquise de Ganay, dans l'hôtel de M. Jean Charpentier, au bénéfice des Infirmières visiteuses. Cette exposition eût pu être plus belle, si elle s'était mieux fournie de maîtresses œuvres. Mais on a recherché les pièces rares et de tour curieux ; on s'est plu, et c'est très défendable, à réunir nombre de petits maîtres, plus captivants par la mise en scène familière de l'époque que par leur talent pictural. Il était tentant pour les portraits de s'arrêter plutôt encore à la personnalité, à la célébrité des modèles qu'à la valeur des peintres. Ce

qui ne veut point dire qu'il n'y ait là de beaux tableaux et de bons portraits. La tentative a été conçue dans un esprit assez particulier si l'on s'en fie à une phrase initiale de la préface du catalogue, écrit par M. J. L. Vaudoyer. Il y a d'une part le romantisme que l'on oppose pour l'heure, péjorativement, au classicisme...) Péjorativement? Oh non ! pas tout le monde! Vous rencontrerez nombre d'honnêtes lettrés pour qui les écrivains romantiques ne sont nullement inférieurs aux maîtres du xviie ; vous trouverez parmi les lettrés des admirateurs qui mettent les grands romantiques au-dessus des écrivains classiques. Si vous parlez peinture, le nombre des fervents du romantisme s'accroîtra : Poussin, Lesueur, Lebrun, Claude Lorrain soit ! Mais Delacroix, Daumier, les paysagistes de l'école de 1830, Corot, Millet, Rousseau et Chassériau, cela tient en face ! Si David d'Angers et Rude ne sont pas représentés, cela ne marque point qu'ils n'aient pas existé. Que ces romantiques soient devenus, comme le dit Vaudoyer, les classiques d'aujourd'hui, cela signifie simplement qu'on ne juge point le romantique péjorativement ; les peintres n'ont pas changé; c'est l'opinion qui tournant autour d'eux s'est modifiée et perçoit que ces réformateurs étaient bien les mainteneurs de la vraie tradition classique. On a accroché là des Ingres à côté des Delacroix. Je ne pense pas que beaucoup d'artistes jugeront qu'Ingres l'emporte ici.

On peut admirer de Delacroix ces panneaux qui ornaient le logis du Doyenné qu'occupa Gérard de Nerval, au temps de sa bohème joyeuse, galante et illuminée de poésie. Ces esquisses fougueuses, hâtives, mais de superbe mouvement, en prennent un sens particulièrement émouvant. Deux rêves se sont plu dans la joie de la couleur et du rythme passionné. Un dessin de Géricault, un cheval de fardier, impatient et vigoureux, est une page admirable. Louis Boulanger si oublié, qui ne compte plus que par l'amitié d'Hugo, nous le retrouvons somptueux coloriste. Il serait à souhaiter qu'un de ces consciencieux érudits, qui dépensent tant de recherches et d'ingéniosité autour des petits maîtres du xviiie, s'éprît de Deroy et tentât d'entourer d'autres œuvres ce beau portrait de Baudelaire, si hardiment tracé, dont les mains, par leur exécution, dénotent un vrai et grand peintre. Certes Deroy est mort jeune, mais il a peint! Sous quel nom ont passé ses tableaux? Eugène Lami est un artiste particulièrement séduisant. Il a été

le très bel illustrateur de Musset : il a été le plus intéressant jusqu'à Degas des peintres de champs de course. Il a noté la vie de son temps avec un ton d'humour très particulier et un faire qui a traité d'abord les verdures, puis les foules et enfin les scènes familières d'un trait vif et souple, elliptique, qui parfois confine à l'impressionnisme. (Voyez son *Contrat* de mariage). Mais Lami a peint nombre de batailles, de cortèges royaux, de galas de la cour, et aussi ennuyeusement qu'un autre peintre officiel, le pensum créant son style. L'exposition le représente sous ses deux aspects.

Les erreurs de goûts, les sentimentalités banales que du fait de quelques Lamartiniens on reproche au romantisme, c'est un pseudo-classique qui les représente, Hersent avec sa femme en toilette de nuit éteignant sa bougie pour écouter chanter le rossignol.

Gavarni est représenté par de belles aquarelles et deux tableaux dont un contesté, d'une belle couleur et d'animation intéressante. Celui qui est authentiqué est d'ailleurs très bon. La série des portraits est curieuse. Baudelaire, puis le Daumier jeune de Grèvedon, le Riesener, de Delacroix qui ressemble quelque peu à Delacroix, le Delacroix d'Hamlet, par lui-même, souffreteux et ramassé, très suggestif, M[me] Sabatier de Ricard, Liszt de Lehmann un peu embué et froid. Lord Byron, Sabey, M[lle] Mars, de Heins, Alfred de Dreux, par Gericault, un Hippolyte Flandrin par lui-même, sec, souffreteux, rageur, têtu, le Musset d'Eugène Devéria, deux beaux portraits de Corot (la mode lui préférant comme peintre de figure et Dubufe et Winterhalter, mondains, proprets, joliets et qui ne nous ont laissé de leurs jolies contemporaines que des images de suavité banale, le caractère barbouillé de veloutine), un bon crayon de Mélanie, Waldor par Boilly, l'Eugène Sue de Champmartin. Il y a aussi les amateurs, les grands voisins en excursion dans l'art plastique, heureuse pour Hugo, un peu moins pour Gautier, beaucoup moins pour Mérimée, ou Musset. L'illustration romantique est tout entière vivante dans un dessin rehaussé de Louis Boulanger. On trouve là Barye portraitiste, Préault, et les charges de Dantan. Il y a un joli décor d'atelier de Couture, dont la belle couleur et le caractérisme expliquent que, malgré l'*Orgie romaine*, Manet lui demandât conseil ; il y a de petits maîtres : Garneray,

Alophe, près de cinq cents œuvres parmi lesquelles de très belles et presque aucune qui soit totalement dénuée d'intérêt.

§

A la **Société Nationale de peinture et de sculpture**, parmi beaucoup de toiles indifférentes, des tableaux intéressants dans leurs recherches de figures et leur gamme de couleurs hiératiques et complexes de M. Depas, notamment le *Bain*, de bons « Versailles » de Tony Georges Roux et des pages très harmonieuses et vives de ton de M. Caputo, des intérieurs diaprés de chaude atmosphère, des silhouettes féminines d'une grâce robuste ; c'est de la bonne peinture, très équilibrée et chatoyante.

§

Chez Devambez, des dessins et des **tableaux de sculpteurs**, Rodin, Bourdelle, Despiau, des fleurs de Gaudissard, des bateaux de Quilivic, des études féminines de Mme Charlotte Besnard ; et Fix Masseau, Marque, Jane Poupalet, Guénot, sélection intéressante, très arbitraire.

§

Pierre Charbonnier expose galerie Percier une série intéressante de nus et des portraits très pittoresques. Ce jeune artiste est très en progrès ; il saisit bien la vie intime et familière du décor, ses nus sont élégants, sans déformation et d'une jolie expression. Certains portraits, comme celui de Tristan Bernard, sont peut-être traités dans un grandissement excessif. Mais l'intuition du caractère du modèle y est évidente.

§

A la Fédération des artistes, M. **Alfred Lop** nous montre quelques portraits et surtout une bonne série de paysages de Bormet où la belle nature du pays et sa lumière bleue et dorée ne sont point desservis.

§

Galerie Balzac, une très importante exposition de **Mauzanna Pissarro**, sur laquelle nous nous promettons de revenir.

GUSTAVE KAHN.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Ce qu'était l'enseignement secondaire au XVIIe siècle. — A l'heure où l'on parle de modifier les programmes

et les méthodes de l'enseignement secondaire, il serait peut-être bon de jeter un coup d'œil sur cet enseignement à l'époque classique par excellence, au XVIIe siècle.

Le cours complet des études littéraires était de six classes, une classe de rhétorique, une classe d'humanités et quatre classes de grammaires, sans division nettement marquée entre les classes de grammaire et les classes supérieures. La grammaire latine de Despautère fut pendant longtemps le manuel en vogue dans les collèges de Paris. Véritable encyclopédie de l'écolier, elle traitait de l'art épistolaire, de la poétique et de la rhétorique aussi bien que de la grammaire ; écrite en un latin barbare, elle contenait des règles formulées en vers, avec des gloses et des commentaires interminables. En rhétorique toutefois on délaissait souvent Despautère pour Vossius. Sous le rapport de la composition, le manuel de Vossius était bien supérieur au précédent ; plus de préfaces, plus de digressions, plus d'avis au lecteur sans cesse renouvelés. C'était un traité complet de rhétorique où l'on parlait longuement de l'invention, des genres, des passions, de l'élocution et d'autres lieux communs de ce genre.

Avec l'étude de la grammaire, l'explication des auteurs et le thème formaient alors le fond de l'enseignement secondaire ; dans les classes supérieures en humanités et surtout en rhétorique, on remplaçait le thème par des amplifications oratoires. Ce genre d'exercices habituait les élèves à développer longuement des lieux communs ou des sentences morales. Citons parmi les sujets le plus souvent proposés aux élèves : *Rarus amor fratrum est*, pensée qui devait se justifier par les luttes fameuses d'Etéocle et de Polynice, de Romulus et de Remus. Citons encore *Amor tristitia damna creat* qui s'établissait par la mort de Lucrèce.

Avec le latin dont la connaissance constituait l'essentiel de l'enseignement classique au XVIIe siècle, on apprenait le grec dans les collèges. Les élèves d'humanités et de rhétorique se familiarisaient avec Homère, Hésiode, Théocrite ; ils voyaient encore quelques dialogues de Platon, certains discours de Démosthène et d'Isocrate ainsi que les hymnes de Pindare. On avait même de nombreux manuels scolaires pour faciliter l'intelligence de la langue hellène. Cependant les élèves du temps n'avaient, paraît-il, dans l'ensemble qu'une connaissance fort imparfaite du grec. On s'arrêtait à l'étude de la grammaire et à la pratique du

thème, plutôt que de chercher à obtenir l'intelligence des auteurs.

L'histoire ne faisait pas l'objet d'un enseignement spécial et n'avait pas de place dans les programmes. Elle était facultative : nombre de professeurs la négligeaient; quelques-uns pourtant faisaient voir l'essentiel à leurs élèves, surtout en ce qui concernait l'histoire grecque et romaine. L'étude des mathématiques n'était pas non plus totalement négligée.

Les études littéraires terminées, il fallait pour être reçu maître ès arts à Paris justifier d'un cours complet de philosophie dans un des collèges de la ville. La durée d'un cours était de deux ans ; la première année, on étudiait la logique et l'éthique, la seconde, la physique et la métaphysique. Mais ces études faisaient déjà partie de l'enseignement supérieur plutôt que de l'enseignement secondaire.

L. BARBEDETTE.

RÉGIONALISME

Brest, le 23 février 1923.

Mon cher Directeur,

Je viens de recevoir un livre dont le titre et le sous-titre ont immédiatement retenu mon attention :

Le Miroir de la France, « Géographie littéraire des grandes régions françaises (1) ». Sans prendre la peine de parcourir la préface, dont les signataires eussent mérité plus d'honneur, j'ai rapidement tourné les pages. Il est une région que j'avais hâte d'atteindre, la Bretagne, une ville dont je cherchais le nom, Brest. J'y fus, page 165, et je lus avidement.

C'était bien cela et c'était bien dit. Le choix de la citation paraissait heureux :

> ...Un soir d'automne humide et tiède. Le soleil est descendu sur le goulet, comme une orange de feu sur une pente de jade...

Toute la poésie mélancolique des soirs d'octobre. Et puis la rade avec ses vaisseaux somnolents, ses mats sans voile qui... « se dressent pour trouer le ciel comme des doigts pointus, aux phalanges baguées de dunes. Gris et longs, les croiseurs sont posés sur le flot et brillent étrangement, pareils à d'immenses tranchets sur l'étal de la vague... »

(1) Delagrave.

C'est net, c'est précis, un peu sinistre. Je crois voir un dessin de mon ami Georges Jauneau, l'illustrateur troublant de *Fumées d'Opium*.

Certes, celui-là doit être unique qui, descendant le cours d'Ajot aux arbres séculaires, ne s'est pas insensiblement rapproché du parapet, comme irrésistiblement attiré par le port, par la mer, par toutes leurs lumières vacillantes et par toutes leurs rumeurs confuses. La gueule sombre qu'est l'entrée de la Penfeld vous attire et le point brillant qu'est le phare du Portzic, petit ver luisant, près de l'orange de feu, vous fascine. Cependant que... « les canots et les baleinières fendent l'eau, déjà noire, où s'allongent des lueurs tristes... et que... les rames claires fauchent en mesure la plaine lourde des vagues... »

Et je pensais, voici un livre que touristes et étrangers achèteront volontiers, liront avec intérêt.

Hélas! Trois fois hélas! Pourquoi n'avoir pas arrêté la citation à cette description éminemment poétique et incontestablement exacte? Pourquoi avoir reproduit le reste : la ville s'illuminant, et les tavernes «... dont on pousse la porte en pesant le genou » et « les bouges enfumés », et « les ruelles sombres où l'on tombe comme dans une cave »...

Mais c'est affreux. Un voyageur rendu à ces lignes s'en retournera rapidement vers la gare de crainte de se casser les tibias ou de s'affaler littéralement empoisonné par « les senteurs de chaux, d'égout et de friture ».

Mais, voyons ! Ai-je bien lu moi-même ? Et ne connais-je plus mon vieux Brest ? Au fait, d'où donc a-t-on retiré ces pages ?

La fin m'indique *le Livre de l'Emeraude*, par André Guarès, éditeur Calmann-Lévy.

Oui, je me souviens. Guarès a beaucoup écrit sur la Bretagne, notamment sur le Sud du Finistère : Pont-l'Abbé, Plobannadec, Benodet, Guilvinet, Beg-Meil, Penmarch, Quimper, pages intéressantes et qui expriment assez exactement le caractère du pays et des gens.

Mais ce livre, édité d'ailleurs chez Emile-Paul et non chez Calmann-Lévy, a vu le jour, si je ne me trompe, vers 1900: Il a certainement été conçu avant 1896, et pour une excellente raison, c'est que depuis 1896, depuis plus de vingt-cinq ans, qui-

(1) Calmann-Lévy.

conque, cessant de rêvasser en contemplant la rade, s'en revient versla ville, ne tombe pas au milieu de ces ruelles où «... dans la boue grasse et sous un vent tiède, la foule des marins va et vient pesamment ».

La ville est bien là, mais calme, quelconque, et ce n'est qu'après de longues minutes de marche que l'on retrouve le mouvement et la vie.

1896 ! A cette époque, oui, il restait encore quelques vestiges du quartier des « Sept Saints » que les anciens marins connaissent bien. — Mais aujourd'hui !... Et alors ! — Eh bien alors, ce n'est pas ça. — Et je dis que l'auteur de ce *Miroir de la France*, M. Septime Corgeix, — fichtre quel drôle de nom ! — a commis un abus de confiance.

Mais que dit donc la préface ? Ce par quoi j'eusse peut-être dû commencer ?

On aura beau mesurer la terre de France, trianguler les sommets, dénombrer les couches géologiques, entre les pointes des compas, l'essentiel demeure caché : la couleur des horizons et l'âme des choses et des hommes.

Cet essentiel, si fluide et divers, qui échappe à toute mesure, vous avez essayé de le capter un instant dans votre *Miroir de la France*, ce miroir enchanté où l'on voit tout notre pays tel qu'il se reflète dans les yeux et le cœur des meilleurs de ses fils, je veux dire de ses écrivains...

Les voici donc tous réunis dans votre miroir enchanté, ces multiples pays de France. Chacun de nous, en ouvrant votre livre, courra tout de suite, j'en suis sûr, à celui qu'il connaît le mieux. Puis, quand il aura retrouvé dans les pages consacrées à son pays natal, les choses aimées et familières, il ira çà et là, de pays en pays, et d'auteur en auteur ; et à la fin, ravi de son voyage et dela variété de tant d'horizons découverts, il reviendra au chapitre qu'il a lu le premier, et trouvera décidément que son petit pays est le meilleur et le plus beau.

Quant au lecteur étranger, quel admirable cadeau vous lui faites, en lui donnant l'idée la plus juste et la plus noble de chez nous, une idée qui n'est sortie d'aucun esprit de propagande, mais s'est épanouie d'elle-même au cœur de notre sol Comme on voit sur les tableaux anciens le donateur agenouillé présentant dans ses mains la châsse ou la chapelle qu'il offre à son village, je vous vois assez, cher ami, porter votre petit livre comme une image symbolique de tous les terroirs français. Qu'il fasse son chemin par le monde ! C'est la grâce que je lui souhaite. Ainsi soit-il.

Eh bien! non. Il ne peut pas en être ainsi. Ce petit livre, qui peut contenir par ailleurs d'excellentes choses, — et je m'en tiens seulement à ce que je connais et puis apprécier, à des citations heureuses: Saint-Pol de Léon (P. Loti), Ouessant (A. Savignon), le Christianisme en Bretagne (E. Renan), Pèlerinage au pardon de Rumengol (A. le Bras). — Ce petit livre n'est nullement une « image symbolique de tous les terroirs français », et ne peut ainsi faire « son chemin par le monde ».

C'était peut-être ça dans le temps lointain, Brest, mais ce n'est pas ça aujourd'hui.

O. KERJEAN.

LETTRES HAITIENNES

D'Ignace Nau à *Stella*. — De Frédéric Marcelin à 1920.

« Les ultra-classiques d'Haïti le tiennent pour un écrivain abondant, mais « l'accusent de dénaturer l'histoire, le vouent à l'exécration et ne comprennent pas qu'on perde volontiers son temps à lire ses livres, ceux d'Eugène Sue et de tant d'autres fous de cette espèce. » Mais fort heureusement pour ces Messieurs, on ne compte « pour cent ultra-romantiques qu'un ultra-classique ».

Un journaliste français notait en ces termes, en 1856, comment, dans les discussions littéraires dont nos journaux avaient retenti, se campait Alexandre Dumas père, le grand mulâtre originaire de Saint-Domingue (Haïti). Le romancier des *Trois Mousquetaires* devait susciter des vocations. Et *Stella*, de Mme Emeric Bergeaud, voyait le jour en 1859 à Paris.

Vingt-trois ans plus tôt, le chorège du *Cénacle* de la *Jeune Haïti* (1836), Ignace Nau (1813-1845), sous l'ascendant du *Génie du Christianisme* et sous l'influence d'Hugo, décidé à créer une littérature haïtienne nationale, sans rien d'exotique, originale et pittoresque, en vers, avait chanté ses amours et son ennui, la nature tropicale et nos fastes, et donné en prose des esquisses de mœurs: *Isalina, Un épisode de la Révolution*, sans doute aussi *les Amours de Marie et d'Alexandre, Comment peut-on être meilleur fils* (anonymes), nouvelles qui, certainement, « offriraient à une plume exercée, sinon des modèles, du moins des données d'une vérité précieuse ».

Mme Emeric Bergeaud, elle, se lança dans le roman historique, et raconta, symboliquement même, les luttes farouches qui dé-

truisirent la Bastille esclavagiste de Saint-Domingue et créèrent la première patrie noire, Haïti (1804). Influencé par les théories de Jean-Jacques Rousseau sur l'homme de la nature, la bonté foncière de l'homme primitif, allégorique à la Fénelon, historique à la Walter Scott avec la psychologie élémentaire d'un Dumas père, *Stella* est un roman mal composé qui, pour la précision, rivalise *parfois* avec l'histoire et où parmi des invraisemblances et du fatras florissent quelques jolies pages. Un peu de la poésie de Bernardin de Saint-Pierre passe dans ces coins de nature haïtienne.

Rien d'Haïti ne se reflète dans *Francesca* (1872), *le Damné* (1877), *l'Albanaise*, les deux romans et la nouvelle de Demesvar Delorme (1833, Paris 1901) que Lamartine compta parmi ses amis et ses disciples.

Si dans *Francesca* où Delorme, ancien député et ancien ministre haïtien, conte les amours d'un prince turc, se fondent une certaine ampleur, une certaine fluidité harmonieuse de style, des descriptions imprécises et colorées, le tout à la Lamartine, dans *le Damné*, dont l'action se passe en Suisse ou en Allemagne, au Moyen Age ou au temps de la Renaissance, s'étale un bas romantisme de bric à brac, sans psychologie bien profonde, et d'un fort mauvais accent.

«Vous avez fait un bel et bon livre,» Alexandre Dumas père préfaçait ainsi ses *Théoriciens au pouvoir* (Paris 1870) où, avec de la grâce et de l'érudition, de l'aisance et de l'émotion, — et quelques longueurs de-ci, de-là, deux amis, dans le cadre magnifique de la nature haïtienne, dialoguent sur Lamartine et Périclès, Mirabeau et Cicéron, etc., tandis qu'ils s'enchantent de la magie d'un ciel où, parfois, s'étend le velum multiforme des nuées, où, à «l'heure inquiète de la tombée des brefs crépuscules» agonise le chaud soleil de torpeur dans une splendeur sanglante, et où, des soirs, il y a des ruissellements d'astres, et que dans leurs prunelles ravies se fixent remarquablement des tableaux pittoresques de la vie paysanne de chez nous.

Cette *haïtianité* purement épisodique se retrouvera dans *Une Chercheuse* (Paris 1888. Marpon et Flammarion) où le Dr et M. Louis Joseph Janvier (1855. Paris 1911) parlent plutôt de l'Egypte de 1882.

Les Nouvelles (*Pages retrouvées*, Paris. 1895), *Contes des*

Tropiques), et les romans (*Deux Amours*, Port-au-Prince, 1895), *Sans Pardon* (inachevé), à «l'écriture» un peu tourmentée et *artiste*, mais qui ne sauraient manquer de traits d'observation pittoresques, marquent Amédée Brun (1868-1896) du signe des Goncourt. Cinq ans plus tard naissait au monde littéraire un roman réaliste, un roman de mœurs, *Thémistocle Epaminondas Labasterre* (Paris, Ollendorff, 1901) qui provoqua nombre d'articles à Port-au-Prince et aussi à Paris.

Roman curieux, certes, et vraiment remarquable que ce «petit récit haïtien », touffu à la Zola, ironique à l'Anatole France, pas trop bien construit, mais très alerte où un tableau de mœurs d'une assez ironique vérité se corse d'un programme politique un peu en l'air et épisodique, où une amère satire sociale se complique de scènes d'histoire et d'une idylle touchante, le tout se déroulant dans le séveux décor haïtien évoqué dans des descriptions colorées et précises.

Le tome II, *la Vengeance de Mama* (Paris, 1902, Ollendorf), feuilletonnesque et romantique, nous raconte comment, pour venger la fusillade de son fiancé, Zulma feint d'accepter les propositions éhontées du Ministre de l'Intérieur Télémaque, grandiloquent menteur, le propre assassin de Thémistocle-Epaminondas, lui verse, au cours d'un repas, le poison violent des *Trois-Gouttes*, puis met le feu à la maison. Télémaque périt carbonisé, Zulma aussi. Un *pronunciamento* éclate. Le gouvernement tombe. A bas la tyrannie! Haïti est libérée!... Rien que cela. De beaux paysages, de tranquilles coins de verdure reposent de tout ce mélo.

Le plus vrai et le mieux composé des romans de Frédéric Marcelin (1849. Paris 1917) est, sans doute, cette *Marilisse* (Paris, 1903, Ollendorf) où, avec une sympathie plus vive, une ironie moins aiguë, une pitié attendrie, il décrit la vie de braves gens du peuple à l'horizon un peu borné, nous détaille les amours, nous fait admirer le courage, l'héroïsme quotidien de la troublante, brave et bonne *Marilisse*, nous brosse un type vivant de Don Juan populaire, le cymbalier Joseph dont les cliquetants instruments servaient à lui ouvrir le cœur de perverses mulâtresses ou d'alliciantes griffonnes. Si M. l'Abbé Jérôme Coignard, par le truchement de son ami Anatole France, lit un jour ces pages, un sourire d'aise s'épanouira sur ses lèvres de malice et

il admirera que ce fils de l'île lointaine de soleil et d'éternelle verdure qu'il évoquait jadis *cum grano salis*, dans *Jocaste* ou plutôt *le Chat maigre*, ait pu s'approprier si convenablement ses procédés et sa manière. *Vezouriche* qui promettait d'être son 27e volume et son « La terre qui meurt » ou son « Le blé qui lève », M. Marcelin ne nous l'a pas donné.

La *Confession de Bazoute* (du nom de la première) est un recueil de nouvelles d'un style soigné.

Une sympathie artistique et humaine évidente pour ses victimes et ses beaux rôles, des qualités d'observation poussée jusqu'à la charge, une ironie cruelle atténuée de pitié, un pessimisme désenchanté et, en définitive, à fleur de peau, dans un décor de magnifique splendeur tropicale, voilà les marques de la production romanesque de M. Fernand Hibbert (né en 1873).

Scènes et tableaux de la vie haïtienne reliés par des conversations brillantes et des morceaux de bravoure à panache, tels sont les romans pas trop bien composés, au style pas trop soigné, à la langue pas trop sûre, les contes et nouvelles de M. Hibbert, — mais *Séna* (Port-au-Prince, 1904) surtout et d'abord, — qui sont une *somme*, la *somme* de ses lectures, — Anatole France et Loti, Balzac et Alphonse Daudet, Flaubert et Renan, Descartes et Bourget, — la *somme* de ses impressions personnelles de Paris, des traits de caractère, des détails de mœurs, notés dans divers milieux haïtiens, politiques, littéraires, mondains. Après la classe de nos politiciens, une famille, *les Thazar* (Port-au-Prince, 1907), évolue à nos yeux, et avec elle, et dans son salon, « le monde » port-au-princien.

L'ironie toujours féroce de M. Hibbert fustige le grotesque ou le ridicule de certains types. Mais le roman, légèrement encombré comme le premier d'ailleurs, est dominé, — ce qui lui donne de l'unité, — par la volonté impérieuse de Mme Thazar, « brune aux formes opulentes, aux lèvres charnues et ardoisées, qui, à l'audition de la moindre musique un peu mélodieuse, s'alanguissait, pâmée » et professait que « l'argent est tout », par la complexité d'âme de Cilotte Thazar, « belle vierge, paresseuse, fine et rusée, avec tous les goûts et tout le tempérament de la Parisienne, qui ne comprenait pas la vie sans diamants, bijoux, attelages, toilettes, parfums, mets délicats et adorations délirantes des mâles », par la hauteur d'âme, l'intellectualité raffinée, la sensualité élégante

de Lionel Brion, avocat et écrivain de talent. Lionel Brion aime Cilotte Thazar qui l'aime aussi, mais épouse un Allemand, parce que cet Allemand s'est enrichi dans les affaires, propres et véreuses. Brion saigne profondément, intensivement, voyage, se plonge dans les livres, vainement ; à ses lèvres, le goût de cendre persiste.

Un peu de l'émotion et de l'ironie des *Thazar* se retrouve dans *Romulus* (Port-au-Prince, 1908), roman historique où s'évoque gravement aussi la tragique aventure révolutionnaire, de Miragoâne (1883). *Le Manuscrit de mon ami*, son « papier journal », M. Hibbert ne l'a pas recueilli en volume. Les *Masques et Visages* (Port-au-Prince, 1910) sont des contes et nouvelles animés d'ironie et de pitié attendrie à l'Alphonse Daudet, d'observation cruelle à la Maupassant, d'humour froid un peu beaucoup à l'Abel Hermant.

Le grenadier de Waterloo ne s'écrierait pas en comptant nos romanciers : *Ils sont trop*, car aux sept précédents ne sauraient guère s'ajouter plus de trois noms.

Justin Lhérisson (Port-au-Prince, 1873-1907), en 1905, campa la *Famille des Pitite Caille* et *Zoune chez sa Ninnaine* (sa marraine) en deux longues nouvelles locales d'une cocasserie énorme et amère et dont le succès de fou rire fut en partie déterminé par la langue drôlatique qu'il s'était forgée, — français mâtiné de dialecte créole, — un style de *Mlle Beulemans* créole.

La *Mimola*, d'Antoine Innocent, brièvement, s'attachait à fixer les modalités curieuses des superstitions religieuses de nos masses paysannes.

Félix Courtois, enfin, à l'influence d'André Theuriet et d'Alphonse Daudet joignait celle de Marcel Prévost et laissait une sensibilité quelque peu morbide parer de grâce émue et d'ironie apitoyée certaines pages et certains tableautins assez bien vus et rendus d'un petit livre où il nous initiait aux secrets de *Deux pauvres petites filles* (Port-au-Prince).

Mais qui donc, en une langue très sûre, nous donnera le roman sensationnel, exemplaire, typique, éternel que nous attendons et que la grande Antille gallo noire, l'afro-latine Haïti peut bien inspirer?

LOUIS MORPEAU.

LETTRES ESPAGNOLES

José Ortega y Gasset. — Ernest Mérimée : *Précis d'Histoire de la Littérature espagnole*, éd. entièrement refondue, Garnier. — Mémento.

Certains lecteurs du numéro spécial que la *Nouvelle Revue Française* vient de consacrer à Marcel Proust ont été frappés de ce que le meilleur article *critique*, le seul dont l'auteur ait cherché à expliquer vraiment ce qu'était Proust, à analyser sa conception personnelle du monde, la façon nouvelle qu'il nous apportait de sentir les modes de l'être, était un article signé José Ortega y Gasset. Là un créateur apparaissait défini, délimité par un penseur, des concepts se substituaient avec exactitude à des émotions. Il est possible de distinguer deux familles d'esprits : ceux qui se livrent à la création et condensent dans un décor ou une forme composée selon leur art particulier toute l'expérience morale et sociale de leur vie, et ceux qui s'exercent à la méditation et dont la volonté arrache peu à peu d'une contemplation solitaire une suite logique de propositions intellectuelles. Ortega y Gasset appartient à cette dernière classe d'esprits.

Il nous faut d'abord le considérer au point de départ de ses méditations ; et, comme il accorde la plus grande importance aux récentes théories biologiques selon lesquelles l'unité organique consiste non dans le corps isolé en face d'un milieu homogène et identique pour tous, mais dans le tout fonctionnel constitué par ce corps et son milieu, il nous faut voir le visage d'Ortega encadré du paysage que forment le Guadarrama et cet Escurial qu'il appelle à plusieurs reprises « notre grande pierre lyrique ». Il nous apparaîtra ainsi comme les portraits que peint Ignacio Zuloaga et comme le portrait même que Zuloaga fit de lui.

C'est une volupté que de suivre alors dans son cours la pensée d'Ortega y Gasset et le rythme selon lequel il combine ses réflexions, tantôt dans l'ordre où elles sont nées, tantôt selon une construction plus artificielle et telle que nous ne pouvons en abandonner la lecture sans avoir été jusqu'au bout de l'effort accompli pour les assembler vers une fin prévue par leur seul auteur. Ces réflexions s'appliquent en général à des objets d'une importance immédiate, ce qui leur donne je ne sais quel aspect tragique, et ne se sont jamais offert le luxe magnifique de ne se

nourrir que de leur propre matière comme les poésies de M. Valéry ; on peut même dire que leur thème fondamental est uniquement constitué par ce qu'il est convenu d'appeler en Espagne : le Problème National.

Il existe pour les écrivains espagnols un problème national. Le premier fait dont un écrivain espagnol prenne conscience, dès qu'il s'est éveillé à la vie littéraire, c'est qu'*il est espagnol*. Si, pour expliquer ce sentiment, on emprunte à Ortega lui-même certaines théories exposées dans son *España Invertebrada* (Calpe, 2e éd., 1922), il serait un effet du démocratisme invétéré des Espagnols, de la rareté d'une minorité qui a toujours été dominée par les impulsions élementaires de la masse et s'en est toujours ressentie. Quoi qu'il en soit, Larra, le grand romantique dont tout intellectuel espagnol porte encore en lui l'inquiétude, avait déjà prononcé ce mot terrible : « Ecrire à Madrid, c'est pleurer (1). » Il n'est presque pas un intellectuel espagnol qui ne sente ainsi l'inutilité d'être espagnol en même temps que l'impossibilité d'être autre chose. Ganivet et Costa ont tourné et retourné dans leur œuvre cet obsédant problème. La génération de 98 a été essentiellement patriotique. Ce n'est guère que de nos jours et chez les plus jeunes écrivains qu'on sente une réaction contre cet état d'esprit : dans un article du numéro que la *Pluma* vient de consacrer au grand Valle-Inclan, Jorge Guillén louait celui-ci d'avoir été le seul de son temps à ne jamais se préoccuper du *Problème National* et à porter toute sa vie avec une allégresse de pur artiste « cette fatalité d'*être* espagnol ».

Il ne faudrait pas croire que l'œuvre de José Ortega y Gasset est un système de réforme politique. Selon lui, le phénomène politique est encore le moins important de toutes les manifestations de la vie nationale, et il s'attacherait plutôt à ce que Gœthe appelait les *proto-phénomènes*, c'est-à-dire une série de petits actes d'apparence minime, mais qui révèlent bien plus de vérités sur les intentions et la mentalité d'un groupe. Le souci fondamental d'Ortega est de l'ordre le plus élevé, et serait, tel qu'il m'apparaît après la lecture des *Meditaciones del Quijote* (Calpe), de doter cette masse espagnole, dont le penseur ne peut se dégager, de ce qui lui aurait toujours fait défaut : une culture. Les grands espagnols, selon Ortega, ont toujours eu quelque chose

(1) Cité dans *El Espectador*, t. II.

d'adamique; ils ont surgi monstrueusement à certaines époques, comme ils auraient pu surgir à une autre et ont exprimé sauvagement, primitivement, l'impression que leur donnait la réalité apparente. La religion, étant un phénomène de nature essentiellement problématique, ne suffit pas non plus à constituer cette culture. Opposant à cet impressionisme, terme qu'Ortega préfère à réalisme, et à une explication problématique toute la valeur que peut représenter le concept et son emploi opportun, Ortega tenterait d'être à l'origine d'une culture espagnole ce qu'un Descartes a pu être à l'origine de deux siècles de culture française.

Il est évident que la masse espagnole, dans sa puissance anonyme et barbare, semblable en cela au peuple russe, a marqué toutes les grandes individualités nées de son sein plus fortement qu'elle n'en a été marquée. Et tout grand artiste espagnol porte comme un péché originel, le tragique secret de sa race. Le premier devoir de tout artiste qui veut prendre d'abord conscience de sa personnalité serait donc de chercher à s'expliquer ce secret, et c'est pourquoi Ortega écrit des *Méditations du Quichotte* et des *Méditations de Don Juan*. Mais il y a d'autre part, chez lui une impulsion nietzschéenne, un besoin farouche de se délivrer et de se reconstruire, et une horreur sacrée de tout traditionnalisme mal compris. Il a été profondément ému de cette page de l'*Anthropologie* où Kant, caractérisant chaque nation selon son vice particulier, établit le tableau suivant : 1° La France : pays des modes; 2° l'Angleterre : pays de la mauvaise humeur ; 3° l'Italie : pays de l'ostentation ; 4° l'Espagne : pays des ancêtres.

Nous pourrions, pour notre part, méditer sur ce goût prédominant de l'apparence éphémère que Kant nous attribue, tandis qu'Ortega s'attriste du jugement que celui-ci porte sur sa patrie. « Ce n'est pas par hasard, écrit-il, que les Celtibères appelèrent l'attention du monde antique, pour être le seul peuple qui adorât la mort. » Le traditionnalisme réactionnaire installe le passé dans le présent, introduit de la mort dans des veines vivantes. Le devoir serait au contraire de réveiller le passé à la lumière de la vie moderne. Rien qu'à ce propos on peut voir ce qu'il y a de fervent, d'extrême et de volontaire dans les attitudes d'Ortega devant les grands problèmes humains et espagnols, et l'on devinera le sens dans lequel il peut diriger ses deux grandes méditations sur Azorin (*El Espectador*, t. I) et sur Pio Baroja (*El Espectador*, t. II),

— deux des plus belles études qui aient été écrites en espagnol, — et comment il peut entendre l'art désespéré d'Azorin et l'anarchisme ardent de Baroja.

Ortega y Gasset brise des tables et renverse des valeurs ; il possède cette amertume lucide et profonde et ce goût de la beauté triste, ce pessimisme actif et puissant grâce auxquels certaines créations, inutiles dans le présent, ont pu féconder l'avenir. Et s'il faut absolument être espagnol, Ortega y Gasset découvrira pour les jeunes artistes et les jeunes penseurs, ses compatriotes, une nouvelle façon d'être espagnol.

§

M. Ernest Mérimée, qui a bien le droit, lui aussi, de donner son avis sur le problème espagnol, estime dans son **Précis d'Histoire de la littérature espagnole**, que, « en somme cette littérature si brillante, si fine, si ingénieuse, admirable d'abondance et d'harmonie manque un peu de philosophie et peut-être de profondeur... » *En somme, un peu* et *peut-être* sont charmants. C'est toujours un plaisir que de parcourir un manuel d'histoire littéraire, et il serait dommage que la campagne de M. Vandérem eût porté un coup mortel à cette industrie. Au moins, M. Mérimée, quand il cite un titre d'ouvrage, pourrait être exact : Valle-Inclan n'a jamais écrit *El Aguila del Blason,* mais *Aguila de Blason.* Que dirait-on d'un historien selon qui Verlaine aurait écrit *Les Romances sans les paroles* ? M. Mérimée conclut ainsi son article sur le grand poète Juan Ramon Jiménez : « En somme, un lointain descendant de Gongora, un fils de Bécquer, un frère d'Albert Samain. » Ce genre de définition généalogique est adorable, mais M. Mérimée me paraît avoir un faible pour l'expression : « en somme ». M. Mérimée a le goût des idées sommaires : c'est un bien mauvais signe.

Mémento. — Ramon Gomez de la Serna : *Echantillons,* trad. par Mathilde Pomès et Valéry Larbaud, préface de Valéry Larbaud (les Cahiers Verts, Bernard Grasset). Pour la première fois, un volume de l'illustre jeune écrivain paraît en français. Mlle Mathilde Pomès, hispanisante de premier ordre et M. Larbaud ont réuni dans ce volume certaines *gregaerias* caractéristiques extraites surtout de *Senos* et de *Muestrario.* La préface de M. Larbaud est d'une cordialité enthousiaste et généreuse qui touchera les jeunes écrivains espagnols. — Gabriel Miro : *Nino y Grande* (Atenea). Un des livres les plus parfaits de Miro : la langue espagnole atteint ici une sobriété et une saveur extrêmes, la

phrase a les résonnances les plus profondes, le sentiment et la pensée sont d'une grandeur incomparable, avec quelque chose d'amer et de fièrement triste. Je reparlerai de Gabriel Miro, ainsi que de divers livres et revues que je viens de recevoir.

JEAN CASSOU.

LETTRES POLONAISES

Stephane Zeromski et ses œuvres d'après-guerre. — *Ponad snieg bielszym sie stane* (Je deviendrai plus blanc que la neige), Varsovie, 1921 ; *Wisla* (la Vistule) ; *Wiatr od morza* (le Vent de la mer), Varsovie, 1922; *Snobizm i postep* (le Snobisme et le Progrès), Varsovie, 1923. — Joseph Weyssenhoff: *Cudno i ziemia cudenska* (Cudno et la terre cudnienne), Varsovie, 1921. — Makuszynski, Woroniecki, Halacinski, M. Kasterska.

Que la vie nouvelle crée une littérature nouvelle ! — tel semble être le cri de la génération actuelle, ou mieux, le postulat commun à toutes les tendances littéraires de la Pologne rénovée. En effet, à voir d'un peu loin, ce n'est jusqu'ici qu'un postulat, un simple désir dont la réalisation se poursuit un peu confusément dans la pénombre mouvante des choses imprévues ou indistinctes : la production littéraire exprime plutôt la réverbération extérieure de l'existence que les courants profonds de la vie aux contours brusquement disloqués.

Dans un moment pareil il est particulièrement intéressant de voir comment la réalité nouvelle se reflète dans les œuvres de cette génération d'écrivains qui ont reçu le choc éblouissant de l'indépendance nationale en leur pleine maturité littéraire — tels par exemple, Zeromski, Sieroszewski, Weyssenhoff, Reymont, Nowaczynski et Alexandre Swietochowski, leur aîné. Parmi eux tous, c'est Stephane Zeromski qui me paraît l'auteur le plus représentatif. Son œuvre, à la fois diverse et une, demeure toujours au centre profond des événements et semble évoluer avec la vie polonaise elle-même au rythme saccadé et rapide. Pendant la grande guerre Zeromski s'éloigne en apparence du tumulte des faits. Il y est forcé d'ailleurs : son attitude intransigeante envers l'occupant allemand l'exige. Il reste pourtant le témoin attentif et frémissant de toute la complexité du destin polonais. Avec une irrévérence douloureuse, fou de pitié et de colère, il touche aux plaies et dévoile leur horreur. Mais il sent surtout cette *tragique disproportion* entre l'homme de l'époque qui est médiocre (ou peut-être, tout simplement « humain ») et la destinée nationale

qui grandit au rythme débordant des cataclysmes. Dans cette atmosphère intérieure, chargée d'angoisse, de pitié mêlée de mépris et de pur amour, est née la *Charitas* de Zeromski, ce roman aux contours déchirés par la réalité trop immédiate, ce roman qui est aussi un document.

Dans le drame intitulé : **Ponad snieg bielszym sie stane**, « *Je deviendrai plus blanc que la neige* » (ce titre est un verset de psaume : *Lavabit me et super nivem dealbabor*) (1) Zeromski effleure un sujet d'une actualité pathétique : l'extermination bolcheviste par le fer et par le feu de la civilisation polonaise sinon de toute civilisation occidentale des anciens « Confins de l'Est » polonais. Au premier acte nous sommes à *Luze*, dans une riche propriété polonaise en Ukraine. Par suite d'orages et de pluies le grand étang a débordé et l'inondation menace les environs. Au château on est d'autant plus préoccupé que d'une heure à l'autre doit arriver un certain Olelkowicz, riche fiancé d'Irène, parente et pupille de la propriétaire de Luze. Le mariage va être célébré le jour même et cette heure d'attente paraît quelque peu solennelle. Or, comme dans certains drames symbolistes, un lourd malaise remplit ici la maison. Un conflit de volontés apparaît. Le fils de la propriétaire, Wiko Rudomski, qui aime Irène (et est aimé d'elle) se révolte sourdement contre son mariage imposé par sa propre mère. Idéaliste un peu fantasque, être délicat et raffiné, trop habitué à se laisser guider par les conseils maternels, Wiko ne sait pas affronter en face la colère de Mme Rudomska ; il esquive donc le conflit direct et franc... pour le résoudre d'une façon détournée et tragique à la fois — *par le crime*. Il arrache une écluse. La digue est emportée. L'eau dévale sur la route (déjà inondée), où doit passer le fiancé d'Irène. Olelkowicz périt, mais avec lui d'autres aussi et une fillette du peuple est parmi les victimes. Maudit par sa mère, Wiko emmène Irène et quitte la maison.

Le deuxième acte, qui se passe dans une ville près du front, et le troisième, qui nous ramène à Luze, ne sont qu'un récit dramatisé de l'expiation. Wiko est trahi par Irène ; puis, grièvement blessé, estropié, il est conduit à Luze pour y périr avec sa mère des mains des bolcheviks. Avant de succomber, il se désiste *librement* des « biens de ses pères » au profit du peuple et ceci pour

(1) Ce drame a eu d'assez nombreuses représentations et fut publié en 1921.

« arracher aux bolcheviks le principe au nom duquel ils luttent et pour rendre ce principe meilleur, plus grand et plus sage ». Ainsi, en périssant, Wiko « devient plus blanc que la neige ».

Si nous nous arrêtons si longtemps, trop longtemps peut-être sur ce drame qui n'est pourtant ni la meilleure œuvre de Zeromski, ni même une des meilleures, c'est qu'à travers sa forme assez floue et les personnalités assez falotes (sauf la mèr) apparaissent plus distinctes certaines tendances idéologiques de l'auteur des « Cendres ». D'abord l'expiation, la nécessité de l'expiation, mais non pas dans le plan individuel, comme chez Raskolnikow de Dostoïewski, où l'aveu, l'expiation, le châtiment sont une conséquenee de la *faiblesse* et de la *désagrégation* morale du moi, — mais dans la perspective historique et collective : au nom de ce principe essentiel de Mickiewicz (1) *de la responsabilité continue* et permanente qui dépasse les individus et qui relie les générations entre elles. Il y a ensuite dans cette pièce de théâtre un peu « mal venue » une juste et curieuse constatation psychologique : le « crime par la faiblesse ». L'indécision — qui est souvent la rançon de la richesse de la personnalité — pousse à éviter la lutte directe et franche et fait glisser dans l'insanité et dans le crime. Enfin, l'attitude de Zeromski en face du bolchevisme exigerait un plus long développement. Bornons-nous à constater qu'on chercherait ici en vain une haine ou même une colère « adéquate » aux sentiments et aux actes cruels de l'adversaire. Zeromski se penche sur le gouffre comme un navigateur sur les éléments déchaînés : il voit le danger et il proclame la nécessité de la lutte...

Mais il considère surtout la révolution bolcheviste comme un débordement des instincts aveugles et des passions de la masse trop longtemps asservie et maltraitée, — comme une inondation dévastatrice qui s'étend d'autant plus loin que les « *gardiens des écluses* » sont plus égoïstes, plus durs ou plus légers...

Si dans « *Je deviendrai plus blanc que la neige* » on sent comme un parfum lointain d'un mysticisme oriental un peu facile et désuet, l'atmosphère où baignent les trois autres ouvrages que Zeromski a publiés depuis la guerre a quelque chose de frais, de salubre et de stimulant. — Déjà, en lisant sa **Wisła**

(1) Cf. mon article sur l'Esprit de Mickiewicz dans la littérature polonaise contemporaine, publié dans *La Vie* du 15 janvier 1923.

(*la Vistule*), ce « poème en prose » et à la fois « poème didactique », comme l'appelle M. Waclaw Borowy (1), on constate que l'auteur guidé par son bon génie et son instinct a su découvrir l'aspect le plus profond de « l'actualité polonaise ». En effet, la préoccupation la plus pressante et la plus immédiate de la Pologne rénovée ne consiste-t-elle pas précisément en la nécessité de se ressaisir dans son intégrité ? — de retrouver et consolider son unité ? — La *Vistule* de Zeromski, écrite encore pendant l'occupation allemande (en 1918), fut à la fois une ardente protestation contre la possibilité de nouveaux partages et une expression autant précise que passionnée de cette intime et profonde harmonie qui s'affirme entre le « moi historique » de la Pologne et « la place qu'elle occupe au soleil ».

Le **Wiatr od morza** (*Le Vent de la mer*), publié en 1922, forme une sorte de somptueux prolongement littéraire de *la Vistule*. A travers une suite kaléïdoscopique de vingt et quelques récits d'une facture généralement ramassée et sobre, parfois pleins de « dramatisme » et d'une vie intense, l'auteur nous montre tout le passé millénaire de la lutte germano-polonaise pour les rivages de la Baltique. On suit donc avec le poète-évocateur le fleuve mouvant des temps révolus : depuis le tableau expressif d'une expédition normande au fond de la perspective, jusqu'à la vision, toute proche du spectateur, de l'heure présente, défilent les hommes et les événements. Les luttes sanglantes des Vélètes et des Obotrites perdues dans le silence des siècles, une silhouette de Mieszko, fondateur de l'Etat polonais au xe siècle, les échos lointains des combats victorieux de deux Boleslas, les missions de Saint Adalbert et de Radim, l'entrée en scène des Chevaliers teutoniques sous le commendement de Hermann Balk, un raccourci puissant et sombre du massacre de Gdansk (Dantzig) ordonné par Henri von Plotzke, les guerres de Casimir Jagellon au xve siècle et les insurrections de villes prussiennes contre les Teutoniques, un profil clair et gai du frère Iwo et puis un autre profil historique, incisif et dur à souhait, de Frédéric II, le plus grand ennemi de la Pologne, enfin quelques épisodes de l'histoire plus récente — voici un ensemble de fresques qui illustre les multiples aspects d'un seul et même sujet. Dans cette lon-

(1) Dans son excellente monographie : *Wisla w poezji polskiej* (la Vistule dans la poésie polonaise), Varsovie, 1922.

gue énumération j'ai omis pourtant les trois récits, les meilleurs à mon avis : Jean de Kolno (navigateur polonais considéré comme le prédécesseur de Christophe Colomb), Nicolas Copernic et « U-72[a] ».

Dans le premier des trois, Zeromski évoque la solitude « inévitable » du génie, même d'un génie d'action au milieu d'une société insuffisamment différenciée; dans Copernic il personifie le même esseulement du génie de la pensée. Et le « Cygne » de Jean de Kolno, ce navire amoureusement conçu, mais inachevé, n'apparaît-il pas comme une saisissante parabole de l'œuvre même de la Pologne sur la Baltique?... Enfin l'histoire condensée et forte du sous-marin allemand « U-72[a] » est une simple nouvelle d'un genre littéraire « courant », mais où l'intensité de la crise morale, la soudaineté du débordement sensuel et l'orchestration chatoyante des voluptés s'accordent puissamment avec le cadre dramatique de la guerre sous-marine.

Tous ces récits et contes si divers, si épars même en apparence, sont liés ensemble grâce à la présence permanente d'un être un peu équivoque et indécis, sorte de demi-démon ou simple personnification des forces dissolvantes de la nature, que l'auteur a dénommé *Smetek* (smetek ou smutek veut dire : tristesse, ennui, mélancolie improductive). Ce smetek — esprit malin et inventif — contamine partout les sources de la joie, désagrège la volonté de combattre le mal, diminue et disperse la vie. Il semble en outre—au cours de ce multiple récit — être partout et toujours l'allié naturel du génie allemand, de ce génie riche en « vérités mortes », cruel, méthodique et tenace. Lutter contre Smetek, c'est donc créer, construire, multiplier la vie, la clarté, la joie. — Cependant, l'unité et l'harmonie du « Vent de la mer » jaillit d'une source plus profonde : de l'inspiration indivisible du poète romancier et de sa mâle étreinte de la réalité contemporaine essentielle. En effet, l'œuvre de Zeromski —qui pendant ces dernières années est devenu plus limpide et plus sobre à la fois — présente cet exemple assez rare — en Pologne du moins — de l'art absorbant l'actualité sans déchets et sans que l'écrivain abdique rien de sa souveraineté d'artiste et de sa liberté (1).

(1) La place nous manque pour parler ici d'un volume de Zeromski, *Snobizm i Postep, le Snobisme et le progrès*, paru tout dernièrement. C'èst un veto littéraire aussi ferme que généreusement bienveillant, contre une partie de cette littérature soi-disant « d'avant-garde » qui semble bien plutôt une

Une abdication artiste, hélas! une « retraite littéraire » — non certes, sans résistance ni même sans quelques beaux exploits — nous est apportée par le roman allégorique et satirique de Joseph Weyssenhoff : **Cudno i ziemia cudenska** (*Cudno et la terre cudnienne*). Weyssenhoff — il est peut-être utile de le rappeler — compte parmi les cinq ou six noms les plus représentatifs (Zeromski, Reymont, Sieroszewski, Bérent, Przybyszewski) du roman polonais contemporain, ou — plus exactement — de cette génération littéraire qui suit immédiatement Sienkiewicz, Prus, Orzeszkowa et Dygasinski. Deux — tout au moins — des romans de Weyssenhoff font figure de vrais chef-d'œuvres et, en tous cas, d'œuvres qui demeureront. *La Vie et les Opinions de Sigismond Podfilipski*, notamment, constitue un réquisitoire aussi discret que décisif contre le snobisme des aristocrates et des demi-aristocrates polonais, image à peine déformée de leur existence et tableau de mœurs plein d'une ironie corrosive et fluide aux nuances les plus raffinées... Le *Sobol i Panna* (*Zibeline et demoiselle*) est une délicieuse idylle, sorte de « *Silviludium* » de grand style et de bon aloi, où les parfums salubres des forêts polonaises raffermissent et dilatent le « moi sensible » de l'homme cultivé et le plongent dans l'enivrante joie de vivre simplement et avec intensité...

Or dans *Cudno i ziemia cudenska* (*Cudno et la terre cudnienne*) on retrouve çà et là ces motifs vigoureux — le souffle de la terre, vivifiant et tendre, quelques notations de psychologie sensuelle dessinées avec une impertinence ravissante — mais l'intention satirique y dévie, la discipline artiste se relâche et toute ironie se transforme en une réprobation directe et impatiente à peine dissimulée sous le manteau d'un optimisme un peu ingénu. C'est qu'au lieu d'être un miroir ironique et clair de la réalité polonaise contemporaine, *Cudno* apparaît plutôt comme un *répertoire de doléances publiques* dressé avec soin, avec une parfaite bonne foi de citoyen convaincu et mis nonchalamment dans un cadre romanesque (1)...

littérature « d'invasion » ou peut-être même une *avant-garde littéraire d'invasion*. Naturellement, des distinctions intelligentes, de sagaces démarcations s'imposent entre les tempéraments *sincèrement novateurs* dont la fougue se moque de toutes les conventions et les vrais snobs qui s'efforcent de sauver leurs anémiques personnalités littéraires en se cramponnant aux pires extravagances. M. Zeromski n'esquive point cette difficulté.

(1) Dans le n° 588 du Mercure (pp. 805-807) M. Paul Cazin proteste contre

Mémento. — Kornel Makuszynski : *Moje Listy* (Mes Lettres), édition de « *Ksiazki ciekawe* », Varsovie, 1923. Une série de vues prises sur la réalité polonaise immédiate, écrites avec une verve trépidante et endiablée. Mais à travers ce pétillement joyeux d'impressions fugaces semble percer çà et là une note plus grave et comme alourdie par un amer souci. Seul le milieu d'héroïques léopoliens, si chers à Makuszynski paraît entièrement absorber son inquiètude inavouée. — Edward Woroniecki : *Waly graniczne* (les remparts de la frontière), édit. de la « *Bibliothèque polonaise* », Varsovie, 1921. Une étude romanesque consciencieuse et presque biographique, où l'auteur s'est appliqué à faire ressortir le réveil du sentiment patriotique chez un enfant d'origine polonaise, mais né dans un entourage étranger. C'est un curieux document de la vie polonaise aux Confins de l'Est avant la restauration de l'Etat polonais, dont la souveraineté ne s'étend pas d'ailleurs jusqu'à la ligne de ces anciens « remparts ». — Zygmunt Halacinski : *Zgalerji chytrych ludzi* (les Astucieux), Léopol, chez Chmielewski, s. d. Des petites nouvelles et récits dans le genre de Makuszynski et peignant avec une facile vivacité quelques aspects de la vie polonaise en Galicie avant la grande guerre. — Marja Kasterska : *Poezje*, Gebethner et Wolff, Varvovie, Cracovie, Poznan, 1923. Recueil de poésies d'une allure lyrique naturelle et spontanée, au contour intérieur fin et ferme, d'une expression un peu floue au début, mais qui ensuite se condense, se clarifie, et devient de plus en plus souple et personnelle. — Skamander : *Zwrotnica* : intéressantes publications périodiques d'avant-garde. Nous en reparlerons prochainement. — *La Vie* du 15 janvier 1923 : grâce à l'initiative inlassable de MM. Marius-Ary Leblond, polonisants aussi sympathiques que pénétrants et avertis, vient de paraître un numéro spécial de *la Vie* consacré entièrement à « *Adam Mickiwicz et le génie de la Pologne* ». Le numéro contient, outre d'intéressants articles sur Mickiewicz, deux enquêtes : 1) « *quels sont ceux qui depuis la mort de Mickiewicz ont le mieux incarné le génie de la*

ma critique de sa traduction de Pasek ; c'est dire qu'il accepte mes éloges, repousse mes réserves et me convie à continuer la discussion. J'ai relu ma chronique et je n'y vois. pour ma part, aucun motif pour répondre à cette invitation.

Un seul mot cependant. M. Cazin dénie au critique le droit de toucher à la dédicace qui selon lui concerne uniquement ses « relations personnelles ». Loin de moi l'intention de me mêler des affaires *personnelles* de M. Cazin !... Mais la dédicace en question n'est-elle pas imprimée sur *tous* les volumes de la traduction de Pasek ?... En ce cas elle me paraît destinée bel et bien à être lue, donc approuvée, admirée ou critiquée... Et je maintiens, bien entendu, mon opinion que parmi les quarante millions de citoyens français, M. Cazin aurait pu et même aurait dû (en raison du *caractère* de la collection) — pour dédier son travail — trouver une personnalité éminente dont les sympathies pour la Pologne se fussent manifestées (pendant la guerre) d'une manière plus explicite que celle de M. Louis Eisenmann.

Pologne? » ; 2) : « *sur la nécessité d'un monument Mickiewicz à Paris* ». On sait que dès avant la guerre le maître Antoine Bourdelle en a conçu le projet d'une beauté hautaine et frémissante.

Z.-L. ZALESKI.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Georges Montandon : *Deux ans chez Koltchak et chez les bolchevistes*, Libr. Félix Alcan. — Ludovic-H. Grondijs : *La guerre en Russie et en Sibérie*, Editions Bossard, 1921. — Edouard Herriot : *La Russie Nouvelle*, Ed. Ferenczi et fils. — *Histoire des Soviets*. — Kronprinz Rudolf : *Politische Briefe an einen Freund*, Wien, Rikola. — Henri Lichtenberger : *L'Allemagne d'aujourd'hui dans ses relations avec la France*, Crès. — André Joussain : *L'Allemagne contre la France*, Nouveau Mercure.

L'auteur de **Deux ans chez Koltchak et chez les bolchevistes** a été chef de la délégation que le Comité International de la Croix-Rouge a envoyée au début de 1919 en Sibérie, afin d'y régler le retour en Europe des prisonniers de guerre. Son livre est le récit intéressant, mais un peu lugubre, des efforts que les nations chrétiennes ont engagés pour sauver de la mort par la faim, le froid et la misère morale leurs concitoyens éparpillés en Sibérie.

Après la fin d'une guerre impitoyable que seule, pendant quatre années, la résurrection de quelques vertus païennes a éclairée, c'était enfin le moment où la Bonté divine allait paraître, non sous la forme antique du miracle immérité, mais par le moyen d'une humanité convertie et philanthropique, *per gesta hominum*. Mais combien lentement, avec quelles difficultés pénètre-t-Elle la matière trouble des faiblesses et passions humaines!

J'ai eu l'occasion d'observer en Sibérie (avant et pendant le séjour de M. Montandon) le travail de plusieurs organisations de bienfaisance, Croix-Rouges, Y. M. C. A. Il fallait peu de sagacité pour remarquer que le désir de secourir des malheureux ne suffisait pas à expliquer leur présence en Sibérie, et que leur activité servait d'une façon souple et variée la politique des gouvernements et la nécessité qu'éprouvaient les grands financiers de recevoir des informations sûres d'un pays inculte, mais prodigieusement riche.

Pourquoi les institutions de bienfaisance américaines ne distribuaient-elles leurs couvertures et sous-vêtements chauds que parmi les fonctionnaires du Transsibérien, c'est-à-dire parmi une

classe de citoyens salariés et disposant encore de quelques magasins de provisions? Pourquoi les milliers de misérables que les énormes affiches américaines attiraient étaient-ils renvoyés les mains vides? Parce que la politique américaine ne visait en Sibérie que ce Transsibérien, que la mission Stevens désirait seule réorganiser et contrôler.

Pourquoi la Croix-Rouge américaine ne distribuait-elle ses médicaments et pansements que parmi les civils? Pourquoi refusait-elle son secours aux malheureux soldats de Koltchak qui, après avoir été opérés sans chloroforme avec des scalpels émoussés, et transportés par un froid violent dans des wagons à bestiaux ouverts, venaient à l'arrière mourir dans des hôpitaux sans matelas et sans couvertures? Parce que le gouvernement américain en 1918-1919 misait sur les Soviets. Pourquoi protégeait-il les commissaires bolchévistes et employait-il à combattre les régimes Koltchak, Semenof, etc., une passion égale à celle qui l'anime à l'heure actuelle contre les Soviets? Parce que les Japonais combattaient aux côtés des gardes blanches russes les bolchévistes, et parce que le gouvernement américain, qui ne disposait pas encore des rapports des agents Hoover, espérait tirer des avantages d'un accord commercial avec Moscou.

Les fonctionnaires de ces sociétés de bienfaisance disposaient de wagons remplis de marchandises dont la vente à des prix assez élevés leur assurait des bénéfices appréciables. Pourquoi auraient-ils apporté plus de délicatesse dans l'accomplissement de leurs devoirs chrétiens que les officiers alliés dans celui de leurs devoirs militaires? (Je fais exception pour les militaires français et japonais, héritiers de traditions anciennes.)

Le spectacle de cette armée d'agents politiques, mercantis et profiteurs, lâchés sous des affublements grotesques sur cette société et ce régime mourants, était vraiment diabolique. Le libre penseur le plus fortement convaincu en serait venu à regretter que les démocraties ne sachent pas mieux utiliser les énormes provisions de désintéressement, d'obéissance, d'esprit de sacrifice que les ordres religieux et les castes supérieures des sociétés européennes et asiatiques ont lentement amassées et péniblement défendues contre la marée montante du mercantilisme. Une préparation technique suffit pour organiser une usine, une banque ou toute institution basée sur l'intérêt; on n'improvise pas

des organismes délicats et compliqués d'Etat ou d'Eglise, ou on crée des machines lourdes, travaillant mal et cher. Tandis que les institutions de bienfaisance américaines dépensaient en salaires et frais généraux plus de la moitié de leur budget, le chiffre de ces frais pour la Croix Rouge française, qui puisait ses meilleures forces dans une culture ancienne et raffinée, ne dépassait pas 4 o/o.

Le livre de M. Montandon apporte à ce sujet des précisions édifiantes. L'auteur a travaillé à côté de six ou sept délégations nationales, au-dessus desquelles planait la mission Nansen. Il y avait une Croix-Rouge tchèque pour les Tchèques, une Croix-Rouge hongroise pour les Hongrois, une Croix-Rouge allemande pour les prisonniers allemands, etc. Il faut toutefois excepter de ces groupes nationaux les Juifs de toutes nationalités, dont s'occupait spécialement la Croix-Rouge américaine, fortement sionisée comme les autres missions américaines en Extrême-Orient. Les Yougoslaves tombaient sous la juridiction du consul de France que le gouvernement de Belgrade laissait sans moyens; ces malheureux furent heureusement secourus par la mission allemande.

La Croix Rouge allemande était accompagnée d'agents d'affaires. La délégation tchèque, doublée d'une délégation commerciale, occupait un train à moitié rempli de marchandises, — raconte M. Montandon. Des rapports officiels reprochent la même chose à M. Montandon. Toutes ces délégations avaient des pouvoirs mal définis. Elles travaillaient sans contrôle, chacune pour soi, et se chamaillaient sans cesse. Le conflit de M. Montandon avec ses collègues en donne un exemple.

Indépendamment des missions étrangères, le gouvernement soviétique d'Irkoutsk avait pris la décision de diriger les prisonniers de guerre vers l'Est, sur Vladivostok où ils se débrouilleraient avec leurs Croix-Rouges respectives. Nansen, après pourparlers avec Moscou, exigea le mouvement opposé. M. Montandon, tout en se conformant au projet d'Irkoutsk, réussit à obtenir du gouvernement soviétique d'Irkoutsk le privilège de diriger les envois des prisonniers, à l'exclusion de toutes les autres délégations. Il se mit ainsi Nansen et toutes les Croix-Rouges à dos.

Comment réussit-il à obtenir ce privilège spécial? La réponse

est qu'il montrait pour le régime soviétique un attachement vraiment extraordinaire, et à ce point que son livre est devenu un livre de propagande pour Moscou. Il ne reculait devant aucune *captatio benevolentiae*. Il s'enorgueillit d'avoir transporté deux bolchévistes à travers les cordons des « Gardes blanches ». Mais, un peu plus tard, il éloigna de son train une jeune fille qu'il hospitalisait, dès qu'il apprit que son père avait été, sous l'ancien régime, un fonctionnaire en vue.

On ne peut pas manquer de s'étonner que M. Montandon, qui se couvre d'éloges pour avoir défendu les intérêts des prisonniers de guerre, ne proteste pas avec la dernière force contre le refus du gouvernement soviétique de rapatrier un très grand nombre de prisonniers hongrois et polonais (ceux-là mêmes qui s'étaient rendus pendant la retraite de l'armée Koltchak). Au moment où j'écris, ces malheureux, au nombre, semble-t-il, d'une dizaine de mille, subissent un véritable esclavage dans les mines sibériennes (Tcheremkhovo, Barnaoul). Ce fait est connu de M. Montandon, puisqu'il l'a lui-même annoncé aux officiers hongrois à Irkoutsk. Pourquoi ne nous l'apprend-il pas dans son livre?

Le soupçon de partialité en faveur des Soviets est largement confirmé par la lecture de ce livre. M. Montandon est crédule à un très haut degré, mais cette infirmité de son jugement ne fait tort qu'à l'ancien régime et à ceux qui ont eu la prétention de le continuer. Il croit ce que lui raconte n'importe qui, si le fait est en faveur des soviets ou à la charge de Koltchak. Des nombreuses inexactitudes dont fourmille ce livre, je ne relève que quelques-unes :

A la lumière de ce que nos yeux ont vu et nos oreilles entendu, nous certifions qu'en somme les Rouges furent régulièrement moins sanguinaires que les Blancs. M. Montandon n'a cherché l'hospitalité chez les rouges qu'après la fin des hostilités. Il a parcouru la Sibérie en wagon ; il a dû surtout se fier aux récits de ses amis rouges. Qu'est-ce qu'un tel *certificat* signifie?

Pendant le coup d'Etat d'Omsk, l'amiral Koltchak se trouvait à Ceylan. Pendant le coup d'État d'Omsk, l'amiral Koltchak était ministre de la Guerre à Omsk.

Les grands revers sur le front avaient coïncidé avec le remplacement du général Gaïda par le général Dieterich.

Le général Gaïda a conduit ou plutôt subi pendant plusieurs mois la débâcle de l'armée qu'il n'a pas cessé de commander.

Ailleurs M. Montandon prétend que *le général Gaïda a été commandant en chef des armées du Directoire*. C'est inexact. *Le commandant tchèque était charmé de jouer un tour au commandement polonais, en abandonnant les régiments polonais à leur sort.* Les régiments polonais formaient les derniers échelons d'arrière-garde de la retraite alliée. Les soldats polonais se sont librement rendus aux rouges, en trahissant leurs officiers, dont très peu ont pu échapper. Une telle calomnie peut-elle se justifier ?

Il arrivait au baron d'Ungern-Sternberg de faire boire ses officiers et d'abattre ceux qui, ne pouvant supporter la même dose d'alcool que lui, tombaient ivres. M. Montandon nous transmet-il ce fait pour expliquer la très grande popularité dont jouissait Ungern-Sternberg parmi les officiers de Semenof?

Sur le délégué de la Croix-Rouge suédoise, M. Hedbloom, scandaleusement assassiné par les Kalmykoftsy, M. Montandon écrit : *Hedbloom paraît avoir été trop complaisant pour certaines requêtes de prisonniers, en particulier lors de la remise de documents.* Si le plus léger souci pour la renommée de son malheureux collègue avait poussé M. Montandon à interroger les actes du procès de Hedbloom, il aurait trouvé que M. Hedbloom — homme violent qui ne semble pas avoir caché suffisamment ses opinions sur les officiers de Kalmykof — a été exécuté « pour avoir voulu répandre en Sibérie le typhus ». Bien entendu, si M. Montandon avait insisté pour examiner les pièces à conviction, ces brutes ignorantes lui auraient montré des tubes renfermant du sérum antityphoïdique!

Le général Janin obtint le libre passage à condition de laisser arrêter Koltchak. La mission du général Janin n'a jamais été menacée d'obstructions par les socialistes-révolutionnaires d'Irkoutsk, elle n'a pas dû discuter son libre passage, ni accepter des conditions.

En Russie, personne ne nous a parlé du tsar. Si fait, nous avons entendu dire — Pierre Gilliard aurait pu ajouter ceci à son Tragique destin de Nicolas II — qu'il avait donné ses deux filles aînées à Raspoutine. Qui ne reconnaît ici une invention de la propagande ignominieuse contre la famille

impériale, tolérée, hélas ! par le gouvernement provisoire ? Que M. Montandon eût fait imprimer une telle ordure sur son voisin le déménageur ou l'épicier, s'étonnerait-on de le voir subir quelque jour une bastonnade bien méritée ? Il suffit que le calomnié ait été souverain, abandonné, malheureux, pour qu'il soit permis d'en salir impunément la mémoire.

M. Montandon, qui critique le tsar sans pitié, n'admet pas qu'on fasse une différence entre les quinze personnes assassinées à Jekaterinbourg et quinze paysans quelconques. C'est envisager l'affaire avec peu de sang-froid. Quinze personnes quelconques auraient pu se sauver si elles l'avaient voulu, et leur meurtre n'aurait eu lieu que par un coup de passion imprévisible. L'acharnement contre la famille impériale a été proportionné à l'importance qu'on lui attribuait.

Pour Kerensky, qui s'est si vigoureusement opposé à son départ pour l'étranger et qui, juste avant sa propre fuite nocturne, avait réussi à empêcher pour toujours celle de ce nid de Romanofs, — pour les commissaires du peuple ensuite, qui ont accablé ces malheureux de vexations, d'injures et de mauvais traitements avant de les faire fusiller après un simulacre de jugement, Nicolas II et les siens n'étaient nullement des Russes quelconques. Et ose-t-on encore parler des fautes de l'ancien régime, après avoir assisté à ce qui s'est passé depuis?

M. Montandon envisage avec beaucoup de philosophie et défend froidement, comme des choses qui vont sans dire, l'assassinat d'un homme ayant le sens de l'honneur ou encore de 750 bourgeois, tant hommes que femmes, en guise de représailles pour les attentats sur Lénine et Ouritzky. Comme il s'agit ici du gouvernement soviétique, il se garde bien de lui appliquer le mot « cynisme », mot qu'il traduit ainsi : indifférence pour la vie humaine.

Il emploie ce mot « cynisme » en parlant du coolie chinois qui, pour assurer les vieux jours de ses parents, offre sa pénible et inutile vie au bourreau. Il l'applique au preux japonais qui abrège sa vie pour la laisser sans tache aux siens. Un samouraï se suicidant par cynisme, voilà une des originalités de M. Montandon.

Lui qui, pour avoir voyagé, s'appelle explorateur, semble entièrement incapable de comprendre les peuples étrangers. Après consultation de « *connaisseurs du japonais* » au Japon, il en

vient à classer le peuple japonais, avec sa culture ancienne, profonde et aristocratique, parmi les peuples mi-civilisés. « *Comme la langue abyssine* », la langue japonaise montre, après une étude ardue pour pénétrer dans sa littérature, un vide complet. « *Enfin, la broussaille est franchie... vous avez débouché sur le désert.* » Pour pouvoir ainsi méconnaître les très remarquables chefs-d'œuvre du théâtre japonais, les ravissantes miniatures de sa poésie, les richesses de son folklore et les finesses de sa psychologie religieuse, il faut que ce léger et superficiel fonctionnaire de la Croix-Rouge n'ait consulté que les colonies européennes de Yokohama, Osaka ou Kobe, colonies presque exclusivement composées de mercantis n'appartenant à aucune culture, pas même à celle de leur pays d'origine.

Il serait exagéré d'exiger d'un délégué de gouvernement quelconque une forte culture. Mais qui lui demande d'écrire des livres ?

L.-H. GRONDIJS.

§

Un fort volume de 570 pages, avec de nombreuses cartes et reproductions photographiques, magnifiquement édité par la maison Bossard, tel se présente extérieurement le livre de M. Grondijs : **La Guerre en Russie et en Sibérie** pour lequel M. Paléologue a écrit un avant-propos et M. Haumant une préface.

Dans ces deux « préambules » nous apprenons que l'auteur, sujet néerlandais, a fait de fortes études scientifiques et philosophiques, qu'il a collaboré à la *Revue philosophique de Haarlem*, et qu'il se trouvait à Louvain au moment de l'invasion allemande. Spontanément, sa vocation se décide : il va suivre et observer en témoin direct et quotidien la tragédie épouvantable qui commence. C'est sur le front français que M. Grondijs s'initie au métier de correspondant de guerre, c'est là qu'il acquiert l'entraînement nécessaire physique, intellectuel et moral. En juin 1915, il part pour Pétrograd et c'est de ce jour que date le récit qu'il donne au public. C'était un correspondant de guerre un peu spécial que M. Grondijs : il ne se contentait pas d'observer du cantonnement réservé, dans toutes les armées, aux correspondants de guerre, mais il se faisait attacher à des régiments de première ligne et participait, comme simple soldat, à la vie de

tranchée des soldats russes. Mais, comme le remarque justement M. Paléologue, « chez M. Grondijs le combattant n'oublie jamais qu'il est observateur; s'il se bat, c'est afin de mieux observer ». Après être resté un an sur le front russe, M. Grondijs revient en France où il va voir les armées de Champagne et de Verdun, après quoi il retourne en Russie, où il assiste déjà à la nouvelle tragédie qui s'y joue : la révolution. Après avoir vu la chute du régime tzariste, il va sur le front où il voit la dislocation de l'armée russe qui se transforme peu à peu en une horde de fuyards.

Ensuite c'est le Don, la grandiose épopée du général Kornilov; puis, il rejoint en Sibérie les troupes de l'amiral Koltchak; il voit la fin de la guerre civile et de la lutte des Japonais et des Cosaques. Et de tous ces événements, M. Grondijs, en témoin impartial, donne des descriptions saisissantes qui même, par moments on peut dire, rappellent certaines pages de *Guerre et Paix*. Dans ce livre sincère les descriptions sont d'une simplicité remarquable et souvent émouvante. Voici, après la bataille de Tchartorysk, l'arrivée des blessés :

Et encore et toujours des voitures pleines de blessés. Très peu d'Autrichiens, presque tous sont Russes, tombés à l'assaut. Les Autrichiens, protégés par leurs tranchées, les fusillent et mitraillent à distance, jusqu'au moment où la vague irrésistible des assaillants va les engloutir, et les terribles baïonnettes russes, et tous ces visages crispés de toutes les passions du combat, se dressent devant eux. Alors, ce sont des cris tellement éperdus, la soumission est si lamentable et si générale que les assaillants eux-mêmes en sont désarmés.

Dans une simple télègue tirée par deux chevaux, un jeune officier est assis entre deux soldats grièvement blessés et couchés tout de leur long. Il nous reconnaît, nous salue avec de grands gestes du bras resté intact et arrête la voiture. Son autre bras est brisé par une balle, et un éclat d'obus lui a causé une très grave blessure qu'on vient de panser sur le champ de bataille. Les passions du combat qui l'agitaient se sont changées en une joie débordante d'avoir tué ses adversaires au corps à corps et de se retrouver, après la terrible épreuve, devant l'éternelle merveille de la nature où l'herbe et de rares fleurs attardées répandent de doux parfums dans la charitable lumière d'un soleil généreux.

Une toute petite partie du livre, 65 pages, est consacrée aux armées russes et à la guerre sous le régime tzariste ; et aussitôt l'auteur nous introduit dans la tourmente révolutionnaire.

Il nous donne l'histoire assez détaillée du fameux *prikase* nº 1,

qui contribua plus que tout à l'ébranlement de la discipline des armées russes ; mais du récit de M. Grondijs il résulte que M. Goutchkov n'y prit aucune part, contrairement à l'opinion répandue jusqu'aujourd'hui. Quand, le 3 mars, M. Goutchkov retourna à Pétrograd avec l'acte d'abdication de l'empereur, il se trouva devant le fait accompli : trois jours auparavant le fameux *prikase* avait été télégraphié à toutes les unités de l'armée et y avait semé l'arnarchie. C'était un accord conclu entre les Soviets, d'un côté, et le Comité de la Douma, de l'autre, qui stipulait l'abolition de la peine de mort, l'interdiction au gouvernement de n'importe quel changement dans la garnison de Pétrograd, et l'introduction de nombreuses réformes, dites démocratiques, dans l'armée, à commencer par l'abolition de tous les signes extérieurs de respect de soldats à officiers. L'auteur nous fait suivre pas à pas les ravages exercés par la propagande bolcheviste dans les unités combattantes. Il nous donne une description très pathétique des premières heures de la révolution à Pétrograd quand, enivré par la chute du régime tzariste, le peuple accourait au Palais de Tauride où siègeait la Douma, de laquelle, en ce moment, il attendait la liberté :

Quelques membres de la Commission des Douze, Rodzianko, Milioukov et d'autres, sortent pour haranguer les soldats. Hissés et portés chacun par deux hommes au-dessus des têtes, ils exhortent au calme, ils exigent que les ouvriers reprennent le travail. On les acclame. Au loin un orchestre se rapproche, qui joue la *Marseillaise*.

Voilà le grand-duc Cyrille, à pied, en uniforme d'officier de marine. Il vient témoigner de sa sympathie au gouvernement révolutionnaire. On le hisse à son tour sur les épaules, on le montre aux soldats, on l'acclame, on pousse des hourras. Au comble de la joie, les fusiliers marins qui portent le grand-duc, Milioukov et Rodzianko, les balancent tous les trois. On voit leurs bustes tantôt surmonter la foule de toute leur taille et tantôt disparaître parmi les soldats.

Un moment après, la place du grand-duc est prise par un agitateur révolutionnaire qui, hurlant et s'agitant, réclame sur l'heure la république démocratique. On l'acclame, on le balance avec autant de plaisir que le grand-duc. Les cosaques qui assistent à cheval et sabre au clair, en longue file derrière la haie des fusiliers marins, saluent chaque fois et, le visage impassible, poussent chaque fois des cris de joie.

Ensuite, c'est le récit de la guerre civile, de la lutte dans le sud de la Russie ; l'aventure de Koltchak et la guerre russo-sibé-

rienne jusqu'à l'exécution de l'amiral. La description de ces événements occupe près des trois quarts du livre. C'est une véritable chronique, presque quotidienne. Comme dans les parties précédentes on y trouve des pages admirables, des tableaux pittoresques, tel celui de la Bourse de Kharbine. La retraite d'Ekaterinbourg est impressionnante de vérité, et la fin tragique de l'amiral Koltchak, qui fait l'objet d'un chapitre spécial, est décrite avec une sobriété saisissante. M. Grondijs a aussi consacré quelques pages de son livre à l'ataman Sémenov, aventurier célèbre, type du bandit accompli.

Le voyage de M. Edouard Herriot en Russie a défrayé les chroniques des journaux pendant plusieurs semaines; les articles que le brillant député maire de Lyon a envoyés au *Petit Parisien* ont été reproduits partout et lus par des millions de lecteurs. Ce sont ces articles du *Petit Parisien* que M. Herriot a réunis en un volume sous le titre : **La Russie Nouvelle**. On sait les polémiques qu'ont soulevées ces articles, tant dans les gazettes que sur les estrades publiques, au cours des conférences que fit l'auteur, à Paris et ailleurs, sur son voyage en Russie. Ces articles sont écrits avec le talent remarquable que tous reconnaissent à leur auteur, mais en vain y chercherait-on quelque chose de nouveau ou la critique approfondie des institutions soviétiques et de la vie en Russie. Du reste, il eût été difficile à M. Herriot de le faire, puisque tout ce qu'il a vu et entendu en Russie était contrôlé par le gouvernement communiste.

Mais, dans ce volume de 300 pages, il y a des descriptions très intéressantes, citons celles des chapitres « Au Kremlin », « La Bourse noire », « Chez M. Kamenev ». Quant aux institutions communistes que le sens critique et le large esprit libéral de l'auteur ne peuvent admettre, il n'en parle guère. Ainsi, la fameuse *Tché-ka* n'occupe dans le livre que deux pages et demie, dont une partie encore est consacrée à la caractéristique de Dzerjinski, le sinistre bourreau, que M. Herriot compare à... Saint Just.

Cependant, on ne peut pas dire que le voyage de M. Herriot en Russie ait été inutile et n'ait point eu de résultat, puisqu'à la foire de Lyon, qui se tient maintenant, il y a un stand occupé par la Russie soviétique.

Nous avons déjà parlé, lors de la parution du 1er fascicule, de la grande édition illustrée : **Histoire des Soviets**, publiée

par l'éditeur Jacques Makovsky, sous la direction de M. Henri de Wendel. Maintenant quatre fascicules sont parus. Il y a une grande amélioration au point de vue des illustrations, mais les reproductions photographiques laissent encore beaucoup à désirer et les portraits des acteurs notoires de la révolution russe et du gouvernement bolcheviste pourraient peut-être figurer dans les journaux quotidiens, mais non dans une édition qui prétend au grand luxe. Quant au texte, trop sommaire, il rappelle plutôt les œuvres de propagande qu'un ouvrage vraiment sérieux et documenté.

J.-W. BIENSTOCK.

§

L'archiduc Rodolphe, fils unique de François-Joseph, devenu fameux par sa fin tragique, était un prince qui avait suscité de grandes espérances. Ses **Lettres politiques à un ami** permettent de se faire de sa vive intelligence et de ses intentions politiques une idée précise. Elles ont été adressées à Moriz Szeps, fondateur et éditeur du *Neues Wiener Tagblatt* et du *Wiener Tagblatt* et dont la fille Sophie épousa en 1886 l'ingénieur Paul Clemenceau, frère du premier ministre. Rodolphe ayant en 1882 exprimé le désir de connaître des publicistes éminents, Szeps lui avait été présenté. Une première conversation de deux heures établit entre l'archiduc et le journaliste les bases d'une amitié profonde, fondée sur la confiance et des vues communes.

Rodophe était en effet un prince qui se piquait d'idées libérales, comme Joseph II et l'empereur Frédéric III. Or, l'Autriche était depuis août 1879 gouvernée par le ministère Taaffe qui s'appuyait sur une majorité de cléricaux et de Slaves. Rodolphe, à qui les croyances religieuses (même sous la forme du spiritisme) étaient antipathiques, voyait avec dépit Taaffe gouverner et était de sa part l'objet d'une surveillance soupçonneuse et hostile. Rodolphe était partisan convaincu du gouvernement par une bourgeoisie libérale, comme chez nous sous Louis-Philippe. Aussi écrivait-il en novembre 1882, au moment des attentats à la dynamite :

J'ai pour la France de grandes sympathies. On lui doit énormément, car elle est la source des idées et des institutions libérales sur le continent. Elle nous servira de modèle chaque fois que de grandes pensées devront être mises à exécution. Qu'est en revanche l'Allemagne, si ce n'est une expansion énorme de la soldatesque prussienne, un Etat pure-

ment militaire comme la Prusse autrefois : celle-ci a été simplement agrandie. En quoi 1870 a-t-il servi à l'Allemagne ? Elle a un empereur en plus, mais doit payer une plus grande armée... Que ferait l'Allemagne actuelle après une bataille perdue contre la France républicaine, quand son armée commencerait à vaciller ? Les bons Allemands chanteraient alors : « Allons, enfants de la patrie », comme à la fin du siècle dernier. Cette capacité de donner la note juste qu'a encore la France, quoiqu'elle semble endormie dans un sommeil de plomb, est ce qui rend si inquiétant le mouvement socialiste (et maintenant anarchiste) s'il devait y devenir puissant. Le reste de l'Europe a assez d'éléments qui n'ont besoin que d'un appel pour se soulever. Quels progrès le parti socialiste n'a-t-il pas fait chez nous en peu d'années !

Sa juste crainte du socialisme faisait donc que les convictions libérales de Rodolphe constituaient chez lui plutôt une faiblesse politique qu'une base féconde. Il était partisan d'une alliance étroite avec l'Allemagne, comme tous ceux qui l'entouraient. A cette époque, tandis que l'Autriche était cléricale, la Hongrie était libérale. Mais les sympathies de Rodolphe pour les Hongrois n'en étaient pas sensiblement plus grandes, sans qu'il ait eu pour eux l'antipathie qui caractérisa plus tard François-Ferdinand. Comme tous les membres de sa famille, Rodolphe était un « prince allemand » dont les sentiments allemands étaient fortement traversés par le désir de maintenir et d'agrandir l'Etat austro-hongrois et de rester l'égal des Hohenzollern. Il n'avait aucune sympathie pour l'Italie, détestait la Russie tsariste et panslaviste et méprisait l'inintelligence d'Alexandre III. Il considérait la guerre avec la Russie comme inévitable, ses ambitions croisant celles de l'Autriche dans les Balkans. En août 1888, il écrira :

Si nos espérances et ce que vous attendez de moi se réalisent, alors nous aurons bientôt une grande époque de guerre heureuse. Après la victoire, la base sera créée pour des transformations grandioses de la vieille Autriche dans un travail pacifique.

En dépit de ses idées libérales, Rodophe était trop impressionné par les sentiments des cercles militaires autrichiens, aux tendances si franchement allemandes, pour avoir donné légitimement l'espérance qu'une fois sur le trône, il suivrait une politique extérieure différente de celle de son père. Etant plus jeune et plus vif que ce dernier, il était seulement plus irritable et plus tenté de recourir à la guerre. Rien n'autorise à croire que s'il

avait vécu, il se serait employé à empêcher la guerre mondiale.

ÉMILE LALOY.

§

Question d'actualité au premier chef que celle que se pose M. Henri Lichtenberger dans son livre **L'Allemagne d'aujourd'hui dans ses relations avec la France.** L'avenir des deux pays, et de tous les autres, et de la civilisation y est lié. L'Allemagne se décidera-t-elle à abandonner son ancienne, et peut-être toujours actuelle, conception que la force prime le droit et que les petits ne sont bons qu'à être croqués par les gros ? Si oui, on pourra s'entendre avec elle. Si non, il faudra rester indéfiniment au port d'armes ; la perspective n'est pas folâtre.

Je ne crois pas qu'il y ait eu un seul Allemand, avant la guerre, qui ait déclaré publiquement que la domination de son pays sur les Alsaciens, les Polonais ou les Danois récalcitrants était mauvaise. Et aujourd'hui combien d'Allemands y a-t-il qui, sincèrement, avouent que leur sort est mérité, que la libération de leurs anciens asservis est bonne, et que l'indemnisation de leurs dernières victimes est non moins juste ? Il y en a toutefois quelques-uns, *rari nantes in gurgite vasto,* et c'est pour en augmenter le nombre que, contrairement à l'avis de l'auteur, je souhaiterais la poursuite d'enquêtes contradictoires et de discussions courtoises, non certes dans des réunions publiques, comme certaines gens d'outre-Rhin nous y convient quelquefois avec une naïveté suspecte, mais par journaux, livres et même affiches, en allemand bien entendu ; on ne sait jamais si le bon grain ne lèvera pas, et il faut faire crédit à la bonne foi même tudesque.

Le livre de M. Henri Lichtenberger est un exemple de ce genre de discussions qui fait honneur à notre bonne volonté à nous ; il est impossible de tenir la balance plus égale, et en le lisant on pense parfois à ce mathématicien conciliateur qui admettait que 2 et 2 peuvent faire 5 pour mettre d'accord ceux qui disent 6 et ceux qui disent 4. Pour la question précise de l'exécution du traité de Versailles, il y aurait bien des réserves à faire sur ses dires, et tout d'abord sur son point de départ que, même si l'Allemagne payait tout ce qu'elle nous doit, 67 ou 68 milliards de marks-or, elle ne nous dédommagerait pas de toutes nos dé-

penses de réparations qui s'élèveront à 170 milliards de francs (page 206). Comme il s'agit de francs-papier, on voit tout de suite que ce chiffre est néanmoins très inférieur à la valeur correspondante des 67 milliards de marks-or, laquelle s'élève à 240 milliards de francs-papier, et cette étourderie de l'auteur nous met en garde contre la suite de son exposé.

Cet exposé est d'ailleurs dominé par une conception générale des événements qui donne toute garantie au lecteur contre un excès de nationalisme français, mais qui le laisse sans défense contre les suggestions en sens contraire. « Reconnaissons, dit quelque part l'auteur, que si l'Allemagne avait réellement voulu la guerre, il est peu vraisemblable qu'en quarante ans elle n'eût pas trouvé l'occasion de la faire naître. » C'est en effet l'argument qu'ont donné à satiété tous les Allemands, leur Kaiser en tête, mais il n'est pas décisif, au moins pour moi, et le livre que j'ai écrit sur la *Psychologie du Kaiser* a précisément pour but de montrer que l'Allemagne a toujours, pendant ces quarante ans, cherché l'occasion de faire naître la guerre, il est vrai sans la trouver, car il n'est pas aussi commode qu'on croit de mettre le feu aux poudres, ou du moins de le mettre comme on veut qu'il soit mis. Le jour où ce livre tombera sous les yeux de M. Lichtenberger, peut-être rectifiera-t-il certaines de ses indulgences pour la politique de Bismarck et de Guillaume II.

Ce qu'il faudrait surtout tirer au clair, aujourd'hui, c'est la capacité de paiement de l'Allemagne. L'auteur, après avoir résumé très clairement les deux thèses de la prospérité allemande et de la misère allemande, conclut implicitement pour les solutions intermédiaires. « On peut croire, dit il, à la richesse virtuelle de l'Allemagne sans nier sa misère. » Où voit-il cette misère ? L'Allemagne ne manque de rien, si ce n'est de chômeurs ; les rentiers eux mêmes ont eu parfaitement le temps de réaliser leurs marks en devises étrangères et se trouvent dans la même situation qu'auparavant, sauf peut-être quelques obstinés qui ont refusé de suivre les conseils qu'on leur donnait secrètement; mais tant pis pour eux ! Quant aux fonctionnaires et ouvriers, ils ont vu hausser mathématiquement leurs salaires, et ne sont donc pas plus malheureux qu'autrefois. « On peut, continue l'auteur, avoir des doutes sur l'authenticité du machiavélique complot allemand en vue de l'effondrement du mark. » Cela lui plaît à dire, le

complot me semble d'une certitude aveuglante, et les termes de « banqueroute frauduleuse » et de « gigantesque escroquerie » qui en découlent parfaitement justifiés. La situation actuelle de l'Allemagne est financièrement merveilleuse; sa faillite a supprimé son budget de dette publique et sa défaite a supprimé son budget de guerre; si sa politique arrive à supprimer son budget de réparations, elle se trouvera le pays le moins chargé d'impôts du monde, et n'aura qu'à rétablir son mark-or pour redevenir le pays le plus riche du monde! Le tour aura été merveilleusement joué.

Mais le laisserons-nous jouer? Quand M. Lichtenberger terminait son livre, en octobre dernier, il se prononçait encore contre la contrainte et pour la coopération; il aurait dû se dire que nous attendions pourtant cette coopération depuis quatre ans en vain! Au surplus le meilleur moyen de l'obtenir, c'est de l'exiger, donc d'employer la préalable contrainte. C'est ce que nous faisons enfin. Les résultats ne tarderont pas à se manifester, et tout rentrant alors peu à peu dans l'ordre naturel, beaucoup de choses changeront, et la prospérité artificielle et frauduleuse de l'Allemagne fera peut-être place à une gêne qui ne sera que justice.

Ce que je viens de dire me permettra d'être bref sur le livre de M. André Joussain, **L'Allemagne contre la France**, qui se met au point de vue psychologique plus que politique. Le volume, d'ailleurs, ouvre une *Collection de psychologie concrète* dont l'idée ne peut être accueillie qu'avec faveur. M. Joussain utilise les travaux de ceux qui se sont avant lui préoccupés de la psychologie nationale allemande, Fouillée, Le Bon, Hovelacque, Hauser, et leur ajoute ses propres observations personnelles. Ce qu'il dit des différences psychologiques des deux peuples et des causes de la guerre est judicieux, mais n'apporte rien de bien nouveau, tandis que son chapitre sur les forces morales en présence constitue une contribution importante à la philosophie de notre histoire contemporaine; les dernières pages notamment condensent d'une façon puissante l'opposition des deux volontés et des deux mysticismes qui se sont affrontés dans le plus terrible duel de tous les temps, volonté de puissance et volonté d'amour et d'adaptation, mysticisme conquérant et mysticisme contemplatif ou d'illusion idéaliste, et certainement les forces qu'incarnait le peuple allemand semblaient avoir toutes les chan-

ces de succès, mais il s'est trouvé, une fois de plus, que l'idéalisme l'a emporté, contre toutes prévisions, sur le réalisme le plus positif; en dépit du scientifisme et du piétisme allemand, la cause de ses adversaires a été celle de la civilisation chrétienne, démocratique et libérale, et c'est pourquoi, comme le dit l'auteur, leur levée a eu le caractère d'une croisade et leur victoire celle d'un triomphe de l'esprit sacré sur l'esprit satanique.

HENRI MAZEL.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Brand Whitlock : *La Belgique sous l'occupation allemande*, Berger-Levrault. — J. Isaac : *Joffre et Lanrezac*, Chiron. — Lieutenant-colonel H. Corda : *La Guerre Mondiale*, avec Atlas, Chapelot.

L'inqualifiable ruée allemande sur l'inoffensive et laborieuse Belgique, en 1914, restera, il faut l'espérer, comme un accablant témoignage contre une race d'hommes qui eut la singulière prétention — et qui l'a encore certainement — d'imposer, d'abord à l'Europe, puis au reste du monde, ce qu'elle appelle pompeusement et vaniteusement sa Culture. On peut dire qu'au moment où la nouvelle de cette abominable invasion fut connue, tout l'univers civilisé fut ému profondément. Un certain nombre de pays avaient pour l'Allemagne, depuis déjà longtemps, une sorte de respect mystique fait, en partie, d'ignorance, mais aussi de constatations. Les uns admiraient sa philosophie et ses méthodes d'investigations historiques, sans trop se rendre compte de l'influence pernicieuse, sur elle et les autres peuples, d'une pensée corrosive dont l'action ne tarda pas à se faire sentir dans les écrits et les considérations de ses historiens et de ses écrivains politiques, religieux et sociaux ; les autres restaient émerveillés devant un mécanisme social auquel se prêtait une race entendant la vie à peu près à la façon des fourmis et des abeilles, ne comprenant pas qu'une organisation purement matérielle d'un industrialisme exacerbé conduisait tout droit aux pires catastrophes.

Le prestige de l'Allemagne, depuis 1870, était si grand que les esprits sagaces, qui signalaient ce que son génie avait de malfaisant et de frelaté, étaient considérés comme des retardataires, des ignorants ou des envieux. L'héroïque défense de la noble Belgique et de son jeune roi, vrai chef de peuple dans la plus haute acception du mot, fit un contraste si violent, si heurté,

avec la grossière et lâche violence de son adversaire, que les honnêtes gens de partout applaudirent avec frénésie cette admirable petite nation qui, ne consultant que son droit et son courage, avait fait si vaillamment face à son infâme envahisseur ; et le piétinement des lourdes bottes prussiennes sur le sol de ce peuple admirable, à travers les mares de sang, les cadavres et les incendies, retentit douloureusement au cœur naïf de ceux qui n'auraient jamais cru, *de notre temps*, à la possibilité d'un geste aussi monstrueux. Hélas ! la barbarie est de tous les temps ; on doit en être maintenant convaincu. Eh bien, le croirait-on, ces atroces choses, qui datent d'hier, paraissent non pas s'effacer sans doute, mais s'estomper dans la mémoire de beaucoup, de trop de nos contemporains. Aussi doit-on signaler, avec la plus grande satisfaction, des livres comme celui de M. Brand Whitlock : **La Belgique sous l'occupation allemande**, qui fait repasser sous nos yeux cette page d'histoire monstrueuse ressemblant plus à un cauchemar qu'au récit d'une chose réelle. Avec infiniment de talent, cet Américain nous donne une fidèle et pittoresque narration de son séjour à Bruxelles comme ambassadeur depuis le début des hostilités (il était déjà auparavant dans cette ville depuis quelque temps), jusqu'à l'époque où son pays se joignit aux Alliés. Et si M. Brand Whitlock resta à Bruxelles pendant tout le temps de sa mission et malgré son écœurement journalier devant toutes les ignominies, toutes les turpitudes dont il fut le témoin le plus souvent impuissant, ce fut par devoir, par dévouement, pour protéger, quand il le pouvait, ces vaillantes gens qu'il admire et aime tant. Car il aurait pu suivre au Havre le gouvernement belge exilé. Mais il préféra rester ; et il travailla de toutes ses forces, avec M. Hoover et des amis, à l'organisation de cette merveilleuse *Comission for relief of Belgium*, grâce à laquelle des millions de Belges ne moururent pas de faim ; et aussi nos pauvres compatriotes du Nord envahi. Notre éternelle, notre inaltérable reconnaissance est acquise à tous ces Américains qui, sans compter, pendant des années, inlassablement, prodiguèrent leur or, leur temps, leurs cœurs. Nous avons besoin, en ce moment surtout, de nous rappeler ces souvenirs magnifiques de charité désintéressée, quand l'Etat américain, — non le peuple, nous en avons la conviction, — agit d'une façon si étrange à notre égard.

Il semble souvent qu'à ses yeux nous ayons été les agresseurs. On nous accuse, dans tous les cas, nous Français, de retarder l'heure de la paix définitive en Europe ! de sournoisement développer un impérialisme désordonné ! Pourquoi ne pas tendre la main, loyalement, à la jeune *démocratie* allemande ? On croit rêver. Dans plusieurs passages de son livre, M. Brand Whitlock nous traça d'intéressants portraits, ceux, par exemple, du sinistre Von Bissing, du fameux baron et diplomate Von der Lancken. Ce qui frappe le plus, en les lisant, ce n'est pas la mentalité de ces Messieurs, parfaitement allemande, prussienne ; ce ne sont pas leurs actes, d'ailleurs atroces ; mais c'est le sentiment que, quels qu'ils soient, ils sont impitoyablement aux mains d'une puissance occulte, sans pitié, effroyable ; au service d'une grande machine absolue, mystérieuse, à laquelle il serait impossible de résister : c'est le Grand Quartier Général Allemand. Mais cette grande machine, — malgré la victoire des Alliés, elle existe toujours ! — a toujours les mêmes ambitions, les mêmes buts, les mêmes rêves ! C'est elle qui, en réalité, avec ses complices les grands magnats industriels, derrière le décor *constitutionnel*, dirige, gouverne, gourmande, fouette. Elle recommencerait la guerre demain, aujourd'hui, si elle le pouvait. Qui, sérieusement, en doute ? Le peuple allemand suivrait, tout entier, ce n'est pas douteux non plus. Quand donc les Américains et les autres ouvriront-ils les yeux ?

Il est impossible de terminer un examen même superficiel de ce livre sans signaler la façon dont l'auteur nous parle du Cardinal Mercier. Cette grande figure de patriote et de chrétien est dessinée ici vraiment avec amour. On sent que M. Brand Whitlock s'est trouvé en face d'un de ces hommes qui font honneur à l'homme. Et que devant le regard clair, sincère et bon de ce majestueux et cependant si simple vieillard, tout désintéressement, toute magnanimité, les abominations allemandes aient pris alors pour lui, complètement, leur complète valeur accusatrice. Un pareil témoin, se levant de toute sa hauteur morale devant les sinistres et lâches bourreaux, criera éternellement, dans le livre de l'Histoire justicière : *liber scriptus proferetur*.

CHARLES MERKI.

§

M. Jules Isaac a publié, dans la collection de la « Société de

l'Histoire de la Guerre », sous le titre, **Joffre et Lanrezac**, une remarquable étude sur les événements qui se déroulèrent à la gauche de notre dispositif dans les premiers jours de la guerre. C'est l'étude critique des témoignages, recueillis jusqu'ici, sur le rôle de la Ve Armée. Ecrite avec un réel souci d'objectivité, une rare indépendance de pensée, une grande habitude de critiquer les textes, elle est certainement une des meilleures contributions qu'on nous ait données à l'histoire du grand dissentiment qui a divisé notre haut commandement dès la première heure. Ainsi, malgré l'interdit prononcé par le Décret du 1er mai 1920 sur les publications relatives à la Guerre par ceux-là mêmes qui l'ont conduite ou vécue, la vérité se fraie son chemin lentement mais sûrement. Il est permis d'espérer que nous arriverons à savoir ce qui s'est exactement passé avant que soient dépouillés les 50.000 dossiers de nos Archives militaires, comptant de 25 à 30 millions de pièces. Il n'y a pas lieu de se fonder beaucoup, pour la connaissance de la vérité, sur ce colossal fatras, malgré son caractère officiel. Il faut par contre se hâter et, comme le fait remarquer M. J. Isaac, il est important de ne pas attendre, pour poursuivre l'enquête, que *tous les témoins soient morts*. Il ne nous resterait plus que la vérité officielle. C'est peu. Déjà, à mesure que les événements prennent du recul, ils s'enveloppent d'une brume de légende, qui les déforme, et la navrante indifférence du public se fait de plus en plus épaisse.

Le grand débat, qui restait pendant, symbolisé par les noms de Joffre et de Lanrezac, était celui-ci : L'attitude de Lanrezac, commandant de la 5e armée, dans les journées qui ont précédé Charleroi, puis dans celle du 24 août, a-t-elle contribué à faire échouer le fameux plan XVII du G. Q. G.? ou a-t-elle au contraire assuré le salut de notre armée ? M. J. Isaac, après une enquête minutieuse qui ne laisse plus derrière elle qu'un petit nombre de points d'interrogation, répond ainsi à la question posée :

Si le 1er corps s'est trouvé en place le 15 août à Dinant pour empêcher les Allemands de passer sur la rive gauche de la Meuse, c'est parce que dès le 11 août le Général Lanrezac avait demandé au général en chef l'autorisation de l'y envoyer ; si l'ennemi, contre son attente, s'est heurté sur la Sambre du 20 au 23 août à la 5e armée dont la résistance a sinon paralysé, du moins grandement gêné sa manœuvre débordante, c'est parce que le 14 août le Général Lanrezac avait insisté

avec la dernière énergie pour que la 5e armée fût transportée d'urgence vers la Sambre ; si le 23 août la IIIe armée Von Hausen n'a pu déboucher sur la rive gauche de la Meuse, c'est grâce à la réaction vigoureuse du 1er corps, dont Franchet d'Esperey a pris l'initiative, avec l'entier assentiment du général Lanrezac ; si, dans cette même journée du 23 août, le général Lanrezac a dû assumer les responsabilités les plus lourdes et décider la retraite, c'est parce que le Haut commandement n'est intervenu d'aucune façon et l'a entièrement abandonné à lui-même, etc...

Voilà, en gros, ce qui reste à l'actif du général Lanrezac. Voyons son passif, maintenant, d'après M. J. Isaac :

Il a fait preuve en toutes circonstances d'un esprit critique et d'un pessimisme vraiment excessifs... Il n'avait pas l'âme d'un vainqueur, car, pour vaincre, il faut que le chef croie en la victoire, d'une foi si profonde qu'elle se communique à son armée toute entière...

Esprit critique, soit. Mais le reproche de pessimisme n'est pas fondé. Si Lanrezac avait été pessimiste, il n'aurait pas demandé lui-même une mission pleine de périls. Il se serait contenté d'attendre des ordres, comme tant d'autres, qui ont réussi à tirer leur épingle du jeu. Un général en chef ne peut pas se faire la mentalité d'un caporal et se forger une foi profonde en une Direction où il ne voit qu'incertitude et erreur. Tout ce qu'il peut avoir, en une telle occurrence, c'est la mort dans l'âme ; et tout ce qu'il peut faire c'est de la dissimuler à ses troupes.

Il s'y efforçait le 14 août, dans une lettre où, après avoir averti le général en chef du danger qu'il jugeait imminent, il terminait par cette déclaration de vrai soldat : « Ceci dit, je suis prêt à exécuter vos ordres, quels qu'ils soient. »

M. le lieutenant-colonel H. Corda qui, si nous ne nous trompons, est professeur d'histoire militaire à l'Ecole de Fontainebleau, a rédigé, sous le titre : **La guerre mondiale**, un résumé des grandes opérations de la guerre, qui est un modèle de concision et de précision. Cet ouvrage, accompagné de croquis d'une clarté parfaite, est un remarquable instrument de travail. Il n'est nullement critique. Son auteur se garde bien d'aborder toute discussion ; mais on le devine admirablement informé sur tous les points qui ont donné lieu à des dissentiments entre les acteurs du drame.

JEAN NOREL.

A L'ETRANGER

Belgique.

L'influence royale. — Il n'est pas douteux que la visite, en janvier dernier, du roi Albert au président Millerand ait eu une influence décisive sur la coopération des troupes belges à l'occupation de la Ruhr. De même, les milieux renseignés savent maintenant qu'au moment du Congrès de Versailles, notre souverain s'était montré l'adversaire résolu de l'annexion à la Belgique d'une portion, si réduite fût-elle, des territoires rhénans. Il fallait toute la mauvaise foi de l'Allemagne et tout le danger qui en dérive quant à la restauration belge pour décider cet esprit droit à une politique de force.

L'influence d'Albert Ier sur nos destinées nationales n'est pas niable ; cependant il est coutumier d'affirmer que, dans une monarchie constitutionnelle, le Roi règne mais ne gouverne pas. Sans doute, en principe. Il est également vrai que notre constitution est aussi restrictive des pouvoirs du Chef de l'Etat que la constitution française de 1871, calquée sur elle. Mais il y a la manière d'interpréter et de servir la Constitution ; il y a aussi le souci de la dynastie, le principe de l'hérédité qui, de Léopold Ier à Albert Ier, ont incité nos rois à léguer à leur, successeur un régime sain. L'influence, l'autorité personnelle du Roi peut beaucoup sur ses ministres. En outre, il ne tient qu'à lui de leur redemander leurs portefeuilles, ainsi qu'en usa jadis Léopold II vis-à-vis de MM. Woeste et Jacobes qui, s'étaient rendus intolérables au pays. Le propre d'un Roi, c'est de vibrer et d'agir à l'unisson du sentiment national. Albert Ier a illustré cette vérité par son attitude concernant la Ruhr, tout comme il l'avait illustrée d'une manière impérissable en août 1914. Il referait un geste analogue si nos flamingants continuaient à menacer l'unité nationale.

Est-il exact, comme l'affirmait M. Vandervelde, que notre ministre des Affaires étrangères désapprouve, dans son for intérieur, l'occupation de la Ruhr et nourrit la conviction intime — tout comme Lloyd George auquel il se flatte de ressembler physiquement — que cette occupation coûtera plus qu'elle ne rapportera ? Est-ce vrai ? J'ignore la pensée de M. Jaspar, si tant est que cet homme ondoyant, dont les actes du lendemain démentent

les actes de la veille, puisse posséder une pensée directrice autre que celle de son intérêt personnel. Je ne me trouve aucunement dans le secret de nos dirigeants et tiens à en faire le modeste aveu. Mais pourquoi M. Vandervelde affirme-t-il ? Pourquoi M. Jaspar ne dément-il pas ? Ce politicien trop habile chercherait-il une porte de sortie dans le cas où l'occupation de la Ruhr produirait un résultat décevant ?

C'est le droit du chroniqueur de poser ces questions. Grâce au Roi, elle n'eut qu'un intérêt relatif. L'essentiel est que, bon gré, mal gré, M. Jaspar marche. Or, il marche et qu'il le veuille ou non, la succession logique des événements l'entraîne. Oui, c'est là tout l'essentiel et qui se traduit par l'accord, conclu à Bruxelles entre les hommes d'Etat français et belges, de n'évacuer la Ruhr qu'au fur et à mesure de l'exécution des obligations allemandes.

Certes, nous sommes loin de dédaigner l'amitié anglaise. Notre petit pays, conformément à ses intérêts, à son tempérament hospitalier, ne repousse aucune espèce d'amitié. Mais c'est à la France que des liens vitaux, primordiaux, nous attachent sans nous lier, c'est de la France que la guerre et ses résultats nous rendent surtout solidaires, au risque même de mécontenter momentanément l'Angleterre. Comment se fait-il que nous ayons mis tant de temps à nous rendre à cette évidence ? C'est que les flamingants sont anglophiles et francophobes ; c'est que M. Jaspar, ministre des Affaires étrangères et par-dessus tout ministre qui tient à rester en place, malgré les affronts et les camouflets, avait basé sa situation politique sur l'aventure flamingante et sur la force numérique détenue dans les Chambres par les flamingants catholiques. Erreur de jugement, mauvais calcul d'arriviste ; les majorités parlementaires ne signifient rien, elles ne sont qu'un élément passager, seul importe l'intérêt national de conservation, si puissant dans toute notre histoire, malgré nos dissensions intestines. M. Jaspar n'est qu'un petit bourgeois vaniteux et parvenu qui ne comprend rien à la grandeur du drame dont il persiste, malgré les sifflets, à demeurer un mince figurant. Mais heureusement le pouvoir royal, le pouvoir de synthèse nationale, est intervenu et, grâce à lui, le redressement s'est produit.

D'après le chef socialiste, M. Vandervelde, le Roi se trompe et M. Jaspar voit juste. Admettons. Mais alors pourquoi M. Jaspar

reste-t-il au gouvernement et agit-il contrairement à ce qu'il tient pour raisonnable?

Si l'on me demandait de caractériser en peu de mots mon souverain, je dirais que notre Roi est principalement un homme national, c'est-à-dire qu'il n'a rien d'un partisan et que placé, par ses fonctions, au-dessus des luttes mesquines entre les, partis il cherche à concilier leurs points de vue différents dans cette harmonie supérieure qui est la notion de patrie. Jeune prince, alors que régnait son oncle, l'autoritaire, subtil et constructeur Léopold II, il rendait visite à la coopérative socialiste gantoise le *Vooruit* qui possède sur le plan socialiste une signification de méthode et d'organisation. Il connaît les vertus industrielles de la bourgeoisie libérale, et, roi catholique, pratique la religion de la majorité de son peuple. Jamais, dans l'ordre politique, il n'a toutefois montré ses préférences, royalement soucieux de traiter comme un faisceau, tout comme en 1914 et dans nos grands sursauts historiques, les forces diverses qui font de la Belgique un agrégat de socialistes, de libéraux, de catholiques, de flamands et de wallons.

Le coup de Lophem, c'est-à-dire la réussite d'une vile canaille, dut lui être cruel. A part M. Jaspar, tous les profiteurs de cette basse manœuvre ont abandonné le pouvoir. Une concentration se forme chez nous pour soutenir la politique nationale. Nous voyons un clérical comme le comte Carton de Wiart, ministre d'Etat et ancien premier ministre, se détacher nettement de son parti pour combattre le flamingantisme outrancier, nous voyons un radical comme le jeune et ardent ministre de la Guerre Albert Devèze rompre avec les errements et les sophismes d'un feu Georges Lorand, sorte de Pressensé à la mode belge, pour défendre résolument les nécessités d'une défense nationale positive. Nous voyons encore un socialiste comme Brunet, Président de la Chambre, subordonner ses convictions personnelles à l'intérêt national et prouver par ses démarches la parfaite compatibilité entre le régime monarchique et l'évolution sociale dans le sens de l'ordre et non pas du désordre et de l'incohérence communiste.

Il existe chez nous, pour un avenir prochain, tous les éléments d'un gouvernement national, d'hommes qui ne cherchent pas d'où vient l'intérêt électoral, parlementaire ou personnel et savent agir pour le bien public qui est, somme toute, la meilleure

définition donnée jusqu'à présent de ce que nous sommes habitués à appeler l'Etat. Je crois sincèrement que, patiente, méthodique, l'action du Roi Albert, — du Roi que les politiciens avaient indignement abusé à Lophem, — a été très efficace et très salutaire au cours de cette évolution.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Égypte.

L'EXIL DE ZAGHLOUL ET LA CARENCE DES MINISTÈRES. — Si ce n'avait été sur l'insistance du *Wafd*, on eût pu croire que c'est par raffinement de malice que le gouvernement de S. M. B. transporta Zaghloul des îles Seychelles à Gibraltar. Un jour se lèverait où lassé de poser au Prométhée Enchaîné, le Pacha nationaliste, pour se distraire, ainsi qu'on égrène un chapelet, se mettrait à compter les navires qui passent et repassent devant le Roc, en les classant par pavillon; à ce petit passe-temps statistique, il commencerait à voir clair et s'il manifestait quelque désir d'approfondir l'histoire de Gibraltar, le gouverneur se ferait un plaisir de la lui retracer, en détail, appuyant avec art et avec tact sur l'importance stratégique de ce poste fortifié par rapport au « lac » et sur sa position exacte dans l'armature de l'Empire. A la lumière de ces données, le chef de la Délégation Égyptienne de son ermitage haut perché découvrirait sans doute, par la pensée plus encore que par les yeux, des horizons nouveaux sur lesquels jusque-là il avait des notions incomplètes et floues comme des lieux communs. Et que sous le canon britannique, il eût le bon esprit de se livrer à un sérieux examen de conscience, fouillant le passé, réfléchissant sur le présent, méditant à propos de l'avenir et de lui-même, il reviendrait à une plus saine appréciation de la destinée de l'Égypte. Saadallah Zaghloul se fût ainsi rappelé le temps où, Arabiste repenti et fellah dégrossi coquetant dans le salon de la princesse Nazléh, il s'était montré serviteur docile du « Consul-général » et des « Conseillers », l'un de ces modérés dont Moustafa Kamel disait :

Les partisans de l'Occupation nous demandent matin et soir : Qu'avez-vous fait avec votre patriotisme et quel profit le pays en a-t-il tiré ? Lui avez-vous rendu un droit, un poste ou avez-vous arrêté la marche de l'occupation, changé le cours des choses (1) ?

(1) *Egyptiens et Anglais*, Paris, 1906, p. 305. Cfr. aussi : *ib.* p. 161-2.

Il avait, avec reconnaissance, accepté des mains du Proconsul Cromer la sinécure du Ministère de l'Instruction Publique (1), et, ministre de la Justice, sous Lord Kitchener, signé lois, décrets et règlements, tout ce qu'ordonnait le « Conseiller » sir Malcolm Mac Illwraith. Il eût persévéré dans cette voie qui mène à la Présidence du Conseil, et en tête de son nom la faveur de *Downing street* eût épinglé le titre de *sir*, marque distinctive des pachas-« hommes d'État » anglo-égyptiens par excellence, sans l'aversion profonde que lui témoignait Abbas Ier. Le Khédive, par ses instincts autocratiques qu'encouragea une éducation militaire et viennoise, était le plus nationaliste des Égyptiens. Lord Kitchener l'ayant sacrifié à Abbas, Zaghloul rentra dans la vie privée, plein de ressentiment pour ses patrons. Durant la guerre, il s'était tenu coi et neutre. Mais il eût menti à sa réputation d'avocat disert et retors s'il n'avait tout de suite entrevu dans les « Quatorze points » du Président Wilson un ou deux excellents moyens de défense pour la cause de la « patrie égyptienne ». Elle était bien compromise depuis la mort de Moustapha sur les pas de qui, comme sur un chemin de Damas, Saad, abjurant un passé de complaisances et d'erreurs, se promettait maintenant de marcher. A l'armistice, enhardi par les plus propices des circonstances (2), il y alla de son petit coup d'État : au nom de la nation égyptienne, il somma les Anglais d'exécuter leurs promesses de propagande et d'évacuer l'Égypte, ni plus, ni moins. Pour toute réponse, le Haut-Commissaire sir Reginald Wingate l'expédia sous bonne escorte à Malte d'où toutefois le gouvernement britannique se vit aussitôt contraint de relâcher ce « Vice-Président élu de l'Assemblée Législative », sous la pression d'une ligue momentanée des effendis, des ouvriers et des paysans. A Paris, où il se hâta de venir fixer son quartier-général, Zaghloul obséda en vain la Conférence pour la Paix de déclamatoires suppliques, les salles de rédaction l'éconduisirent polimentqui ne se souciaient pas de désobliger des Alliés. De loin, cependant, et par télégraphe Zaghloul régna si bien sur l' « opinion publique » en fermentation à

(1) « Le Ministère de l'Instruction Publique, sous l'habile direction de son ci-devant chef Zaghloul Pacha, établit l'excellent précédent de choisir dans les écoles secondaires les élèves-femmes les plus méritantes et de les envoyer se perfectionner en Angleterre... » Sir Sidney Low : *Egypt in Transition*, Londres, 1914, p. 279-80.

(2) Voyez le *Mercure de France* du 15-VI-1922, p. 688.

Alexandrie, à Tantah, au Kaire et autres centres où domine l'élément effendi, qu'il réussit à déjouer toutes les combinaisons du cabinet de Mr Lloyd George qui voulait rétablir l'ordre en Égypte en portant au pouvoir les « modérés ». On dut alors essayer de traiter avec Zaghloul, mais Zaghloul abusé sur le mobile de ces ouvertures qu'il interprétait comme un signe de faiblesse, resta intransigeant, et préféra rentrer en Égypte exploiter sa popularité en intimidant les « modérés » et fanatisant les fellahs déjà apaisés et revenus à leurs champs. C'est pour avoir tenté de réaliser ce dessein qu'il s'est vu enlever comme un fétu de paille et séquestrer à Gibraltar. Mais sa mésaventure ne lui a rien appris. Il est demeuré un Wilsonien attardé et impénitent. Il espère sa propre délivrance et celle de son pays des effendis qui n'ont point désarmé, et il a confié cet espoir au correspondant du *Times*.

C'est à cause de la Question du Soudan que le Cabinet Nessim démissionna [le 9 février 1923] (1), lui déclara-t-il. Nul ministère ne pourra se constituer qui ne serait pas soutenu par l'opinion publique et surtout par le *Wafd*. Et, je vous l'affirme, le *Wafd* représente le véritable noyau de l'opinion publique égyptienne ; il n'est pas possible de mettre sur pied sans son appui un Cabinet qui puisse en aucune façon prétendre à la confiance populaire.

Le Pacha exagère à peine. Son commentaire reflète assez fidèlement ce qui se passe au Caire depuis l'impromptu du « Royaume Souverain et Indépendant (2) ». Les « modérés » sont pris de panique. Les cabinets se forment et se dissolvent. Fouad Ier assiste consterné à la lutte entre cette fraction de ses sujets qui alimentent le *Wafd* et la Résidence. Elle se poursuit stérile pour le pays, et sans profit réel pour les effendis qui s'essayent au terrorisme. Leurs bombes ne produisent guère plus d'effet que des pétards, et ces explosions répétées pourraient bien amener de terribles représailles — comme en Irlande. Pour le moment lord Allenby se borne à frapper le Caire d'une lourde contribution, — procédé renouvelé du général Kléber qui n'eut qu'à s'en louer après la révolte de la ville en 1799. Et en cela, aussi bien qu'en toute sa politique égyptienne, le gouvernement de S. M. B. laisse carte blanche au Field-Marshal. Aux Communes, l'autre jour [9 mars],

(1) Un nouvel essai de cabinet a été tenté le 15 mars sous la présidence de Yehia Pacha Ibrahim.

(2) Voyez le *Mercure de France* du 1-v-1922, p. 839-842.

M. Bonar Law prévint les intéressés que « la loi martiale ne sera abrogée que lorsque les stipulations posées dans la déclaration du 28 février 1922 auront été remplies ». Car la reconnaissance de l'Égypte comme « État souverain et indépendant, fut conditionnelle, « *les relations entre le gouvernement de S. M. avec [cette contrée] étant d'un intérêt vital pour l'Empire Britannique* ». C'est ce que Méhémet Ali reconnut de bonne heure, en 1815, quand il disait à Burckhardt (1) : « *Le gros poisson avale le petit et l'Égypte est nécessaire à l'Angleterre...* » et c'est cette réalité que méconnaissent Zaghloul et son *Wafd*. Elle grève le « royaume » de Fouad Ier de quatre servitudes sous forme de « questions... » réservées à la discrétion absolue du gouvernement de S. M. B. et concernant :

a) la sécurité des communications de l'Empire Britannique en Égypte;
b) la défense de l'Égypte [par le susdit gouvernement] contre toute agression ou intervention étrangère, directe ou indirecte;
c) la protection des intérêts étrangers en Égypte et celle des minorités;
d) le Soudan (2).

Ces quatre « questions », dont les deux premières représentent les buts de guerre, ou si l'on aime mieux, d'occupation de l'Angleterre en 1882, une fois réglées, les Égyptiens obtiendraient un *self-governement* non déguisé. Un tel compromis n'est pas à dédaigner. Il est honorable. En l'acceptant Zaghloul Pacha et ses partisans auront fait reconnaître les *droits* de leur pays ; ils lui rendront *des postes*; ils *arrêteront la marche de l'occupation* reportée sur les frontières ; mais quant à *changer le cours des choses*, c'est une prouesse qui dépasse leurs facultés et leur forces. L'exilé de Gibraltar ferait bien d'en convenir.

AURIANT.

§

Russie.

L'ANTISÉMITISME. — Dans un article précédent (*Mercure* du 1er mars 1923), j'ai constaté la forte expansion de l'antisémitisme en Russie. Les formes que prend ce mouvement sont très variées. Parfois, c'est un antisémitisme mystique. Comme exemple de

(1) *Travels in Arabia*, London, 1829, t. Ier, p. 144.
(2) EGYPT N° 1 1922. *Correspondence respecting Affairs in Egypt*. Cmd. 159 , pp. 29-30.

l'antisémitisme de ce genre, je peux citer les proclamations et les appels que publie depuis quelque temps le grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch. En voici un spécimen :

AUX ANTÉCHRISTS
(AUX BOLCHEVIKS ET AUX RUSSES ENJUIVÉS)

Ennemis de Dieu, du Christ et du genre humain, vous qui représentez tout le criminel et tout l'impur, vous tous qui êtes à la tête du gouvernement sanguinaire des soviets, et vous tous, serviteurs de ce gouvernement, sachez bien que votre fin est prochaine et qu'aucune force impure à laquelle vous avez vendu vos âmes ne pourra plus vous aider.

Sachez et rappelez-vous que les prières de ces Russes qui, ayant été dans l'erreur, se sont repentis, sont entendues par Dieu et que le Christ est de nouveau avec nous. Beaucoup parmi nous voient déjà sa Sainte Croix dont vous ne pourrez supporter la pure lumière.

Sachez que les malédictions des nombreux Russes, torturés et tués par vous, vous poursuivront jusqu'à la fin des fins : vos noms sont profondément inscrits dans le monde des ténèbres, du mal et de l'impureté.

Sachez et rappelez-vous que vous tous, représentants du genre youpin et vous aussi, ceux des Russes qui avez vendu vos âmes aux Antéchrists, mourrez dans les grandes souffrances, mais non de la main de l'homme : nous autres, Russes, qui avons sauvé nos âmes et suivons le Christ, nous vous avons déjà pardonné et nous prions Dieu pour qu'il accorde la paix à vos âmes. Mais nos prières sont impuissantes et ne peuvent pas sauver vos âmes. Votre chef est déjà puni par Dieu et vous tous aurez le même sort : ce temps approche déjà.

Vous, youpins, qui avez trahi la Russie, vous, satellites de Satan, soyez fier, et réjouissez-vous d'une grande joie : votre victoire sur un peuple chrétien a été complète. Comme des obscènes oiseaux, vous déchirez le corps du peuple russe, mais rappellez-vous de vos propres paroles ; quand vous aviez crucifié le Christ qui était venu, comme messager de Dieu, pour vous sauver, vous criiez avec méchanceté et haine : « Son sang est sur nous et sur nos enfants ! » Vous avez crucifié le peuple russe et avez ainsi refait votre crime contre le Christ.

Cette victoire de vous est la dernière. Dès aujourd'hui vous ne régnerez plus sur nous, vous n'aurez plus de place parmi nous. Allez-vous-en, n'empoisonnez plus la Terre Russe par votre souffle diabolique.

Soldats et marins rouges, vous qui portez le cachet youpin (1), vous qui vous êtes vendus aux ennemis du Christ, ressaisissez-vous, réfléchissez bien, de qui, et pourquoi vous êtes serviteurs.

(1) Il s'agit de l'étoile à cinq pointes que les antisémites russes considèrent comme un « pentagramme », signe « judéo-maçonnique » et satanique.

Comprenez bien que vous êtes un instrument aveugle dans les mains de vos propres ennemis.

Est-ce qu'une âme russe, chrétienne, orthodoxe ne vit pas dans vos corps ?

Ressaisissez-vous, levez-vous comme un seul homme pour la défense de la Sainte Croix. Dites qu'il n'y a pas de place, sur notre terre russe, pour les ennemis de Dieu et du Christ et ils disparaîtront comme la fumée.

Croyez et n'ayez pas de doutes !

Il se trouvera des hommes forts et qui croient en Dieu et en Christ pour vous unir et vous guider. Notre souverain céleste vous indiquera ces hommes.

Cet appel, publié en russe, il y a déjà cinq mois, était accompagné de ces lignes signées, elles aussi, par le grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch :

Les représentants des Etats étrangers qui entretiennent des rapports quelconques avec le gouvernement soviétique, dans un but politique, commercial ou personnel, doivent se rappeler qu'ils sont les ennemis de la Russie, car ils fortifient, par ces rapports, le pouvoir des ennemis de Dieu et du Christ, au détriment du Peuple Russe seul, une simple aide philanthropique au Peuple Russe affamé et souffrant est admissible et nécessaire, dans un but de charité chrétienne. La conscience dira à la Russie de l'avenir qui est son ennemi et qui est son ami.

On voit que même l'antisémitisme mystique du grand-duc Alexandre aboutit à des déductions d'ordre politique : il ne faut avoir rien de commun avec le gouvernement des Soviets, parce que c'est un pouvoir anti-chrétien et diabolique.

Un autre courant, dans l'antisémitisme russe actuel, est purement politique. Il combat les juifs, en général, et les juifs bolcheviks et bolchevisants, en particulier, parce qu'il les considère comme un élément antinational. Ce courant est représenté surtout par le *Novoïe Vremia* (paraissant actuellement à Belgrade), dans lequel le problème juif est traité presque quotidiennement. Le *Novoïe Vremia* enregistre tout acte de tout commissaire soviétique portant un nom juif et, comme le pourcentage des juifs,— je l'ai déjà indiqué dans ma précédente chronique, — parmi les fonctionnaires bolcheviks est très considérable (beaucoup plus considérable que le pourcentage des juifs dans la population de la Russie), le *Novoïe Vremia* ne manque pas de matière pour sa propagande. Ses correspondants de Russie

signent : « Un sujet juif », pour souligner que le gouvernement actuel de la Russie est une « judéocratie ». Ses collaborateurs préparent des projets de mesures pour réduire, dans la Russie de demain, l'influence des juifs à zéro. Dans ce but, ils sont prêts à exploiter même le sionisme et l'existence d'un « Etat juif » en Palestine. Du moment qu'un Etat juif existe, on doit, — disent beaucoup d'antisémites russes, — considérer tous les juifs comme sujets réels ou éventuels de cet Etat et les traiter en Russie comme des étrangers. Un autre thème, exploité souvent par les représentants de l'antisémitisme politique, c'est la question de l'existence d'un « pouvoir juif mondial », occulte et agissant en secret. Les « sages de Sion » représentant la « juiverie internationale » gouverneraient le monde et auraient décidé de perdre la Russie. Une littérature très abondante est consacrée à ce problème et une polémique violente se produit, à ce sujet, entre journaux antisémites et philosémites et dans les conversations privées. Il se trouve même des gens habiles et sans aveu qui exploitent cette polémique dans un but lucratif personnel, fournissant des « documents » et des « témoignages » aux parties intéressées. En voici un exemple curieux :

Il y a quelques mois, une polémique s'est produite entre la presse antisémite et un organe des philosémites russes à Paris, à propos des fameux *Protocoles des Sages de Sion*, qui se répandent actuellement dans tous les pays (en France, il en existe plusieurs éditions) et dont la première édition a paru en russe sous la rédaction d'un certain M. Nilus.

L'organe philosémite en question s'appuya sur le « témoignage oculaire » d'un « cosaque » qui aurait eu connaissance de l'invention des « Protocoles » par l'Okhrana tsariste et sur un autre témoignage non moins authentique d'une dame du monde (princesse R..) qui en aurait été informée elle aussi. Mais peu de temps après, les antisémites avaient l'avantage de constater que « le cosaque » philosémite était attaché au service politique des Soviets (une sorte d'Okhrana rouge) et que la dame en question aurait fait un stage dans une prison d'Amérique pour escroqueries.

Je donne cet exemple pour démontrer l'inutilité de toute polémique placée sur un terrain pareil. Pour les personnes qui croient à l'existence d'un pouvoir occulte des « Sages de Sion » aucun argument démentant cette croyance n'est valable ; quant aux

philosémites, ils n'ont nul besoin d'une critique historique des « Protocoles » pour en nier l'authenticité.

Il faut donc renoncer à toute dispute, — inutile, — sur ce terrain-là et en chercher un autre, plus solide (1). Depuis quelque temps on a fait plusieurs tentatives dans ce sens.

Les plus intéressantes et les plus productives de ces tentatives ont été faites dans les milieux juifs et russes de Berlin, où la colonie russe est extrêmement nombreuse (jusqu'à 200.000 personnes) et où la vie intellectuelle est plus riche que dans d'autres colonies russes à l'étranger ; à Berlin, il existe plusieurs maisons d'éditions pour les livres russes, trois quotidiens russes, une Académie Philosophico-Religieuse russe, un Institut Scientifique russe, etc.

L'initiative de la discussion du problème juif a été prise par les Juifs eux-mêmes, en la personne de deux écrivains russo-juifs connus, MM. J. Bikerman et G. Landau, qui ont fait, à Berlin, des conférences publiques sur ce sujet, en présence d'un grand auditoire de Russes et de Juifs. L'intérêt provoqué par ces conférences fut si grand qu'on dut convoquer des réunions supplémentaires pour que tous ceux qui voulaient participer à la discussion puissent le faire.

Le grand mérite des deux conférenciers juifs, surtout de M. J. Bikerman (publiciste bien connu du camp de la gauche, avant la révolution) fut de poser le problème avec franchise. Contrairement au plat philosémitisme libéral, M. Bikerman ne nie aucunement la responsabilité des Juifs dans les événements russes, sa thèse à lui est que, si le peuple juif veut considérer comme siens un Spinoza ou un Einstein, il doit prendre une responsabilité négative à l'égard de juifs d'une autre espèce, comme Trotsky et Zinoviev, non pour les approuver, mais pour les renier et les combattre. Plus les juifs comptent des leurs parmi les destructeurs de la Russie, plus forte doit être leur protestation et leur action contre le régime bolcheviste et ses représentants. Telle est la principale pensée de M. Bikerman.

(1) Je remarquerai, en passant, que la croyance à l'existence d'un pouvoir juif mondial est soutenue, dans les milieux antisémites, par ce fait que la plupart des éléments actifs, parmi les juifs russes, entrent simultanément dans les organisations politiques, philanthropiques, intellectuelles, etc., *russes* et dans les organisations *juives* du même genre ; et comme ces dernières sont liées à certains organismes *internationaux*, les nationalistes russes interprètent cela comme une pénétration dans leurs milieux des juifs, qui voudraient ainsi détruire l'œuvre nationale russe et empêcher la régénération de la Russie.

Sa franchise lui permet de mieux s'opposer à l'antisémitisme vulgaire qui se base sur les « Protocoles des sages de Sion », etc. Si on veut accuser les juifs de la destruction de la Russie, dit M. Bikerman, on n'a pas besoin, pour cela, de chercher des « sages de Sion », parce qu'à chaque pas on peut voir des juifs qui avec préméditation ou involontairement posent des obstacles à l'œuvre de la renaissance russe. Le seul moyen pour les juifs de se laver de cette accusation et de se réconcilier avec les patriotes russes est de participer, le plus énergiquement possible, à la lutte contre le bolchevisme et de contribuer au rétablissement de l'Etat russe ruiné par ce dernier.

M. Bikerman a touché dans sa conférence et la discussion qui l'a suivie une autre question douloureuse, celle des pogromes. On sait que les adversaires du mouvement « blanc » l'accusent d'être réactionnaire et « pogromiste ». M. Bikerman a établi d'abord que si des pogromes ont eu lieu dans les régions occupées par les troupes « blanches », ce n'était pas une caractéristique de la lutte armée qu'elles menaient contre les bolcheviks. M. Bikerman a indiqué justement que les pogromes ont été faits même le plus souvent par des éléments très radicaux, comme le chef ukrainien Petliura (socialiste-révolutionnaire), et par des généraux rouges comme Grigoriev, qui a marqué l'entrée soviétique à Kiev et à Odessa par des pogromes très sanglants. Pour M. Bikerman, caractériser la lutte des armées blanches contre les destructeurs rouges comme un phénomène réactionnaire serait injuste et erroné, parce que cette lutte avait pour but le rétablissement de la Russie, mise en poussière par les bolcheviks. Même au point de vue purement juif, M. Bikerman trouve nécessaire le rétablissement de la Russie et l'écrasement du bolchevisme. Suivant l'intéressante et originale pensée de M. Bikerman, l'existence d'une Russie grande et puissante est nécessaire pour les juifs qui seront, dans ce cas, citoyens d'un grand pays, où ils auront un vaste champ ouvert à leur activité économique et culturelle. Et plus énergiquement les juifs se joindront aux patriotes russes dans le combat contre le bolchevisme, plus l'avenir de la race juive sur le territoire de la Russie de demain sera favorable. M. Bikerman croit d'autre part que seul un gouvernement russe fort et centralisé peut garantir aux juifs des conditions normales d'existence et les protéger contre des violences anarchiques.

M. Landau a, lui aussi, reconnu que des groupes très importants de juifs soutiennent le régime bolcheviste. Les uns le font pour des motifs de « carrière », d'autres par la crainte des pogromes, qui auront lieu, croient-ils, si le gouvernement bolcheviste tombe.

Des groupes considérables d'intellectuels et de demi-intellectuels juifs ont rempli, dit M. Landau (je cite d'après le *Rul* du 7 mars 1923), les rangs d'agents et de contre-agents du pouvoir soviétique et l'aident dans l'œuvre de la destruction de la Russie.

Mais, affirme M. Landau, la destruction de la Russie est en même temps une ruine des juifs russes. La majeure partie de la population juive de Russie n'a rien de commun avec le bolchevisme, au point de vue de ses vrais intérêts économiques et sociaux, parce qu'elle est composée d'éléments petits-bourgeois, essentiellement anti-socialistes. On peut donc dire, pense M. Landau, que les juifs qui marchent avec les bolcheviks nuisent aux intérêts de leur propre nation.

De même que M. Bikerman, M. Landau renonce à des réponses plates et simplistes. Il reproche à « la majorité des juifs de ne pas comprendre la vérité et de vouloir apprécier l'attitude d'autres éléments nationaux d'une façon trop sommaire »:

Si quelqu'un émet une opinion négative sur les juifs, on le considère comme partisan des pogromes ; quant à ceux qui n'émettent aucune opinion, ils seraient aussi partisans des pogromes, mais voudraient seulement se dévoiler.

Il faut surpasser cette appréciation trop simpliste, dit M. Landau, parce que le vrai mérite est de savoir non seulement accuser les autres, mais aussi comprendre sa propre faute, et se reconnaître non seulement des droits, mais des devoirs.

Une tête qu'on lève trop haut n'est pas toujours le signe de l'honneur, mais parfois celui de l'insolence (je cite d'après le *Rul* du 11 mars 1923) ; dans notre temps, pour assurer l'avenir de la population juive en Russie, il faut qu'il se trouve des juifs qui, sans pusillanimité et sans orgueil faux, soulèvent la question de la responsabilité juive dans la grande secousse dont a souffert la Russie.

Les déclarations de MM. Bikerman et Landau ont produit une profonde impression sur leurs auditeurs, — juifs et russes, — et ont provoqué des répliques de la part des quelques patriotes russes qui ont aussi proclamé la nécessité de l'union entre les

Juifs et les Russes pour une lutte commune contre le régime bolchevik.

Dans les milieux juifs et russes de Paris, le problème juif n'a pas encore été posé de cette façon. Une tentative récente ne peut être reconnue pour complètement satisfaisante. Cette tentative a été faite par un groupement juif qui s'est formé pour lutter contre les pogromes. Les chefs de ce groupement se sont réunis récemment en compagnie de quelques hommes politiques russes et leur ont proposé de créer une organisation mixte (russo-juive) qui combattrait l'antisémitisme. A ces réunions, assistaient, du côté juif, MM. Minor (socialiste-révolutionnaire), Sliosberg (cadet), Pasmanik (cadet) et plusieurs autres leaders juifs; du côté russe, MM. Kartacheff, président du Comité National Russe à Paris (cadet), Roudneff (socialiste-révolutionnaire), Obolensky (cadet), Kouzmine-Karavaeff (progressiste), Svatikoff (menchevik), etc. Les premières réunions n'ont pas donné, paraît-il, de grands résultats, parce que le problème n'était pas posé comme il fallait. Au lieu de l'élever sur le plan de la lutte contre le régime bolchevik et de la renaissance de la Russie, on a voulu le rabaisser aux cadres d'une simple propagande contre les pogromes. Les discussions qui ont eu lieu à Berlin, sur la courageuse initiative de MM. Bikerman et Landau, ont été beaucoup plus utiles, au point de vue des rapports russo-juifs, que la tentative faite à Paris.

G. ALEXINSKY.

VARIÉTÉS

Un Féministe du XVIII[e] Siècle. — Il faut se garder de juger du contenu des livres sur leur titre tout autant que de juger d'un vin sur le flacon ou d'un homme sur sa mine. Ce n'est certes pas dans un volume intitulé *le Dessinateur pour les Fabriques d'Etoffes d'or, d'argent et de soie* (avec la traduction de six tables raisonnées, tirées de l'*Abecedario Pittorico* imprimé à Naples en 1733), par M. Joubert de l'Hiberderie, que l'on pouvait s'attendre à trouver un chaleureux plaidoyer pour la cause féministe. Et pourtant, dans la préface de ce livre, édité à Paris chez Sébastien Jorry, vis-à-vis la Comédie Françoise, en l'an 1765, l'auteur, un Lyonnais qui n'ignorait rien de ce qui concerne l'industrie de la soie, s'est demandé pourquoi les

femmes ne sont point les égales des hommes dans un métier qui semble fait pour elles :

Qu'il me soit permis de faire ici, écrit-il, une observation sur le ridicule usage où l'on est de ne destiner que des hommes pour le dessin, tandis que les femmes paraissent y être si propres. Sans vouloir ici faire leur apologie, j'ose avancer que l'injustice que l'on fait à ce sexe délicat, adroit et plein de goût, est trop générale : on exclut les femmes de tous les Arts, de toutes les Sciences, de tous les Emplois, de tous les Métiers ; on donne pour raison que leur sexe ne permet pas qu'elles s'attachent à certaines choses qui demandent une peine continuelle de corps et d'esprit. On voit tous les jours cependant le contraire dans l'état d'indigence. Qu'on n'exige point d'elles des entreprises au-dessus de leurs forces ; qu'on les dispense des voyages pénibles et des travaux militaires, à la bonne heure ; mais le dessin pour la fabrique semble une occupation faite pour elles ; cet état ne demande qu'une étude retirée, qu'un travail de cabinet, et où l'esprit seul est affecté. Dès que les femmes ont reçu une certaine éducation et qu'elles s'attachent sérieusement à quelque chose qui leur plaît, nous voyons qu'elles y réussissent aussi bien que les hommes et les surpassent même en plusieurs genres. Ce n'est point ici le lieu de rappeler les noms de Cléopâtre, qui résista longtemps aux Vainqueurs de la Terre (*en note :* les Romains), de Sémiramis, qui sut se faire craindre et respecter sur le Trône de Babylone, de Porcie, de Lucrèce et de tant d'illustres Romaines qui ont porté le courage, la fermeté et l'héroïsme au-dessus de leur sexe ; d'Elisabeth (*en note* : Reine d'Angleterre) qui sçut donner des Loix au Peuple le plus fier de l'Europe. Une Czarine en Russie, une Reine de Hongrie, de nos jours, soutiennent toutes deux le poids d'une Couronne avec autant de force, de courage et de majesté que les plus grands Empereurs à qui elles ont succédé.

Dans la Poésie et la Littérature, nous trouverons des Deshoulières, des Bernard, des Scudéry, des la Suse, des Villedieu, des Lambert, des Grafigny, des du Bocage, des Riccobony, etc. La Musique nous offre des Jaquet, des Duval, des Singer, etc. La Peinture, des Duchemin, des Cheron, des Marie Sibille, des Rossi, des Marie Tintoret, des Anguscioia, des Rosalba, des Heraut, des Sarini, des Caselina, et tant d'autres dont les talents ont honoré leur sexe, et dont les noms ornent l'histoire. Voilà, ce me semble, assez d'exemples qui prouvent, en général, la capacité des femmes et font voir, que les jeunes Demoiselles pourraient réussir dans le dessin pour les Fabriques d'Etoffes, si les parents les y destinoient. Ce n'est pas l'usage, dira-t-on : eh quoi ! ne voudra-t-on jamais secouer un préjugé qui nous prive de sujets qui enrichiraient l'Etat et honoreraient la Patrie ? Mais, diront encore quelques-uns, com-

ment observer la décence parmi des jeunes gens d'un sexe différent, dans un atelier, dans une Académie, où il faudra envoyer les jeunes Demoiselles se former pour les principes de la Peinture ? Ne peut-on pas faire apprendre à dessiner comme on fait apprendre à chanter, à danser, à toucher du clavessin, etc.

Lorsqu'une jeune personne serait en état de dessiner pour une fabrique, serait-ce le mélange des deux sexes que l'on craindroit dans un Magasin, où les Dessinateurs et les Commis sont obligés d'être ? Ne voit-on pas tous les jours dans les familles, dans les magasins même, dans les boutiques, un pareil mélange, sans qu'il en résulte aucun inconvénient contre les bonnes mœurs ? Je dis donc qu'un père à la tête de sa manufacture pourrait faire apprendre à dessiner à sa fille, et lorsqu'elle serait en état de régir la fabrique, elle pourrait former d'autres élèves de son sexe. Ainsi dans chaque maison on occuperait quantité de demoiselles disgraciées de la Nature ou qui ont des incommodités qui les empêchent de se marier, et qui souvent deviennent à charge de leurs parents par défaut de fortune. La société, le commerce et les familles y gagneraient si on pouvait introduire cet usage.

Parmi toutes les femmes dont « les talents ont honoré leur sexe », et que cite M. Joubert de l'Hibernerie, il en est certes dont les noms ont cessé d'« orner l'histoire ». Les arguments qu'il évoque peuvent aussi nous paraître bien timides aujourd'hui que « les demoiselles disgraciées de la nature » ou qui souffrent « d'incommodités les empêchant de se marier » ne sont plus les seules à prétendre gagner leur vie. N'importe, les intentions de ce précurseur étaient excellentes et les féministes seraient bien ingrates si elles ne lui en gardaient point quelque reconnaissance.

RENÉ DUMESNIL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Cinématographie

Louis Delluc : *Drames de Cinéma : la Fête espagnole, le Silence, Fièvre, la Femme de nulle part* ; Monde nouveau. 5 »

Esotérisme

Phaldor : *La clé d'or du songe*. Préface de Victor-Emile Michelet ; Monde Nouveau. 7 50

Folklore

Jean Ajalbert : *Au cœur de l'Auvergne* ; Flammarion. 7 »

Géographie

Albert Demangeon : *L'empire britannique*, étude de géographie coloniale ; Colin. 7 »

Histoire

Louis Amiet : *Essai sur l'organisation du Chapitre cathédral de Chartres du XI[e] au XVIII[e] siècle.* Avant-propos de M. Maurice Jusselin ; Imp. Félix Lainé, Chartres. 3 »

Giovanni Giolitti : *Mémoires de ma vie*, traduction de M[me] Jean Carrère. Introduction du Sénateur Olindo Malagodi ; Plon. 15 »

Commandant M. H. Weil : *Un agent inconnu de la Coalition : le général de Stamford d'après sa correspondance inédite, 1793-1806* ; Payot. 30 »

Paul Matter : *Gambetta* ; Payot. 3 »

Paul Verhaegen : *La Belgique sous la domination française, 1792-1814.* Tome I : *La Conquête, 1792-1795* ; Plon. 25 »

Littérature

Remy de Gourmont : *Le Latin mystique, les poètes de l'antiphonaire et la symbolique au moyen âge.* Préface inédite de l'auteur. Frontispice de Maurice Denis. Ornements de Roger Deverin ; Crès. 40 »

Blaise Pascal : *Lettres*, accompagnées de lettres de ses correspondants ; Crès. 7 »

Charles-Louis Philippe : *Chroniques du Canard Sauvage* ; Nouv. Revue franç. 6 75

N. Serban : *Les comédies de Corneille*, étude historique et littéraire ; Cercle Lutétia, Jassy. 5 »

N. Serban : *Pierre Loti, sa vie et son œuvre* ; Cercle Lutétia, Jassy. » »

Swift : *Voyages de Gulliver à Laputa et autres îles* ; Delachaux et Niestlé. 3 »

J. Van der Elst : *Ecrivains protestants d'aujourd'hui* ; Fischbacher. 12 »

Musique

Emile Vuillermoz : *Musiques d'aujourd'hui* ; Crès. 6 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Commandant Perreau : *Victoire chère et paix de dupes*, précis historique et critique de la grande guerre, 1914-1919. Tome II : *Péripéties et conclusions.* Avec cartes et illust. ; Catin. 15 »

Lieutenant de vaisseau de Rivoyre : *Histoire de la guerre navale, 1914-1918.* Préface du capitaine de frégate Catex ; Fournier 25 »

Lieut.-col. de Witt-Guizot : *Les grandes étapes de la victoire, 1914-1918.* Avec 19 cartes ; Berger-Levrault. 10 »

Pédagogie

Léopold Giraud : *Lettres sur l'éducation*, tome II ; Alcan. 10 »

Philosophie

Benedetto Croce : *Bréviaire d'esthétique.* Traduction de Georges Bourgin ; Payot. 5 »

J. G. Fichte : *Discours à la nation allemande*, traduits de l'allemand par J. Molitor. Préface de Charles Chabot ; Costes. 15 »

Lucien Gibot : *L'humanité ; L'âme gauloise.* » »

Lapie, Parodi, Mélinand, Félix Pécaut, Goblot, Abel Rey, Pézard : *Morale et Science* ; Nathan. » »

Poésie

Henri Bataille : *Vers préférés* ; Flammarion. 7 50

Sylvain Bonmariage : *La course des nuages* ; Roman nouveau. 3 »

Paul Hyacinthe-Loyson : *Sous le signe éternel.* Avec un portrait décoré et gravé sur bois par P.-E. Vibert ; Helleu. » »

Francis Jammes : *Le premier Livre des Quatrains* ; Mercure de France. 5 »

Charles Albert Janot : *Des Fables.* Préface de Jean de la Fontaine ; Edit. Fantaisie-Succès. 3 »

Les poètes contemporains inédits, tome IV ; La Revue littéraire. 3 »

Francis Vielé-Griffin : *Le Domaine royale* ; Mercure de France. 8 »

Politique

Marcel Gillard : *La Roumanie nouvelle* ; Alcan. 9 »
Albert Mousset : *La Petite Entente, ses origines, son histoire, ses connexions, son avenir.* Préface de Jean Bruhnes ; Bossard. 5 40
Lieut.-col. Reboul : *Pourquoi nous sommes dans la Ruhr* ; Berger-Levrault. 1 50
Achille Viallatte : *L'Impérialisme économique et les relations internationales pendant le dernier demi-siècle. 1870-1920* ; Colin. 8 »

Questions militaires et maritimes

Pierre Conard : *Trois figures de chefs : Falkenhayn, Hindenburg, Ludendorff* ; Flammarion. 4 50

Questions religieuses

E. Moutier-Rousset : *Le Christ a-t-il existé ?* Soc. nouvelle d'édition. 4 50

Roman

Albert-Jean : *Derrière l'abattoir* ; Monde nouveau. » »
René Bazin : *Il était quatre petits enfants* ; Calmann-Lévy. 6 75
André Beaunier : *L'assassinée* ; Flammarion. 7 »
J. Delteil : *Sur le fleuve Amour* ; Renaissance du livre. 6 75
Neel Doff : *Angelinette* ; Crès. 6 »
Ferdinand Duchène : *Thanila* ; Albin Michel. 6 75
Albert Erlande : *L'immortelle bien-aimée* ; Albin Michel. 6 75
Thomas Hardy : *Le retour au pays natal*, traduit de l'anglais par Eve Paul-Margueritte ; Flammarion. 7 »
Hélio ver Humanisator : *Le léprosisme* ; Libr. du Simplon. 7 »
Georges de Lauris : *Gisèle s'évade* ; Renaissance du livre. 7 »
Jack London : *Jerry dans l'île*, traduction de Maurice Dekobra ; Crès. 6 »
Claude Lorris : *Praxo* ; Renaissance du livre. 6 75
Jean Marquet : *Nestor, patron pêcheur* ; Nouv. Revue franç. 6 75
Pierre Mille : *La détresse des Harpagon* ; Albin Michel. 6 75
Emile Moselly : *Contes de la route et de l'eau* ; Delachaux et Niestlé. 3 »
John Antoine Nau : *Les galanteries d'Anthime Budin.* Préface d'Ernest Tisserand ; Albin Michel. 3 75
Eleanor H. Porter : *Rien que David* ; Delachaux et Niestlé. 4 50
Raymond Radiguet : *Le diable au corps* ; Grasset. 6 75
C.-F. Ramuz : *La séparation des races* ; Monde nouveau. 7 »
Jean-Michel Renaitour : *Monsieur Scepticus* ; Delalain. 5 »
Carlos Reyles : *La race de Caïn*, traduit de l'espagnol par Francis de Miomandre ; Albin Michel. 6 75
Santiago Rusinol : *Le Catalan de la Manche*, traduit du catalan par Marius André. Préface de Léon Daudet ; Plon. 7 »
Albert-Emile Sorel : *L'aube nouvelle* ; Férenczi. 6 75
Mark Twain : *Le journal d'Eve, le journal d'Adam* ; Delachaux et Niestlé. 3 »
Clément Vautel : *Mon curé chez les riches* ; Albin Michel. 6 75
Maurice de Waleffe : *La reine Taïa, le Péplos vert* ; Fasquelle. 6 75
Israel Zangwill : *Les affranchis du ghetto*, traduction de Jenny Serruys ; Crès. 6 »

Sciences

Julien Constantin : *Origine de la vie sur le globe.* Avec 31 fig. ; Flammarion. 4 50
Commandant Marcel Jausseaud : *L'évolution de l'aéronautique.* Avec 34 fig. ; Flammarion. 7 50
T.-H. Morgan, A. H. Sturtevant, H. J. Muller, C. B. Bridges : *Le mécanisme de l'hérédité mendélienne*, édition française, traduit de l'anglais par Maurice Herlant. Avant-propos par A. Brachet ; Lambertin, Bruxelles. 25 »
F. Roman : *Paléontologie et zoologie* ; Payot. 4 »

Sociologie

Paul Garcin : *La crise de l'esprit et la situation des intellectuels* ; Revue fédéraliste, Lyon. 1 »

J. Massabuau : *L'Etat contre la Nation* ; Alcan. 15 »

Petre Trisca : *Prolégomènes à une mécanique sociale*. Tome I : *Aperçu sur l'histoire des doctrines économiques et sociales*. Tome II : *Etudes sur la mécanique sociale. Analyses des ouvrages ayant le même titre*. Tome III : *Opus igne, auctor patibulo dignus* ; Alcan, chaque tome. 25 »

Théâtre

Carlo Gozzi : *La princesse Turandot*, conte tragi-comique en 5 actes, traduit et adapté par M. Jean-Jacques Olivier ; Nouv. Revue franç. 3 »

Antoine Tchekhov : *Théâtre*. Tome II : *La mouette. L'ours. Trois sœurs*. Traduits du russe par Denis Roche ; Plon. 7 »

Varia

Annuaire des artistes et de l'enseignement dramatique et musical, 1923. France et colonies. Monaco. Luxembourg. Belgique. Suisse. Hollande, Norvège. — Théâtre. Musique. Music-Hall. Cirque. Café-Concert. Attraction. Danse. Cinéma ; Office général de la musique. 30 »

Bibliographie alsacienne, revue critique des publications concernant l'Alsace. I : 1918-1921 ; Libr. Istra. 20 »

Voyages

G. Aubault de la Haulte Chambre : *Saint-Georges de Venise*, avec une illust. par Stab. ; Figuière. 5 »

Princesse Bibesco : *Isvor, le pays des saules* ; Plon, 2 vol. 10 »

R. Laurent-Vibert : *Voyages, routiers, pèlerins et corsaires aux Echelles du Levant* ; Crès. 7 »

Camille Mauclair ; *Florence* ; E. de Boccard. 6 75

Dimitri Nicopoulos : *Addis-Abeba ou Fleur nouvelle*, souvenirs et contes d'Ethiopie. Avec 18 illust. ; Imp. Ged, Marseille. » »

R. Topffer : *Voyage à la Grande Chartreuse* ; Delachaux et Niestlé. 3 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Ernest Raynaud. — Prix littéraires. — Eugène Manuel, Dumas fils et l'Académie Française. — La « poule blanche ». — De nouvelles lettres de Lord Byron. — Thomas Love Peacock. — Le tour hindou de la corde tendue. — Le comte de la Rochefoucauld, John D. Rockefeller Jr.... et « the original old Medicis ». — Une école de catéchèse pour la défense des animaux. — A la recherche de l'Atlantide. — Des autographes de Christophe Colomb. — Le premier champion de boxe. — La noblesse de Cambronne. — Les reliures en peau humaine. — Pour enterrer les jambons. — Projets abandonnés et projets oubliés. — Erratum. — Publications du « Mercure de France ».

Une lettre de M. Ernest Raynaud.

5 mars.

Cher ami,

Cette histoire des deux Laforgue a déjà fait, dans le Courrier des XIII de l'*Intransigeant*, l'objet d'un débat épistolaire entre M. Lalou et moi. Inutile de le reproduire, puisque les lecteurs du *Mercure* ont eu sous les yeux le clair exposé de M. Aubry et qu'ils ont pu lire la riposte de

M. Lalou. Il semble, en effet, que Mme Osmont ait été victime d'une confusion et d'une fâcheuse homonymie. Je ne veux pas l'en accabler. La méprise était possible, puisqu'on a mis six ans à s'en apercevoir. Quoiqu'on puisse objecter contre la pièce incriminée, il faut bien convenir que certaines expressions pittoresques et saisissantes sont d'un poète. L'auteur des *Complaintes* n'aurait renié ni « *le bouge aux noirs escabeaux* », ni « *les piètres avortons d'idées* », ni « *l'homme aux vers qui fait, en partant, don d'un sourire de sa bouche* », ni le gouailleux trait final d'une espièglerie parente de la sienne :

J'ai déballé ma marchandise.

Il sonne là, n'en déplaise à certains, un écho de Laforgue et il est assez piquant de voir les mêmes gens qui trouvaient ces vers excellents (en tant qu'œuvre de jeunesse bien entendu) alors qu'ils les croyaient de Laforgue, les abominer depuis qu'ils les savent d'un autre. J'en connais. Je leur ferai la grâce de ne pas les nommer. Il y a longtemps que Molière a dit :

Tous les discours sont des sottises
Venant d'un homme sans éclat,
Ce seraient paroles exquises
Si c'était un grand qui parlât.

Au reste, Mme Osmont, romancier applaudi, poète-lauréat, confidente (certains disent collaboratrice) de Laurent Tailhade, mêlée à la vie des cénacles avancés des lettres, admirait trop Laforgue pour s'illusionner sans motif plausible. Elle dut se laisser impressionner par le sentiment de réserve, de haute pudeur, de dignité qui éclate dans le poème en question et qui cadre si bien avec le mépris des rimailleurs batteurs d'estrade qu'affichait le vrai Laforgue. C'est ce qui m'a frappé moi-même et m'a poussé à le reproduire, sans oublier de dire d'où je tenais cet *inédit*, par souci de dégager ma responsabilité. Il n'était pas question de faire état de ce poème pour témoigner du génie de Jules Laforgue. Aussi n'est-ce pas dans l'étude que je lui ai consacrée que vous le trouverez, mais dans un chapitre spécial, destiné à fixer un point de la psychologie symboliste. Et puisque leur authentique auteur, l'autre Jules Lafforgue, appartient à cette génération et en reflète l'humeur, le document reste valable en ce qui me concerne et peut demeurer là où il est. Je n'ai rien à retrancher de ce que j'en ai dit dans la *Mêlée symboliste*. Il suffira d'une simple rectification orthographique pour remettre les choses au point et rassurer les consciences troublées.

ERNEST RAYNAUD.

§

Prix littéraires. — Le prix de littérature coloniale a été attribué à M. Gaston Joseph, administrateur des Colonies, par 11 voix contre 2 pour son roman *Koffi*.

Le prix Verhaeren, qui consiste en une somme de 1.000 francs accordée annuellement à un poète belge, a été décerné, pour la première fois, cette année à Mme Claude Bernières pour son livre *Le Visage des heures*.

Le prix de *Belles-lettres* (mars 1923) a été attribué au *Baudelaire* que M. Ernest Raynaud a publié récemment à la librairie Garnier.

§

Eugène Manuel, Dumas fils et l'Académie Française. — A l'occasion d'une campagne de presse engagée contre les méthodes d'enseignement en honneur dans les diverses Universités françaises, il a été beaucoup parlé ces temps derniers (et sans indulgence excessive) de l'inspecteur d'Académie Eugène Manuel, lequel — pour employer l'heureuse formule de Vapereau — « s'est fait connaître, comme poète, par un certain nombre de pièces de vers réunies en volumes... » Il est notamment l'auteur d'une pièce qui figure de temps à autre au spectacle de la Comédie Française : *Les Ouvriers*.

Il apparaît que Manuel se démena fort pour conquérir un siège à l'Académie Française, si l'on en juge par la lettre ci-dessous acquise le mois dernier par un amateur et qui, datée de Paris 21 mai 1892, porte la signature de Dumas fils.

Ceux de vos amis qui ont voulu vous faire douter de moi ont été mal renseignés ou malveillants. J'ai voté quatre fois de suite pour vous et chaque fois j'ai montré mon bulletin à Legouvé. Trois de vos bons amis nous ayant quittés au quatrième tour, ce qui rendait désormais, ce jour-là, votre élection impossible, j'ai suivi le courant qui portait Brunetière à qui on a dit d'autre part que je n'ai pas voté pour lui. L'Académie, les jours d'élection, est comme la Savoie et son duc, pleine de précipices ; aussi suis-je résolu, pour ne plus être exposé à des reproches non justifiés, de ne plus prendre aucun engagement. Je suivrai ainsi le règlement et je n'aurai de comptes à rendre qu'à ma conscience. Maintenant, mon cher Manuel, permettez-moi de vous dire que deux fois déjà, vous m'avez déclaré que vous ne vous représentiez plus et que vous êtes revenu à la charge, quand vos meilleurs amis, dont je suis, croyant que votre résolution était définitive, s'étaient tournés d'un autre côté ! C'était mon cas. Cela ne m'a pas empêché de voter quatre fois pour vous. Ce n'est pas tout. Voilà que vous supposez que l'élection a été habilement détachée des autres, c'est votre expression. S'il y a eu habileté c'est en votre faveur, puisque c'est sur l'insistance tout à fait imprévue d'Emile Ollivier que cette séparation a eu lieu et qu'Emile Ollivier vote pour vous. Si l'Académie s'est rendue à sa proposition, ça n'a pas été pour profiter de votre absence, ç'a été parce que cette proposition paraissait logique et sensée.

On ne sait trop ce qu'on doit admirer le plus de l'acharnement de Manuel ou de la fermeté d'âme de Dumas fils proclamant son courageux dessein « de ne plus prendre aucun engagement ».

§

La « poule blanche »

Dijon, 1er mars 1923.

Monsieur le Directeur,

M. Camille Pitollet écrit dans « Notes et documents d'histoire » (*Mercure de France,* 1er mars 1922, page 528) :

« Il est curieux d'observer que Napoléon semblait avoir... une opinion bizarre sur l'origine de son frère le malheureux roi d'Espagne », et il cite d'après Roederer des propos tenus en 1801 par Napoléon : «... C'est Joseph qui est le fils de la poule blanche ! Il se repose à Mortfontaine. »

A mon avis, Napoléon par ce propos ne voulait signaler que l'indolence, la mollesse, la douilletterie de son frère Joseph : et j'appuie mon avis sur les observations suivantes : Ma grand'mère maternelle, née en 1833 dans les environs d'Arnay-le-Duc (Côte-d'Or), appliquait toujours à une personne maladive ou simplement douillette ce propos qui n'était pas sans verdeur : « Elle est comme la poule blanche : quand elle n'a pas mal au cul, elle a mal à la hanche » ; et une de ses sœurs, actuellement vivante et qui a près de 80 ans, dit couramment « c'est une poule blanche » de toute personne douillette, molle, maladive, etc...

Si donc la poule blanche a ses défauts, l'hérédité veut que ses fils les aient et ainsi Napoléon pouvait dire de Joseph (et l'histoire le montre tel) qu'il était le fils de la poule blanche.

Cette expression est-elle encore couramment employée ? A-t-elle été générale dans toute la France ou particulière à ce coin de Bougogne ? A l'origine la poule blanche était-elle un gallinacé ou un animal fantastique, ou une personne humaine ? Je ne sais et ne puis le savoir. Mais M. Camille Pitollet pourrait peut-être faire des recherches sur cette locution et nous donner une nouvelle chronique intéressante de « Notes et documents historiques ».

Je vous prie, etc. HENRI VILLEMOT.

§

De nouvelles Lettres de Lord Byron. — Peu après 1900, M. John Murray publiait six volumes de correspondance de Lord Byron. Cette publication cependant n'était pas complète. Nul n'ignorait, en effet, qu'à sa mort Lord Broughon, l'ami intime et l'exécuteur testamentaire du poète, avait légué à Lady Dorchester, sa fille, un grand membre de lettres inédites de lord Byron.

Lady Dorchester songea à en publier quelques-unes, mais ce projet n'avait même pas reçu un commencement d'exécution quand elle mourut elle-même en 1914. Par testament, elle légua toutes ses lettres à M. John Murray qui les a réunies en deux volumes intitulés : *Correspondance de Lord Byron.*

Ces deux volumes n'apportent rien de nouveau. Le Byron que nous y trouvons est celui que nous connaissions déjà : sceptique, cynique, railleur et affecté.

Il se révèle cependant sensible aux affections naturelles, notamment lord de la mort de sa mère, et dans ses relations avec Lady Melbourne (la plupart des lettres lui sont adressées) qui, plus âgée que lui de quarante années, fut sa seconde mère et sa confidente la plus intime.

Il lui confesse les débauches auxquelles il se livre, lui envoie les lettres de ses maîtresses, la tient au courant de ses relations avec sa propre belle-fille, lady Caroline Lamb, et sa nièce, Miss Milbanke, qui devait devenir sa femme.

Ce qui étonne peut-être le plus, c'est le manque absolu de sens moral dont témoigne lady Melbourne qui ne fit rien pour empêcher une union que tout autre à sa place aurait essayé d'entraver.

Si ces deux volumes ne nous apprennent rien, il n'en sont pas moins d'une lecture attachante — plus attachante que celle de maints romans, et quel romancier en effet imaginerait jamais aventures plus dramatiques parfois, plus invraisemblables souvent, que celles qui composent la vie réellement extraordinaire de lord Byron, et que cette correspondance permet de suivre du collège de Harrow à Missolonghi, où le poète trouva la mort ?

De toutes les liaisons où lord Byron dispersa son activité et où il perdit sa réputation — à tel point qu'un critique anglais d'aujourd'hui se refuse à reconnaître en lui un compatriote — aucune ne dépassera en passion et en romanesque celle qu'il eut avec lady Caroline Lamb, pauvre petite lady un peu folle, qui se déguisait en groom pour parvenir jusqu'au logement du poète, qui tenta de se suicider dans une soirée quand elle le vit avec une rivale, qui, abandonnée, écrivit pour se venger un gros roman, où elle fit le récit de ses amours

...she played the devil,
Then wrote a novel,

qu'on accusa d'être l'auteur de la version de l'inceste et qui certain jour, se trouvant sur la route d'Hucknall Torkard, vit passer un enterrement, demanda qui on allait inhumer, poussa un cri et s'évanouit en apprenant que c'était lord Byron que ses amis, contre sa volonté expresse, avaient ramené dans sa patrie pour qu'il reposât dans la sépulture familiale. — A. C. C.

§

Thomas Love Peacock. — A l'occasion du centenaire de la mort de Shelley, il a été beaucoup parlé de tous ceux que les hasards de la vie avaient un moment amenés sur la route de l'auteur de *Queen Mab*. Vainement pourtant chercherait-on dans les articles si nombreux publiés

alors, une seule mention de Thomas Love Peacock. Il fut cependant des amis, des intimes, de Percy Bysshe Shelley. Ils s'étaient connus en 1813 et s'étaient assitôt liés d'amitié.

L'entourage de Shelley, hostile à Peacock, considérait ce nouveau venu comme « un érudit froid, sans goût et dépourvu de sentiment ».

Peacock ne pouvait souffrir ni Byron, ni la seconde femme de Shelley, Mary. Par contre, il s'était fait le défenseur de la première, Harriet, qui trouva, on le sait, une mort tragique dans la rivière Serpentine à Hyde Park.

En 1815, Shelley et Peacock vinrent résider à Marlow. C'est de cette époque que date leur intimité. Leur influence réciproque est nettement visible dans *Alastor* de Shelley. Pour Peacock, les seuls romans intéressants qu'il ait produits sont de cette période. Après la mort de son ami, il ne donna plus rien qui soit digne d'attention.

En 1816, dans une lettre à Leigh Hunt, Shelley parlait de son ami comme d'« un homme aimable, de grand savoir, de beaucoup de goût, ennemi de toute tyrannie sous quelque forme qu'elle se présente et de toute imposture superstitieuse ».

Pendant son séjour en Italie, et jusqu'à sa mort, Shelley ne cessa de correspondre avec Peacock à qui son commerce avec Shelley inspira l'idée d'écrire un Essai sur les Quatre Epoques de la Poésie. Shelley le reçut à Pise en février 1821. Un mois plus tard, il publiait en réponse un pamphlet intitulé : *Défense de la Poésie,* qui est son œuvre en prose la plus longue et la plus intéressante.

Peacock, qui n'appartenait à aucun groupe, qui n'était ni byronien, ni lakiste, ni cockney, avait édité, sans attirer l'attention, plusieurs volumes. Il se refusait à faire aucune concession aux critiques ; toute sa vie il garda une attitude qui est admirablement résumée par cette réponse qu'il fit, alors âgé de quatre-vingts ans, quand sa maison brûlait et qu'on le sollicitait d'en sortir : « Par les dieux immortels je ne bougerai pas. »

L'indifférence du public à son égard lui faisait mal juger du goût de ses contemporains.

Les anathèmes de Peacock contre la poésie amenèrent Shelley à rompre quelques lances « en l'honneur de ma maîtresse Uranie ».

En 1858, quand eurent paru les souvenirs de Middleton, Hogg et Trelawny, Peacock sortit du silence qu'il avait observé et publia à son tour ses « Souvenirs de Percy Bysshe Shelley ». — A.-C. C.

§

Le tour hindou de la corde tendue. — Il a été question plusieurs fois dans le *Mercure* de ce fameux tour des fakirs, auquel M. van Gennep avait consacré un article dans le numéro du 1er mai 1919. Voici ce que nous lisons à ce propos dans le *Pèlerin* du 1er octobre

1922, qui le reproduit lui-même d'après les *Annales de l'Œuvre de Marie Immaculée* de juillet 1921 :

Tout le monde connaît, au moins de nom, les fameux fakirs indiens dont les prétendus « miracles » font l'admiration de leurs compatriotes et ont excité même la curiosité européenne.

Les fakirs sont des ascètes musulmans qui se font remarquer et attirent la confiance populaire par leur vie apparente de prières et de privations. Mais leur astuce n'est pas moins grande que leurs austérités ; et les fameux « miracles » qu'ils présentent au public indien ne sont qu'un assemblage de ruse, d'hypnotisme et de tours d'adresse.

La plus remarquable peut-être de leurs supercheries est celle que l'on nomme le *climbing the rope*, ce qui veut dire : *grimper à la corde*.

Un fakir se tient sur le sol, n'ayant que le firmament au-dessus de la tête. Il prend une corde commune, d'environ 20 pieds de long, et en jette en l'air une extrémité. Au lieu de retomber, elle pend là : à mesure que le fakir l'agite, la corde monte plus haut, plus haut, jusqu'à ce que, finalement, il tienne l'autre extrémité seule dans sa main. Alors il grimpe le long de la corde, jusqu'à ce que lui-même se perde dans les airs.

Le professeur S... raconte que le fait se passa à Bombay, dans la cour ouverte d'une maison élevée et assez spacieuse. Il y avait là une douzaine de natifs environ et deux assistants du professeur, qui se tenaient avec lui attentifs, en pleine possession de leurs sens, et toutes leurs facultés en éveil, désireux de bien voir.

C'était environ le moment du coucher du soleil ; l'assistance se plaça des deux côtés de la cour, et les fakirs, suivis de leurs aides, firent leur apparition.

Le miracle du *climbing the rope* était promis ; mais parce que c'était le point principal du programme, il fut naturellement réservé pour la fin.

En attendant furent exécutés une demi-douzaine d'autres tours.

Lorsque l'excitation sembla atteindre le plus haut point, un des assistants du professeur en profita pour se glisser dans la maison et monter dans une chambre, tout au sommet.

Il prit position à une petite fenêtre donnant sur la cour d'où il pouvait tout voir sans être vu par les Hindous.

Alors commença la grande représentation du *climbing*. Elle fut précédée de chants et de mouvements onduleux des bras exécutés par un demi-cercle de fakirs. Ceux-ci se tenaient accroupis devant un brasier de charbons brûlants. Quatre autres brasiers furent apportés, et une poudre blanche répandue sur les charbons. Un nuage bleuté d'encens s'éleva, en même temps qu'une odeur âcre, assez désagréable à l'odorat européen.

L'Indien qui répandait la poudre vociféra quelque chose, et l'un des chanteurs disparut, revenant avec un lourd rouleau de corde qu'il tendit à son maître ; celui-ci versa la poudre en plus grande quantité sur les charbons et la vapeur s'éleva plus intense.

Laissant tomber une extrémité de la corde, le maître fakir fit toucher l'autre bout aux cinq brasiers, puis il fit tournoyer en rapides circuits au-dessus de sa tête cette extrémité flamboyante. L'œil se fatiguait à suivre cette ligne volante de feu.

Brusquement, arrêtant sa gymnastique, l'homme plongea dans sa bouche la

corde brûlante ; elle s'éteignit comme s'il l'avait précipitée dans un seau d'eau.

Au milieu des chants et des ondulations de ses choristes, le maître fakir remit sa corde en rouleau. A un moment donné, il la jeta vers le ciel, la tenant par une extrémité. Alors vraiment un miracle sembla se produire.

La corde monta, se tordant, effilée et noire, dans le ciel du soir. Elle fit le mouvement subit de retomber à terre, mais un cri aigu du fakir et un geste de son bras parut arrêter les lois de la pesanteur, et la corde pendit mollement au milieu des airs, se balançant doucement.

Le fakir respira fortement et frappa de sa main gauche sa poitrine nue, pendant que la corde se plaçait lentement *inch by inch* sur son autre poignet. Il semblait se reposer et préparer un nouvel effort.

Soudain il éclata de nouveau en cris et invectives, tira brusquement la corde, qui, maintenant, s'élevait lentement, jusqu'à ce qu'elle devint droite et raide comme une barre de fer. Le fakir la maintenait de la main droite.

— Regardez, s'écria quelqu'un.

Et l'on vit que la haute extrémité de la corde fumait furieusement, formant au loin une flamme rouge sombre et des nuages de vapeur qui obscurcissaient le ciel.

En regardant le fakir, on vit qu'il avait quitté le sol, ses pieds se balançant quelques pouces au-dessus du pavé. Il se soutenait encore de son bras droit nerveux.

Après un moment, le bras gauche rejoignit le droit, et le fakir continua de monter en l'air une main au-dessus de l'autre. La fin de la corde semblait suivre à mesure qu'il allait plus haut, toujours plus haut, jusqu'à ce qu'il disparût finalement dans la vapeur et au-dessus. La corde alors diminua, devint indistincte et s'évanouit.

La vapeur graduellement s'éclairait, tandis que les spectateurs restaient... bouche béante, fixant leurs yeux sur le soleil couchant.

Au bout de quelques minutes on entendit un bruit de pieds nus sur le sol et... voyez ! le fakir courait de la route à la maison, et, la corde enroulée autour de son corps, il venait recueillir sa collecte.

L'Hindou explicateur disait que ce pouvoir venait du jeûne, pénitence de la chair, et de nombreuses années de retraite intérieure. En résumé, il maintenait que ce n'était ni supercherie ni illusion de sens, mais bien un véritable miracle, renversant les lois de la nature.

— Vous avez manqué un très remarquable phénomène, dit le professeur S... à son assistant qui s'était tenu caché dans la maison de l'Hindou, lorsque celui-ci revint dans la cour.

L'assistant alors expliqua qu'il avait réussi à entrer dans la maison sans être vu des natifs. Il avait trouvé une petite fenêtre donnant sur la cour et les toits environnants. Il avait vu de là tous les spectateurs assis : le fakir commençait à verser la poudre sur les charbons, et les fumées poussaient presque l'observateur à se retirer. Mais il attendit jusqu'à ce que la corde fût présentée.

Pendant que le fakir maintenait l'attention en faisant tournoyer l'extrémité de la corde brûlante, quelque chose de plus important se passait. Du toit de la maison, une autre corde, très fine, celle-là, était jetée, juste en arrière du demi-cercle formé par les assistants. Doucement, le bout de cette petite corde

était attaché à l'extrémité non brûlée de la grosse qui gisait inaperçue sur le terrain.

Le petit cordeau, qui n'était vu de personne à terre, expliquait tout le tour. Quand le fakir lançait en l'air le bout de la grosse corde, son compère le tirait sur le toit par le moyen de la petite et... le miracle commençait.

Pour tenir les opérations dans l'obscurité, un petit faisceau de substances fumantes, mal éteintes, descendait de la fine corde et s'arrêtait au commencement de la grande, envoyant une fumée prodigieuse et formant comme un rideau sur tout ce qui passait au-dessus. Ceci avait lieu pendant que le fakir attirait l'attention sur lui-même en se frappant la poitrine.

Cachée par la fumée, une lourde corde glissait le long de la petite, et empoignait par un crampon de métal l'extrémité de la grande. Alors ce qui restait à faire était de tirer le fakir, à travers la fumée, jusqu'au toit de la maison, ce qui était exécuté aussitôt.

Pendant que tous regardaient au ciel, le fakir descendait avec sa corde, courait autour de la maison et faisait la quête.

Telle est l'explication du fameux tour du *Rope climbing*.

Pour confirmer l'investigation, un autre fakir fut invité à opérer le miracle à Calcutta ; et le professeur S... put voir par lui-même le petit cordeau jeté du toit, ainsi que les autres détails, tous exécutés de la manière susdite.

§

Le Comte de La Rochefoucauld, John D. Rockefeller Jr... et « The original old Medicis ». — Pendant que l'on discute des charbons de la Ruhr, la célèbre tapisserie de la Licorne, au renom mondial, a tout doucettement pris le chemin de l'Amérique. On a vu, dans de précédents *échos*, comment les Nîmois, pour s'être opposés à ce que le sarcophage de la Valbonne prît la même direction, l'avaient maintenant dans leur Musée Archéologique. M. le Comte de La Rochefoucauld a-t-il, malgré ses promesses, estimé que cette œuvre d'art ne méritait pas d'être conservée à la France ? Toujours est-il qu'il l'a aliénée à John D. Rockefeller Junior pour la somme d'un million et cent mille dollars. Au taux actuel du dollar, c'est, il faut l'avouer, là une belle couche de dorure dont recharger son noble blason. Et voici maintenant que le fils du grand pétrolier, apôtre du « *dry system* » en rupture de contrat avec son agent Anderson, se fait comparer par M. Brisbane à « *the original old Medicis* ». C'est aller un peu fort. Outre qu'il ne saurait s'agir que du neveu, Lorenzo, père de Léon X, et non du gonfalonier de Florence au XIVe siècle, Cosme, l'on n'a point encore découvert dans les histoires que le « Magnifique » achetât des tapisseries avec l'argent gagné par son géniteur. Il se contentait de favoriser de ses deniers l'art et les artistes et ce n'est point exactement semblable. Un salon de milliardaire américain pourra regorger de chefs-d'œuvre, sans qu'il s'en suive pour autant que leur possesseur soit un Mécène, mister Brisbane ! Un million et cent mille dollars à six du cent produiraient suffisamment pour envoyer étudier en Europe une dou-

zaine de jeunes artistes américains et contribuer ainsi à la naissance d'un art yankee original. Appelons donc de son vrai nom le geste de John D. Rockefeller Junior : un bluff artistique. Et n'oublions pas non plus que le prix de la gazoline a été augmenté, comme par miracle, l'avant-dernière semaine de février. Il aura suffi de vingt-quatre heures pour payer et au delà les fameuses tapisseries. A y regarder, même, d'un peu près, on s'apercevrait vraiment que, qui les a payées vraiment, c'est le public. — C. P.

§

Une école de catéchèse pour la défense des animaux. — Cette école vient, paraît-il, de se fonder au Liban. M. Pierre Benoit, qui villégiature actuellement dans cette région, sur les bords du lac de Yamoûné, nous mande la nouvelle en même temps qu'il nous fait tenir la traduction d'un texte rédigé par des catholiques qui s'efforcent d'inculquer aux populations le sentiment du devoir chrétien envers les animaux. Nous reproduisons ci-dessous ce texte dont M. Pierre Benoit nous prie de faire hommage particulier à M. Paul Léautaud.

LE DEVOIR CHRÉTIEN ENVERS LES ANIMAUX

D. Pourquoi Dieu a-t-il créé les animaux ?

R. Pour manifester sa Toute-Puissance, les faire participer aux bienfaits de la création et être les collaborateurs de l'Homme.

D. Est-ce un péché de maltraiter et de faire ou laisser souffrir les animaux ?

R. Oui, c'est un péché de maltraiter ou de faire ou laisser souffrir les animaux et ceux qui sont mauvais pour les bêtes sont généralement mauvais pour leurs semblables.

D. Pourquoi est-ce un péché de maltraiter et de faire ou laisser souffrir les animaux ?

R. Parce que Dieu qui les a créés les aime et qu'il déteste l'injustice et la cruauté.

D. Est-ce péché de mettre à mort les animaux ?

R. Non, ce n'est pas un péché de mettre à mort les animaux nuisibles ou trop nombreux, ni ceux qui servent à notre alimentation, puisque Dieu l'a permis. C'est même un devoir d'abréger la vie de ceux dont on ne peut efficacement soulager les souffrances, mais c'est toujours un péché de les faire souffrir, quelle qu'en soit la raison.

D. Quelle conduite doit-on tenir envers un animal qu'on se trouve dans la nécessité de faire mourir ?

R. On doit lui épargner le plus possible les souffrances et les angoisses et lui procurer la mort la plus rapide et la moins douloureuse.

D. Doit-on bien soigner et bien traiter les animaux domestiques ?

R. Oui, c'est un devoir de bien soigner et de bien traiter les animaux domestiques, et nous devons leur être reconnaissants pour les services qu'ils nous rendent.

D. Les plaisirs, les jeux et les divertissements qui peuvent entraîner la souffrance ou la mort des animaux sont-ils permis ?

R. Non, et l'Eglise a déclaré formellement que c'est une faute très grave d'y participer soit par sa présence, soit de toute autre manière.

D. Doit-on être charitable envers les animaux ?

R. Oui, on doit être charitable envers les animaux, parce que Dieu est infiniment bon et infiniment charitable et veut que les hommes s'efforcent, en toutes circonstances, d'imiter ses perfections.

Une seule observation : le mot *animal* nous paraît un peu vague et comme insuffisant pour distinguer les êtres qui appartiennent à différents règnes organiques. Le savant M. Raphaël Blanchard, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris, a noté dans la *Grande Encyclopédie* (tome II, page 1191) que dans certains cas particuliers « il est fort difficile d'assigner, à première vue, une place dans le cadre de nos classifications ». Et il a donné l'exemple du Corail rouge : après les travaux de Peyssonnel et « malgré la violente opposition de Réaumur et de Bernard de Jussieu, il ne fut plus permis de douter que le Corail ne fût un véritable animal ».

En conséquence, quelle conduite doit-on tenir envers un animal comme le Corail? Y a-t-il nécessité à le faire mourir pour le transformer en colliers ou en objets d'art religieux? — L. DX.

§

A la recherche de l'Atlantide. — Platon, comme on sait, a cru comme ses contemporains à l'existence de cette terre disparue, l'Atlantide, qui, en des temps lointains, aurait uni l'ancien et le nouveau continent.

Cette croyance a été reprise de nos jours par les théosophes qui ajoutent des précisions concernant les habitants de ce continent.

Ils auraient possédé, disent-ils, des pouvoirs quasi diaboliques, ayant pénétré les secrets des lois de la nature. Ils auraient eu des aéroplanes qui, si nous les connaissions, nous feraient rougir des nôtres, car ils étaient mus par des forces naturelles et non par des moteurs actionnés au pétrole. Les animaux de l'Atlantide parlaient et les hommes étaient presque immortels ; enfin, comme les cyclopes, ils n'avaient qu'un œil placé au milieu du front. N'est-il pas curieux, au sujet de cette dernière affirmation, de remarquer que des savants ont affirmé, il n'y a pas très longtemps, que nous possédons des nerfs disposés de telle façon qu'il est vraisemblable qu'à une époque très reculée nos ancêtres ont eu des yeux de cyclopes? Enfin, on a cru reconnaître dans les matériaux employés pour la construction des Pyramides un produit de l'Amérique du Sud — produit qu'on ne pourrait trouver que là. Cet argument, le seul sérieux en faveur de l'existence de l'Atlantide, vient de décider un explorateur comme M. Mitchell Hedges à partir pour le Mexique.

Il y va pour étudier surtout la race des Astèques, dont l'histoire est presque inconnue. On sait à peine que leurs idoles de pierre offrent une

étrange ressemblance avec celles de l'ancienne Egypte et M. Mitchell Hedges ne désespère pas en fouillant, comme il a le projet de le faire, le fond de la mer des Caraïbes et de l'Océan Pacifique — ce fond qui n'a jamais été exploré — de découvrir peut-être la preuve de l'origine commune des Astèques et des Egyptiens.

Du même coup, si cette entreprise hardie réussissait, serait confirmée peut-être l'existence de l'Atlantide, et sans doute ferait-on d'inimaginables découvertes concernant les mystères cachés de ce vieux monde que Christophe Colomb baptisa : le nouveau.

§

Des autographes de Christophe Colomb. — On a découvert récemment, dans une collection de 26.000 volumes anciens appartenant à la bibliothèque de la Brown-University (Amérique), un manuscrit autographe de Christophe Colomb, le seul de ce genre qui soit connu. Ce manuscrit dormait depuis des siècles dans un exemplaire de la *Sphera mundi* de Sacrobusco, ouvrage que les géographes consultent rarement, il faut croire. C'est une pétition que Colomb adressait en 1494, de l'île d'Hispaniola, à Ferdinand et Isabelle d'Espagne. La même bibliothèque de la Brown University conservait déjà une lettre importante de l'« inventeur » de l'Amérique qui serait datée de Rome, 1493 (?), et qui n'a pas moins de huit pages.

§

Le premier champion de boxe. — Si ce n'est que depuis quelques années seulement que l'opinion publique, en France, se passionne pour un match de boxe, en Angleterre, d'où nous vient ce sport, les champions ont toujours connu la faveur du public. L'un d'eux, qui vécut au XVIIIe siècle, est même enterré dans l'abbaye de Westminster, — ce Panthéon de la Grande-Bretagne.

John Broughton — tel était son nom — naquit dans les premières années du XVIIIe siècle. Il débuta dans la vie comme batelier sur la Tamise. Une querelle avec un de ses camarades et qui dégénéra en pugilat eut sur sa carrière une influence décisive.

John Broughton abandonna la batellerie pour le ring, ou plutôt il l'abandonna pour devenir le véritable créateur du ring.

Avant lui des rencontres avaient bien lieu, notamment dans une taverne de Londres, chez un certain George Taylor, mais nulle règle ne dirigeait les combattants. La boxe n'était pas encore née, on n'en était qu'au pugilat.

Broughton, après s'être rencontré avec George Taylor et l'avoir mis knock out, entreprit de réglementer les matches.

Le 10 mars 1743, il s'installa dans un local dont une partie était occupée par un hangar à charbon et l'autre réservée aux spectateurs.

La première soirée de boxe eut lieu le mardi 13 mars 1743 et mit en présence huit champions qui devaient, disait l'avis qui l'annonçait, combattre selon les règles de la boxe formulées par M. John Broughton. Les portes devaient ouvrir à 9 heures, et les premières rencontres commencer à 11 heures. « Nul, ajoutait l'affiche, ne paiera plus d'un shilling. »

Le règlement édicté par Broughton est maintenant tombé en désuétude, mais il a servi de point de départ à ceux qui régissent aujourd'hui les combats de boxe, et lui-même est resté en vigueur pendant près d'un siècle.

Le 11 avril 1750, John Broughton, dans une rencontre avec un nommé Slack, fut mis knock out. Ce fut la fin de sa carrière de boxeur. Il ne se rencontra jamais plus avec aucun adversaire. Ce dernier match lui avait rapporté 150 livres sterling tandis que le vainqueur y gagnait 600 livres.

Sur la tombe de John Broughton, un blanc sépare le nom de celui-ci de la date de sa mort — 8 janvier 1789. Ce blanc était destiné à recevoir ces mots « Champion d'Angleterre », mais le doyen de l'Abbaye, par scrupule, refusa de laisser inscrire ce titre. — A. C. C.

§

La noblesse de Cambronne. — Qui vient à l'appui de la thèse soutenue par M. Chesnier-Duchesne et d'après laquelle le dernier titre nobiliaire entraînant la désuétude de l'ancien il convient de désigner Cambronne sous le titre de vicomte et non sous celui de baron.

Dans un livre très documenté publié en 1911 sous le titre *A la barre de l'histoire* (Hachette, éditeur), M. Marcel Frager consacre un chapitre à Cambronne étudié depuis Waterloo, alors qu'il n'était que baron, jusqu'à sa mort, alors qu'il était vicomte.

Or, quel titre M. Marcel Frager donne-t-il à son travail ? *M. le Vicomte de Cambronne.* (Cf. *A la barre de l'histoire*, pages 139 à 165).

M. C. P. connait-il un ouvrage de ce genre qui porte pour titre : *M. le baron de Cambronne?* — L. DX.

§

Les reliures en peau humaine. — Pour ajouter aux nombreux échos publiés ici sur ce sujet, en 1919 et en 1920.

On nous signale qu'il existe encore à la Bibliothèque de l'Athœneum de Boston un volume in-8° intitulé :

« *Vie de James Allen, alias George Walton Janias Pierce, alias James H. York, alias Burby Groce, chef de voleurs.* »

Avec ce sous-titre :

« Confession faite in-extremis au gardien de la prison d'Etat du Massachusetts. Boston, Harrington et Cie, éditeurs, 1837. »

La singularité de ce livre c'est que, avant de mourir, Walton a de-

mandé que son corps fût disséqué, sa peau tannée et l'histoire de sa vie reliée en maroquin de voleur.

Son vœu a été rempli et l'inscription latine suivante est gravée sur le cuir humain :

Hic liber Waltonis cute compactus est.

§

Pour enterrer les jambons. — Nous publions encore cette dernière lettre, sur quoi nous arrêtons définitivement le combat :

Paris, le 10 mars 1923.

Monsieur le Directeur,

Un mot, le dernier : m'excusant de mon égoïsme, je vous rappelle ma profession de Don Quichotte intellectuel, ce qui, pour cette ultime lettre, me vaudra certainement votre indulgence.

D'Henri Poincaré un défenseur enfin se lève ! M'apportant le secours d'un bras valeureux, M. des Pignattes, en une décisive estocade, embroche élégamment nos communs adversaires ; j'en suis éberlué et je me tâte, craignant moi-même un coup de pointe.

Vive Dieu ! Monsieur des Pignattes, belle brochette ! Et ce m'est doux plaisir de vous transmettre ma sympathique admiration. Vous dirais-je aussi ma surprise émue ? Je crus entendre une voix qui dans le silence suivit celle de mon maître, le vaillant chevalier de la Manche.

De l'admirable écuyer, c'est bien l'*énaurme* bon sens, c'est bien le délicieux talent d'orner le discours de citations en proverbes avec un aimable et jamais surpassé à propos.

De lui serait-ce maintenant la profession d'être clerc ? Je l'en féliciterais sans détour, en m'affligeant toutefois de son grade subalterne dans une docte compagnie que grandement il mériterait de présider.

In fine, je lui veux communiquer les enseignements de ma folle sagesse :

1° H. Poincaré ne cultive pas la boutade ; ce genre d'esprit n'a pas place dans son impeccable argumentation ;

2° Que l'espace soit *absolu* ou *relatif*, le volume seul et *non la masse* augmenterait d'après l'hypothèse en question. Par suite, autour d'une terre enflée à faire crever de jalousie toutes ses grenouilles, les atomes d'oxygène seraient en même nombre que sur notre actuelle planète ; mais !... combien dispersés !... Et quelle ne serait pas la raréfaction de notre pauvre atmosphère !.....

Sans poids ni mesures nos poumons apprécieraient bien tristement.

3° Sans aucun doute, l'observateur à son réveil, s'il se réveillait, connaîtrait donc les écarts d'un univers en folie, et l'hypothèse serait boiteuse... si Poincaré n'avait inclus dans son raisonnement une importante précision (H. Poincaré : *Science et méthode*, Flammarion, 1908, pp. 96-97) : «... le monde sera resté *semblable* à lui-même, en donnant au mot de *similitude* le même sens qu'au troisième livre de géométrie ». (« Semblable » et « similitude » sont soulignés dans le texte.) Poincaré ne pouvait mieux spécifier qu'il considérait uniquement l'univers *géométrique*, en dehors de tout dynamisme ou manifestation phénoménale, et qu'il réduisait l'observateur à *un œil dans un monde immobile*; comme je le disais dans ma dernière lettre.

Vous êtes mort !... Monsieur des Pignattes, de bonne grâce, avouez-le! Et tout aussitôt je vous tends ce baume qui en l'estomac de Sancho tempêta si fort ; il vous ressucitera, c'est, vous ayant tué, mon vœu le plus cher.

Veuillez agréer, etc.

P. MANÉTHON.

§

Projets abandonnés et projets oubliés. — Sur l'initiative d'écrivains, d'artistes, d'admirateurs de Gérard de Nerval, un comité s'était constitué, en 1910, pour élever un monument à l'auteur de *Sylvie.*

Le statuaire Jules Desbois avait été chargé de l'exécution du monument qu'il comptait terminer (disaient les *Portraits d'hier*, n° 44, 1er janvier 1911) pour le 22 mai 1912, 104e anniversaire de la naissance du poète.

L'emplacement choisi était le square Saint-Pierre à Montmartre.

Or, puisque les travaux du Square sont activement poussés, ne convient-il pas de remettre à l'ordre du jour le monument Nerval ? — L. DX.

§

Erratum. — Dans le numéro du 15 mars, p. 859, à l'écho sur la relativité et le poète de Barcelone, Bartrina, il faut lire que M. James Fitzmaurice-Kelly lui « dénie » — et non, comme on l'a imprimé, « dédie », la qualité d'artiste. Dans le texte espagnol de l'apologue, vers 16, lire *todo* pour l'inexistant *toto.*

§

Publications du « Mercure de France » :

LE DOMAINE ROYAL, *Discours lyriques*, par Francis Vielé-Griffin. Vol. in-8° tiré à 1153 exemplaires numérotés, savoir : 53 ex. sur vergé d'Arches, à 15 fr. ; 1100 ex. sur vergé pur fil Lafuma, à 8 fr. L'ouvrage ne sera jamais réimprimé sous cette forme.

LE PREMIER LIVRE DES QUATRAINS, par Francis Jammes. Vol. in-8° tiré à 2.850 exemplaires numérotés, savoir : 100 ex. sur vergé d'Arches, à 15 fr. ; 550 ex. sur vergé pur fil Lafuma, à 10 fr. ; 2.200 ex. sur beau vélin bouffant, à 5 fr. L'ouvrage ne sera jamais réimprimé sous cette forme.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

BULLETIN FINANCIER

Les changes au cours de cette quinzaine se sont livrés à des mouvements désordonnés, imprimant à toute la cote une agitation qui semble avoir quelque peu calmé l'ardeur spéculative. La mauvaise tenue des valeurs internationales a provoqué des dépréciations déraisonnables, sur nombre de titres qui ne sont pourtant pas libellés en monnaies étrangères, aussi assistons-nous maintenant au retour sur le marché de capitaux rendus moins craintifs, leurs détenteurs, et il faut les en louer, comprenant que l'amélioration des perspectives économiques commande une désolidarisation des tendances.

Nos rentes se maintiennent dans d'assez bonnes dispositions, le 3 o/o Perpétuel à 57,80 ex coupon, le 5 o/o amortissable à 87,25, le 6 o/o 1920 aux alentours de 87 fr. Aux fonds étrangers, les russes sont faibles, le Turc unifié est en reprise à 70,15.

Nos grandes banques subissant l'ambiance générale perdent une fraction de leur récente avance et ont des tractations moins nombreuses : Comptoir d'Escompte 983 ; Crédit Lyonnais 1550 ; Société générale 724 ; Banque de Paris et des Pays-Bas 1435. Dans le petit groupe des valeurs immobilières, la Rente Foncière est ferme vers 1700 sur la perspective d'un dividende de 50 fr. On sait que les actions n'avaient reçu aucune rémunération depuis 1914. En banques étrangères, nous trouvons la Banque Ottomane à 757, la Banque du Mexique à 670. Crédit foncier d'Egypte plus lourd à 1590. Nos grands chemins de fer, les valeurs de navigation et de métallurgie sont calmes avec un chiffre de transactions réduit.

Les valeurs cuprifères, fort agitées par les fluctuations des changes, ne conservent pas intégralement les hauts cours pratiqués dernièrement. Le Rio revient de 3000 à 2786, Boléo de 736 à 648. Les sucrières sont fermes ; la Say après un vif recul reprend à 2456 ; les sucreries d'Egypte sont calmes à 747. Un mouvement de baisse assez important fait perdre aux charbonnages la presque totalité de leurs gains antérieurs : Charbonnages du Tonkin 7860 ; mines d'Anzin 1159 ; de Courrières 508 ; de Dourges 532.

Parmi les valeurs diverses qui ont subi selon nous une dépréciation imméritée, nous mentionnerons les Etablissements Debray à 1326 ; Poliet et Chausson à 1342 ; les Magasins modernes à 350. Le compartiment des valeurs d'électricité, ainsi que celui des produits chimiques est fort peu touché, on y trouve même quelques plus-values. On reste dans l'expectative sur les pétrolifères, les mines Sud-africaines et les valeurs industrielles russes.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.